

Université Paris X - Nanterre

ECLAIREURS  
SCOUTS DE FRANCE  
ET  
SIGNE DE PISTE

*Histoire d'un système de représentations*  
(1920-1964)

THESE PRESENTEE  
POUR LE DOCTORAT D'ETAT  
(HISTOIRE)

par Christian GUERIN  
sous la direction de René REMOND

Paris 1991

À la mémoire de Jean Guérin, mon père, militant chrétien et homme sans compromission, qui, toute sa vie, à chercher à mettre en pratique la maxime qui nourrit son ultime engagement : « *l'autorité n'a qu'un droit, servir.* »

*« Tous ceux dont la vie se passe à chercher la vérité savent bien que les images qu'ils en saisissent sont nécessairement fugitives. Elles brillent un instant pour faire place à des choses nouvelles et toujours plus éblouissantes. Bien différente que celle de l'artiste, l'œuvre du savant est fatalement provisoire. Il le sait et s'en réjouit, puisque le rapide vieillissement de ce livre est la preuve même du progrès de la science. »*

Henri Pirene

# TABLE DES MATIÈRES

Tome 1

Remerciements (p. 6)

Avant-propos (p. 7)

## **Des Scouts de France comme Ordre (1920-1940)** (p. 17)

### **1. Des « Chefs » face à leur temps** (p. 20)

*1.1. Un homme, une méthode* (p. 20)

*1.2. D'un Père jésuite, d'un éminent chanoine et de quelques autres* (p. 39)

*1.3. Une aristocratie de la « race » et du Verbe* (p. 62)

1.3.1. L'aristocratie du nom (p. 62)

1.3.2. L'aristocratie du Verbe (p. 72)

1.3.3. La relève des années Trente (p. 83)

### **2. L'Ordre et la société** (p. 91)

*2.1. Du désordre social et de la Cité de Dieu* (p. 91)

2.1.1. Une société pervertie (p. 94)

2.1.2. Civitas Dei (p. 99)

2.1.3. L'impérieuse nécessité de « l'esprit » ou du « sens » social (p. 104)

*2.2. De l'Ordre scout dans ses principales dimensions* (p. 116)

2.2.1. Lois et principes, cérémonial, uniforme (p. 120)

2.2.2. Chevalerie, chevaliers et élite (p. 127)

*2.3. Du Chef et de l'influence du Docteur Angélique* (p. 143)

2.3.1. Du « chef » au Chef scout (p. 143)

2.3.2. Influence du thomisme sur les représentations Scouts de France (p. 156)

### **3. Hic et nunc** (p. 168)

*3.1. Garçons idéaux et garçons réels* (p. 168)

- 3.1.1. Divers emprunts au Scoutisme britannique (p. 168)
- 3.1.2. Idéalisation du garçon (p. 173)
- 3.1.3. Deux approches plus approfondies de la psychologie du garçon (p. 181)

### ***3.2. Une pédagogie de l'imaginaire*** (p. 187)

- 3.2.1. De divers usages du jeu (p. 187)
- 3.2.2. Retombées de l'élargissement de la pédagogie (p. 192)
- 3.2.3. Pédagogie « totalitaire » (p. 203)

### ***3.3. Les Scouts de France face à la politique*** (p. 209)

- 3.3.1. Apolitiques ? (p. 209)
- 3.3.2. Face aux défis politiques de l'époque (p. 216)
- 3.3.3. Quel régime ? (p. 225)



## Remerciements

Au terme de douze années de travail, remercier tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont apporté leur aide est une véritable gageure.

Ne retenant que ceux sans lesquels je n'aurais pas abouti, j'espère que ceux que je ne mentionne pas nommément par crainte d'en oublier certains sauront me pardonner de les confondre dans l'adresse collective de ma très profonde et très sincère gratitude.

Cela dit, je voudrais exprimer à Monsieur le Président René Rémond toute ma reconnaissance pour m'avoir, dès le départ, conseillé, écouté, soutenu avec l'acuité, la profondeur et la pondération que tout ceux qui l'ont approché connaissent, et pour avoir, avec une patience et une courtoisie rares, supporté les hésitations, les doutes et les inquiétudes du modeste et impatient chercheur que je suis. Si l'exercice veut pour le style une certaine emphase, j'aimerais cependant que celle-ci ne masquât pas l'émotion que j'éprouve à reconnaître, à l'heure du bilan –mais qui en eut douté ?– l'importance que peut revêtir pour moi son éminente disponibilité.

Merci également à Philippe Laneyrie, correspondant fidèle et avisé depuis 1986, lecteur attentif de la première mouture de mon travail, à qui je dois aussi d'avoir pu étoffer ma documentation, et d'avoir pu, à travers un débat parfois vif mais toujours cordial et d'autant plus précieux, élargir mes analyses initiales.

Merci à Philippe Missotte, à son équipe, et à l'association des Scouts de France, qui non seulement m'ont ouvert leurs portes mais encore m'ont apporté l'appui logistique qui manque cruellement aux chercheurs isolés qui travaillent, il faut le déplorer, dans l'indifférence souveraine de l'Éducation nationale. Un tel appui, offert avec le plus parfait respect de mon indépendance –les pages qui suivent l'attesteront– est de ceux sans lesquels on ne saurait conclure.

Merci à Jean-Louis Francine, qui a mis à ma disposition documents et romans sans lesquels la partie consacrée au Signe de Piste n'eut pas été possible, et qui l'a fait avec une grâce devant laquelle je m'incline.

Merci encore au professeur René Mathé, de l'université de Limoges, qui, au tout début de ma recherche, m'a constamment encouragée, et m'a fourni mes premières pistes.

Merci enfin à Renée et Michel Foulley, qui assurèrent avec une patience angélique et le sérieux des grands instituteurs qu'ils furent, l'ultime lecture des épreuves d'avant tirage.

## Avant-propos

Le choix persévérant du sujet d'une recherche de longue durée et d'ampleur certaine réclame de l'agent d'un tel choix intérêt et distance.

Intérêt ? Il faut à la recherche de la curiosité, une vigoureuse curiosité envers l'objet sur lequel on se penche, une curiosité qui résistera à l'usure du temps et aux déceptions comme elle se fortifiera des découvertes –et du bonheur– qu'elles causent. Il faut même à la recherche de la passion, une passion longue et tenace, une patiente et ardente passion sans quoi l'on oublierait peut-être que c'est une histoire humaine que l'on explore, que c'est en être humain qu'on l'explore, et que ce travail est destiné à des êtres humains. Comment imaginer que cette curiosité, que cette passion qui entrent dans l'intérêt du chercheur lorsque, chaque matin, il doit confirmer son choix seraient sans rapport avec lui-même ni sans effet sur lui ?

C'est là que la distance est nécessaire. Sinon l'effort consenti ne trouverait pas sa validité, demeurant enfermé dans le domaine l'opinion. Le chercheur, réduit alors à se mirer dans l'eau peu claire d'un objet insuffisamment déterminé hors de soi, ne serait, fasciné par sa seule image dont l'altérité théorique ménagerait le confort, que l'avocat déchu de son parti pris. Il se perdrait... dans sa propre représentation.

Fruit de l'intérêt et d'une distance qui est un combat dont l'issue est sans cesse incertaine, le présent travail et le choix qui y préside procèdent d'un cheminement qu'il convient d'éclairer au nom même de la distance.

J'ai été Louveteau<sup>1</sup> puis Pionnier Scout de France. J'ai lu très jeune des romans de la collection Signe de Piste. J'ai reçu une éducation catholique rigoureuse. Je suis issu d'un milieu très marqué par des valeurs paysannes et artisanales. Mon père, décédé en 1968, militant du C.J.P.<sup>2</sup> et de l'A.C.I.<sup>3</sup> était un ingénieur autodidacte. Ma mère fut femme au foyer. J'ai cinq frères et sœurs.

Entre le Louvetisme, quitté à onze ans –en 1964– et le Pionniérisme, rejoint en 1967, une réforme avait été conduite au sein des Scouts de France dont je ne me souviens pas qu'elle m'ait été sensible. Parce qu'entre 1964 et 1967, une mutation difficile avait affecté ma famille : dans le cadre de la décentralisation industrielle répondant à un souci d'aménagement plus équilibré du territoire, mon père avait été chargé de créer une usine (de tubes) dans une petite localité champenoise à la rencontre de la R.N. 4, de la voie ferrée Paris-Strasbourg et du canal de la Marne au Rhin, localité qui avait jusque-là vécu d'une base nord-américaine et d'une petite industrie familiale. De banlieusard, il fallut devenir provincial.

Le poste Pionnier, c'était un baraquement, à la sortie de la ville, un des baraquements de bois qu'occupaient encore de nombreux habitants de cette ville que les bombardements, surtout nord-américains, avaient détruit à 90 % dans les derniers mois de la deuxième guerre mondiale.

L'équipe portait bien sûr la chemise de drap rouge et le pantalon de velours marron de l'uniforme réglementaire. Mais, par « faveur spéciale », certains d'entre nous arboraient le ceinturon –patiné– et l'insigne –terni mais prestigieux– de leur père. L'équipe était à peine plus nombreuse qu'une ancienne Patrouille. Une dizaine d'adolescents tout au plus.

---

<sup>1</sup> Par souci de précision et de clarté, j'ai distingué les qualités générales de ce qui concerne les Scouts de France, en utilisant pour celles-ci des majuscules. Ainsi : Mouvement, Louveteau, Routier, Scout-Éclaireur, mais aussi Chef, Aumônier, Patrouille, Troupe, etc.

<sup>2</sup> Centre des jeunes patrons.

<sup>3</sup> Action catholique des milieux dit « indépendants ».

Le Chef de Poste, homme de bonne volonté, n'était pas toujours disponible. Il nous initia surtout à quelques techniques qu'il maîtrisait bien, notamment l'émaillage sur cuivre (c'était la mode) et la petite ébénisterie dont la pratique nous permit de financer (très maigrement) certains camps. Nous avions aussi un Aumônier. Mais débordé. La plupart du temps, nous étions livrés à nous-mêmes. Sous l'autorité d'un type d'à peine vingt ans, sorte de compromis entre l'ex-Chef de Patrouille (C.P.) et l'ex-Assistant Chef de Troupe (A.C.T.). Très sportif, joueur de guitare –il était à l'aise aussi bien dans l'ancien que le nouveau répertoire Scout–, il maniait aussi aisément le poignard, étant très « fana-mili », de sorte que, comme nous « crapahutions » souvent dans les bois de pins noirs d'une région que l'on commençait à déboiser, j'eus plus à faire à l'esprit « béret vert »<sup>4</sup> qu'à l'esprit « chemise rouges »<sup>5</sup>, encore que nous participâmes sans trouble de conscience au grand rassemblement Pionnier du Bourget en la fête de Pâques 1968.

Bien plus : à travers ce gars qui savait jouer de sa force et de son charisme pour se faire valoir et asseoir son autorité, à travers une amitié dont je garde un souvenir très précis, à travers l'atmosphère du poste, celle des camps et celles de nos petits chantiers, je prolongeai maintes émotions du Louveteau qui dévorait les romans du Signe de Piste : les trois meilleurs Dalens, *Le jeu sans frontières*, et les Foncine... A l'époque, le clivage des années soixante, la transformation de la branche Éclaireurs et sa division entre Rangers et Pionniers, le changement de structure pédagogique et de perspectives spirituelles ne me furent pas du tout sensibles.

Je dois à la formation reçue dans les années soixante-dix, en classes préparatoires puis à « Normale Sup », mon intérêt d'historien pour ce qu'Althusser appelait alors « l'idéologie », intérêt qui se porta sur le mythe, le fictionnel, le pédagogique.

Cet intérêt rejoignit progressivement une question naïve que je me posais depuis longtemps : le Scoutisme et le Signe de Piste avaient-ils laissé chez les autres une marque comparable à celle qu'ils avaient laissé chez moi ?

Très vite, cependant, cette question perdit de son intérêt au profit de celles qui ont tendu douze années de travail : pourquoi et comment Scoutisme et Signe de Piste opérèrent-ils, et quel sens historique trouver à cette « opération » ? Déjà, une volonté de mise en distance avait déplacé un centre, ouvrant ainsi la voie, non à des explorations immédiates de soi, mais à l'exploration d'une dimension de l'histoire contemporaine de laquelle le champ d'investigation choisi témoigne éminemment, comme on s'attachera à le montrer. Et si la connaissance de soi s'y est éprouvée, autant le reconnaître afin de mieux souligner qu'elle s'y est peut-être d'autant plus éprouvée quelle ne fut pas le centre (caché) de l'enquête.

On pourra juger déplacé cet éclaircissement de la situation du chercheur<sup>6</sup>. À la suite de Thucydide<sup>7</sup>, il me paraît pourtant relever d'une véritable « hygiène » **indispensable** à la recherche. Après tout celle-ci ne peut guère passer pour un geste « naturel », si tant est que l'homme soit capable de gestes « naturels ». Il vaut donc de tenter d'éclairer tout ce qui la sous-tend, ne serait-ce que pour fonder une attitude de recherche qui postule que le chercheur a été, est et sera attentif, voire soupçonneux à l'égard de lui-même.

---

<sup>4</sup> C'est-à-dire l'esprit des Raiders de Michel Menu, proposition de refonte (en fait pré-division) de la branche Éclaireurs datant de 1949.

<sup>5</sup> C'est-à-dire l'esprit des Pionniers de François Lebouteux.

<sup>6</sup> A ce propos j'assume pleinement l'usage de la première personne tout au long de ce travail : l'auteur, quel que soit son souci d'impartialité et la distance dans laquelle il s'efforce à se tenir à l'égard de lui-même, n'est pas l'ectoplasme, auteur absent ou transparent que laisserait supposer l'utilisation du style indirect ou du pronom indéfini ; quant au « nous », quelle légitimité dans cet usage de « modestie » si immodeste ?

<sup>7</sup> I, 22.

L'impartialité, à ce titre, demeure à l'ordre du jour non comme état inatteignable –qui n'en serait pas d'accord ?– mais comme une volonté « programmatique », et peut-être comme une éthique excluant tout « *larvatus prode* ». Ainsi lorsqu'une prise de position est jugée nécessaire –mais l'analyse déjà une prise de position– il faut que soit connue la situation – mais également la position– du chercheur.

En matière de position, précisément, celle du chercheur est ici multidirectionnelle : vis-à-vis de son passé et des premiers motifs de recherche, je tiens à établir une indépendance de principe. Si, en effet, des **valeurs** assimilées dans le cadre du Scoutisme continuent aujourd'hui à me guider, je n'éprouve, vis-à-vis du Mouvement d'alors comme du passage que j'y fis, ni haine ni crainte et n'y rend aucun culte. Et si, de temps à autre, une humeur s'exprime, ce dont je ne veux pas me défendre –ce qui m'eut semblé hypocrite–, c'est celle de l'éducateur-enseignant et du citoyen des années quatre-vingts, dont le pragmatisme s'est épanoui sur les grandes idéologies en décomposition, et dont la sensibilité put être heurtée parfois moins par des incohérences que par des inconsciences ou des veuleries intellectuelles, surprenantes chez des gens détestant la veulerie. Humeur en tout cas ne se veut pas jugement. En d'autres termes, le présent travail se refuse absolument d'être œuvre d'hagiographe ou de contempteur.

Vis-à-vis du Mouvement Scout de France d'aujourd'hui, vis-à-vis de l'Église catholique, vis-à-vis de toute force politique quelle qu'elle soit, mon indépendance est totale, même si je suis reconnaissant au Mouvement de l'aide qu'il m'a apportée gracieusement, comme je le suis à l'égard de Jean-Louis Foncine, qui a tout fait pour me faciliter la tâche alors qu'il n'avait rien à en attendre. Il me plaît cependant à penser que, rien n'étant vraiment gratuit en ce bas monde, le Mouvement tout comme l'ancien codirecteur du Signe de Piste ont trouvé dans la seule existence d'un travail universitaire comme celui-ci, même potentiellement embarrassant car critique, assez de motifs de satisfaction pour justifier une bienveillance qui demeure néanmoins à leur honneur, et me laisse tout à fait libre.

Au demeurant je suis trop pénétré de l'idée que l'établissement des faits, le plus strict possible, est déjà un engagement, pour donner dans le travers consistant à régler (même inconsciemment) des comptes en manipulant les données. Ma thèse première consiste d'ailleurs à apporter la preuve qu'une étude représentationnelle sert l'édification de l'histoire d'une époque ; que l'étude d'un Mouvement de jeunes, même s'il est estimé puéril par l'opinion commune, contribue à la connaissance du temps social, de ses rythmes et de ses enjeux ; que l'étude d'une collection romanesque associée, spécifique il est vrai, va dans le même sens ; et que tout cela participe d'une démarche qui, pour n'être pas « scientifique », se veut néanmoins démarche rationnelle de connaissance.

Corrélativement, mon souci a été de montrer comment un Mouvement d'éducation et une collection romanesque associée, ouverts aux 12-17 ans environ, ne sont pas, par delà l'opinion commune, « puérils », même s'ils peuvent n'être pas exempts de « naïveté » ou même de « niaiserie », de telles appréciations étant du reste bien relatives. À quels soucis individuels et collectifs, à quelle stratégie sociale répondent-ils, tel est le genre de questions auxquelles je chercherai obstinément à répondre.

Mon propos est en somme d'atteindre la « macro-histoire » par la « micro-histoire » et des sentiers que l'historien, plus habituée aux voies royales et aux larges perspectives, ne fréquente pas toujours.

Tout ce qui précède relève, cela dit, d'une déclaration d'intention. Il fallait qu'elle fût faite. Elle est néanmoins insuffisante à justifier l'ensemble de l'ouvrage et notamment la légitimité de son champ, au sujet duquel il s'agit de s'expliquer brièvement.

Pourquoi en effet *Éclaireurs Scouts de France*, et non pas *Scouts de France* tout simplement ? Il convient d'abord de noter une difficulté : le terme « éclaireur » est partiellement impropre. Jusqu'au début des années Quarante, le seul terme qui désigne les 12-17 ans qui, à un an près en plus ou en moins, composent la branche médiane de l'Association, est le terme de « Scout ».

Si le Mouvement s'est progressivement structuré autour d'un programme continu d'éducation construit en trois étapes, « Louvetisme », « Scoutisme » proprement dit, « Route », il est certain que l'inventeur de la méthode, Robert Baden-Powell, et la Fédération nationale catholique des Scouts de France à ses débuts se sont prioritairement intéressés à cet « âge charnière ».

Sans doute ni Baden-Powell ni les fondateurs des S.d.F. ne se sont-ils jamais exprimés là-dessus de façon théorique. Ils ne se voulaient pas théoriciens. Éducateurs, Aumôniers ou militaires, ils furent avant tout des praticiens, et leur expérience de praticiens les amena à un constat qui rejoignit les travaux de psychologie expérimentale ou de psychopédagogie effectués à l'époque, sur lesquels ils s'appuyèrent parfois.

Le moment où l'être humain se dégage de l'enfance sans être encore adulte leur paru donc être déterminant pour l'apprentissage et la fixation des valeurs, des représentations, des comportements qu'ils voulaient promouvoir. L'exemple de Baden-Powell utilisant les « garçons » lors du siège de Mafeking à des tâches paramilitaires est, à cet égard, révélateur de cet état d'esprit.

Du reste, la « méthode » appliquée (avec des apports spécifiques) par les Scouts de France demeura jusqu'au début des années soixante globalement performante (si l'on considère la croissance et le maintien des effectifs, autour de 100.000 membres, comme une mesure valable), preuve qu'il y avait bien adéquation entre celle-ci, les objectifs poursuivis et l'âge d'application. Le Louvetisme apparaît alors comme une extension préparatoire, et la Route, comme un prolongement problématique. Est-il exagéré de dire sur ce point que la Route fut, de trois étapes ou « branches », celle d'une crise permanente ? Une étude particulière pourrait le dire. Superficiellement, on voit néanmoins que c'est elle qui posa –mais peut-être était-ce structurellement, de par l'âge de ses membres– le plus de difficultés (sans que cela doive être entendu de façon négative).

Numériquement en tout cas, la branche Scouts-Éclaireurs pesa toujours d'un poids considérable. Si l'on ajoute d'autre part à cela son antériorité historique et le dynamisme pédagogique dont elle fit toujours preuve, on trouve assez de raisons pour affirmer qu'elle fut au cœur du Scoutisme<sup>8</sup> S.d.F., et cela justifie qu'on y consacra cette étude.

L'association de la collection romanesque du Signe de Piste à la branche « Scouts-Éclaireurs » réclame aussi quelques mots qui ne feront pas l'économie d'un plus ample développement ultérieur.

Il est vrai que cette collection ne fut jamais institutionnellement dépendante de l'Association. Elle en procède pourtant, et c'est précisément pourquoi il m'est apparu indispensable de l'inclure dans l'étude et même d'en faire l'un des pôles.

---

<sup>8</sup> Comme l'indique d'ailleurs ce terme générique, « scoutisme », qui désigne avant tout le Mouvement, proposition pédagogique et organisation internationales.

Collection romanesque tout imprégnée de l'univers Scout, mais disposant de par son indépendance d'une grande liberté, elle devait cependant à son public-cible d'être ou de n'être pas. En cela elle fut, jusqu'à être dénoncée par l'Association, un véritable miroir de l'imaginaire, et entretint de ce fait avec la branche dont tant de ses auteurs étaient issus, une singulière –et très rare– synergie.

Mener l'analyse de l'imaginaire d'un organisme social d'éducation n'est pas, généralement, chose facile. Or, justement dans ce cas, cette partie habituellement immergée de l'iceberg émerge, s'imprime, se publie et connaît un succès indéniable. Quelle aubaine, serait-on tenté de dire. D'autant plus que l'imaginaire tiendra une place prééminente dans la pédagogie des Scouts-Éclaireurs S.d.F. Il eût été impensable, ainsi, de la négliger, étant entendu qu'il conviendra d'établir en quoi la collection procède bien de la branche en question et en quoi, de ce fait, son public est ciblé, de manière à pouvoir comparer le système représentationnel de la branche-mère (et son évolution) à son déploiement à travers ce curieux organisme induit.

Une telle comparaison sera riche d'enseignements. À elle seule elle permet (partiellement) de dépasser l'une des difficultés majeures de l'étude. S'il est en effet relativement aisé de produire l'analyse des intentions d'un Mouvement d'éducation et de ce qui les fonde, il est en revanche plus délicat d'en percevoir la mise en pratique et l'impact. Il faut en effet croiser sociologie historique et sémiotique pour y parvenir.

Ici, le simple fait qu'une collection romanesque issue d'un Mouvement d'éducation connaisse le succès témoigne, au moins, de la juste réponse apportée à l'attente d'un public majoritairement formé par ledit Mouvement. Dès lors, l'étude de l'univers fictionnel de la collection, rapportée à celle des intentions dudit Mouvement, pourra contribuer à mesurer une concordance ou des écarts, vérifiera –ou invalidera– ce que l'on peut connaître des efforts de mise en pratique, révélera la qualité de l'impact. Révélera, mais n'établira pas de façon positiviste, car s'il fallait rechercher un tel résultat, c'est alors à une démarche de sociologie historico-sémiologique qu'il faudrait avoir recours. Telle est, en tout cas, l'attente de l'étude conjointe d'un Mouvement d'éducation et d'une collection romanesque induite.

Notons au passage que cette attente repose aussi sur la valeur que j'accorde à un faisceau d'indices concordant alors qu'une modélisation sémio-statistique paraît hors de portée. L'étude du sens (historique en l'occurrence) d'un « objet » ou d'un champ me semble d'ailleurs ne pas se trouver toujours bien d'une réduction à des schémas étroitement logiques. Le sens joue et se joue beaucoup. L'association, le glissement de l'autre à l'autre dans le même, jusqu'à ce que le nouveau s'émancipe de l'ancien, relèvent encore, je le crois et le pose comme base de travail, d'une herméneutique dont langue et culture comme langage sont et le moyen et le lieu. Je m'en rapporte sur ce point à l'œuvre récente, théorique et artistique, d'Umberto Eco, considérant qu'il peut aussi convenir à l'historien de se nourrir de telles références.

Mais encore un point concernant le Scoutisme sur lequel il me paraît opportun de m'arrêter un instant.

Au cours des années Trente, sans que cela répondît à une volonté clairement exprimée tout d'abord, la Fédération nationale catholique des Scouts de France, après s'être constituée en Association nationale centralisée, subdivisée géographiquement en Provinces, en Districts et en Groupes, reprit à son compte l'appellation de « Mouvement de jeunesse », et le terme devant apparaître, je voudrais en préciser l'acceptation.

Dans les années Trente le P. Forestier<sup>9</sup>, et dans les années Cinquante le P. Liégé et Paul Rendu<sup>10</sup> au nom de la Route, chercheront à le définir. Il faudra bien sûr y prêter attention. Mais d'une façon générale, les contours de ce que devra être le Scoutisme S.d.F. comme Mouvement de jeunesse (« de jeunes » selon Michel Menu, Commissaire national Éclaireurs de l'après-guerre) demeurent assez flous. Ce qui d'ailleurs ne m'apparaît pas propre aux seuls Scouts de France.

Historiquement, la formule est attachée aux *Wandervögel* allemands, à cet « ébranlement », à cette « mise en marche » qui affectent la jeunesse estudiantine allemande à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, prolongeant une tradition plus ancienne née avec le romantisme politique allemand et l'épanouissement d'une conscience nationale pangermanique, largement constituée contre le nationalisme rationaliste français (cf., entre autres, A. Finkielkraut). Il faut alors prendre le terme au pied de la lettre. La *Jugendbewegung* des *Wandervögel* est un groupement qui pousse les jeunes Allemands hors des villes qui s'industrialisent. À pied, on retourne vers les forêts profondes, les forteresses mythiques des monts du Harz ou de la Forêt-Noire pour communier aux mythes primitifs exaltés par Richard Wagner. La *Jugendbewegung*, « mouvement » antibourgeois de jeunes citadins pris dans l'étau de la discipline universitaire, est spontané, peu structuré, naturiste, manifestant l'autonomie d'une conscience de classe d'âge naissante. S'il y eut bien des tentatives de récupération ou de structuration de ce Mouvement par des adultes, celles-ci n'en rendirent jamais tout à fait compte. Après la première guerre mondiale, le Mouvement s'épuisera, mais Daniel Guérin dans *La peste brune*, par exemple, raconte ses rencontres avec quelques groupes de jeunes marginaux errants, mi-baladins mi-délinquants, formant la queue d'une étonnante comète qui peut éclairer, sous maints aspects, la rencontre du nazisme et d'une partie de la jeunesse allemande.

Nulle part en Europe le Mouvement connaîtra une telle ampleur. Il existait pourtant au sein des nations en cours d'industrialisation une attente diffuse chez les jeunes (au moins les jeunes scolarisés), une volonté sinon d'émancipation du moins de reconnaissance. C'est l'un des génies de Baden-Powell que d'y avoir été sensible –en même temps que de nombreux « éducateurs » mais plus efficacement qu'eux.

Pour autant, la démarche de Baden-Powell et de ses émules français puis catholiques, à laquelle une certaine jeunesse vint adhérer, si elle s'appuie sur une anticipation d'un mouvement sociologique d'ensemble, le dénature aussi par rapport à ce qui en serait comme l'archétype allemand. L'institutionnalisation en structures d'éducation qui se parent du terme de « Mouvement de jeunesse » en brouille en même temps la définition originellement simple. Dans le contexte français de l'époque, « Mouvement de jeunesse » devient synonyme d'association à but éducatif récupérant habilement un symbole, même si l'on cherchera, la Route S.d.F. en particulier, à refaire de ce symbole déchu un enjeu. Il faut du reste remarquer que l'autonomie d'une jeunesse en marche, la coéducation en d'autres termes, brandie comme un drapeau par certains dirigeants S.d.F., ne sera jamais sérieusement recherchée pendant la période qui nous occupe. En somme, il n'y aura rien de commun entre la *Jugendbewegung* et les Scouts de France comme Mouvement de jeunesse (ou, plus restrictif, de jeunes)<sup>11</sup>, sinon l'expression d'un phénomène sociologique (libre dans un cas, utilisé dans l'autre) et la manifestation d'une réaction dont les causes sont similaires mais les effets diamétralement opposés.

---

<sup>9</sup> Aumônier général

<sup>10</sup> Respectivement Aumônier national Route et Commissaire national Route.

<sup>11</sup> Pas plus qu'avec les autres variantes du scoutisme en France.

*Histoire d'un système de représentations* réclame aussi quelques précisions.

La notion de « représentation » s'est peu à peu imposée au cours du travail. Si son usage n'a pas été prémédité, c'est qu'au temps où je commençai à rassembler ma documentation, je vivais encore sur une notion très compréhensive d'« idéologie », nourrie par la lecture des travaux de Louis Althusser. Or cette notion m'a paru précisément comme trop compréhensive, et j'en revins à sa définition initiale : parce que d'une part l'acception commune en réduit le champ à cette définition première de « complexe d'idées » au cours des années Quatre-Vingts (« les grandes idéologies »), et que mon propre travail d'autre part me renvoyant à cette acception d'idéologie comme « complexe intellectuellement maîtrisé d'idées » (quelque fût leur « justesse »), m'amenait à rechercher une autre notion, plus opératoire dans le champ que j'explore. En outre, la métaphore de « *camera obscura* » renversant une conscience du monde, issue de *L'idéologie allemande* de Marx et sur quoi reposait la réflexion althusserienne traitant de l'idéologie m'apparut insuffisante. Trop connotée aussi, et en cela trop vague, source de méprises possibles et d'embarras probables, la notion d'idéologie risquait d'être d'un emploi lourd et non pertinent.

En revanche celle de « représentation », sans rejeter l'apport marxien qui fait de l'idéologie une interface entre le(s) sujet(s) et la réalité phénoménologique du monde dans lequel on est « acteur-agi », emprunte davantage à la notion freudienne de « fantasme » : « *scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir inconscient. Le fantasme se présente sous des modalités diverses.* », selon le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis. Du moins y emprunte-t-elle dans l'usage que j'en ai. Par « scénario » y sont introduites l'image, la mise en scène, et par « désir » l'intention (souvent au seuil de la conscience conceptuelle), attention prospective et programmatique d'une plus large réalisation (idéale ou concrète) du ou des sujets. À travers l'étude de mon champ, à travers déclarations et fictions mêlées, la notion de représentation s'est peu à peu définie comme la production et l'expression d'idées, d'images et/ou de « scènes » rendant compte de la position plus culturelle qu'intellectuelle, voire de la situation du sujet face à la réalité phénoménologique de son monde.

« Face », en effet, et non « dans ». Car la représentation manifeste ici une distance, un rejet, une « défense » possiblement nées d'un mal-être<sup>12</sup>. À ce titre, « représentation » et « identité » sont intimement liées : la représentation s'enracine dans une identité (psycho-culturelle) en délicatesse avec le présent qu'elle conforte en retour. Elle actualise une sorte de « vérité » impossible de l'être ; pour quoi elle s'« échappe » souvent vers le fictionnel et se meut aisément dans l'ordre du symbolique où circulent librement cette vérité diffuse, mais le, relevant de la révélation, de l'expérience mystique qui est, comme le remarque Umberto Eco, « *fondamentalement AMORPHE, indéterminée, inarticulée* », et réclame pour sa transmission moins un enseignement qu'une **initiation**. La représentation, presque instinctivement nouée dans l'appropriation d'une culture par un sujet en réaction, n'est pas passible d'une justification rationnelle : elle s'échappe, ai-je dit, et de ce fait elle échappe à la mise en demeure du monde.

Mais elle est en revanche passible d'une herméneutique, et c'est alors qu'elle intéresse l'historien : car la représentation « parlant à mots couverts » du monde et du mal-être au monde, renseigne du même coup sur la perception du monde facteur de ce mal-être du sujet ou du groupe de ceux qui la partagent. Elle permet, à condition de l'interpréter avec

---

<sup>12</sup> Mal-être s'attachant, en l'occurrence, à la classe d'âge à laquelle le scoutisme s'intéresse (mais peut-être aussi aux adultes qui vont créer et animer les S.d.F. dans l'entre-deux-guerres, pour des raisons plus larges qu'il conviendra de mettre au jour)...

soin, d'atteindre les motifs et les mobiles d'un sujet ou d'un groupe de sujets d'être si mal au monde (et d'y agir en conséquence). Corrélativement, la représentation renseigne sur l'état dudit monde, mais de façon biaisée. Le tout est alors de connaître le biais. Dans tous les cas, la représentation devient une clé de sens : le Chef comme représentation est, à cet égard, exemplaire.

Mais « *système de représentations* », pourquoi ? Parce que les représentations véhiculées par les acteurs du Scoutisme catholique français s'y sont ordonnées, ou plutôt parce que l'analyste peut leur découvrir un ordre, d'ailleurs hiérarchisé, dans lequel la fantaisie du chercheur a peu de place, car cet ordre, une organicité, se confond avec l'Association, elle-même représentée comme Ordre Scout (microcosme idéal, distant de la réalité triviale, séparé), et forge les futurs croisées de cet idéal. Système, comme est conçue la société rêvée, système-organisme avec sa tête (le Chef), ses membres, son cœur, son âme... Chaque représentation trouve « naturellement » sa place ; pour le sujet ou le groupe où elle fleurit, nul besoin de le justifier rationnellement : il y a immédiateté, évidence ; l'évidence de l'idéologique chez Althusser. Et ce « naturellement » est lui-même symboliquement significatif, puisque, pour les sujets ou les groupes qui vont nous intéresser, tout procède de Dieu et que chaque clé du système de représentations entretient avec les autres et l'ensemble ordonné un rapport quasiment harmonique. On peut même affirmer que ce « système » est en lui-même une représentation globale bâtie par association de ses composantes : non différente par essence des représentations qui la composent, elle les met en perspective et dit leur « *ultima ratio* ».

C'est du reste pourquoi la pédagogie initiatique de la branche Scouts-Éclaireurs, avec ses « classes », ses épreuves, sa symbolique, est entièrement traversée par ce système représentationnel, et qu'empruntant sa méthode à « B.-P. »<sup>13</sup>, sa spiritualité à l'Église catholique, ses représentations même au néo-thomisme vulgarisé ou au monarchisme trivial (où les filiations si bien mises en lumière par René Rémond se brouillent), elle n'en est pas moins unique en son genre tout en participant d'un espace plus large que le sien, auquel le terme d'idéologie comme large complexe, comme dynamique intellectuelle, comme synergie globale de conceptions et d'idées pourrait alors s'appliquer.

Ce système, qui naît avec l'Association<sup>14</sup> et se décompose peu à peu au lendemain de la deuxième guerre mondiale, survivant dans la collection induite du Signe de Piste, disparaît avec la « sécularisation » de la branche Éclaireurs qui éclate alors au début des années Soixante avec la réforme « Pionniers-Rangers »<sup>15</sup>.

Attestant de la réconciliation de l'Association avec l'époque cette réforme, qui prend en compte le clivage sociologique qui s'est accusé entre les 12-14 ans et les 15-18 ans, envoie désormais les tenants de l'Ordre<sup>16</sup> organique, les « derniers chouans », à la marginalité d'associations groupusculaires plus ou moins rivales (Scouts d'Europe ; et plus tard Scouts de Saint Georges, Scouts unitaires etc.). Éradiqué le foyer de résistance, le système représentationnel s'éteint pour ne survivre qu'en braises de nostalgie, qu'en vestiges représentationnels amenés à se recomposer peut-être au gré des aventures individuelles ou collectives, et dans ce cas à changer de nature.

Demeure la question des sources.

---

<sup>13</sup> Baden-Powell.

<sup>14</sup> 1920

<sup>15</sup> 1964

<sup>16</sup> Cf. note 1.

Avant même que ne fût tout à fait arrêtée ma problématique d'ensemble, j'avais déjà fait le choix de n'aborder la branche Scouts-Éclaireurs que par le biais des publications nationales, soit directement issues du Mouvement, soit émanant de ses responsables et destinées à ses membres, Chefs ou simples Scouts.

Comme il est clair, je pense, que mon souci n'est pas de faire l'histoire institutionnelle de la branche en question, et que l'évolution de la structure ne m'intéressait qu'en tant qu'elle était en rapport direct avec l'évolution des mentalités, la question des « archives » ne s'est pas véritablement posée, même s'il m'est arrivé de déplorer que les Scouts de France, pourtant fort accueillants, refusassent de donner accès aux procès-verbaux des réunions des instances dirigeantes et autres pièces officielles, au motif qu'elles ne seraient pas classées<sup>17</sup>.

Tout autre était la question des publications. Pour moi, « publications » signifiaient « manifestations publiques d'une intention explicite », et je me suis tenu par la suite à cette définition. Une publication est une chose tangible ; le texte dont elles constituent le support s'offrent comme matière à la lecture ; leur « historicité » est intacte, à la différence des souvenirs que maintes raisons peuvent altérer, surtout lorsqu'il s'agit d'établir une intention ou d'évoquer une représentation qui croisent au seuil de la conscience conceptuelle, et sont soumises à modification en fonction de l'évolution de la situation et des positions du sujet – d'où vient que j'y ai eu recours, avec parcimonie, pour préciser surtout un contexte biographique ou obtenir des « indices », une « piste » nouvelle etc. Dans l'ensemble, je me suis méfié des témoignages, pour les mêmes raisons que donnait déjà Thucydide, sans les exclure, bien entendu. Au contraire, l'intertextualité, la mise en relation des textes d'un même champ (synchroniques, thématiques, culturels...) publiés sous le sceau de l'Association, est ce qui permet d'établir des faisceaux d'indications convergentes grâce à une relation dialectique d'information entre l'analyste et ce qu'il analyse. Inutile de demeurer davantage dans l'abstrait : l'ouvrage fera, je l'espère, démonstration pratique de la méthode.

Cela dit, il fallait bien retenir celles des publications susceptibles de véhiculer plus particulièrement les représentations de la branche concernée. À s'intéresser d'abord aux livres traitant de tel ou tel de ses aspects, on ne courait aucun risque de mésinformation préalable, dans la mesure où ces ouvrages répondaient à un souci généralement fort explicite d'information des Chefs (et dans ce cas des choses se disent qui ne se disent pas forcément aux garçons), ou de propagande (et dans ce cas l'auteur insiste et sur ce qui est lui paraît essentiel, et sur ce qui est le plus apte à séduire son public, étant par ailleurs entendu que ce dernier est ciblé via l'abonnement à la revue). Il convenait de surcroît de s'intéresser aux revues destinées aux Scouts eux-mêmes (*Le Scout de France* puis *Scout*) et à leurs responsables (*Le Chef* puis *Chef* puis *Chefs*, cette revue étant d'autant plus intéressante qu'elle se voulait « trans-branche » et qu'elle soulignait par conséquent tout ce qui unissait).

Par souci d'information, et parce qu'elle joua dans l'abandon du système représentationnel un rôle capital, je me suis également intéressé à la Route et à sa revue... *La Route*. Mais son dépouillement ne fut pas exhaustif, tandis qu'il l'a été pour les deux autres séries de revues. Travail important mais qui me parut nécessaire, dans la mesure où l'on ne pouvait s'en remettre à une méthode par sondage puisque l'on ne pouvait, surtout

<sup>17</sup> Quelque temps après la rédaction de cet avant-propos, les archives furent rendues accessibles grâce au travail remarquable d'un archiviste bénévole, Christian Hurisse. Les pièces officielles ainsi mises au jour, comptes-rendus de réunion, courriers et autres, celles qui avaient été conservées en tout cas, souvent réduites à leur plus simple expression, se révélèrent ne représenter qu'un intérêt extrêmement limité. Comme beaucoup d'associations de ce type, les Scouts de France devenus ensuite Scouts et Guides de France, sont un organisme sans mémoire : leur intérêt pour leurs racines, leur passé, n'est qu'à la marge, et lorsqu'il se manifeste, la plupart du temps opportuniste.

au début de la recherche, préjuger de l'homogène répartition des occurrences significatives, et que la méthode « par faisceau » réclame un grand nombre de données convergentes orientant l'attention. En somme, le chercheur devait se laisser imprégner par son champ, il devait se laisser traverser par lui afin d'en pouvoir peu à peu transcrire (puis interroger) la topographie sémantique.

Le corpus à traiter fut tel qu'il devint difficile de l'élargir davantage. Si je ne m'intéressai donc qu'à l'occasion aux publications régionales, c'est qu'elles sont excessivement dispersées (quand elles existent) et qu'elles ne rendent compte que du fonctionnement circonscrit d'un système représentationnel qu'il était prioritaire de mettre au jour. Il serait ici souhaitable que des monographies viennent compléter voire contester le tableau d'ensemble, en s'intéressant aux particularités des Provinces, des Districts, des Troupes. Mais il fallait que ce tableau fût brossé : l'Association étant nationale, il m'est apparu logique de privilégier les organes nationaux de communication, dans lesquels ne s'exprimèrent du reste pas seulement Chefs et Aumôniers du Quartier Général parisien.

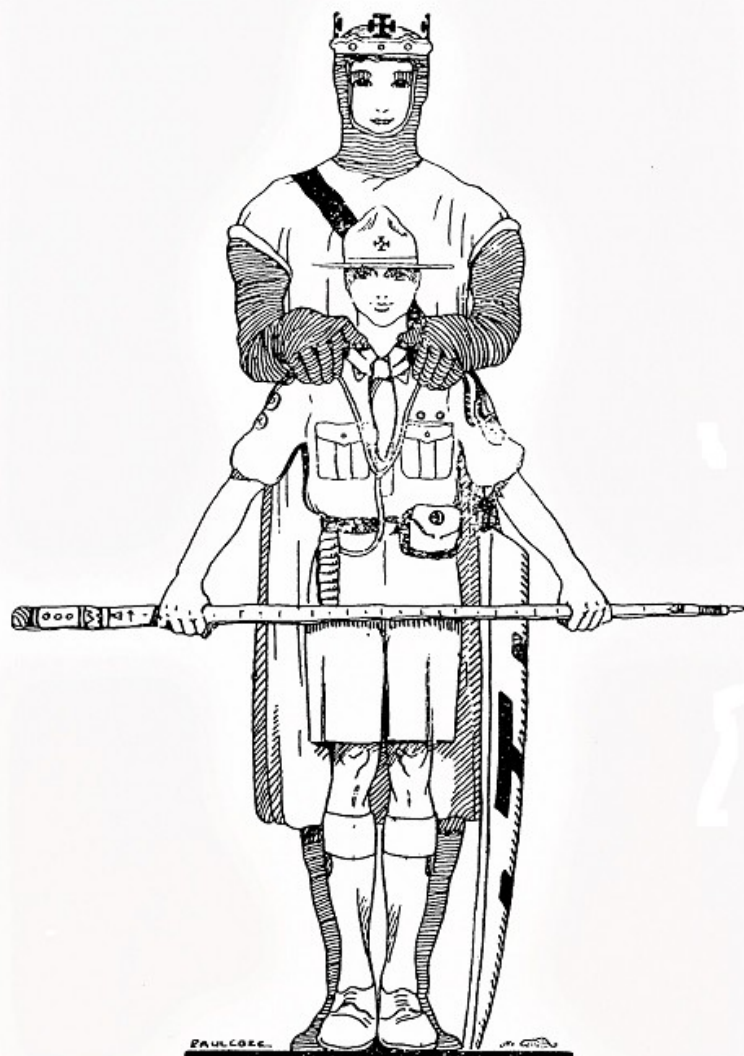
À cela il faut ajouter le dépouillement également systématique des romans du Signe de Piste publiée pendant la période, complété par tout ce qui pouvait permettre de mieux cerner les auteurs, leurs objectifs, etc.

En fin de compte, ce sont des dizaines de milliers de pages qui ont été passées au crible, et c'est ainsi, au fil de ces dizaines de milliers de pages, que le crible s'est constitué.

À présent, qu'on en juge.



# Des Scouts de France comme Ordre (1920-1940)



LE SCOUT DE FRANCE

1<sup>re</sup> Année

N° 1

15 Janvier 1923

De sa naissance à 1940<sup>18</sup>, le Scoutisme catholique fut pensé, rêvé et généralement vécu par ses promoteurs, ses Chefs et ses membres, explicitement ou non, comme un Ordre. Sur cette notion d'Ordre, il conviendra de s'expliquer en son temps, car comprise dans la sphère du catholicisme, elle peut prêter à confusion. Ce que l'on peut simplement dire ici, c'est que cette constatation préalable ne signifie pas qu'il y eut unité absolue de pensée ou de rêve, encore moins de vécu, ni unanimité totale des promoteurs, des Chefs ou des membres. Cela signifie qu'une fois considérée la diversité des nuances inhérentes à tout groupement, une conception d'ensemble se dégage de la représentation que les Scouts de France eurent d'eux-mêmes et de leur Mouvement, représentation qu'ils hissèrent souvent comme une bannière devant rassembler sous elle de plus en plus de jeunes.

Cette représentation du Scoutisme catholique comme Ordre est l'un des apanages les plus remarquables de l'Association des Scouts de France. Certes, le modèle du chevalier, qui en est une composante essentielle, se retrouve à la même époque chez les Éclaireurs de France ou chez les Unionistes, pour ne citer que des Mouvements de jeunes. Mais justement : il n'y est alors qu'un modèle. N'ayant pas autant de titres à l'héritage de la Chrétienté médiévale à faire valoir que les catholiques, ces associations se contentèrent souvent de l'emprunt sans pouvoir ou vouloir l'intégrer à une construction plus vaste. Elles ne faisaient du reste que suivre sur ce point un usage fort répandu à l'époque de leur création, prolongement de la vague 'gothique' que connut le XIX<sup>e</sup> siècle européen.

Cette originalité du Scoutisme catholique ne doit pourtant pas occulter le plus important, au moment où les premiers prêtres s'intéressent à la méthode : c'est bien la réflexion initiale, la pratique ultérieure et la réussite (dont elles furent couronnées) de Robert Baden-Powell qui constituent le socle sur lequel il s'édifia, et non la représentation de l'Ordre, du reste assez étrangère sous cette forme au fondateur du Scoutisme.

On pourrait pourtant supposer, à première vue, que rien ne paraît plus éloigné l'une de l'autre que l'inspiration anglo-saxonne et l'esprit 'national-catholique' de ceux qui vont bientôt s'en faire les apôtres. Il y a ici un mystère : comment une poignée de prêtres, assistés de quelques laïcs, purent-ils être gagnés aussi vite à une pédagogie étrangère, sur laquelle une bonne part de la Hiérarchie et tant de fidèles fient peser d'épais soupçons ? L'urgence d'une action sociale positive en direction de la jeunesse, dont ces pionniers étaient, il est vrai, pénétrés, ne peut à elle seule expliquer la rapidité avec laquelle ils s'enthousiasmèrent (car il fallut bien de l'enthousiasme !).

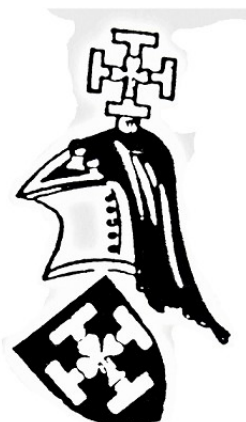
Certes, la simplicité, le pragmatisme tout britanniques de la méthode préconisée par Baden-Powell est une autre explication qui, jointe à la première, apporte une réponse en apparence satisfaisante : indiscutablement, sa souplesse facilita son adoption en épousant, non en heurtant, les préoccupations de ce petit groupe de catholiques français.

On peut néanmoins se demander si, quelle que fût l'excellence de la méthode, quelle que fût la nécessité de recréer une jeune élite catholique, la conjonction de ces deux facteurs eût été suffisante sans les qualités d'un homme qui, à tout prendre, n'était pas de nature à exacerber l'anglophobie, latente chez certains à l'état réflexe : officier colonial issu d'une famille vouée au service, religieux ou militaire ; respectueux de toutes les hiérarchies, fussent-elles « romaines », Robert Baden-Powell avait en effet bien des atouts, outre sa pétulance, son caractère pétillant, bref son rayonnement, pour faire oublier à des hommes ardemment pressés d'agir avec efficacité mais qui traversèrent tardivement la Manche pour

---

<sup>18</sup> Je m'expliquerai ultérieurement sur le choix de cette charnière qui pourra surprendre.

se mettre à son école, les quelques réticences qu'ils eussent pu nourrir : une fois transposés les particularismes nationaux, « Bi-Pi » correspondait assez à l'image de l'officier « pieux » et de « sens social » qui, en France, allait faire florès au sein du Mouvement naissant, pour rassurer.



# 1. Des « Chefs » face à leur temps

## 1.1. Un homme, une méthode

Homme « *de ressource et d'infinie sagacité* », tel est, jugé par Kipling, Robert Baden-Powell. Ce n'est guère surprenant. L'écrivain pouvait en effet trouver en ce dernier l'incarnation des soldats restés fidèles à l'enfance (qu'il met en scène dans *Chansons de chambrées*) ou de Kim, l'orphelin irlandais élevé sur les routes des Indes, engagé, devenu jeune adulte, dans des services secrets trop heureux d'exploiter son intime connaissance de l'immense pays. Il est vrai que plus d'un point commun rapprochaient les deux hommes. A commencer par leur sensibilité aux mondes enfantins et leur souci respectif d'allier l'aristocratie naturelle des chefs, la vitalité populaire et l'expérience pratique de l'esprit d'aventure en un tout susceptible de revivifier une métropole déjà sur le déclin. Pour un peu, on pourrait voir en Baden-Powell, de huit ans son aîné, le versant séculier de Kipling, clerc laïc hanté par les démons sans cesse exorcisés d'une foi malade du doute, et d'une vitalité atteinte d'une nécrose nommée civilisation.

Que *Le livre de la jungle*, devenu mythe du Louvetisme britannique, ait été adopté aussi par le Louvetisme catholique français en dépit de son naturisme sans contrepoint métaphysique est déjà, ici, l'indice d'une convergence de sentiment qui put se produire à ce moment et au-delà des spécificités nationales et religieuses, et qui put faciliter le ralliement des premiers catholiques. Baden-Powell fut leur joueur de flûte de Hameln, avec un air dont Kipling aurait reçu l'imagination littéraire.

Et pourtant, lorsqu'on observe la photo jaunie de l'officier qu'il était dans sa trentaine<sup>19</sup>, rien, sur le visage lisse et grave du Baden-Powell d'alors ne transparaît de ce qu'il deviendra trente ans plus tard, "*Chief-Scout of the world*" dont chaque ride semble cacher une astuce, dont le regard étonne encore dans la joie malicieuse qu'on croit y lire. Les yeux sont clairs, le menton accusé, les oreilles écartées, et les cheveux, sous le chapeau à larges bords plats, frisottent. L'air est à la détermination, photo conventionnelle et peut-être officielle oblige, mais on se surprend à ne pas trouver, derrière une certaine finesse des traits, l'annonce d'une personnalité hors du commun. C'est qu'il faut sans doute chercher ailleurs, et certainement au-delà des couronnes un peu parfois que tressèrent les hagiographes, les éléments qui permettent de comprendre l'attrait qu'exerça Baden-Powell sur toute une jeunesse et sur nombre de ses pédagogues.

Je gage que l'historien a autant à apprendre de l'alchimie d'une vie dans une époque que de la physique parfois trop positiviste que l'on aime à faire aujourd'hui d'une économie ou d'une société. On a trop dénigré la première approche au profit de la seconde pour qu'on soit tenté de refaire la même erreur en sens inverse. Néanmoins, surtout en des sujets comme celui-ci, il serait dangereux de sous-estimer l'impact d'une personnalité et les facteurs de sa formation, alors même que l'on n'oublie pas tout l'arrière-plan historique où ils se meuvent et dont ils portent, en retour, témoignage. Je ne peux, pour ma part, ne pas croire que ce furent toutes ces choses impalpables, dites ou non, qui firent sens lorsque le P. Sevin rencontra Baden-Powell pour la première fois, et mirent en perspective ce qu'il avait pu lire de l'expérience britannique à ses débuts.

Robert Stephenson Baden-Powell, Smith par sa mère Henrietta Grace, naquit à Londres le 22 février 1857. Son père, le révérend Baden-Powell, est à la fois un

---

<sup>19</sup> Collection Sirot-Angel.

ecclésiastique non-conformiste et un intellectuel d'assez haute volée pour enseigner à Oxford. Sans doute le jeune Robert ne le connaîtra-t-il pas, orphelin qu'il est à trois ans. Mais l'on peut supposer qu'il en subit l'influence indirecte par l'entremise de sa mère, veuve admirable semble-t-il, et de ses aînés. Du côté maternel, justement, l'ascendance est militaire, ou plus exactement, navale, par son grand-père, l'amiral William Smith, encore que ce dernier ait été plus un savant qu'un marin. L'enfance du jeune Robert est donc placée sous le triple augure de l'ouverture aux choses de la religion, de l'esprit et du service de la patrie. Sa famille appartient ainsi à la bonne société, elle est nombreuse et ennoblie par l'épreuve de la perte de son chef, que la mère s'efforce de pallier avec une grande force de caractère. Les ressources étant devenues modestes (encore que les enfants aient pu disposer d'un yacht, le *Koh-i-noor*, grâce au grand-père Robert dut connaître cette ambiance toute de rusticité bienséante si propre à une certaine bourgeoisie victorienne. Il conserva en tout cas le fort souvenir de ses équipées dans les bois et sur l'eau, sous la conduite de son grand frère Warrington, qui l'initiait ainsi à l'aventure.

A treize ans, en 1870, il entre à Charterhouse College, où il devait rester six ans. Il n'est guère besoin d'évoquer l'éducation à la fois singulièrement rigide et libérale, théorique et pratique, intellectuelle et sportive, qui s'y dispensait. Nul doute qu'elle ne devait pas constituer une solution de continuité avec celle reçue jusqu'alors. A Charterhouse, pendant, régnait la forte personnalité du doyen Haig Brown, qui marqua profondément le jeune Robert tout en prolongeant l'influence des esprits distingués qu'étaient l'écrivain, poète, peintre et critique d'art John Ruskin, le dramaturge et poète Robert Browning ou le célèbre romancier William Thackeray, avec lesquels sa mère continua à entretenir des rapports amicaux après la mort de son mari.

A dix-neuf ans, sans fortune sinon sans richesse, le jeune Baden-Powell, vif, enjoué, doué pour les arts autant que pour les sports, décide de tenter un concours de recrutement de l'armée où il est brillamment reçu, second sur sept cents. Dispensé de l'entraînement de Sandhurst, il opte aussitôt pour le XIII<sup>e</sup> hussard (*Green Dragons*). Le 6 décembre 1876, il est à Bombay, ville natale de Kipling, où ce dernier débarquera du reste six ans plus tard, retour de métropole.

De 1876 à 1884, ses voyages sont nombreux, ses missions variées. Il va d'Afrique du Sud en Russie, d'Allemagne à Malte, de la Dalmatie au Zoulouland, mettant sa vivacité, l'acuité de son esprit, ses talents de comédien au service de l'espionnage, connaissant cent aventures qu'il raconte avec verve dans *Mes aventures comme espion*. En 1880, il est dans les monts Drakenberg au Natal. Parallèlement, il franchit les échelons hiérarchiques. Sous-lieutenant en 76, il est capitaine en 83, à vingt six ans.

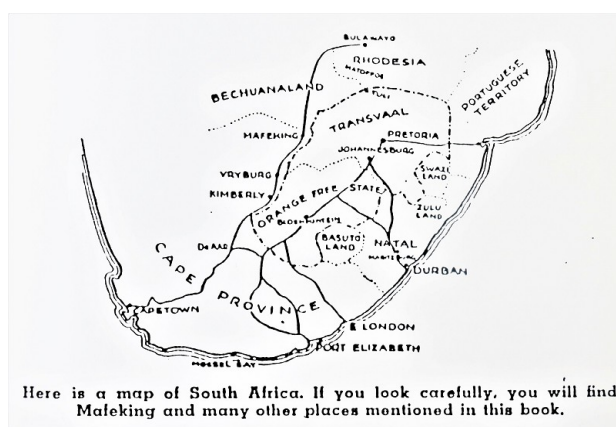
Cet « *aventurier chevaleresque* » n'est pas seulement un officier de renseignement vagabond. En 1888, il prend part à la campagne contre les Zoulous, en 95, à celle contre le roi ashanti de la Côte de l'or. Il passe successivement par les grades de major de brigade et de lieutenant-colonel l'année suivante. Année du reste bien remplie qui le voit combattre les Matabélés de Rhodésie. En 1897, colonel général au V<sup>e</sup> Dragon de la Garde, il part pour l'Inde prendre en main la formation d'éclaireurs militaires. Il y restera deux années.

1899 est une date déterminante à plus d'un titre. Dans le courant de l'année, Pearson publie à Londres *Aids to Scouting* où, fort de son expérience toute récente, Baden-Powell développe ses conceptions sur l'importance que doivent revêtir selon lui les éclaireurs militaires. Si l'armée conventionnelle ne paraît pas avoir accordé à l'ouvrage une attention démesurée, celui-ci germera et portera ses fruits sur un autre sol, apparemment inattendu à ce moment. Or en cette même année culmine la crise sud-africaine. Depuis longtemps déjà

le gouvernement britannique supportait mal l'insolente richesse des républiques afrikaners enclavées dans ses possessions. Après une série de manœuvres et de contre-manœuvres la guerre était devenue inéluctable.

Le 8 juillet 1899, lord Wolseley envoya Baden-Powell en Afrique du Sud, où il prit le commandement des troupes du Nord-Ouest. Troupes bien minces, au demeurant, puisqu'il établit son Q.G. à Mafeking avec seulement 700 hommes.

Mafeking est alors une petite bourgade d'un gros millier d'habitants européens. C'est un de ces verrous stratégiques dont la résistance ou la chute peut commander le sort d'un conflit, et qui, sur la voie ferrée Beira<sup>20</sup>-Bulawayo-Capetown, flanque à l'ouest la république du Transvaal. Traversée par la rivière du Molopo, peuplée de surcroît par 7000 indigènes dont Baden-Powell ne dit pas s'ils furent amenés à participer à la défense, Mafeking, avec son périmètre de 8 kilomètres au milieu de la plaine, n'avait pourtant rien d'une place forte.



Piet Arnoldus Cronje et quelque 9000 hommes encerclèrent la ville dès le début du conflit. Une photo d'époque nous montre cette armée d'hommes barbus sans uniformes, certains en costume de ville, entourant un canon : les Boers, en plus de leur supériorité numérique, disposaient d'une artillerie.

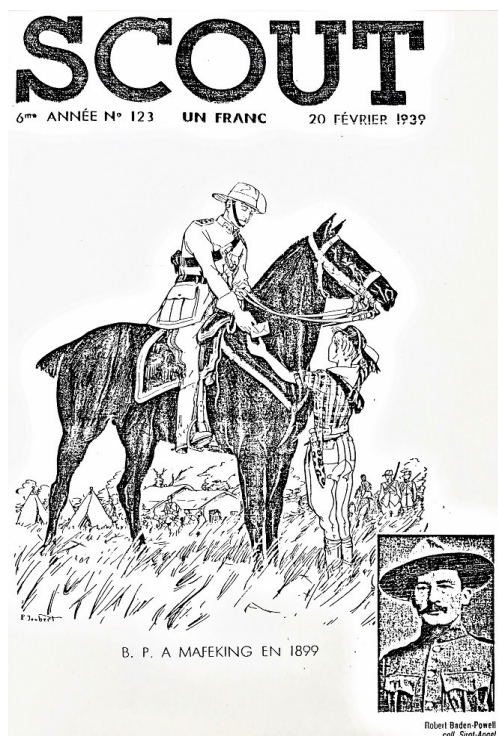


guerre des Boers le général Piet Arnoldus Cronje entouré de ses hommes au moment du siège de Mafeking (1899)

Le rapport de force paraît donc disproportionné : même en mobilisant chaque homme valide, Baden-Powell semble n'avoir compté que sur un millier de combattants dont le tiers

<sup>20</sup> Port portugais

étaient inexpérimentés. Sept mois de siège commencent. Sept mois de guerre dont Henri Van Effenterre pense que « *cela tenait du duel entre gentlemen bien élevés, et par moments de la partie de poker*<sup>21</sup> ». Sans doute ne fut-ce pas cette partie de plaisir. Baden-Powell remarque : “*Every man was of value, and as the weeks passed by and many were killed and wounded, the duties of fighting and keeping watch at night became harder for the rest.*”<sup>22</sup>



Le Royaume-Uni eut bientôt les yeux fixés sur l'étonnante résistance de Mafeking, d'autant que les communications ne furent jamais interrompues. Le 12 avril 1900, un télégramme d'encouragement parviendra même aux assiégés, émanant de la reine Victoria.

Du côté des Boërs, l'impatience grandit. Cronje fut remplacé par le général Sarel Eloff, petit-fils du président Kruger : il fallait en finir. Le 12 mai, l'assaut fut donné, au cours duquel Eloff fut pris. Le 16, des renforts dégageaient la ville.

Victorieux depuis Paaderberg, les britanniques, qui occupent à présent Johannesburg et Pretoria, mettront deux ans à pacifier brutalement les républiques. L'établissement de camps de concentration où 25.000 Boërs périront n'évoque en rien une guerre chevaleresque.

Néanmoins, la libération de Mafeking suscitera un enthousiasme considérable en Grande-Bretagne. Deux néologismes en attestent aujourd'hui encore : “*to maffick*” (“*go in for wild public merry-making*”<sup>23</sup>) et “*maffication*” (“*Riot-like celebration*”<sup>24</sup>). Pour Baden-Powell, major-général à quarante trois ans, c'est la gloire.

<sup>21</sup> Henri Van Effenterre, op. cit., p. 19

<sup>22</sup> Robert Baden-Powell : *Scouting for boys*, World Brotherhood Edition, 1946, p. 9 : « *Chaque homme comptait, et à mesure que les semaines passaient et que nombreux étaient ceux à être tués ou blessés, les devoirs du combat et de la surveillance de nuit pesaient plus lourdement sur ceux qui restaient.* »

<sup>23</sup> *Oxford advanced learners dictionary of current English* : “*To maffick*” : pour la foule, manifester sauvagement (“*wild*”) son allégresse ; “*Maffication*” : liesse populaire.

<sup>24</sup> *Ibid.* : « *Garçon jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans* ».

L'importance de ce fait d'armes n'est pas seulement militaire. Lord Edward Cecil, Chef d'état-major de B.-P. à Mafeking, voulant décharger les combattants assiégés des missions à la fois subalternes (eu égard à la première nécessité : la défense active) et néanmoins vitales de liaison et d'observation, a cherché et trouvé une solution originale : l'organisation d'un corps de Cadets. Qui donc étaient en effet disponibles, assez âgés pour avoir conscience des responsabilités, pour être efficaces et sœurs, mais assez jeunes pour ne pas éveiller l'attention des assiégeants (voire pour susciter leur retenue) et apprendre vite, sinon les "boys" ("male children up to the age of 17 or 18") ? Sous la conduite de l'un d'entre eux, le « *sergent-major John Goodyear, ces garçons, dont certains avaient douze ans, firent merveille comme éclaireurs, ou estafettes à bicyclette* ». Baden-Powell fut très impressionné par leur cran. "These boys didn't seem to mind the bullets one bit."<sup>25</sup>



Aujourd'hui, l'engagement de jeunes adolescents sur le champ de bataille choque. L'époque n'avait pas de tels scrupules, et puis le contexte fit de nécessité vertu. Sans aller jusque là, la responsabilisation des garçons était dans l'air du temps outre-Manche dès avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (sans parler de l'évolution des esprits en France à cet égard, peut-être plus lente). Pour l'anecdote, il n'est que d'évoquer l'appel que faisait Sherlock Holmes d'Arthur Conan Doyle aux gamins des rues de Londres organisés en service de renseignement, la "*Baker Street Brigade*"... L'intérêt que pouvait représenter l'encadrement de ces enfants désœuvrés s'était déjà éveillé, ne fut-ce que dans l'esprit d'un romancier.

L'affaire de Mafeking est à la fois exemplaire et symbolique. Elle fut révélatrice pour un Baden-Powell déjà très conscient de l'importance que pouvaient revêtir pour une armée coloniale certains « corps auxiliaires » d'un potentiel insoupçonné : là où des adultes requis par des tâches de première nécessité ne pouvaient œuvrer, des garçons, dégagés d'obligations scolaires mais trop jeunes encore pour être en première ligne, pouvaient faire l'affaire.

Cela ouvrit-il les yeux d'un officier trop éloigné de la réalité métropolitaine pour s'en être soucié auparavant, sur l'évolution d'une société entière ? Sous l'influence de philanthropes célèbres tels lord Shaftesbury, de médecins, d'ecclésiastiques, mais aussi sous la poussée de la prise de conscience ouvrière, les enfants des classes laborieuses avaient été peu à peu soustraits à l'emprise de la machine que Hugo dans *Les Contemplations* (« *Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit* ») avait dénoncé en France, sans que l'école s'occupât toujours de les prendre en charge. Dès lors la question pouvait se poser :

<sup>25</sup> Robert Baden-Powell, op. cit., p. 10 : *Ces garçons ne semblaient en aucune façon se soucier des balles.*

comment former utilement ces jeunes ? Utilement, c'est à dire, du point de vue d'un militaire de carrière et colonial de surcroît, pour le service et la gloire de l'empire ?

Il n'est pas certain que Baden-Powell ait mesuré sur le champ la portée de l'expérience de Mafeking. Pour l'heure, il s'agissait de pacifier les Afrikaners. Ce à quoi il participa en organisant la police sud-africaine.

Toute son expérience fut requise, et certains caractères qu'il donna à sa police (l'uniforme ; la devise : *"be prepared"*, « sois prêt » ; le système de Patrouille ; le souci de la promotion personnelle de chacun) annonce déjà le Scoutisme des jeunes.

On peut penser que ce fut lorsqu'il rentra en Grande-Bretagne, en 1901, qu'il saisit tout le parti qu'il pourrait tirer de ce que sa vie lui avait appris. Il est alors au faite de sa carrière : inspecteur général de la cavalerie, puis lieutenant général, il dirige les territoriaux à un moment où montent les menaces internationales.

Ce n'est pourtant pas là qu'il faut chercher la source de ce qui va être la seconde vie de Baden-Powell. Lorsqu'il débarque en métropole, en effet, couvert de gloire en attendant de l'être d'honneurs, son éditeur Pearson lui réserve une surprise : son livre, *Aids to Scouting*, ouvrage pourtant austère, est un honnête succès de librairie qui a enthousiasmé un certain nombre de jeunes. Déjà, quelques militaires à la retraite, des pasteurs s'en sont inspirés pour créer de petites troupes, dégageant les jeunes des « bandes » ou « gangs » qui les réunissent spontanément dans les quartiers les plus populaires..

Entre 1903 et 1907, tout un travail de maturation va se faire en lui. parallèlement à ses responsabilités, il prend des contacts, notamment avec William Smith et sa *"Boys Brigade"* ; il lit, s'intéresse à l'indianisme et au *"woodcraft"* (« science des bois ») de l'écrivain et artiste animalier Ernest Thompson-Seton. Dès cette époque, il sent qu'il faut séduire et non contraindre. Il n'oublie pas non plus la vie semi-rustique qu'il a menée au collège, ni sa découverte des sociétés primitives d'Afrique, où cet âge incertain entre enfance et adolescence est le moment de l'initiation, ce moment crucial où des valeurs et des objectifs vont être fixés dans les esprits et les cœurs par un double apprentissage, pratique et symbolique.

Mais Baden-Powell est un pragmatique. Il ne veut pas se risquer sans avoir expérimenté l'idée qui germe : amalgamer une organisation inspirée de sa connaissance des corps auxiliaires de armée et des activités qui séduisent les 12-17 ans, pour forger une avant-garde de la jeunesse imprégnée des idéaux spirituels et humains qui la conduira à être la colonne vertébrale de l'Empire. C'est pourquoi il met sur pieds le camp de Brownsea Island, avec l'aide du major Mac Laren, un ancien du XIII<sup>e</sup> hussard, et de son neveu Donald.

L'expérience, menée avec vingt quatre garçons répartis en quatre patrouilles, fut un succès complet. Dès lors, le mouvement est lancé, et son éditeur Pearson n'a pas de mal à le convaincre de rassembler tout son acquis en un livre, *Scouting for boys*, qui paraît en mai 1908.

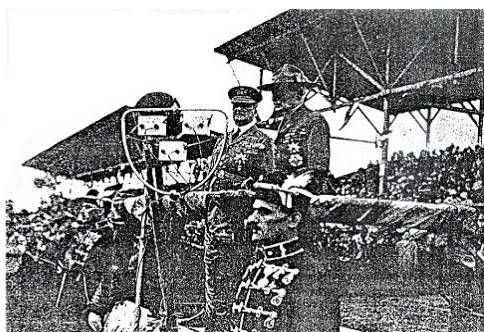
La rapidité avec laquelle la jeunesse britannique et bientôt mondiale réagit montre assez à quel point la proposition de Baden-Powell répondait à une attente profonde. Déjà, il prend des contacts avec les Wandervögel allemands. En 1909, il lance avec son aîné, Warrington, avec qui il explorait les fleuves de son enfance, les Scouts marins.

Le mouvement prend une telle ampleur que Baden-Powell quitte définitivement l'armée. En 1910 Edouard VII, qui vient de lui décerner la Victoria Cross, lui confie officiellement la charge de la jeunesse.

C'est bien une nouvelle vie qui commence : en 1912, il épouse à cinquante cinq ans Olave Sinclair Soames dont il aura trois enfants : Peter, Heather et Betty. Ce diable d'homme va dès lors concilier vie de famille et direction d'un Mouvement qui s'étend sans cesse et se diversifie : en 1912-1914 viennent les Louveteaux, puis ce seront les Routiers, et le Scoutisme féminin dont Olave Baden-Powell prendra bientôt la tête. En deux années, 1908 et 1909, le Mouvement gagne cent mille adhérents, et lors du premier rassemblement impérial du 4 juillet 1911, au couronnement de George V, trente mille éclaireurs défilent devant les souverains. Le roi Edouard avait montré la voie, et Georges V ne l'oubliera pas en faisant des siens, Edouard, Prince de Galles et Albert, duc d'York, le futur George VI, de véritables « *Principes Juventis* » : ils sont tous deux « *Chiefs Scouts* » de leur apanage. Quant au duc de Connaught, membre de la famille royale, il deviendra président de l'association : avec une lucidité rare, l'establishment britannique a compris, dès le départ, tout le parti que l'on pouvait tirer du Scoutisme.



Au milieu de cette « levée en masse » à laquelle participent du plus humble au plus illustre des britanniques, un ralliement a pu, sans doute, passer inaperçu : celui des jeunes catholiques de Grande-Bretagne, qui furent pourtant parmi les premiers à rejoindre celui que l'on appelle désormais « *Bi.Pi.* » ou « *B.P.* » Mais ce ralliement là, les pionniers du Scoutisme catholique français ne l'oublieront pas<sup>26</sup>, raison de plus pour eux de se sentir confirmés dans leur engagement.



B.P. au Jamboree de Gödöllő en 1933

<sup>26</sup> *Le Chef*, juillet 1920 n° 5 p. 70 note le fait en soulignant que : « *Le Scoutisme anglais n'est pas neutre* ».

Après la guerre de 14-18, les événements s'accélérent à mesure que le Mouvement se structure en gagnant le monde : 1919, avec la création de Gilwell Park, le camp-école où viendront se former tous les initiateurs du Scoutisme hors Grande-Bretagne, et en 1920 : premier jamboree ou rassemblement international d'envergure qui se tint à Olympia Richmond, sont les deux dates qui closent l'ère de la fondation et font entrer le Scoutisme dans sa période de croissance adulte. Dégagé de ses tâches administratives, pouvant compter sur une équipe solide constituée dès le départ, B.P. sillonne le monde, laissant sur son passage les marques d'un enthousiasme qui paraît sans nuage. Sa gloire ne cesse de grandir. En 1929, B.P. est fait Pair du Royaume : il prendra le nom de son camp-école : Gilwell, à cette occasion..

1933, c'est la consécration mondiale, avec le Jamboree<sup>27</sup> de Gödöllő, en Hongrie.

1937 : à quatre-vingts ans, il fait ses adieux au Mouvement au Jamboree néerlandais de Vogelenzang, fort d'une œuvre impressionnante mais déjà menacée par la montée des totalitarismes européens. Il se retire alors en Afrique du Sud, et meurt à Nyéri, au Kenya, le 8 janvier 1941.



Une image reste, image anecdotique voire dérisoire qui me semble pourtant tout à fait symbolique, et qui peut éclairer, dans une certaine mesure, la séduction qu'il exerça sur les pionniers du Scoutisme catholique français, séduction à la fois humaine et sociale bien plus qu'idéologique : lorsqu'il fut anobli, le Scoutisme international se cotisa pour lui offrir une Rolls-Royce... avec une remorque de camping ! La chose peut bien rejoindre la caricature de l'explorateur britannique revêtant le "*dinner-jacket*" en pleine brousse, elle n'en est pas moins porteuse de leçon : pendant toute une partie de sa vie, Baden-Powell fut le digne représentant de son milieu, attaché à vivre autant qu'à défendre ses idéaux et ses valeurs impliqués dans une certaine représentation de l'ordre du monde. Mais il le fit sans s'y enfermer, puisant au contraire partout où il passait les éléments aptes à les vivifier, attitude tout à fait propre au génie anglo-saxon d'alors. De cette manière, ses acquis, que d'aucuns qualifieraient « de classe », loin de n'être que des signes de distinction et de reconnaissance entre pairs, trouvaient, sans cesse adaptés aux circonstances sans pourtant dévier d'une direction globale, une réelle prise sur le monde. Il sut faire des qualités et des défauts de son mode de vie et de pensée des vertus surplombantes parce qu'il sut tirer parti

---

<sup>27</sup> Rassemblement scout international.

de tout, le succès lui confèrent l'élégance de la simplicité ; surtout, il sut apprendre, et faire des faiblesses de son monde, de ses propres faiblesses peut-être, des forces tellement bien maîtrisées et intégrées qu'un sourire savait les manifester.

L'hommage peut sembler dithyrambique. Il ne l'est pas si l'on songe à ce qu'il vise : l'efficacité<sup>28</sup>. Baden-Powell fut un officier efficace, un efficace représentant de son milieu, un britannique efficace ; et si, supposant que sa légende est dorée, on lui suppose une aptitude à trancher parfois brutalement de délicats problèmes, du moins le fit-il avec une habileté qui tient de la grâce et ne rendit pas même l'oubli nécessaire.

Cela déjà pouvait constituer une leçon pour des Français par exemple, soucieux de prendre partout où ils se trouveraient des modèles d'efficacité applicables à l'édification de la grandeur de la France, ou pour des catholiques ardemment décidés à édifier une « Plus Grande France » catholique.

Mais Baden-Powell fit plus. Dans la seconde partie de sa vie, il réussit à fondre ses expériences conjuguées en une méthode d'éducation, de manière à ce que l'œuvre déjà accomplie, qui n'était après tout que celle d'un officier colonial (même exemplaire) parmi d'autres, le prolongeât et le dépassât. Et cette méthode sut rencontrer une attente manifestée déjà par la jeunesse européenne en de multiples occasions. Il n'y avait donc pas à se tromper : l'homme méritait qu'on le rencontrât. Il faut du reste ramener les choses à leur proportion : les catholiques français qui tinrent ce raisonnement ne furent guère nombreux, et ceux qui le poussèrent jusqu'à traverser réellement la Manche le furent moins encore : il n'y en eut qu'un, un exilé. Bien pis : ils furent loin d'être les premiers à saisir les implications de ce qui se passait, et prirent en l'occurrence le train en marche même si, par la suite, ils firent pousser la vapeur.

Cela dit, on a dû lire entre les lignes qui précèdent que, pour traduites qu'elles aient été par une heureuse bonhomie, les préoccupations de Baden-Powell, quant au fond, étaient tout sauf gratuites voire simplement philanthropiques. Tout acte novateur en matière d'éducation répond du reste toujours à un projet, quel que soit l'exact degré de conscience qu'en ait son auteur. C'est précisément cela, ce projet qui témoigne autant de la représentation que l'on a de son monde que de celle à laquelle on souhaite parvenir à travers les enfants à éduquer, que l'on va observer à présent. A ce propos, il n'est pas sûr que tous les prêtres français qui commencèrent à imiter le Scoutisme britannique avant et pendant la première guerre mondiale purent mesurer exactement ce projet dont il était vecteur<sup>29</sup>. Cette imprécision ne fut peut-être pas pour rien, au demeurant, dans les méfiances voire les rejets qu'il suscita en nombre au sein de la hiérarchie ecclésiastique...

L'importance accordée ici à *Scouting for boys* tient à une évidence : c'est le seul ouvrage de référence de l'avant-guerre, et le P. Sevin puise son inspiration principale à cette source.

*Scouting for boys*<sup>30</sup>, traduit en français par *Éclaireurs*, est de prime abord un ouvrage typiquement anglo-saxon, qui puise ses exemples dans la culture populaire britannique de l'époque, et dépourvu d'esprit de système. Les chapitres se succèdent sans qu'on puisse discerner une suite logique, mais peut-être n'est-ce là que la conséquence d'une première publication en six articles bimensuels dans les premiers mois de 1908. Ce ne fut qu'après en avoir mesuré l'impact que Baden-Powell les rassemblera en un seul livre, après avoir apporté quelques corrections.

<sup>28</sup> Aucun jugement moral de valeur à la clé.

<sup>29</sup> Quoique *Scouting for boys* ait été très vite traduit, par un pasteur, il est vrai...

<sup>30</sup> Je me suis servi de la World Brotherhood Edition, pour des raisons de commodité.

Tel qu'il fut alors, l'ouvrage apparaît comme une succession d'énoncés de principes, de références tirés de la vie de l'auteur ou d'ouvrages de fiction, de développements techniques et de considérations morales. Il est l'objet d'une double division : en huit chapitres (neuf dans la traduction Delachaux et Niestlé de 1947) et vingt six ou vingt huit « *Bivouacs* ». Il n'est donc pas aisé d'en saisir d'emblée la cohérence interne. Si l'on veut cependant dégager un ordre d'ensemble, on peut considérer que le chapitre un : "*Scoutcraft*" ou « *Art du Scoutisme* », officiellement traduit par « *Le métier d'Éclaireur* » définit règles et principes fondamentaux tandis que les chapitres suivants explorent les différents points d'application à la fois techniques et moraux.

A y regarder de plus près cependant, on peut observer, inégalement repartis dans l'ouvrage, trois niveaux fondamentaux de préoccupation : le premier, le plus difficile à cerner parce que le moins condensé, mais le plus important à n'en pas douter, concerne les objectifs visés par la démarche éducative que propose le Scoutisme, son projet à savoir le « service des institutions » (« Pays » : "*country*", empire colonial, famille, religion<sup>31</sup>) et de la façon dont elles sont agencées, c'est-à-dire l'ordre social. Si le mot n'est pas écrit, il est en revanche suggère par l'insistance que met Baden-Powell à développer la notion de service ou plutôt, car là encore le mot n'est guère présent, sacrifice de soi, altruisme, bonté, à la manière du chevalier ("*knight*"). Sur le point en effet de savoir s'il faut s'interroger sur ce pour quoi l'on va se sacrifier, Baden-Powell est muet, ce qui ne peut que signifier évidence de son adhésion profonde à l'ordre britannique, illustrée du reste par ses ouvrages ultérieurs. En cela, Baden-Powell est essentiellement un conservateur, et c'est en conservateur intelligent qu'il faut le voir former le projet de restaurer le sens du don de soi par le biais de sa méthode, chez les jeunes britanniques touchés par le développement d'une civilisation matérialiste.

Une remarque s'impose ici : les défenseurs français du Scoutisme se sont plu à souligner en maintes circonstances le caractère « révolutionnaire » du Scoutisme, laissant, par l'imprécision de leurs formules, planer un doute. Si, par révolution, on entend nouveauté susceptible de changer les comportements voire certaines idées reçues, le terme est acceptable rapporté au monde de l'éducation. Mais appliqué au dessein social du Scoutisme au moins britannique, il ne l'est plus. « Réformateur social » est même excessif, tant il n'entend rien changer à la structure de la société, cherchant tout au plus à la revivifier.

Concrètement, le caractère conservateur du Scoutisme pensé par Baden-Powell se marque dès les premières lignes de l'ouvrage :

*"I suppose every boys wants to help his country in some way or other.*

*"There is a way by which he can do so easily, and that is by becoming a Boy Scout.*

*"A Scout in the army, as you know, is generally a soldier who is chosen for his cleverness and pluck to go out in front to find out where the enemy is, and report to the commander all about him.*

*"But, besides war Scouts, there are also peace Scouts-men who in peace time carry out work which requires the same kind and resource-fulness.*

*"These are the frontiersmen of the world."<sup>32</sup>*

<sup>31</sup> "*Religion*", sous-partie du bivouac n° 22, "*Self-improvement*", traduit d'une façon assez significative par : « *Le devoir envers Dieu* » ; significative en effet, car on perçoit bien l'intention du traducteur.

<sup>32</sup> « *Je suppose que chaque garçon veut aider son pays d'une manière ou d'une autre.*

« *Il y a un moyen pour lui de le faire aisément. C'est de devenir un « boy-scout » (ou éclaireur).*

« *Un éclaireur de l'armée, comme vous le savez, est généralement un soldat choisi pour son intelligence et sa vaillance afin, à l'avant des troupes, de découvrir où l'ennemi se trouve, et de rapporter au commandant tout ce qui le concerne.*

Quelques remarques face à ce propos. premièrement, le civisme pour ne pas dire le patriotisme sont considérés comme choses allant de soi, au sein de ceux auxquels on s'adresse : les jeunes. Trait d'époque ! A travers l'Europe les classes dirigeantes, non contentes de rechercher un consensus sur ce point, tentent d'insuffler à leur jeunesse la dévotion à la Patrie par divers biais. Mais la supposition de Baden-Powell, qui est à la vérité un vœu ardent, si elle s'insère bien dans un contexte général n'en est pas moins une prise de position laquelle, sous couvert de évidence, ne souffre aucune discussion. Sans cette pétition de principe, point de Scoutisme, pourrait-on dire.

Deuxièmement, le parallèle est immédiatement établi entre le Scout militaire, l'éclaireur de l'armée, et l'éclaireur civil, l'éclaireur pacifique (ou de temps de paix ?). Or quel est le rôle d'une armée, surtout d'une armée de métier comme celle qu'a connu Baden-Powell, sinon, au service d'un pouvoir civil, de garantir l'ordre, l'ordre britannique en l'occurrence, dans les possessions impériales et aux frontières ? N'oublions pas ici que Baden-Powell ne fut pas simplement officier : il fut aussi agent de renseignement, instructeur, et eut en charge l'organisation d'une police. Sa conception de l'ordre et des moyens de sa préservation ne pouvait être que large, ce qui facilita sa conception d'un Scoutisme civil, contrepoint du militaire, et d'un Scoutisme de temps de paix, pendant d'un Scoutisme de temps de guerre. Mais ces Scouts civils, qui sont-ils ?

Troisièmement : les Scouts civils sont des hommes de la frontière, des *“frontiersmen”*, notion dont on a trop dit qu'elle était spécifiquement nord-américaine. Dans la suite de ce « *Premier bivouac* », Baden-Powell va donner quelques exemples de ce qu'il entend par là : il cite pionniers et trappeurs d'Amérique du Nord, bien sûr (et sans doute pense-t-il à son arrière grand-père, Joseph Brewer Smith, qui fut colon dans le New Jersey avant de faire naufrage, retour du Nouveau Monde) ; il évoque aussi explorateurs et missionnaires d'Asie, colons australiens, policiers de l'Ouest canadien et d'Afrique du Sud, donnés comme de « *vrais HOMMES dans tous les sens du mot.* »<sup>33</sup>. Bref, c'est toute l'armature de l'empire qui est ici érigée en exemple, et sur ce point l'édition française est encore plus explicite, qui rétablit le passage où Baden-Powell parle clairement de « *l'histoire de l'empire britannique* »<sup>34</sup>. Quant aux deux autres sous-parties de ce « bivouac », l'une montre en quoi le Kimbal O'Hara, le Kim de Kipling, ce jeune Irlandais si bien élevé au sein des habitants de l'Inde qu'il servira à les infiltrer, est une figure de Scout ; l'autre retrace succinctement l'épisode de Mafeking pour en dégager l'une des exigences du Scoutisme : toujours « *être prêt* » (*“Be Prepared”*)... à toute éventualité, même la pire.

En bref, ce « bivouac » fondateur exalte ceux qui, partout dans le monde, sont **de service**, et **au service** de la présence britannique. Ce ne sera vraiment que dans le chapitre VII (*“Chivalry of the Knights”*) qu'apparaîtront les autres institutions réclamant service<sup>35</sup>, chose qui s'explique si l'on comprend bien que l'empire conçu comme un tout (Commonwealth avant la lettre ?) les englobe et les sous-entend naturellement.

Il n'est pas à propos de faire ici l'analyse exhaustive de *Scouting for boys*. Tout au plus ai-je essayé d'en dégager les lignes de force pour mieux en saisir l'adaptation ultérieure. En l'occurrence, l'objectif qui donne son orientation au Mouvement naissant comme la pointe de flèche (*“arrowhead”*) marque le nord magnétique sur une boussole (image fréquemment

---

« Mais, outre les éclaireurs de temps de guerre, existent aussi des éclaireurs de temps de paix, des hommes qui accomplissent alors un travail qui réclame le même type de cœur et d'habileté.

« Ces hommes sont aux frontières du monde. » Traduction de l'auteur.

<sup>33</sup> Robert Baden-Powell, op. cit. p. 4 : *“Real MEN in every sense of the word”*.

<sup>34</sup> *Éclaireurs*, Delachaux et Niestlé, 1947, p. 9.

<sup>35</sup> Du moins sera-ce là qu'on développera ces formes de service, qui sont évidemment contenues dans la « Loi de l'Éclaireur », placée en avant-propos.

utilisée par Baden-Powell), est simple et suppose une représentation de la société telle qu'elle pourra être « naturellement » admise par l'establishment. Il suppose en outre, cela va de soi, une adhésion complète à celle-ci, ce qui ne sera pas le cas pour celle élaborée par le Scoutisme catholique, d'où une différence notable que je souhaitais mettre en relief.

Le second niveau de préoccupation de notre auteur découle directement du premier, il y est même essentiellement conjoint : il concerne les « qualités », les vertus requises pour un service optimum. On pourrait en dresser une liste interminable. Tout est du reste bon pour vanter ces vertus, depuis l'osmose « o'harienne » avec un pays que l'on veut mieux contrôler, jusqu'au courage de tel explorateur en pays Zoulou ou l'autonomie de tel trappeur du grand nord canadien. On passe donc ici à un niveau déjà plus spécifié de préoccupation : pour viser l'idéal, le jeune doit développer en lui ces qualités requises et pour mieux lui donner à entendre ce qu'on attend de lui, on lui propose des modèles épars (tel ce petit berger d'Écosse, Robert Hindmarsh, qui fait arrêter un bohémien meurtrier d'une vieille dame par le simple jeu de ses aptitudes naturelle<sup>36</sup> ou, mieux encore, un modèle bien structuré, celui de la chevalerie à l'anglaise.

Exemples des qualités attendues du Scout :  
l'astuce de Kim, le héros de Kipling ; le sens de l'observation du jeune Robert Hindmarsh



Kim disguised the man as a beggar, with a mixture of flour and ashes.



Robert Hindmarsh, the boy, noticed the appearance of the tramp, without attracting much attention from the man.

En fait, ce n'est pas la chevalerie en tant qu'Ordre que Baden-Powell exalte dans "*Chivalry of the Knight*" fort logiquement traduit, dans l'édition française, par « *Esprit de chevalerie* ». Après tout, cet « *Ordo* » s'est assez intimement amalgamé à la société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle pour ne pas paraître mort au Royaume-Uni. Et puis, la chevalerie anglaise n'a pas été tout à fait la chevalerie française, marquée qu'elle fut par les apports des Saxons, Danois et Normands qui accordaient plus de place à l'homme libre, étant moins

<sup>36</sup> Dans ce cas comme en tant d'autres, il faut noter l'opposition implicite entre des jeunes comme Kim ou Robert qui jouissent naturellement des aptitudes propres au service, et le futur scout qui n'en jouit pas... puisqu'il est là pour les acquérir. On retrouve ainsi l'opposition entre civilisation moderne et organisation primitive, qui en cache une autre : celle qui sépare le libre garçon du garçon aliéné. On pourrait alors prêter à Baden-Powell une pensée ou une arrière-pensée réactionnaire : c'est le libéralisme et l'industrie qui ont perverti la jeunesse. Or dans tout ce qu'écrivit Baden-Powell, beaucoup moins radical (et romantique) que Kipling sur ce point, on ne trouvera rien qui dénonce le capitalisme en tant que tel. Tout au plus perçoit-on ici ou là le mépris du militaire de carrière peu fortuné pour le ploutocrate. Il prône en revanche le respect de l'ouvrier pour son patron, le souci du travail bien fait, de l'honnêteté, de la loyauté, de la concorde des classes. Si bien qu'on en vient à penser que cette société émolliente n'est corruptrice que par le fumée de ses usines, la moleskine de ses banquettes et le manque de mesure de quelques faux gentlemen. Décrassez le garçon, et vous retrouverez l'antique nature, intacte.

sensible au sens des hiérarchies et demeurant plus proches d'une conception patriarcale de la royauté, pas si éloignée que cela de celles des Celtes<sup>37</sup>. De surcroît, là encore, le trait est un trait d'époque : en quel pays d'Europe, en ce XIX<sup>e</sup> siècle finissant, ne chercha-t-on pas à se rattacher à un idéal chevaleresque assez vague ?

Quoi qu'il en soit, c'est « l'esprit du chevalier » que Baden-Powell retient exclusivement pour son modèle, et cet esprit va en quelque sorte faire la catalyse de toute les vertus et aptitudes évoquées ici ou là (nous sommes alors au chapitre antépénultième). Trois *Bivouacs* y illustreront le thème : l'un, le « *Bivouac vingt* », envisagera le « *service du prochain* » (“*Chivalry to Others*”) ; l'autre l'autodiscipline (“*Self-Discipline*”) ; le troisième enfin, le perfectionnement de soi (“*Self-Improvement*”). Ce chapitre n'est au fond qu'une variation sur la « *Loi de l'Éclaireur* ». Il en reprend et illustre presque chaque article dont on peut rappeler la teneur :

“1- *A Scout's Honour is to be trusted*

“2- *A Scout is loyal to the King, his country, his Scouters, his parents, his employers and those under him*

“3- *A Scout's duty is to be useful and to help others*

“4- *A Scout is a friend to all, and a brother to every other Scout, no matter to what social class the other belongs.*

“5- *A Scout is courteous*

“6- *A Scout is a friend to animals*

“7- *A Scout obeys orders to his parents, patrol leader, or Scoutmaster without question*

“8- *A Scout smiles and whistles under all difficulties*

“9- *A Scout is thrifty*

“10- *A Scout is clean in thought, word and deed.*”<sup>38</sup>

Ce décalogue du Scoutisme britannique, où la référence à Dieu brille par son absence, découle directement, pour Baden-Powell, du code du chevalier (“*these are the first rules with which the old knights started*”, écrit-il après avoir cité ce code, “*and from which the Scout laws of today come.*”<sup>39</sup>). De ce constat, Baden-Powell fait un tremplin pour énumérer les vertus et qualités qui complètent les règles fondamentales de la Loi. Ainsi, commandant le service d'autrui, viennent : l'altruisme (“*unselfishness*”), le sacrifice de soi, la bonté ou mieux : la gentillesse (“*kindness*”), la générosité, le refus du pourboire, c'est-à-dire le sens de la gratuite du service<sup>40</sup>, l'amitié offerte, la politesse et la courtoisie envers les femmes, de même que le sens de la gratitude (que l'on doit éprouver envers autrui sans l'attendre envers soi). Cet ensemble font du Scout un « gentleman » : “*A Knight (or Scout) is at all times a gentleman. So many people seem to think that a gentleman must have lot of*

<sup>37</sup> Cette remarque et celles qui suivent tendent à bien marquer que la référence des Scouts de France à la chevalerie, si elle s'autorisait des propres références de B.P., s'en écartera très vite et très largement.

<sup>38</sup> « 1- *L'honneur d'un Scout est de susciter la confiance.*

« 2- *Un Scout est loyal envers le roi, son pays, ses officiers, ses parents, ses employeurs et ses subordonnés.*

« 3- *Le devoir d'un Scout est d'être utile et d'aider autrui.*

« 4- *Un Scout est un ami pour tous, et un frère pour tout autre Scout, quel que soit la classe sociale à laquelle il appartienne.*

« 5- *Un Scout est courtois.*

« 6- *Un Scout est un ami pour les animaux.*

« 7- *Un Scout obéit aux ordres de ses parents, de son Chef de Patrouille ou de Troupe sans questionner.*

« 8- *Un Scout sourit et siffle dans les difficultés.*

« 9- *Un Scout est économe.*

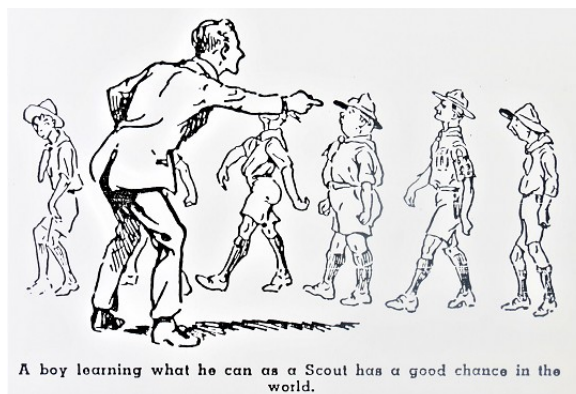
« 10- *Un Scout est propre en pensée, en parole et en action.* »

<sup>39</sup> Robert Baden-Powell, op. cit. p. 232 : « *Telles sont les premiers règles avec lesquelles les anciens chevaliers débutaient, et desquelles proviennent les lois scoutées aujourd'hui.* »

<sup>40</sup> Ibid. : directement tiré de cette règle de chevalerie : “*Work for honour rather than profit, Œuvre pour l'honneur plutôt que pour le profit.*”

*money. Money does not make a gentleman. A gentleman is anyone who carries out the rules of Chivalry of the knights.*<sup>41</sup>.

L'honneur, l'obéissance, le courage, l'enjouement, décline en sens du jeu franc (*"fair play"*), honnêteté, fidélité, sens du devoir, de l'obéissance, de la discipline, humilité, ténacité et bon caractère, commandent, eux, l'autodiscipline. Quant à ce qui détermine le perfectionnement de soi, c'est la religion, le sens de l'épargne, mais aussi la volonté de gagner de l'argent utilement (non pas en rendant des services individuels mais en œuvrant pour la collectivité, en ramassant de vieux papiers, en se faisant ferrailleur), voire en montrant une saine ambition. Ici, l'harmonie d'ensemble dissonne d'ailleurs quelque peu : Baden-Powell n'hésite pas à sous entendre que le bon Scout aura plus de chance d'embauche que quiconque<sup>42</sup>.



Il ne faut pourtant pas trop relever la contradiction avec ce qui précède, ni trop souligner que l'on passe de la définition d'un idéal fort élevé à des arguments un tant soi peu.. racoleurs. En éducateur pragmatique, Baden-Powell fait alterner ce vers quoi l'on dit tendre dans l'absolu et le bien plus terre-à-terre qui peut venir d'un Scoutisme pleinement vécu, l'un n'allant pas sans l'autre, en quelque sorte, puisqu'il va de soi qu'un employeur préférera un ouvrier ou un cadre docile, loyal, sérieux et dur à la tâche qu'un salarié indépendant ou revendicatif (l'un excluant l'autre dans l'esprit de l'auteur).

En résumé, Baden-Powell cerne dans ce second niveau de préoccupation le citoyen idéal capable de répondre au premier niveau d'exigence, le service impérial. Nul doute que ce bon citoyen, le citoyen que doit un jour devenir le « Scout », un homme « positif », ayant développé toutes ses potentialités et prêt à répondre à n'importe quelle sollicitation émanant de l'establishment, une sorte de généraliste du service, rompu à toutes les disciplines du corps et de l'esprit, autonome sans être indépendant, respectueux sans obséquiosité, bref, une sorte de perfection. Or il est justement intéressant de noter la part réservée à la religion : deux pages, guère plus, sauf quelques références éparses ici ou là. Surprenant...

Ces deux pages sont surtout intéressantes par la manière dont elles se décomposent : tout d'abord Baden-Powell évoque le chevalier, tout naturellement puisque ce passage

<sup>41</sup> Ibid. : « Un Chevalier (ou un Scout) est en tout temps un gentilhomme. Certes, beaucoup semblent penser qu'un gentilhomme doit avoir beaucoup d'argent. L'argent ne fait pas le gentilhomme. Un gentilhomme, c'est quiconque accomplissant les lois de la chevalerie. »

<sup>42</sup> Un petit dessin de l'auteur montre des scouts de tous calibres défilant devant un homme en costume (vu le contexte, un chef d'entreprise ?), de dos, au premier plan, pointant du doigt l'un d'eux, tenue impeccable et manche couverte de badges de spécialité, avec cette légende "A boy learning what he can as a Scout has a good chance in the world" (« Un garçon tirant parti du scoutisme autant qu'il le peut a de bonnes chances de réussir dans la vie »).

s'inscrit dans le chapitre qui est réserve. Et qu'en était-il de ce chevalier qualifié de « *très religieux* » ? Il était assidu aux offices, surtout avant la bataille, considèrent que c'était la meilleure façon de se préparer à mourir. Conception fort utilitaire de l'office, au service... du service du roi et du pays, toutes choses terrestres. Dieu n'apparaît qu'à la cinquième ligne, et encore, incidemment : "*Besides worshipping God in church, the Knights always recognized his work in thing He made.*"<sup>43</sup>. Seconde conception de la religion, nettement naturiste cette fois, qui explique l'amour que les Scouts doivent porter à la nature sous toutes ses formes. Ce n'est qu'après cette entrée en matière que Baden-Powell en vient à définir la religion "*a very simple thing : first : LOVE AND SERVE GOD. Second : LOVE AND SERVE YOUR NEIGHBOUR.*"<sup>44</sup>. Ce qui se traduit du reste de façon assez sommaire : remercier Dieu *même d'un mot ou deux*, dire les grâces, bénir autrui, comme lorsqu'un train part par exemple ; en somme ne pas se contenter « *d'être bien mais de faire bien* » ("*It is something to BE good, but it is for better to DO good*").

On remarquera que cette spiritualité là est assez courte, même en tenant compte du contexte anglican, et qu'elle contribue bien peu à l'édification du Scout idéal, pour un fils de pasteur. Il est vrai que le livre étant destiné aux jeunes, il ne fallait pas s'attendre à un long exposé théologique. Néanmoins, et il faut y insister, si le Scoutisme britannique des origines n'est pas neutre en matière religieuse, il ne fait pas d'une spiritualité religieuse sa clé de voûte. Il ne se rattache en outre à aucune Église en particulier, et se montre plus théiste que chrétien. On a enfin le sentiment que la référence à la religion vient plus de ce que celle-ci s'impose comme suprême garant de l'ordre social et naturel qu'en tant qu'effet de foi vivante. C'est là sans doute un trait de plus susceptible de justifier la méfiance de la Hiérarchie catholique de France, encore que cela n'ait guère gêné, semble-t-il, les catholiques britanniques, ni le Silloniste Georges Bertier qui fut l'un des pionniers du Scoutisme dit neutre sur le continent.

C'est grâce à ces deux premiers niveaux d'approche que l'on saisit mieux, en tout cas, le projet éducatif du Scoutisme tel que le façonna d'abord Baden-Powell, et qu'il perçoit ici et là dans *Scouting for boys* sous une apparente candeur destinée à séduire. Ce projet répond bien au conservatisme déjà évoqué mais quelle est sa part d'innovation ?

C'est ce que découvre la troisième niveau de préoccupation, qui occupe, en quantité, les trois quarts du livre. Pour permettre, en effet, au Scout de développer les vertus de l'âme et les qualités du corps et de l'esprit qui feront de lui un bon serviteur de la Couronne, il s'agit de lui appliquer une pédagogie adaptée ou mieux encore de l'y impliquer.

Ici, une coïncidence de date frappe : 1908 : *Scouting for boys*. 1909 : *Pédagogie scientifique* du docteur Maria Montessori ; *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* d'Édouard Claparède, l'un des maîtres de Jean Piaget. Toute spécificité reconnue, il est indiscutable que Baden-Powell s'inscrit dans un assez large mouvement prenant en compte l'enfant voire le jeune adolescent pour en induire une pédagogie active. La grande différence entre Baden-Powell et les psycho-pédagogues de son temps se trouve dans le cadre d'application des conceptions de ces derniers : l'école, alors que le Scoutisme, même de collège, est avant tout extra-scolaire et concerne la jeunesse hors institution, d'une part ; elle tient en outre à une différence d'ampleur ; elle regarde enfin les objectifs en dernière instance, les uns relevant beaucoup moins que l'autre d'une représentation sociale conservatrice.

---

<sup>43</sup> Robert Baden-Powell, op. cit. p. 249 : « *Outre qu'ils priaient Dieu à l'église, les chevaliers reconnaissaient toujours Son œuvre dans Sa création.* », c'est-à-dire dans la Nature.

<sup>44</sup> Ibid. : « *Une chose très simple : premièrement : AIMER ET SERVIR DIEU. Secondement : AIMER ET SERVIR TON PROCHAIN.* »

Cela dit, *Scouting for boys* n'est pas plus méthodique lorsqu'il s'agit de la méthode que lorsqu'il s'agit de ce qu'elle ambitionne pour les garçons ou de ce qu'elle cherche à développer. Cependant l'on peut encore discerner trois degrés de la pensée : le premier concerne le garçon lui-même, ce qu'il doit acquérir comme compétence individuelle, sa progression ; le second concerne le garçon en équipe, dans sa Patrouille, la manière dont celle-ci fonctionne comme unité de plusieurs garçons ; le troisième concerne la Patrouille en action, ses divers champs d'activité, le tout concourant bien entendu à produire un citoyen le plus parfait possible.

Mon intention n'est pas d'analyser la technique pédagogique du Scoutisme britannique. Tout au plus faut-il en rappeler les grandes lignes et chercher à déceler en quoi elle sert le projet global.

Premièrement, au premier degré, sont définies les connaissances de base que doit acquérir un garçon qui souhaite devenir Scout, et les épreuves auxquelles il doit satisfaire : épreuves de « pied-tendre », apprentissage de la loi, de la devise, du cérémonial en général. Ce n'est qu'après avoir donc « fait ses preuves » que le garçon reçoit l'investiture en faisant sa Promesse. Il entre alors dans la carrière, passe sa seconde puis sa première classe, se spécialise selon ses goûts, chaque compétence étant sanctionnée par une badge nouvelle, tout ceci pouvant le conduire à devenir « Scout du roi », distinction réservée aux meilleurs d'entre les meilleurs.

Tout ceci peut évidemment donner le sentiment d'une structure rigide des plus élitaires. Ce serait cependant se tromper que d'y accorder trop d'importance : à l'origine, ces épreuves, la connaissance des signes de piste, des traces, de la science des bois et des nœuds, celle des rudiments de sauvetage, etc., tout cela qui commande le passage d'une classe à une autre ou la possession d'un badge est moins conçu (et sans doute perçu) comme un moyen d'éliminer qu'en tant que stimulant, qu'appel au dépassement. Car si la représentation sociale de Baden-Powell participe du conservatisme, elle admet voire réclame la mise de tous les garçons à leur plus haut niveau, chacun, pierre de l'édifice, travaillant à le rehausser, à sa place et selon ses moyens « optimisés ». D'autre part, il serait fâcheux d'oublier quel aspect toutes ces « techniques » qu'il fallait maîtriser donnait au Mouvement, au moment où le garçon s'y présentait : l'uniforme, les signes, l'habileté des anciens à lancer un pont de corde ici, à bâtir là une hutte, à communiquer par signaux, etc., qu'était-ce, sinon la manifestation d'une société différente de celle de la rue, d'une société qui promettait l'aventure, l'autonomie vis à vis des parents, d'une société à laquelle il fallait être initié ? Aujourd'hui, où le spectacle des aventures aimées des enfants se confond avec une guerre des étoiles sous les auspices fort peu sympathiques de créatures métamorphosables à volonté ou de Princes des étoiles aux pouvoirs étendus, mystérieux et terribles ; aujourd'hui où l'imagination jongle avec les parsecs et les forces du Néant en toute liberté, il est certain que la rigidité quasi militaire d'une course à l'avancement rythmée de prises de foulard ou de jeu de Kim peut paraître quelque peu étriquée. Mais à l'époque l'image n'épuisait pas l'imaginaire : les bois étaient au contraire des scènes prodigieuses où vivre par osmose, avec sérieux et quelques moyens, des épopées rêvées par Fenimore Cooper ou Kipling était rendu possible par l'assimilation du savoir des hommes des bois.

Où l'on retrouve du reste une précédente remarque : « dégrassez » le garçon, vous libérerez ses forces vives. Ce qui prend aujourd'hui l'aspect d'un fatras de connaissances inutiles n'avait d'autre objet, par delà une discipline inculquée, que d'introduire à un monde stimulant et de permettre le jeu communautaire.

Car le second degré de la pensée pédagogique de Baden-Powell, ce sont les garçons entre eux, c'est la Patrouille.

La Patrouille Scoute est un compromis entre un modèle militaire et certains traits de la vie des collèges britanniques : auto-gouvernement, prise de responsabilité progressive, et, par voie de conséquence, primauté de l'aîné sur le cadet, contrebalancée par la coéducation.

La Patrouille, fruit de cet étrange mariage, est donc conçue comme une unité de six à huit garçons, souvent classés en fonction de leur âge ou de leur ancienneté dans la Troupe (ensemble des patrouilles), sous l'autorité d'un "*Patrol Leader*" ou Chef de Patrouille (C.P.), un garçon un peu plus âgé mais issu du rang, désigné par le Scoutmestre (Chef de Troupe, C.T.) avec l'assentiment explicite ou non des patrouillards. Cette Patrouille est ainsi une unité de base, mais aussi une unité autonome, avec son nom, ses signes de reconnaissance, son cri, sa devise et bientôt ses propres traditions. C'est véritablement une microsociété, pendant « civilisé » des gangs de jeunes qui font alors réfléchir maints sociologues. Du moins est-ce ainsi que l'on conçoit la Patrouille idéale, pour tous école d'obéissance et de commandement (chacun étant le supérieur ou l'inférieur de quelqu'un), de sens communautaire, de dévouement. La Patrouille, c'est à la fois l'entraide et la hiérarchie dont chacun est appelé à gravir les échelons, jusqu'à devenir, si on le souhaite, si l'on en a acquis les capacités, le C.P.

C.P. qui n'est pas, bien sûr, laisse à lui-même, mais qui entre dans une communauté supérieure, le Conseil, ou Cour d'Honneur, véritable parlement du mérite au sein de la Troupe (une fois encore dans idéal). C'est là que sont décidées les activités générales, sous l'œil bienveillant du Scoutmestre, conçu au départ comme un instructeur et non comme un chef à part entière. Il est celui qui oriente, conseille, enseigne, encourage, et sollicite, mais non celui qui ordonne comme supérieur hiérarchique.

Image d'une société d'ordre tempérée par la plus juste réponse aux aspirations de chacun et par un sens de la fraternité né entre autres des impératifs du groupe, telle apparaît la Patrouille rêvée par Baden-Powell. Rêve pas tant coupé du réel qu'il y paraîtrait de prime abord. Car si l'on peut en effet s'interroger sur la « fraternité » de la société britannique d'alors, force est de rappeler l'existence d'une certaine convivialité qui était propre à cette patrie du "*covenant*", du pacte économique d'abord, qui eut aussi, rapporté au domaine social, ses théoriciens ; convivialité de "*clubs*" ou de "*teams*", dégradée, c'est le moins que l'on puisse dire, dans les « gangs » et les « pubs », convivialité de société surtout masculine et plutôt aisée, qui n'offrait pas moins une assise réelle au rêve que l'élargissement à toutes les classes, en une vaste « *concorda ordinum* » (tentons le mot : Gibbon et la latinité étant à cette époque toujours de mode..). Quant à cette hiérarchie dont chacun pouvait gravir les échelons, l'armée et le collègue, marraine et parrain de la Patrouille, en fournissaient des exemples vivants, inutile d'y revenir.

Voici donc notre Scout, recouvert de kaki, sac au dos et badges sur les manches, armé de ses connaissances toutes neuves et animé d'un fier dynamisme, et voici notre Patrouille, frémissante, sous les ordres, bien dans la main de son Chef. Sur quels terrains va-t-on donc mettre à l'épreuve ce beau système en synergie ?

C'est dans la définition du champ d'application du système de Patrouille qu'intervient le troisième degré de réflexion de Baden-Powell, qui n'hésita pas à envisager trois cas de figure, bien qu'en les dispersant eux aussi à travers l'ouvrage.

Premier cas : la Patrouille est au local. Elle s'adonne alors aux tâches « ménagères », entretien des locaux, des outils, plus généralement du matériel : apprentissage théorique de la science des nœuds, des bois, du pistage, de la signalisation ; préparation des épreuves de classe ; mise à niveau des novices. Programme peu attrayant ? Il faut le replacer dans le contexte général de la préparation de l'aventure mais enfin, il faut délasser aussi : c'est là que commence à intervenir le jeu qui, s'il ne résume pas le Scoutisme britannique, comme on a pu le dire, en est une pièce maîtresse. Jeu qui commence petitement, au local, et que l'on ne va pas tarder à voir se déployer.

Mais « jeu », qu'est-ce à dire ? Jouer, c'est faire l'apprentissage ludique du débat via une sorte de « jeu de rôle », un « *procès pour rire* » (“*mock trial*”), improviser sur un canevas théâtral simple, apprendre des danses de guerre, des chants chorals, c'est jouer au jeu de Kim ou de Morgan. Jeu gratuit ? Non : jeu d'apprentissage, mais d'un apprentissage qui n'est plus théorique : apprentissage de la prise de parole en public, de l'application pratique des principes du droit, de l'aisance corporelle, entraînement de la mémoire. Tout ici doit répondre à une fin précise. Ici comme ailleurs, du reste.

Car voici le second cas de figure : la Patrouille est de sortie. Jeu, à nouveau, mais jeu plus vaste, qui mobilise les connaissances déjà acquises : la piste qui conduit au trésor prend forme, la trace de l'animal est bien là, il faut s'orienter, il faut correspondre à distance. Chacun se jauge, la troupe jauge sa cohésion autant que sa valeur, tous prennent leur responsabilité. On est sorti des théories livresques. La Nature s'impose comme principe de réalité, et comme tout est pensé pour cela, le Scout doit y découvrir le bien-fondé de ce qu'on lui a appris. Mais il ne s'agit encore que d'une étape, car la Patrouille en campagne de jour comme de nuit, ce n'est pas encore la Patrouille dans toute sa plénitude, la Patrouille au camp.

La Patrouille au camp constitue le troisième cas de figure, ce vers quoi doit tendre toute sa vie pendant l'année. Le camp, c'est, plus que la plongée des sorties, l'immersion dans la Nature, loin des villes, là où la vie quotidienne requiert la mobilisation de tout l'acquis moral, intellectuel, physique de chacun comme de tous. Le camp, ce n'est plus l'établissement au creux du Yorkshire ou du Devon, c'est le camp dans la brousse, aux confins des mondes, pour peu que le Scoutmestre ait un peu chauffé les imaginations. Le Scout devient ‘bâtitteur de pont’, à la Kipling, et on l'y incite. Sa science des nœuds et du forestage prend alors tout son sens : campe-t-il sur une île, où choisit-on une prairie de l'autre côté d'un ruisseau, son « confort au camp », que ne néglige nullement Baden-Powell (rusticité, soit, mais aussi bien-être, si on se la doit), dépendra de son adresse et de l'œuvre collective. Une « tribu » adverse attaque-t-elle ? C'est savoir s'orienter au soleil, aux étoiles et à la boussole, savoir se dissimuler, suivre l'ennemi sans être vu, savoir se battre courageusement (au foulard, au gland ou à la pomme de pin, à la rigueur) qui importe soudain. Le camp, c'est, ainsi conçu, le jeu complet où chacun doit se prendre en charge, où l'on doit œuvrer en commun.

Une fois encore, on a pu sourire, ricaner même. Et pourtant.. Parti d'un camp de vingt quatre garçons, le Scoutisme vise la camp et tout ce qu'il permet : pionniérisme, art du camping, cuisine par ses propres moyens (chapitre 3) ; observation des signes, interprétation, poursuite d'une piste (chapitre 4) ; mise à l'épreuve de la science des bois, de son art du “*stalking*” (voir sans être vu), de sa connaissance des animaux et des plantes (chapitre 5) ; c'est là que l'endurance des Scouts sert et s'aguerrit, que l'on apprend à devenir fort, que l'on expérimente l'hygiène (chapitre 6) ; c'est là enfin que l'aptitude à patrouiller se vérifie (bivouac 5 et 7 du chapitre 2) et que l'on prend conscience de l'œuvre

divine (bivouac 20 du chapitre 8). Bref, le camp est une mise en situation, et cela « marche ».

Cela « marche » même si bien que la croissance du Scoutisme fut, on l'a déjà dit, tout à fait rapide, en Grande-Bretagne comme à l'étranger.

Il était important de rappeler tout cela, la vie de Baden-Powell, la manière dont elle éclaire sa démarche et les grandes lignes de cette démarche. Car c'est face à tout cela, à tout cela **en œuvre** que : « *Le 20 septembre 1913 au Rallye du District Nord de Londres à l'Alexandra Palace, je prends ma première tasse de thé avec Baden-Powell.. et CE JOUR-LA, JE FORME LA RÉOLUTION DE FONDER LES SCOUTS CATHOLIQUES EN FRANCE, et d'avoir un Rallye semblable devant le Cardinal de Paris.* »<sup>45</sup>. Qui prend cette résolution si ferme ? Un jeune religieux de trente et un ans, non encore ordonné ni même confirmé par ses grands vœux dans la Compagnie de Jésus, Jacques Sevin.



---

<sup>45</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., in *Aux sources du Scoutisme et de la Sainte Croix de Jérusalem : le Père Jacques Sevin*, édition de la Fondation des Apprentis d'Auteuil, 1986 p. 22.

## 1.2. D'un Père jésuite, d'un éminent chanoine et de quelques autres

Le 7 décembre 1882 à Lille, Louise Hennion, épouse d'Adolphe Sevin, courtier-juré, mettait au monde un fils, Jacques<sup>46</sup>. Commençait ainsi la vie de celui que je considère comme le véritable fondateur du Scoutisme catholique, en ce qu'il fut l'artisan principal du syncrétisme réussi entre la méthode Baden-Powell, la spiritualité et la culture catholiques et françaises de son temps. Mais Jacques Sevin fit plus encore : il initia une représentation originale du Scoutisme catholique comme Ordre, il lui conçut un rôle à la mesure d'une ambition peut-être démesurée, en tout cas sur-dimensionnée, où pensée sociale (voire politique au sens étymologique) et acte de foi, plus que mêlés, étaient consubstantiels l'une à l'autre<sup>47</sup>. Bref, Jacques Sevin fut, à mon sens, le créateur du projet scout catholique, celui qui, le mieux sinon le plus complètement, élaborait stratégie et tactique du Mouvement, esquissa les objectifs, brossa les perspectives et cerna les moyens à mettre en œuvre, avant que d'autres prissent le relais.

Si j'insiste ainsi, c'est que l'on a souvent effacé la silhouette du P. Sevin derrière celle du chanoine Cornette sans se rendre compte que l'ombre portée de l'un avait une autre envergure que celle de l'autre. Jacques de Noirmont, commissaire de la province d'Aquitaine jusqu'à sa mort en 1932, reconnut bien en Jacques Sevin celui « *qui a donné au Scoutisme catholique français une âme particulière (...), le 'mestre de camp' du camp-école de Chamarande où se forment tant de Chefs, auteur d'un ouvrage remarquable (Le Scoutisme), barde de ces Chants de la route et du camp qui sont sur les lèvres de toute une jeunesse et la mènent, par leurs accents entraînants, vers la blancheur des cimes* », mais il ne le qualifiait que « *d'éminent religieux* »<sup>48</sup>, tandis que sous sa plume quelque peu lyrique, le chanoine Cornette, « *prêtre d'élite* », devenait le « *Turpin d'une geste nouvelle (...)* *que, cette année même, à la joie de ses fils innombrables, le gouvernement vient de décorer de la légion d'honneur* ». Vingt ans plus tard Marcel-Denys Forestier, pour quelques temps encore Aumônier général, établissait, quoiqu'en d'autres termes, une comparaison encore plus flatteuse pour le chanoine : « *Tandis que le père Sevin était le technicien de la formation des Chefs, le poète de L'appel du gosse, le créateur du cérémonial et des insignes, le chanoine Cornette apparaît vraiment comme le fédérateur, celui qui sut devancer l'avenir et le faire vivre* »<sup>49</sup>. Fédérateur, le chanoine Cornette le fut en effet, notamment grâce à ses qualités de « diplomate », on le verra. Mais celui qui sut devancer l'avenir et le faire vivre, ce fut Sevin, éveillé d'une « âme particulière », dont il manque en effet au renom l'habileté politique qui lui aurait évité l'humiliation de 1933 : « *mis en demeure assez inopinément de céder la place, le père acceptera de rentrer dans l'ombre*, écrit le R.P. Kolvenbach, supérieur général des jésuites. *Meurtri, certes, mais sans*

<sup>46</sup> Pour l'évocation de la vie du père Sevin, je me suis servi de :

-Georges Tisserand, *Le Père Jacques Sevin*, fondateur, PES 1965

-Abbé Jean Despont, *Pionniers du Scoutisme*, France-Empire 1965

-Henri Viaux, *Aux sources du scoutisme français...*, op. cit.

-*Aux sources du Scoutisme et de la Sainte Croix de Jérusalem : le Père Jacques Sevin*, édition de la Fondation des Apprentis d'Auteuil, 1986 p. 22.

-*Nos interviews : le Père Sevin* in *Le Scout de France*, août 1928 n° 8 p. 2 et 3.

<sup>47</sup> Cette formule n'est pas une clause de style. On verra en quoi cette « consubstantialité », ce « caractère organique » caractérise la pensée du P. SEVIN au chapitre suivant (12).

<sup>48</sup> Jacques, baron de Noirmont, op. cit. p. 19.

<sup>49</sup> Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme, route de la liberté*, Presses de l'Île-de-France, 1952 p. 23. Certains ont même été plus loin, tel l'abbé de GRANGENEUVE : « *Les Scouts de France ont été fondés par un comité de dix membres et par la fusion de six groupes préexistants. Cependant, si chacun de ces Chefs, de ces Aumôniers, de ces groupements revendique avec fierté le titre de membre fondateur de l'Association, un seul est appelé 'le Fondateur'*.

« *Interrogez au hasard un jeune Scout ignorant des origines du Mouvement, un prêtre, un catholique étranger à notre œuvre : unanimement ils répondent : 'Les Scouts de France, c'est l'œuvre du Chanoine Cornette'. Vox populi, vox Dei ?* » *Le Chef* novembre 1936 n° 137 p. 52. Comme quoi même un très honorable ecclésiastique peut faire mentir dieu au moins par omission. Il faut, il est vrai, faire la part de la piété du mensonge de l'hommage posthume.

*amertume ni ressentiment, il fera sienne l'attitude de Jean-Baptiste : 'il faut qu'il grandisse et que je diminue' »<sup>50</sup>* Éléance de l'humilité que l'on nomme autrement grandeur d'âme ou noblesse, qui explique largement pourquoi Jacques Sevin, soumis à la règle d'obéissance, ne fut souvent considéré qu'en tant que brillant second.

Son enfance se déroula tout entière dans le Nord, de Tourcoing à Dunkerque, villes entre lesquelles va et vient la famille Sevin de 1882 à 1888. Le jeune Jacques fréquente d'abord les « salles d'asile » des Sœurs de la Sainte-Union, ces préfigurations des écoles maternelles. Puis il entre chez les Franciscaines de Notre-Dame des Anges, où il fait ses petites classes. En 1890, il est au collège du Sacré-Cœur de Tourcoing où, en huitième, il commence ses études de latin. À la rentrée de 1892, c'est la sixième du collège de la Providence d'Amiens qu'il découvre. Étape importante, car dans la classe d'un de ses professeurs, le P. Duvocelle, est appliquée une méthode originale pour l'époque, qui peut expliquer pour partie l'intérêt ultérieur que Jacques Sevin pédagogue portera à la chevalerie : il a expliqué lui-même que les élèves y étaient partagés en deux « frégates », « L'Alerte » et « La Joyeuse » : cela stimulait l'émulation non pas tant interindividuelle qu'intergroupe : l'avancée personnelle par la communauté, c'est du Baden-Powell et même, sur un autre plan, du Mounier avant la lettre. La stimulation de chacun n'est cependant pas ignorée. Le P. Duvocelle a en effet eu l'idée de créer parallèlement un ordre de chevalerie, dont les armoiries sont au mur, avec sa hiérarchie de chevaliers, barons, comtes, marquis ou ducs, et son grand-maître, hiérarchie que l'on peut gravir selon les résultats..

De ces années de formation, le P. Sevin parlera avec émotion, évoquant ici l'appel de l'aventure et des arts :

*« Je fus longtemps pensionnaire. Comme j'allais chaque été au bord de la mer, mes vacances me donnèrent bientôt le goût très vif d'une carrière maritime ; j'aimais l'Afrique et le Maroc, tout ce qui concernait ces pays et tout ce qui regardait l'Arabe. D'ailleurs ces goûts ont toujours persisté. (...) J'aimais travailler le bois et dessiner, puis, plus tard, faire des vers et des chansons. »<sup>51</sup>*

Curiosité pour la chevalerie, goût des disciplines artistiques, sens de l'esthétique (qui jouera un grand rôle chez les Scouts de France), attirance pour les lointains : voici donc jetées les fondations d'un imaginaire sur lequel le P. Sevin s'appuiera lorsqu'il songera à fonder le Scoutisme catholique. Mais à ces fondations manque encore un élément déterminant : en 1895, dès la troisième, le jeune Jacques ressent l'appel du sacerdoce. Commence alors une longue et grave réflexion, qu'il ne cessera d'approfondir, car pour être rêveur, artiste, sensible à la nature, cet enfant, cet adolescent bientôt n'en est pas moins tenace, résolu, ardent ; mais on lit dans les yeux et le sourire du scolaste qu'il va devenir une gaieté singulièrement espiègle qui éclaire l'ensemble. C'est en tout cas avec beaucoup de sérieux qu'en octobre 1897, il participe à une retraite de rentrée, prêchée par le P. Damman, qui marqua un tournant décisif dans sa vie spirituelle en confirmant sa vocation :

*« Cette grâce me vint le 15 octobre, fête de Sainte Thérèse d'Avila, quinze jours après la mort de la Petite Sainte de Lisieux. »<sup>52</sup>*

À la fin de cette même année scolaire 1897-98, Jacques Sevin passe sans difficultés particuliers la première partie du baccalauréat. Mais quelques mois plus tard, il est obligé d'interrompre momentanément ses études à cause de violentes migraines. Son père décide alors de lui faire découvrir la Grande-Bretagne, et Jacques passe ainsi quelques mois à

<sup>50</sup> R.P. P.-H. Kolvenbach, préface à *Aux sources du Scoutisme...* op. cit., p. 2

<sup>51</sup> *Nos interviews* op. cit. p. 2

<sup>52</sup> *Aux sources du Scoutisme...* op. cit. p. 10

Londres puis à Wanstead, dans la banlieue. C'est donc bien familiarisé avec la vie quotidienne britannique de la capitale, de ses rues et des jeunes de son âge (il va sur ses dix-sept ans) qu'il reprend ses études en octobre 1899 comme demi-pensionnaire au collège Saint-Joseph de Lille. Il pourra ainsi passer la seconde partie du baccalauréat lors d'une session extraordinaire en mars 1900 et commencer dès la rentrée des vacances de Pâques sa licence d'anglais à l'université catholique de Lille. Mais en mai, il a participé à une seconde retraite qui l'a confirmé dans son intention (conçue l'année précédente lors d'un séjour à Notre-Dame du Haumont pris de Tourcoing) de devenir non pas simple prêtre, mais jésuite.

Le premier août 1900, lors d'une discussion avec le P. Bastien, supérieur de la maison de retraite de Mouvaux et confesseur de son père, il aborde la question de ses projets. Le P. Bastien lui fait alors remarquer qu'il n'a guère besoin de sa licence pour entrer au noviciat, ce qui le convainc de hâter les choses. Le 3, il fait sa demande, et un mois plus tard, il entre à Saint-Acheul où il commence sa Probation le 12 septembre. Le 15 a lieu sa prise de soutane.

Un an plus tard, un événement allait bouleverser et le panorama de cette France de la Belle Époque, et la vie du novice Jacques Sevin en même temps que tant d'autres : le vote de la loi sur les associations. aussitôt il s'exile, et gagne le noviciat d'Arlon, dans le Luxembourg belge où, à la rentrée de 1902, il prononce ses vœux de scolastique et entre au juvénat. Le 30 septembre, on l'envoie cependant au collège d'Antoing, où il poursuit la licence interrompue. Ayant satisfait aux épreuves écrites en juillet de l'année suivante, il est nommé professeur au collège de Florennes pris de Charleroi, où il restera jusqu'en 1907, exception faite du retour de trois mois au juvénat d'Arlon au printemps 1904.



Jacques Sevin novice

À la fin de 1907, il part pour Gemert, en Hollande, où il fait sa Philosophie. De retour, il enseigne à nouveau toute une année, à Antoing qu'il connaît bien, et en 1911, il est à Enghien, pour faire sa Théologie. Il y restera jusqu'en 1915.

Toutes ces années de voyages, d'approfondissement de sa formation, d'enseignement aussi, ont été évidemment cruciales. Outre le fait qu'il y participe, comme étudiant, au grand courant de renaissance du thomisme<sup>53</sup>, Jacques Sevin s'y est initié aux choses de la pédagogie et aux problèmes de la jeunesse, peut-être plus en relief sur cette frontière des mondes anglo-saxons (où s'expérimentait le Scoutisme) et germaniques (où se développait l'expérience des Wandervögel). On ne saurait comprendre sa vive réaction à deux articles trèstiles au Scoutisme, publiés par le P. Caye dans la revue de son ordre en 1913, sans supposer un intérêt profond pour ces questions.

Sur ce point, du reste, le problème que pose l'engagement de Jacques Sevin sur la voie du Scoutisme est encore plus large. Dans la compréhension du processus qui débute doit intervenir celle de l'état d'esprit de l'exilé, du catholique fervent en exil, et bientôt du prêtre (Jacques Sevin sera ordonné le 2 août 1914, le lendemain de la déclaration de guerre entre l'Allemagne et la Russie, la veille de celle entre la France et l'Allemagne). On ne peut l'imaginer insensible au bannissement du catholicisme qu'ont pu signifier sur le coup les lois de 1901 et de 1905, au fait que toute une jeunesse allait être déchristianisée, risquait de l'être en tout cas. peut-être mesura-t-il avec angoisse le poids des erreurs commises, celui des routines, et leurs incidences sur le déclin et de la foi et de l'Église en France. Toute une génération avait été perdue dès l'avant-guerre, c'est pourquoi il fallait repartir à zéro, il fallait reconquérir la jeunesse, constituer une avant-garde pour rechristianiser le pays. Évidemment, ni le P. Sevin ni quiconque ne pouvaient concevoir de quoi l'avenir serait fait. Pourtant lui se prépare, comme s'il devait rentrer en France ou, à défaut, mener son apostolat auprès des jeunes belges. C'est pourquoi il réagit si vivement aux deux articles du père Caye, pourquoi il demande à partir pour la Grande-Bretagne dans l'été 1913, pourquoi il convainc sa hiérarchie, pourquoi, sur place, il obtient le soutien du cardinal de Westminster et de son auxiliaire, M<sup>gr</sup> Butt, pourquoi enfin il est aux côtés de Baden-Powell lui-même à Alexandra Palace, pourquoi il voit trois mille Scouts charger et qu'il se dit : « *il faut que nous voyions cela en France et mieux que cela. Par quels moyens, je l'ignore, mais nous y parviendrons certainement, il le faut* »<sup>54</sup>. Sa décision est prise, il n'en variera pas : il faut un Scoutisme catholique à la France, il contribuera à le faire naître, il doit tout mettre en œuvre pour y parvenir.

Aux lendemains même de son ordination, il repart pour la Grande-Bretagne, et c'est là qu'il apprendra l'invasion de la Belgique. Exempté depuis 1902, il retransverse malgré tout la Manche : il veut servir comme aumônier militaire, mais on le lui refuse. L'avancée des troupes germaniques le trouve alors à Enghien, et le contraint à y rester. En août 1915, il y est toujours, et en profite pour achever sa dernière année de théologie. Au cours de l'année 1915-1916, il est à S'Heeren près de Tongres, de nouveau enseignant, puis on l'envoie au collège français de Tuquet, à Mouscron, où il retrouve le P. Damade, l'ancien recteur du collège de Florennes. Mais il n'y peut enseigner, les autorités allemandes fermant le collège. Pour occuper ses prêtres, le père Damade leur réclame alors un projet de travail. Le père Sevin n'hésite pas : il fait part au recteur de ses intérêts, et lui propose d'écrire un livre sur le Scoutisme adapté au catholicisme. Damade accepte. Jacques Sevin y passe la fin de l'année 1916, et 1917.

Il a longuement annoté *Scouting for boys* dans sa traduction française de 1908. Il a vu à l'œuvre les Scouts britanniques. Mais il a aussi médité sur sa propre expérience, sur sa

<sup>53</sup> Particulièrement brillante en Belgique grâce au père dominicain Lépidi, régent des études au scolasticat de Louvain, et grâce au professeur de dogmatique à l'Université catholique, A. Dupont, sous le pontificat de Léon XIII ; ce même pape avait convaincu les évêques belges d'ouvrir, à Louvain également, un cours de « *haute philosophie de Saint Thomas* », en français, qui fut confié à D. Mercier.

<sup>54</sup> *Nos interviews* op. cit. p. 2

culture dogmatique et historique. L'idée d'un Ordre catholique pour la jeunesse prend forme. Baden-Powell avait compris quelle potentialité recelaient les jeunes gens en temps de guerre, Sevin va faire de même : avec neuf garçons, il monte sa première troupe l'année de ses grands vœux, prononcés le 2 février 1917. C'est encore une troupe expérimentale à ses yeux, une troupe clandestine avec laquelle il entend cependant pratiquer un « *Scoutisme intégral* », comme il le dit lui-même, mais aussi un Scoutisme intégralement catholique. Ses garçons portent déjà un insigne, « *notre croix Scoute actuelle, brodée en rouge sur un bouton de drap vert* »<sup>55</sup>, croix potencée, emblème des Hospitaliers-de-Saint-Jean-de-Jérusalem.

Inutile d'insister sur la valeur du symbole, tout s'y trouve concentré : la référence à la chevalerie, à la croisade, celle à un ordre consacré au service... et à l'aventure, au risque.. Risque d'ailleurs que l'on prend d'emblée, avec la satisfaction narquoise de duper les « boches » : perquisition lors d'une messe de troupe ? Tout est si bien et si vite dissimulé que les Allemands n'y voient que du feu. Sortie des patrouilles ? On organise un concours de signalisation dans le parc même où sont cantonnés des régiments ennemis, sans se faire remarquer le moins du monde. Fête Scoute ? Elle est montée dans un jardin privée, avec « *des tentes, des feux, des ponts de cordes* »<sup>56</sup>, alors que des avions d'observation tournent au dessus de la ville. Héroïsme quelque peu puéril ? Héroïsme tout de même, marqué d'un flegme bien britannique, et d'un certain panache à la française. Gageons en tout cas qu'on dût ainsi ressentir ces menus exploits à l'époque. L'expérience, quoi qu'il en soit, fut assez concluante pour que le père Sevin s'enhardit à officialiser la chose. Le 13 février 1918 est créée la Compagnie des Guides Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus<sup>57</sup>, compagnie exclusivement masculine, le terme de « guides » ne devant pas prêter alors à confusion. Cette compagnie conserve l'emblème de la troupe clandestine ; elle est dotée de surcroît d'un uniforme : culotte bleue, chemise kaki et foulard vert. L'Ordre se met en place, l'idée centrale de Baden-Powell, exalter le Service en y préparant, étant du même coup mise en perspective religieuse, orientée par les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, mine inépuisable de modèles au premier rang desquels brille le saint-roi, Louis IX.

À la fin de l'année 1918, le père Sevin est donc capable de réfuter les deux articles parus dans *Les Études* en février et mars 1913, non seulement en théorie mais aussi en pratique. Au P. Caye, leur auteur, qui reproche très durement au Scoutisme son sectarisme protestant, son esprit laïc franc-maçon, son naturalisme et son panthéisme, reproches tournant au fond autour d'une idée centrale : le Scoutisme est une arme de plus contre le catholicisme, Sevin peut opposer un Scoutisme continental, nourri de modèles médiévaux et d'une spiritualité prenant sa source chez saint Thomas. (C'est du reste sur ce point que le syncrétisme qu'il réalise est le plus fort). D'autres prêtres en auront du reste l'intuition.

C'est qu'en effet, au contraire du père Caye, qui réclame que, si son existence venait malgré tout à Être reconnue, le Scoutisme catholique soit explicitement rattaché à l'A.C.J.F. ou à la F.G.S.P.F. (fédération des patronages), quelques prêtres se sont déjà lancés d'eux-mêmes et sans réserve dans l'aventure, mais souvent avec moins de méthode, sinon de détermination, que Jacques Sevin.

L'impression d'improvisation un peu hâtive que l'on éprouve parfois à lire les récits de ces premières fondations n'est pas illusoire : il faut reconnaître que, la plupart du temps, l'intérêt des « pionniers » catholiques pour le Scoutisme fut « négatif », en ce sens qu'ils

---

<sup>55</sup> Ibid.

<sup>56</sup> Ibid.

<sup>57</sup> Guides, et non Éclaireurs ou Scouts, pour ne pas éveiller l'attention des occupants

se mobilisèrent moins pour avoir été gagnés à la méthode que pour ne pas laisser le champ libre aux adversaires qui, s'ils ne les devancèrent pas tous, disposèrent d'appuis institutionnels et de moyens conséquents.

Ce serait un autre travail que celui de refaire en détail l'histoire des premières implantations du Scoutisme en France. Rappelons simplement pour mémoire<sup>58</sup> les faits saillants : en 1908, le pasteur suisse Pierre Bovet, proche des U.C.J.G., traduit *Scouting for boys*. Les premières réactions ne se font pas attendre. En mai 1909, le *Journal des voyages* que dirige alors Paul Charpentier, qui deviendra pourtant secrétaire général des Éclaireurs de France, publie une lourde charge de Claude Albaret, *Les guerriers aux sabres de bois*, à laquelle répondra, deux mois plus tard un article d'une meilleure tenue d'André Chéradame dans *Le Petit Journal* qu'il dirige : *La nouvelle Angleterre : les jeunes éclaireurs du Lieutenant-Général Baden-Powell*. L'article suscitera quelque intérêt, notamment de la part du lieutenant de vaisseau Nicolas Benoit, marin rigide mais d'esprit ouvert qui prend alors ses premiers contacts avec Chéradame, Pierre de Coubertin et Paul Charpentier. Parallèlement, quelques individualités isolées songent à œuvrer sur le terrain : c'est le cas du pasteur Georges Gallienne, animateur de la mission populaire de Grenelle qui, dans un esprit très œcuménique, et après plusieurs échanges épistolaires avec Baden-Powell, lance sa première troupe de la rue de l'Avre en octobre 1910, troupe qui du reste se dégage encore assez mal du cadre des patronages. Curieux, bientôt intéressé, le pasteur Samuel Williamson rencontre Gallienne et amène rue de l'Avre de jeunes cadres des U.C.J.G. qu'il préside en 1910. Il a de bonnes raisons pour cela : à cette époque les sections cadettes des Unions sont en crise..

Georges Bertier de son côté, universitaire brillant et directeur depuis 1902 de l'École expérimentale des Roches, créée en 1899 par Edmond Demolins dans l'esprit de la science sociale du réformateur bonapartiste Frédéric Le Play et de l'abbé Henri de Tourville, cherche à implanter dans son établissement, déjà gagné à la rénovation pédagogique, une troupe conçue sur le modèle scout. Quoique catholique pratiquant, Bertier songe alors moins à faire une troupe confessionnelle qu'à suivre la voie tracée par Baden-Powell dans le sens non de la neutralité mais de la « trans-confessionnalité », si l'on peut dire.

Très vite au fait de ces tentatives isolées, soucieux de créer un vaste mouvement susceptible de purifier la jeunesse française de « *la toxine de la civilisation intense, de la vie électrique* »<sup>59</sup>, Nicolas Benoit, retour d'une mission en Grande-Bretagne avec le brevet d'interprète et une connaissance directe du Scoutisme, se lance à son tour dans l'aventure : il intéresse son ministre, Théophile Delcassé, connu pour son anglophilie, au projet d'un grand Mouvement scout à la française, et parvient à se faire détacher à l'état-major général pour parfaire son étude du Mouvement. Il va bien mettre à profit les quatre mois qui lui sont impartis : en avril 1911, il contacte à nouveau Chéradame, Coubertin, Charpentier, Gallienne et Bertier. Un petit cercle de militaires influents, gagnés à l'idée, se constitue, au sein duquel on rencontre le capitaine Léonce Royet, instructeur en gymnastique à Saint-Cyr, le vice-amiral Besson qui publie un article de propagande dans *Le Petit Journal*, et puis un pléiade de généraux : Langlois<sup>60</sup>, de Pontavice, de Rochefort, de Lacroix, etc.

Les choses vont vite, Baden-Powell étant venu préparer le terrain dans l'hiver 1910 : une Ligue d'Éducation nationale est mise sur pied, dont le but est de fédérer les différentes

<sup>58</sup> Cf. : Henri Viaux : *Aux sources du scoutisme français*, éditions du Scorpion, 1961 ; Capitaine Royet : *Les Éclaireurs de France et le rôle social du scoutisme français*, Larousse 1913 ; Henri Van Effenterre, op. cit.

<sup>59</sup> Capitaine Royet, op. cit. p. 15

<sup>60</sup> Membre de l'Action française, qui a également publié un article de propagande dans *Le Temps* en juin, article qui a l'honneur de la première page...

tendances en gestation. C'est avant tout un événement mondain, patronné par le baron de Coubertin, alors président de la Société des Sports populaires qui, de fait, domine le ligue encore à naître. Heurts de sensibilités religieuses ou politiques, divergence des projets, incompatibilité de personnes dont certaines étaient peut-être trop soucieuses de leur gloire ? Toujours est-il que les difficultés s'amoncellent. En septembre, Nicolas Benoît structure les Éclaireurs de France, avec l'aide de Bertier et de Charpentier, qui annonce dans son journal en date du 7 janvier 1912 la création officielle de l'association dont les statuts ont été déposés en décembre. De leur côté, Samuel Williamson et Georges Gallienne ont fondé en novembre les Éclaireurs unionistes de France, qui resteront très liés aux U.C.J.G., mais connaîtront un démarrage assez lent.

Jusqu'au bout, Coubertin avait espéré éviter l'éclatement. Mais la proclamation solennelle de la naissance de la Ligue par le recteur Louis Liard en Sorbonne ressemblera beaucoup plus à une annonce de décès : privée des E.d.F. et des E.U.F. la Ligue n'ayant plus d'œuvres vives n'est plus rien.

Jusqu'au déclenchement de la guerre, les Éclaireurs de France se montrent les plus dynamiques. En 1912, ils comptent environ 1500 adhérents, en 1913 plus de 6000 et l'année suivante le cap des 8000 est franchi. En mars 1913, ils organisent un grand rassemblement à Clamart, en présence du ministre de la guerre et de l'amiral Besson. En mai, 1200 éclaireurs participent à un camp d'instruction à Saint-Cyr à l'instigation de Royet, et l'on ne s'étonnera pas qu'en juin 1913 le ministre de la guerre ait agréé l'association comme société sportive, d'éducation physique et de préparation militaire. Elle peut par ailleurs s'enorgueillir d'un prestigieux comité de patronage, où l'on note les noms du président de la Chambre, l'académicien Paul Deschanel, du sénateur Paul Doumer, de l'historien Ernest Lavisse, du général Lyautey (qui vient d'être nommé résident général de France au Maroc), du colonel Jean-Baptiste Marchand (l'homme de la Mission Congo-Nil et de la crise de Fachoda) et du docteur Jean Charcot, sans compter quelques notabilités de moindre lustre mais de beaucoup d'entregent.

Cette montée en puissance à un moment où l'Église de France peut à juste titre se sentir en guerre avec les institutions de la République et alors même qu'elle est secouée, de l'intérieur, par la crise moderniste, est considérée comme une menace supplémentaire, d'autant que nombreux sont les catholiques parmi les garçons qui entrent aux E.d.F.. En outre, la présence du Sillonniste Georges Bertier à la vice-présidence de l'association ne devait pas être de nature à rassurer une Hiérarchie fort conservatrice, tentée de surcroît par le démon d'une réaction que pouvait justifier à ses yeux l'agression dont elle était l'objet. Dans un tel climat, les intégristes taillèrent leurs plumes avant de les tremper dans le délicieux venin de la dénonciation calomnieuse autant qu'anonyme. Leur noyau dur, organisé en fédération de sociétés secrètes coiffée par M<sup>gr</sup> Benigni, Sodalitium Pianum (La Sapinière ou S + P<sup>61</sup>), fit alors le siège des évêchés et orchestra en coulisse une vigoureuse campagne. L'attaque fut lancée au grand jour le 17 septembre 1911, par le secrétaire d'État du Saint-Siège, le cardinal Rafael Merry Del Val, dont l'intervention plus qu'hostile dans *La correspondance de Rome* fut reprise par *La semaine religieuse de Cambrai*.

L'argumentation était simple : grades, insignes, cris d'animaux, codes secrets, tout cela correspondait aux « *simagrées rituelles des Loges* » : il n'y avait pas à en douter, la Franc-maçonnerie se profilait derrière. Le 23 décembre 1911, M<sup>gr</sup> Delassus prit le relais en parlant d'une Franc-maçonnerie pour enfants. Dès lors, les invectives se multiplièrent. De *L'Echo de*

<sup>61</sup> Cf. : *Une réaction excessive : l'intégrisme* in Daniel-Rops, *Un combat pour Dieu ; l'église des révolutions* Fayard 1963 p. 364 à 372 ; Émile Poulat : *Intégrisme et catholicisme intégral* Casterman 1969.

*Paris* du 16 juillet 1912<sup>62</sup> à *La Semaine religieuse de Paris* du 4 janvier 1913, toute la presse catholique semble unanime à crier haro. bientôt, interdiction sera faite aux jeunes d'adhérer au Scoutisme, on ira même jusqu'à interdire la table de communion voire l'entrée de l'église aux Scouts qui étaient en même temps catholiques. C'est dans ce contexte que le P. Caye rédigera ses articles de février et mars 1913 dans *Les Études*, et que Jacques Sevin réagira à leur lecture.

Le Scoutisme n'était pourtant pas l'apanage exclusif d'universitaires, d'hommes du monde, de pasteurs ou de militaires. En 1911, à Nice, l'abbé d'Andréis de Bonson avait créé les « Éclaireurs des Alpes » en dépit du climat « orageux » et de la polémique, et loin de se laisser intimider il travaillait depuis lors à élargir son Mouvement. En 1913, il le transforme en Association des Éclaireurs catholiques et en 1916, ayant reçu l'appui d'Henri Chapon, évêque de Nice, il fait éditer un *Manuel de l'Éclaireur catholique*. Inspirée semble-t-il par les idées « sociales » du comte Albert de Mun et du marquis René de la Tour du Pin, influencée par le Sillon, l'œuvre de l'abbé d'Andréis poursuit deux objectifs conjoints : faire de ses garçons de bons citoyens et de bons soldats (on lui reprocha l'aspect très paramilitaire de son Mouvement qui rappelait fâcheusement les bataillons scolaires) ; en faire aussi et surtout des chevaliers, à l'instigation de l'étude de l'écrivain catholique Georges Goyau : *Une chevalerie moderne*.

Malgré sa rigidité, l'association de l'abbé d'Andréis se veut une application totale du Scoutisme. Pourtant, elle diverge sur des points sensibles du Mouvement britannique : en 1923, Andréis s'en expliquera dans *Le Scout de France*<sup>63</sup>. Pour lui, le Scoutisme catholique doit être un « apostolat », « une espèce de croisade d'Idéal et d'Esprit ». Pour cela, il doit cesser « de n'être qu'un jeu, fût-il le plus grand du Monde, suivant l'expression anglaise ». L'abbé d'Andréis vise « un certain développement physique, correspondant à certaines aptitudes, [qui] sont nécessaires pour faire de vous [garçons] des CHEVALIERS, des Scouts à la Française ». Par ailleurs le Scoutisme est pour lui chose trop sérieuse pour le laisser pratiquer aux « petits ». Aussi, de 12 à 16 ans devrait-on suivre une « école de Scoutisme » pour ne faire sa promesse qu'après cette formation<sup>64</sup>. Dès lors : « Vous serez cette Élite de l'Esprit. Par votre vie chrétienne intense, éclairée, loyale, vous montrerez le Chemin de la Vérité qui fait les hommes libres et grands ». En filigrane le projet apparaît : s'étant débarrassé de tout côté ludique, forger une avant-garde de l'Action catholique rompue à une discipline explicitement militaire. La chose n'a pourtant pas l'air de rebuter les garçons. En 1914, l'abbé d'Andréis rassemble sous la croix de Malte qu'il a choisie comme emblème 600 garçons<sup>65</sup> répartis en 13 troupes.

D'autres expériences auront lieu, ici ou là : en 1912, Louis Faure et l'abbé Ferret créent la Milice saint Michel au Creusot, une des rares troupes vraiment populaires ; en 1912, également, Henri Gasnier et l'abbé Caillet, un Silloniste lui aussi (qui a introduit l'abbé de Grangeneuve au Mouvement de Marc Sangnier) fondent la troupe des « Intrépides » de Notre-Dame du Rosaire de Plaisance<sup>66</sup>. L'abbé de Grangeneuve, justement, assisté de Lucien Goualle, lancera à son tour le Scoutisme à Bel-Air en 1915, avec les « Diables blancs », et, la même année, l'abbé Castamagne fera la même chose à Nîmes, etc.

<sup>62</sup> Eugène Tavernier vilipende « une nouvelle ligue » (sic)

<sup>63</sup> R.P. A. d'Andréis de Bonson : *Vers la Chevalerie* in *Le scout de France* février 1923 n° 2, p. 26-27.

<sup>64</sup> On constatera, n'en déplaise aux conservateurs scouts des années soixante, que l'idée de différencier pré-adolescents et adolescents fut présente chez un des membres fondateurs dès le départ.

<sup>65</sup> Cf. Henri Viaux, op. cit. l'abbé Claude Lenoir, Aumônier scout au collège Stanislas, n'en mentionne que 300 dans *Le scoutisme français*, Payot 1967, mais sa documentation semble légère.

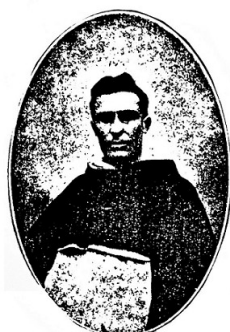
<sup>66</sup> Cf. Jean Despont. Jean Peyrade, *Scouts et Guides de France*, Fayard 1962, parle de 1913.



Abbé d'Andréis



Chanoine Cornette



RP Héret



Chanoine Cosson



Paul Coze en 1929

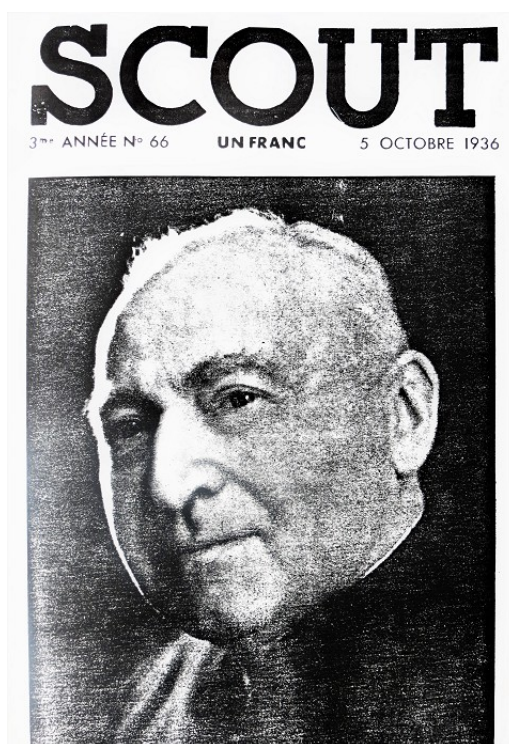
Quelques pionniers du scoutisme catholique

On le voit, des catholiques ne sont pas entièrement absents de la scène Scoute avant et pendant la première guerre mondiale. Mais ce ne sont là qu'initiatives isolées, et aucune d'entre elles ne manifeste une réflexion de la portée de celle du père Sevin, pas même celle de l'abbé d'Andréis, en dépit de ses intentions.

Or Jacques Sevin ne s'en tient pas à sa troupe clandestine : en 1919, rentré en France et installé à Lille, il y donne naissance, avec l'aide de Xavier Sarrasin, à l'Association des Scouts de France, association régionale comptant trois puis cinq troupes. Insigne, uniforme, loi, conception générale et organisation sont, à quelques détails près une préfiguration de ce que sera, l'année suivante, la fédération nationale, au point que l'on pourrait faire remonter la fondation des Scouts de France à celle de l'association nordiste.

Cependant un acteur important n'est pas encore entré en scène : le chanoine Cornette. Or depuis 1916, celui-ci s'est lancé lui aussi dans l'aventure.

Antoine-Louis Cornette est né le 8 novembre 1860 à Pierrefitte-sur-Loire, dans l'Allier, « en l'octave de la fête de tous les Saints »<sup>67</sup>. après une scolarité sans histoire chez les Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, puis chez les Frères des écoles chrétiennes de Bourbon-Lancy où vit sa famille, il entre à quinze ans au petit séminaire de Rimont, peut-être influencé par sa tante Claire, religieuse, et la piété de ses parents, puis au grand séminaire d'Autun en 1878. Mais sa santé est déjà fragile, et en 1880, avec l'appui de M<sup>gr</sup> Perraud, son évêque, il vient achever sa Philosophie puis faire sa Théologie au séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Cependant l'évêque d'Autun ne l'oublie pas, et il fait entrer le jeune diacre comme professeur au collège des Oratoriens de Juilly. Ordonné prêtre en décembre 1887, il célèbre sa première messe en l'église Saint-Philippe du Roule. Toujours à Juilly, cependant, il y sera censeur des Grands pendant dix ans. Mais peu à peu sa santé s'altère : ses deux bras se paralysent. Diagnostic : empoisonnement lent au blanc de céruse, composé chimique de la peinture régulièrement renouvelée de sa chambre. Ne pouvant plus assurer ses cours, il en est déchargé et l'archevêché l'attache comme « prêtre habitué » à la paroisse Saint-Honoré d'Eylau, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement où résident à présent ses parents chez qui il loge, ne pouvant se passer d'une aide quasi permanente.



Son handicap, qui lui laisse l'usage des mains, ne tempère pas son dynamisme, bien au contraire : nostalgique du temps de Juilly, il anime bientôt l'Amicale des anciens élèves du collège, qu'il réunit régulièrement. En 1900, chargé par une famille de paroissiens d'accompagner ses enfants, il découvre le petit village de Saint-Moritz en Haute Engadine, dans les Grisons, que commence à fréquenter la fine fleur de la Haute Société en villégiature. Pourtant, la réalité locale qui s'impose à lui va lui permettre de réaliser un rêve qu'il nourrit depuis qu'il a rencontré, jeune homme, un vieux missionnaire sur un chemin forestier du Bourdonnais : dans la mesure de ses moyens, il va aider un curé de montagne

<sup>67</sup> Jean Despont, op. cit. ; Jean Peyrade, op. cit. ; Jean Duriez-Maury : *Notre cher Vieux Loup* in *Scout* octobre 1936, n° 66 ; Patte de Loup (ps. Cheftaine Chandieux, secrétaire du chanoine Cornette) : *Notre Vieux Loup* in *Le Chef*, novembre 1936, n° 137, p. 14 et sq. ; *Par monts et par plaines*, in *Le Chef*, ibid. ; *Nos interviews : le chanoine Cornette* in *Le scout de France*, janvier 1927 n° 1 p. 2-3.

écrasé par la charge de plusieurs villages à ramener au catholicisme une population majoritairement protestante. Il se multiplie alors, faisant des collectes auprès des estivants huppés pour la construction d'un foyer d'ouvriers migrants, pour l'agrandissement de l'église... C'est ainsi qu'il fera la connaissance de la princesse Charlotte Grimaldi, qui lui offrira le siège épiscopal de Monaco, sans succès.

La mauvaise saison le ramène toujours à Saint-Honoré où son action « sociale », faite d'un réel dévouement, de paternalisme et de bons sentiments lui valut l'admiration de ses relations flatteuses. C'est du reste grâce à elles qu'ayant effectué une démarche couronnée de succès pour faire agréer comme évêque de Périgueux le P. Delamaire par le président du conseil Waldeck-Rousseau, il obtient son premier canonicat en 1901.

Chanoine de Périgueux, Antoine Cornette poursuit son action. En 1902, il s'intéresse au problème que pose l'absence de formation catholique et sociale approfondie des élèves des grands lycées parisiens, Janson de Sailly notamment. « Pour les regrouper en dehors de leurs études proprement dites, et préparer à remplir leur rôle futur tous ces jeunes gens de familles aisées et bourgeoises, dont la plupart auront des responsabilités, il fonde la Réunion d'Eylau (RE) dans le but, annoncé clairement, de « *leur procurer une instruction religieuse supérieure et une préparation à une action sociale* »<sup>68</sup>. Il est secondé dans cette tâche par Paul Gérardin, doyen de la Faculté des sciences de Fribourg, par le géographe Jean Brunhes, futur professeur au Collège de France, et Georges Goyau, l'écrivain catholique qui n'est pas encore académicien. Cette Réunion est très active, avec son cycle de conférences dominical et sa revue, *L'Étoile*, largement ouverte aux choses de l'esprit et à la poésie de bon ton. Antoine Cornette l'anima jusqu'en 1930. Il la doublera d'un Cercle féminin d'Enseignement supérieur.

En 1911, l'abbé Marbeau, curé de Saint Honoré, obtient le siège épiscopal de Meaux. Pour Antoine Cornette, c'est un nouveau canonicat, un nouveau curé, l'abbé Soulange-Bodin, également sensible aux problèmes sociaux, et une protection non négligeable qui ne lui manquera pas lorsqu'il la sollicitera lors de la fondation du Scoutisme catholique.

Août 1914 : impossible d'aller à Saint-Moritz, et la RE est en sommeil. Antoine Cornette va-t-il rester inactif ? Certes pas ! Il décide de mettre le temps dont il dispose à profit pour participer à L'œuvre de midi de M<sup>me</sup> Sauvel. Son but, toujours le même : rapprocher de l'Église ceux que l'époque éloigne. Cette fois ce sera des employées et des vendeuses de magasin.

La guerre durant, il deviendra aumônier de quatre hôpitaux, aumônier visiteur du dépôt des Éclopés du Bourget, du gîte d'étapes de la Courneuve-Aubervilliers ; il montera au front remplacer des aumôniers indisponibles, bref, il poursuivra son engagement.

Passionnément consacré à la reconquête catholique de la jeunesse, il n'était pourtant pas forcément prédisposé à accepter d'emblée l'idée de patronner un Scoutisme catholique. Or un jour de 1916, deux garçons qu'il avait eus au catéchisme viennent le trouver, et lui remettent un livre en le priant ardemment de le lire.

Paul et Marcel Coze, seize et quatorze ans environ, avaient découvert le Scoutisme alors que leur famille se trouvait à Alexandrie. Paul y avait même fait sa Promesse en 1912. De retour en France, les deux frères, enthousiastes, avaient su gagner le curé de leur paroisse d'Agay, sur la côte d'Azur, à l'idée de créer une petite troupe qu'ils animèrent. Un nouveau déménagement, et les voici à Paris, rue Lalo, toujours aussi persévérants, ayant toujours la même idée en tête malgré les réticences de leur mère. Mais M<sup>me</sup> Coze finit par

<sup>68</sup> Jean Despont, op. cit. p. 29.

céder une fois encore, et c'est ainsi que les deux frères se retrouvèrent face au chanoine paralysé, et lui confièrent *Éclaireurs*.

Antoine Cornette est très vite conquis et prête le livre à son ancien curé, l'évêque de Meaux, avec qui il est resté en contact, allant même le voir chaque semaine au plus fort de la bataille de la Marne pour l'assister dans les visites que ce dernier faisait aux blessés. L'évêque trouve la méthode intéressante et accorde son appui. Immédiatement Cornette convoque la Réunion d'Eylau, et trouve en son vice-président, Édouard de Macédo, gentilhomme d'origine brésilienne, un adepte vite enthousiaste. L'idée du chanoine est claire : influencé par Georges Goyau et le contexte de l'époque, il veut lui aussi recréer une « *chevalerie des temps modernes* ». Mais les parents, contactés, hésitent : cet uniforme « Éclaireur » que propose Baden-Powell, il est bien débraillé ! Qu'à cela ne tienne : on en redessine un qui ne choque pas les beaux quartiers. Aussi les « Entraîneurs catholiques de France » arboreront-ils un costume réséda, nanti d'une cravate et d'un chapeau relevé à la française par une cocarde tricolore du plus délicieux effet. En complément, Cornette propose un code d'honneur de neuf articles, précisés par les quinze de la loi. On en jugera, le Scoutisme de Saint-Honoré d'Eylau n'était pas d'une orthodoxie rigoureuse. Pourtant, en dépit de leur élégance résédacée, au demeurant fort salissante, les Entraîneurs, qui ont cinq patrouilles en 1917 et huit en 1918 (soit quarante huit garçons), ne soulèvent guère l'enthousiasme des paroisses environnantes.



Les Entraîneurs de Saint-Honoré d'Eylau

En novembre 1918, Baden-Powell vient en France. Une réunion préparatoire, organisée par les Éclaireurs de France, a eu lieu, et les Entraîneurs de Saint-Honoré y ont été conviés. Cornette s'y rend, de même qu'il est présent aux festivités de Château-Thierry en l'honneur du *Chief-Scout*. C'est là qu'il prend vraiment conscience qu'on ne peut laisser E.U.F. et E.d.F. occuper seuls le terrain. Les Éclaireurs de France, surtout, sont un danger, pense le chanoine : ils risquent de continuer à attirer de jeunes catholiques et de les orienter vers un théisme vague, ce qu'il faut éviter à tout prix. On ne peut donc se contenter

de cultiver ses résédas paroissiaux, il faut passer à un niveau supérieur. Ainsi Cornette demanda-t-il audience au cardinal-archevêque de Paris, M<sup>gr</sup> Amette, qui le reçut fort courtoisement et lui prodigua conseils et encouragements (tout en faisant état de la campagne antiScoute qui reprenait). Cependant, malgré cette éminente sympathie, et celle de M<sup>gr</sup> de Meaux, malgré l'activité du chanoine Cosson, premier vicaire de Saint-Honoré, nommé cette même année curé de Saint Jean-Baptiste de la Salle et qui fut le premier curé parisien à être Aumônier scout, malgré l'entregent d'Édouard de Macédo et le sien propre, le chanoine Cornette sentit bien qu'il lui manquait un véritable spécialiste pour lancer le Mouvement à l'échelle nationale.

Or, par le *status* de septembre 1919, un jésuite a été nommé professeur de troisième à Metz : c'est Jacques Sevin. Passant à Paris, où il loge à l'Action populaire qui y a un centre où accueillir les prêtres en transit, il évoque ses projets : on lui parle alors de ce chanoine Cornette, si actif à Saint-Honoré d'Eylau. Sevin n'hésite pas, et demande à le rencontrer, quelques temps après que celui-ci ait vu M<sup>gr</sup> Amette. Le chanoine, de vingt-deux ans son aîné, reconnaît dans le jésuite l'entraîneur qui lui manquait, et lui demande pour commencer d'introduire le Scoutisme en Lorraine. Malheureusement, le P. Sevin se heurte aussitôt au Père recteur du collège messin qui lui oppose une fin de non recevoir. C'est un échec, mais un échec sans importance : le 1<sup>er</sup> mai 1920, un comité organisateur des Scouts de France a été constitué. Sevin en fait évidemment partie. Étant tombé malade et devant partir pour l'Italie, il profite de son second passage par Paris pour remettre au comité le règlement dont la rédaction lui a été confiée.

La réaction du comité fut d'abord mélangée : la place accordée aux laïcs paraissait à l'époque bouleverser les habitudes, et la discussion fut houleuse, mais on parvint enfin à un accord.

Retour d'Italie, Jacques Sevin obtint de son supérieur provincial, le P. Bonduelle, sur l'intervention du chanoine Soulange-Bodin, le curé de Saint-Honoré, ancien curé de ND du Rosaire de Plaisance (où l'abbé Caillet avait fondé, on s'en souvient, les « Intrépides », avec Henri Gasnier en 1912), d'être détaché auprès du Scoutisme catholique, qui reçut de l'Action populaire le local de la rue Saint-Didier. C'est du reste à l'Action populaire de Noisy-le-Sec (banlieue est) que le P. Sevin s'installa ; il y rencontra le P. Rigaux, qui jouera un rôle certain dans le Mouvement et créera la première Troupe en banlieue populaire à Noisy<sup>69</sup>. Peu après, le P. Sevin déménageait pour Vanves (toujours à l'Action populaire), activement soutenu par le P. Desbuquois et son œuvre dans l'approfondissement de sa démarche.

Finalement, le Mouvement fut officiellement créé en juillet 1920, le 25. C'était donc, au départ, une fédération d'associations locales : la formule était habile, car elle permettait ainsi d'intégrer progressivement des troupes pionnières fières de leur histoire, jalouses de leurs traditions et particularismes. Leurs fondateurs deviendront du reste « membres fondateurs » de la fédération, mais pour autant l'homogénéisation des uniformes, insignes, lois et maximes, des méthodes et objectifs ne se fera pas sans difficultés<sup>70</sup>.

<sup>69</sup> La fraternisation entre cette Troupe et la 1<sup>re</sup> Paris, la Troupe très huppée de Saint-Honoré d'Eylau, fut difficile. Mais, réalisée, elle fut saluée à l'époque comme un événement.

<sup>70</sup> La milice de Saint-Michel du Creusot ne s'intégrera par exemple qu'en 1922, et ne renoncera qu'à ce moment à ses particularismes : « *Nous venions de passer aux Scouts de France avec armes et bagages, je veux dire avec tout notre particularisme : uniforme, insignes, loi en 12 articles, sections etc. Quelques-uns d'entre nous se souviennent probablement de notre arrivée à Chamarande au Camp national de 1922 ? Ce Camp fut pour nous une révélation, car il nous fit saisir ce qui est l'essentiel de sa méthode : son esprit. « Si, par souci de dignité, nous avons tenu à conserver jusqu'à la fin du camp nos particularités, notre choix était fait Dès ce moment et à peine rentrés chez nous, nous abandonnions notre traditionnel béret pour le chapeau à 4 bosses ornés de la croix potencée ».* Louis Faure *Rapport sur les groupes du Creusot*, in *Le Chef*, février 1935 n° 120, p. 88-89.

Ce n'était pourtant pas là le problème prioritaire. La jeune Fédération eut à affronter en effet des adversaires résolus qui, on l'a vu, avaient fait leurs armes avant la guerre contre le Scoutisme dit neutre, non confessionnel, et qui ne faisaient pas trop confiance à une catholicisation de ce qu'ils considéraient comme le cheval de Troie de la franc-maçonnerie, du protestantisme et des anglo-saxons. À cet égard, Philippe Laneyrie montre fort justement comment Cornette et Sevin surent « se couvrir », en analysant la composition du premier comité protecteur. On y trouve en effet tout un aréopage de grands noms : le général de Darstein, les comtes Durrieu, de Franqueville, de Leusse, de Polignac, le marquis de Voguë, la marquise de Montebello, le sénateur de Lamarzelle, le vicomte de Maud'huy ; viennent ensuite les hommes de lettres, Bazin, Brunhes, Goyau, M<sup>e</sup> Souchon ; puis les élus : Bertrand, Schumann, (et aussi Lamarzelle et Leusse, un député). Mais on note surtout la présence de personnalités religieuses, au premier rang desquelles M<sup>gr</sup> Jules Tiberghien, archevêque de Nicée, consultant de la congrégation pour l'Église orientale, les chanoines Couget et Soulange-Bodin, les RRPP de Grandmaison et Janvier. Y sont encore des personnalités catholiques : A. Souriac, président de l'A.C.J.F. et le docteur Michaux, président de la FGSP ; enfin des industriels, des banquiers, un amiral.

Cette composition est habile, en effet : des hommes du catholicisme social côtoient au sein du comité des personnalités proches de l'Action française, et l'A.C.J.F. tout comme la F.G.S.P.F., par la présence de leur président, semblent exercer sur le Mouvement naissant une sorte de tutelle morale. Ainsi n'a-t-on pas oublié les recommandations du P. Caye, sans inféoder la fédération. Tout porte à croire que l'on tentait de lever ainsi des hypothèques. Par la suite, l'Association saura toujours compter sur des soutiens prestigieux.

Comité constitué, restait à répartir les tâches. Sevin, à qui l'on a confié le secrétariat général, et qui l'abandonne à Edouard de Macédo au profit de la fonction de Commissaire général (taillée sur mesure et qu'il assumera jusqu'en 1924) sera le stratège du Mouvement. À lui de préciser les grands objectifs, les buts et les méthodes pédagogiques. Il sera le théoricien du Scoutisme catholique. En 1922, *Le Scoutisme, étude documentaire et applications* est publié sous sa signature. L'ouvrage constituera la référence de base des premiers Chefs. Quant au chanoine Cornette, il se réservera la partie tactique en tant qu'Aumônier général : il s'agira de gagner la Hiérarchie catholique au Scoutisme. Ce n'était pas le plus facile.

Dès l'été, il s'attelle à la tâche, et rédige circulaire adressée à tous les évêques de France, lettre qui demande instamment leur soutien. Mais le 29 août, le cardinal Amette meurt. M<sup>gr</sup> Roland Gosselin, vicaire capitulaire, qui assure l'intérim, trouve alors la lettre du chanoine. N'étant pas au fait de la démarche et de l'accord de feu le cardinal, il suspend par prudence le chanoine de toutes ses fonctions en septembre. Suspension de courte durée. Car en novembre le cardinal Dubois était intronisé et dès décembre il prodiguait ses encouragements au chanoine qui, le mois suivant, recevait le soutien de N.N.S.S. Marbeau (qui le renouvelait) et Rivière, suivis de bien d'autres. Mais beaucoup plus importante devait être la lettre du 30 mars 1922 émanant du cardinal Gasparri, secrétaire d'État du Saint-Siège :

« *Sa Sainteté, écrit-il, après avoir rappelé avec chaleur que la formation « d'âmes vaillantes, dévouées et chevaleresques », « d'une jeunesse d'élite » était un but hautement louable, vous adresse donc Ses augustes encouragements et Elle forme le vœu pour que, sous le Patronage des évêques de France, votre Association étende de plus en plus son action féconde et contribue ainsi singulièrement à ce que votre*

*vaillant pays réalise aussi bien dans l'avenir que par le passé la noble devise de vos ancêtres : « Gesta Dei per Francos »<sup>71</sup>.*

Quel changement de ton par rapport à l'époque du pontificat de Pie X et de son Secrétaire d'État Merry Del Val... Cette lettre, avec la bénédiction pontificale, apportait l'accord de Pie XI, pape depuis moins de deux mois ; ce dernier allait se montrer tout au long de son règne un défenseur patient mais ferme de l'expérience Scoute catholique, expérience qui entrainait, à ses yeux, dans une œuvre plus vaste de rechristianisation et d'action sociale en direction de la jeunesse. Le chanoine Cornette, et le nouveau Chef-Scout Guyot de Salins reprirent leur bâton de pèlerin et, nantis de ce viatique, poursuivirent leur tour de France des évêchés.



Le chanoine Antoine Cornette et le général Arthur Guyot d'Asnières de Salins

Si le pontificat de Benoît XV avait marqué, par la désignation de tel ou tel prélat à tel siège épiscopal vacant, un infléchissement plus « libéral » que ne l'avait été le règne précédent, nombreux étaient ceux parmi les évêques à avoir été nommés par Pie X dans le contexte de la crise moderniste et politique, ceux-ci ayant précisément été choisis pour leur fermeté dogmatique frisant parfois l'intégrisme, ou leur méfiance, voire leur hostilité envers la République. Or ces évêques avaient pu participer plus ou moins activement à la campagne de dénonciation du Scoutisme de l'avant-guerre. À tout le moins avaient-ils dû en percevoir les échos. Ce fut donc en hommes prévenus qu'ils reçurent Cornette et Salins, quand il les reçurent.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient pourtant passer pour de dangereux boutefeux aux sympathies radicales. Ils disposaient en outre de quelques arguments : la bienveillance compréhensive pontificale à partir de 1922, quoiqu'elle émanât d'un pape dont les plus méfiants pouvaient penser qu'il manquait encore d'expérience ; le soutien de Louis Dubois, cardinal-archevêque de Paris, et de quelques autres prélats non négligeables ; celui, actif, des personnalités combien éminentes du comité protecteur. Tout cela plaidait en leur faveur. Restaient les objections, qui eurent la vie longue : influences protestante, maçonnique, anglo-saxonne, véritables péchés originels. À cela ils purent opposer qu'une fois écartées ses spécificités, la méthode recelait un fonds universel qui la rendait adaptable, voire précieuse, à une démarche catholique. Et s'il y avait des côtés qui choquaient<sup>72</sup>, ne fallait-il pas les comprendre comme la manifestation secondaire de moyens nouveaux

<sup>71</sup> Lettre publiée dans *Le Chef*, avril 1922, n° 2, p. 2.

<sup>72</sup> Adultes en culottes courtes, Aumôniers sous la tente, qui avaient pourtant obtenu du Vatican dès 1923 l'*indult* leur accordant le privilège de l'autel portable, Cheftaine au milieu de garçons, etc.

permettant d'atteindre des objectifs que l'on n'avait guère atteints jusque là par des moyens conventionnels ? Restait un ultime argument : si l'on ne faisait rien, les garçons catholiques ne risquaient-ils pas d'aller voir ailleurs, chez les E.d.F. ou chez les E.U., tant le Scoutisme les attirait ? Tout cela formait une jolie main d'atouts.

Il y avait hélas quelque chose contre quoi ils ne purent rien : cette insinuation, déjà mentionnée, que le Scoutisme paraîtrait d'autant plus séduisant qu'il serait un vrai cheval de Troie destiné à mieux pénétrer l'Église pour mieux la détruire. Dès lors quiconque, quels que fussent sa respectabilité, son conservatisme intransigeant voire son intégrisme, et pourvu qu'il adhérât au Mouvement, devenait suspect aux yeux de qui s'était laissé convaincre. Que peut-on faire en effet contre l'irrationalité d'un soupçon ?

Il fallut souvent attendre que N.N.S.S. daignassent par exemple visiter un camp, curieux quand même, et qu'ils y vissent toute « la belle jeunesse » qui y « Scoutait », pour voir à leur tour ces soupçons trop longtemps mûris se dissiper peu à peu. Dans d'autres cas, irréductibles, il fallut attendre un changement du titulaire du siège épiscopal. Mais les choses progressèrent lorsque les avocats du Scoutisme rencontrèrent des esprits ouverts : en 1923, trente-sept diocèses étaient acquis. En 1926 ils furent soixante. Il fallut pourtant attendre 1943 pour que cessât l'ultime résistance.

« De son côté, d'une façon peut-être un peu personnelle et sans ménager assez certaines susceptibilités, le P. Sevin travaillait à assurer l'orthodoxie du Scoutisme des S.d.F »<sup>73</sup>. Ici tout est dit : à la fois son dévouement et le fait qu'étant le seul du comité directeur (à ce degré) à posséder et la méthode, et la légitimité Scoute que lui conférait son séjour anglais, et un projet cohérent, il dut sans doute considérer un peu le Scoutisme comme sa chose. Tout cela porta ombrage au chanoine Cornette, au secrétaire général de Macédo comme au Chef-Scout, le général de Salins, très proche du comte de Maud'huy, premier à exercer cette fonction sans avoir eu le temps d'y donner un contenu (il mourut le 16 juillet 1921).

Dès novembre 1920, d'ailleurs, Jacques Sevin était brutalement rappelé par son ordre à Lille. « Il est probable, écrit Georges Tisserand, qu'à ce déplacement insolite les personnalités ecclésiastiques n'étaient pas étrangères. »<sup>74</sup>. Peut-être. Mais gageons qu'elles ne furent pas seules en cause.

Cela gêna mais ne mit pourtant pas fin à l'action de Jacques Sevin, dont l'ardeur parut redoubler au contraire. Pendant l'été 1920, avec treize Scouts de la I<sup>ère</sup> Paris (la Troupe Saint-Honoré d'Eylau) et deux Scouts belges de sa troupe de Mouscron, il était déjà au jamboree de Londres. De retour, et après avoir quitté Paris, il poursuivit activement son travail sur un triple plan : 1) mise sur pied d'une revue susceptible de faire le lien entre tous les Chefs du Mouvement et de rendre les diverses pratiques un peu plus homogènes (ce fut chose faite en 1922, avec la parution de *Le Chef*, qu'il supervisa) ; 2) création d'un « camp-école » ayant pour but la formation des cadres, et calqué sur le modèle de Gilwell-Park en Grande-Bretagne. En août, de cette même année 1922, grâce à la générosité de Madame André-Thome, qui mit à la disposition du Mouvement un château Louis XIII entouré d'un vaste parc, et grâce à l'armée qui fournit le matériel nécessaire, il ouvrit, sous la présidence de l'Aumônier général et du Chef-Scout, le premier camp national de Chamarande, dans l'actuel département de l'Essonne ; 3) obtention d'une légitimité pédagogique totale sur le plan national et international. C'est pourquoi, dès le camp achevé, il partit pour Gilwell avec l'Assistant-Scoutmestre (adjoint d'un Chef de Troupe), Michel

<sup>73</sup> Jean Despont, op. cit. p. 84.

<sup>74</sup> Georges Tisserand, op. cit. p. 35.

Blanchon, d'où il reviendra avec le titre de *Deputy Chief Camp*, ce qui plaça le camp-école qu'il dirigeait à parité avec Gilwell. À ce moment, Sevin tient dans sa main les secteurs clés du Scoutisme catholique : le projet, la doctrine, la formation des Chefs et la méthode.

S'il ne participa pas directement à l'élaboration de la revue destinée aux garçons : *Le Scout de France*, on le retrouve en revanche une nouvelle fois à Gilwell en 1923, Édouard de Macédo à ses côtés : c'est que le Scoutisme catholique se diversifie, et qu'une branche junior, les Louveteaux, va venir s'adjoindre à ce qui est maintenant la branche Scoute proprement dite (ou Éclaireurs). Il travaille en outre à fédérer les différents Scoutismes catholiques en une organisation internationale dont il prendra la tête.

Les débuts avaient donc été laborieux, mais à la fin de 1923, les dirigeants S.d.F. pouvaient décemment voir l'avenir avec un optimisme mesuré. Mais 1924 fut une année tumultueuse. Après la victoire du Cartel des Gauches le 11 mai, des hommes décidés à en découdre avec l'Église de France revenaient en effet au pouvoir, au premier rang desquels Edouard Herriot, président du Conseil.

La situation n'était pourtant plus du tout celle du début du siècle, époque où l'Église de France avait perdu le contact avec des pans entiers de la société ; pendant la guerre, en effet, nombreux avaient été les aumôniers militaires à susciter une certaine admiration, voire de la dévotion, par leur courage, leur élévation d'âme, leur charisme : tel le jésuite Paul Donœur qui se fit le chantre du souvenir des « martyrs », l'armistice à peine signé<sup>75</sup>. La guerre avait rapproché l'Église et la France.

Dès les premières attaques, les catholiques se mobilisèrent. Paul Donœur, qui savait pouvoir compter sur des milliers d'Anciens Combattants, lançait son impérieux : « *Nous ne partirons pas !* », tandis que se constituait la Fédération catholique du général de Castelnau<sup>76</sup>.

La reviviscence de l'anticléricalisme sembla provoquer une reviviscence de l'intégrisme, par un effet de symétrie dont les Scouts de France firent aussitôt les frais. Une cabale se développa à Rome, qui visait entre autres l'article six de la loi : « *Le Scout voit Dieu dans la nature* ». Si l'on n'accusa pas le Mouvement de panthéisme, on l'accusa en revanche de le susciter, ce qui était plus redoutable parce que moins frontal. Décision fut immédiatement prise d'envoyer le P. Sevin plaider le dossier auprès du Pape.

Cette décision était une consécration, à un moment où le prestige et l'autorité de Cornette lui obtenait le canonat de Paris en juillet. La Roche Tarpéienne n'était cependant pas loin du Capitole (ou du Vatican ?) pour le Père jésuite.

En juin, l'Assemblée générale de la Fédération se réunit. Pour donner des gages de sa bonne foi, elle changea l'article six incriminé en : « *Le Scout voit dans la nature l'œuvre de Dieu* » ; mais elle réduisit en même temps les compétences de Jacques Sevin, en supprimant la fonction de commissaire général<sup>77</sup> et en ne le nommant que commissaire de la formation des Chefs, décision qui, il est vrai, entérinait le rapport de force d'alors : le chanoine Cornette régnait sans partage sur l'Aumônerie générale et ses Aumôniers, étant en

<sup>75</sup> À l'instigation du P. Sevin, le scoutmestre de Villemomble, commissaire-adjoint de la Province d'Île-de-France et Chef-délégué à la Route, Marcel Forestier, a su convaincre le P. Donœur de s'intéresser à la branche en formation.

<sup>76</sup> Ami très proche du général de Salins, Chef-Scout. Il faut souligner ce fait que les Scouts de France, loin d'être un petit Mouvement suscité par des notabilités de seconde zone, furent engagés, du fait même de la notoriété de leurs dirigeants, et parfois contre leur gré, dans les grands débats de l'époque. Signalons en passant que l'emblème de la Fédération nationale catholique (F.N.C.) était un chevalier en armure...

<sup>77</sup> Cette fonction sera rétablie en 1932 au profit du commissaire « fédéral », le commandant René-Michel Lhopital, qui l'assumera jusqu'à son brusque départ en 1936. La suppression du commissariat général en 1924 atteste de la lutte institutionnelle qui se mène au sein du Mouvement dès cette date.

outre le censeur statutaire de toutes les publications engageant le Mouvement. Sur le Q.G., les commissaires provinciaux et de district, en bref sur l'administration et l'application de la « politique » de la Fédération, le général De Salins, assisté du commissaire de Macédo qui coiffait en outre la Province d'Île-de-France (dont le poids quantitatif était et restera considérable) et s'intéressait à présent à la Route naissante, avait la haute main. Enfin Jacques Sevin restait le cœur du *Kraal* (sorte de Q.G. des bois) de Chamarande, y étant à la fois Aumônier et « Mestre de camp ».

Officiellement, il dépendait de Salins pour sa fonction pédagogique, et de Cornette pour sa fonction religieuse. En fait il ne dépendait que de lui-même et finit par susciter de nombreux disciples parmi les Chefs qui faisaient le « Cham », disciples qui eurent bientôt tendance à passer par dessus la tête des autorités légitimes pour ne prendre leurs directives que de lui.

Une telle situation, on le comprend aisément, ne pouvait durer indéfiniment. Il faudra pourtant neuf ans pour y mettre fin. Neuf ans de poussées de fièvre et de répit. Neuf ans de tension constante, cependant, qui expliquent la brutalité de la mise en demeure : se soumettre ou se démettre, adressée au P. Sevin, début 1933, le 15 mars. Ne pouvant accepter le rôle subalterne qu'on lui réservait, il se démit<sup>78</sup>.

Il laissait un Mouvement bien différent de ce qu'il était à ses débuts : reconnu d'utilité publique en 27, centralisé en une Association nationale la même année, progressivement diversifié en trois branches par tranches d'âges (Louvetisme 7-12 ; Scoutisme proprement dit ou branche Éclaireurs 12-17 ; Routisme 17 et plus) qui reçurent leur organisation définitive et leurs commissaires en 1932<sup>79</sup>, honoré par la Légion d'honneur que le président

---

<sup>78</sup> Dans *Le Chef*, novembre 1951 n° 281, consacré à la mémoire du père qui venait de mourir, le Président du Conseil national S.d.F., l'ancien commissaire au Louvetisme Duriez-Maury écrit : « *Le développement du Mouvement et sa pédagogie était entre les mains du commissaire général et des commissaires nationaux de branche [en 1932, Macédo devint le 1<sup>er</sup> C.N. Route et Coze le premier C.N. Scout]. Il était évident que cette équipe devait être en premier lieu responsable de la formation des Chefs et que l'existence d'un commissariat à la formation des Chefs et que l'existence d'un commissariat à la formation des Chefs était illogique (...). Enfin la réunion à Chamarande sur une même tête des tâches de technicien et de mestre de camp avec celles d'Aumônier était en contradiction avec les principes proclamés partout ailleurs de la dualité nécessaire du rôle du Chef laïc et de l'Aumônier* » p. 6 et 7.

Le président Duriez-Maury fait ici preuve de beaucoup de logique et d'habileté, car sa logique lui permet de passer sous silence des conflits de personnes, des heurts d'ambitions et des querelles de pouvoirs peu « scouts ». Il aurait pu cependant, à charge de Sevin, souligner ce paradoxe que le père fut le premier partisan de la dualité Chef-Aumônier, et qu'il fut le dernier à l'appliquer.

Duriez-Maury poursuit : « *C'est ce qui amena en 1933 le chanoine Cornette et le Chef-scout à envisager et à proposer au Père Sevin une réforme de la formation des Chefs et du camp-école de Chamarande. Mais le Père s'était trop donné à la création de son œuvre pour envisager un changement. Sa tâche de formation des Chefs faisait dans son esprit et dans son cœur un ensemble trop cohérent pour qu'il acceptât d'en laisser briser l'unité. Ce fut la séparation* ».

Le P. Kolvenbach nous indiquait plus haut que Jacques Sevin ne fut pas amer. Il dut pourtant se rendre compte que formateur de l'encadrement, tant au niveau spirituel que technique pendant une dizaine d'années, il ne pesait plus très lourd au sein du Q.G. où d'autres recueillirent le fruit de son travail.

Ce fut en tout cas très certainement son sens de la dignité qui lui fit refuser le strapontin qu'on lui offrait, par sa lettre du 14 mai 1933 adressée au général de Salins :

« *Mon général,*

« *Je viens de prendre connaissance de l'offre que vous me faites de demeurer membre du Comité de Direction des Scouts de France.*

« *Tout en rendant un juste hommage aux sentiments qui vous ont inspiré cette proposition, j'ai l'honneur et le regret, mon Général, de ne pouvoir l'accepter. D'une part en effet, mon maintien au comité, alors que je suis déchargé de toutes les fonctions qui m'y donnaient accès, constituerait une de ces anomalies que vous avez eu précisément à cœur de faire disparaître. D'autre part, ma présence ne pourrait que gêner les membres actuels de ce comité qui, sur l'exposé complet de la question de la Formation des Chefs et du Commissariat International fait par le Chef-Scout et l'Aumônier Général, ont à l'unanimité décidé de me décharger de mes fonctions (procès-verbal du 15 mars).*

« *Abstraction faite de toute autre considération, par respect pour les nouveaux règlements que vous allez publier, autant que par délicatesse pour mes anciens collègues, je me vois donc, et à mon très grand regret, mon Général, dans l'impossibilité de continuer à siéger au Comité de direction.* » in *Le Chef*, juillet 1933, n° 105 p. 456-457.

Désavoué de façon particulièrement ostensible, le P. Sevin ne pouvait évidemment pas accepter de demeurer au comité directeur, en dépit de l'avis contraire exprimé par Salins dans le commentaire qui suit cette lettre. La manœuvre paraît donc évidente. On aimerait que les archives de l'Association fussent enfin classées et accessibles pour y voir plus clair dans la nature exacte des arguments qui furent avancés de part et d'autre.

<sup>79</sup> La création officielle des trois branches (Louveteaux ; Scouts-Éclaireurs ; Routiers) en 1932, et le fait qu'elles aient été coiffées par un Commissaire général, véritable chef de l'exécutif quand le Chef-Scout joue surtout un rôle de médiateur et de symbole est un événement des plus importants, qui marque l'entrée du Mouvement dans son âge adulte.

du Conseil André Tardieu remit à Cornette en 1930, le Scoutisme catholique était en passe d'avoir pignon sur rue et si, au tournant des années vingt et trente, ses effectifs restent modestes, ils poursuivent néanmoins leur croissance.



Le général de Salins et le chanoine Cornette sur leur lit de mort



Cependant, les « pionniers » s'effacèrent peu à peu, ou disparurent : tel les RRPP d'Andréis, de Grangeneuve, Caillet ou le P. Héret qui, à la tête du puissant patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre, avait joué un grand rôle dans l'implantation du Scoutisme catholique en Normandie. La notoriété du séillant Paul Coze déclina progressivement, et de Macédo disparaîtra avant quarante. Bientôt, en plein cœur du Front populaire et à quelques jours d'intervalle, le général de Salins puis le chanoine Cornette s'éteindront<sup>80</sup> : en trois années (1933-36), la vieille garde a laissé la place à une relève parmi laquelle on trouve les premiers dirigeants à avoir été entièrement formés par le Mouvement. La mue a eu lieu.

S'il m'a semblé nécessaire de retracer autant que faire se pouvait la trajectoire individuelle de ceux qui jetèrent les fondations du Scoutisme catholique en France, et de les replacer brièvement dans leur milieu, dans leur époque, ce n'est pas, on s'en doutera, pour céder au plaisir de la simple chronique. Le projet qu'élaborèrent ces hommes ou bien auquel ils adhérèrent, ce projet qu'il portèrent en eux avec une foi suffisante pour abattre des obstacles bien réels (qui auraient pu sinon faire disparaître du moins faire végéter le Mouvement et font de son affirmation autre chose qu'une victoire prédestinée), ce projet et les représentations, les conceptions, les images et les choix qu'ils supposent m'apparaissent en effet indissolublement liés à l'ensemble de ce tableau dont quelques grands traits se dégagent. En premier lieu, l'adoption du Scoutisme en France répondit à une préoccupation majeure, suscitée par le contexte de tension internationale de l'avant-guerre et l'exaltation conjointe du nationalisme (sans parler de l'attente de la jeunesse). Ce n'est pas un hasard, me semble-t-il, si ce sont des militaires et des éducateurs, au premier chef, qui se saisirent de la méthode Baden-Powell pour tenter entre autres de combler le vide laissé par l'échec des bataillons scolaires et mettre la jeunesse en état de défense, par l'entraînement du corps et la mise en condition des esprits. Même l'action de l'abbé d'Andréis, qui vise pourtant à « catholiciser » la méthode, participe de ce souci.

Cela dit, pour prédominant il ne fut pas unique et les arrière-pensées confessionnelles ne furent pas absentes des premières démarches. On peut même avancer qu'elles furent pour partie à l'origine de l'échec de la fédération qu'eût voulu être la Ligue d'Éducation nationale. Paradoxalement, même chez Georges Bertier elle apparaît présente, comme en creux : toute son action semble avoir visé, avec une cinquantaine d'années d'avance, à

<sup>80</sup> Le 11 août 1936, le général de Salins meurt. À la fin de ce mois, le chanoine Cornette tombe malade à Chamarande. Le 3 septembre, commence une agonie qui durera seize jours.

réconcilier les jeunes catholiques avec leurs frères, à supprimer la césure qui était apparue entre l'Église et la société non catholique, à transformer son repli quelque peu hautain, les réflexes surplombantes de la Hiérarchie en une présence forte mais diffusée dans le corps social, en une influence par « latéralité » soulignant l'obsolescence de la réaction frontale. En un mot, son souci était de mieux intégrer l'Église en commençant par ses œuvres vives, sa jeunesse, et non de la dissoudre, l'ardeur de sa foi n'ayant d'égale que la force de ses convictions socio-politiques. Souci confessionnel, mais pareillement œcuménique chez les Pasteurs protestants, qui n'eurent du reste pas de mal à adhérer au projet « patriotique » des militaires du Mouvement, n'ayant pas quant à eux les mêmes raisons que les catholiques d'en vouloir à la République.

Les premières tentatives catholiques semblent sur ce point légèrement décalées : que ce soit les Intrépides du Rosaire, les Diables blancs de Lucien Goualle, les Miliciens du Creusot ou les Vaillants Compagnons de Saint Michel, l'accent semble avoir été mis sur la formation d'une élite, d'une chevalerie d'Église, le Scoutisme devenant alors une pépinière de cadres susceptibles de prendre rang à tous les niveaux de l'action de reconquête que la séparation de l'Église d'avec l'État rendait prioritaire. Certes, on ne fait alors que tâtonner ; mais la chose est manifeste, pleinement accomplie dans la réflexion du P. Sevin à la croisée de plusieurs courants idéologiques et dogmatiques parmi les plus vivants à l'époque, et que sa situation d'exilé rendait particulièrement sensible au thème de la reconquête.

La guerre passée, ce thème prit une actualité accrue : non seulement il fallait rechristianiser la France, la « refaire chrétienne » (et quand on disait cela on pensait « catholique ») pour rendre à l'Église sa légitimité populaire, mais il fallait encore, et peut-être d'abord refaire une élite catholique, sur une échelle plus large, si l'on songe aux quelques cinq mille prêtres tombés au champ d'honneur, aux grands noms de la renaissance intellectuelle catholique qui disparurent, comme à tous ceux, de moindre notoriété mais d'autant d'importance, responsables locaux d'œuvres ou simples militants, qui perdirent la vie. Qu'allait-il advenir des enfants qu'ils laissaient derrière eux, qu'allait-il advenir de cette génération sans pères qui s'avancait ? Il s'agissait donc de prendre en main les destinées de la Religion du Pays en prenant en main celles des orphelins.

Tout ceci explique que l'armée, quoique présente en la personne des Chefs-Scouts Maud'huy et Salins, joua un rôle beaucoup plus effacé dans le Scoutisme catholique des années vingt que chez les E.d.F. d'avant-guerre par exemple, comme si les dirigeants du Mouvement avaient plus recherché à user de l'expérience, des compétences ou du prestige de quelques grands noms qu'à exalter pour elle-même ce qui demeurerait quand même l'armée de la République, bien que nombre de ses généraux fussent fort peu républicains. Bref, on voulut mettre au service de la « Cause » des « Grands Soldats » sensibles à ses buts. Ce ne sera que peu à peu, avec l'épanouissement de la représentation d'« Ordre » et de celle conjointe de « Chef », que les héros de l'armée furent pris plus nombreux en modèles<sup>81</sup>, sans que l'on ergotât trop sur la qualité de leur catholicisme (ainsi fut-ce le cas **du** maréchal des Scouts de France de la deuxième moitié des années vingt aux années trente, Hubert Lyautey<sup>82</sup>).

---

<sup>81</sup> Dans les toutes premières années, en effet, on note dans les revues une très grande discrétion sur ce point, sauf pour ce qui est de Maud'huy et Salins. Il n'est guère facile d'établir avec exactitude le moment où l'on passa de la discrétion à l'enthousiasme lyrique des années trente.

<sup>82</sup> En 1927, Hubert Lyautey devint Président d'honneur des S.d.F. Dans ses dernières années, son confesseur fut Marc Lallier, ancien compagnon de Marcel Forestier à Chamarande, et futur évêque protecteur du Mouvement.

Cela dit, et avant que d'entrer dans le détail de ses représentations elles-mêmes, cherchons à mieux cerner les « positions » du Scoutisme catholique à ses débuts dans le débat de l'époque.

Ce n'est pas chose facile, tant les catégories classiques, les classifications semblent inopérantes car elles se brouillent (« conservatisme » ? « réaction » ? « progressisme » ?). On peut cependant remarquer que le Scoutisme fut alors assez proche du catholicisme social. Les indices sont ici nombreux qui montrent que le Scoutisme catholique rencontra dans ces milieux une assez grande compréhension. Nous avons vu que le P. d'Andréis passait pour proche de ce courant, que le P. Sevin fut accueilli par l'Action populaire (une fondation jésuite) et comment celle-ci, grâce aux P.P. Desbuquois et Rigaux plus directement encore, lui accorda une aide efficace. Nous avons vu encore les P.P. de Grangeneuve et Caillé des anciens du Sillons. Il aurait fallu également parler du P. Dieuzayde<sup>83</sup>, jésuite, Silloniste lui aussi, qui fut l'un des pionniers du Scoutisme catholique à Bordeaux, et de tant d'autres... Cependant, qu'est-ce que cela signifiait au juste en terme d'action ?

À la question « *Pourriez-vous nous indiquer, mon Père, des réalisations qui vous paraissent plus immédiates* », Jacques Sevin répondit en 1928 : « *La création de plus en plus active de troupes populaires dans les milieux les plus abandonnés.* »<sup>84</sup>. Ce fut là un objectif. Il n'est pas du tout certain qu'il fut atteint. On cite bien sûr les troupes du Creusot, du patronage Saint Thomas d'Aquin de Havre, de Lorraine et du Nord, l'existence des troupes dédoublées, l'une populaire l'autre bourgeoise dont la formation fut encouragée par Sevin lui-même. Mais à citer des cas on montre combien ils furent relativement peu nombreux. Jacques Sevin voulait tirer une élite de la masse. Il parut plus commode<sup>85</sup> de la tirer de l'élite préexistante. Et cela très tôt dans l'histoire du Mouvement. Mais je ne pense pas pour ma part que le problème de recrutement social du Scoutisme catholique fut immédiatement une pierre d'achoppement entre les partisans de l'action sociale et lui-même, et ce pour plusieurs raisons : le premier objectif fut de recruter, et de recruter des garçons ayant du « cœur au ventre » quelle que fût leur origine sociale.

En second lieu, il aurait été impensable de recruter explicitement en fonction d'une « classe » particulière, encore que le préjugé social ait existé et se soit manifesté vigoureusement à Paris par exemple chez des parents appartenant à l'aristocratie ou à la haute bourgeoisie ; d'autre part, rares durent être les troupes voire les patrouilles exclusivement homogènes : le Scoutisme pouvait sembler être une opportunité de brassage social même limité, et il fallut un certain temps pour s'apercevoir que ce n'était hélas pas toujours le cas.

Troisièmement, donner une ouverture « sociale » à des jeunes bourgeois en les initiant à la vie communautaire au sein de la Patrouille, en les amenant à un idéal de générosité sinon de sacrifice, en leur faisant prendre conscience de leurs responsabilités et en les leur faisant assumer n'était pas non plus un objectif négligeable aux yeux d'hommes passés soit par le Sillon soit par d'autres mouvements, cercles ou œuvres dont l'encadrement n'avait rien de particulièrement prolétarien par ailleurs.

Cela dit, un certain nombre de points positifs durent attirer vers le Scoutisme ces hommes ardemment voués au service et à la renaissance catholique : la perspective déjà

<sup>83</sup> Le rôle du P. Dieuzayde, très opposé aux orientations « Action française » du commissaire de Macédo, est souligné par J.-Y. Riou *Les Scouts de France, 1945-1957*, mémoire de maîtrise soutenu à Bordeaux III en 1985. Remarquons en outre que sans confondre le Sillon et l'Action populaire, on puisse considérer ces deux organisations comme participant d'une inspiration « sociale ».

<sup>84</sup> *Nos interviews : le père Sevin* op. cit. p. 3.

<sup>85</sup> Ou bien les choses se firent d'elles-mêmes sans volonté explicite.

mentionnée de constituer une « chevalerie des temps modernes » ; l'idéal de fraternité qui se proposait, et, avec lui, celui d'une élitaire (au moins au sein de la troupe) ; la méthode, enfin, qui fut profondément novatrice en ce qu'elle initiait des catholiques à la pédagogie active et bouleversait des habitudes en donnant ainsi l'impression d'être en prise directe avec la modernité, toutes choses que le Sillon avait cherché à promouvoir. De plus, il ne fait aucun doute que si les pionniers du Scoutisme catholique furent pour le moins réservés à l'égard de la République, ils l'étaient dans la mesure où celle-ci se faisait, par le biais du radicalisme triomphant, l'héritière d'une révolution perçue comme bourgeoise<sup>86</sup> et anticléricale. Au fond, le P. Sevin plus sûrement que le chanoine Cornette et encore plus sûrement qu'Édouard de Macédo, Messieurs de Maud'huy et de Salins, se serait accommodé des institutions républicaines pourvu qu'elles fussent gouvernés par une élite et des principes catholiques. Voilà qui était de nature à ne pas choquer d'anciens Sillonistes qui avaient eu les mêmes positions. Il fallut attendre les années trente pour que l'ambiguïté se dissipât et qu'un anti-républicanisme de principe se fit jour dans la presse du Mouvement, notamment dans *Le Scout de France*.

Mais en 1920, en 1925 encore, l'ambiguïté demeurait grande d'autant plus qu'on se refusait « politique » chez les Scouts de France, et qu'on se « contentait » d'y dénoncer les attaques dont l'Église était l'objet. Or sur ce point, anciens Sillonistes et proches de l'Action française pouvaient fort bien se rencontrer.

Ce n'est pourtant pas un vain paradoxe que cette « cohabitation » au sein du Mouvement de disciples de Marc Sangnier et de partisans de Charles Maurras. De ceux-ci il y avait au sein des instances dirigeantes comme à la base, à commencer par Édouard de Macédo lui-même, auquel s'ajoutait le R.P. Janvier, membre du comité protecteur, et d'autres dont j'aurai l'occasion de reparler. C'est qu'en fait ils pouvaient être séduits par les mêmes raisons qui séduisirent les Sillonistes et les partisans du catholicisme social (dont certains des plus illustres ne furent pas insensibles, c'est le moins que l'on puisse dire, aux thèses maurrassiennes)<sup>87</sup> : pour ne pas revenir sur l'hostilité envers une République anticléricale et ploutocratique, il n'est que de reprendre à nouveau le thème de la chevalerie, la volonté de puiser aux sources de la tradition la plus française et la plus médiévale, celle de constituer une avant-garde vouée à la reconquête du Pays, le désir de constituer une fraternité élitaire, mais aussi le respect des institutions « naturelles » du pays que seraient l'Église, l'Armée, la Famille et les « états ou corps intermédiaires » au sein desquels une Fédération nationale catholique (appellation là aussi fort alléchante pour un proche de Maurras) pouvait être rangée, etc.

Il est évident que sur tous ces points, la rencontre des uns et des autres, si elle fut possible, le fut superficiellement. Plus fondamentalement, il y avait divergence profonde d'interprétation. Ainsi par exemple en ce qui concernait l'importance à accorder à la tradition, qui était au cœur du problème. Pour les Sillonistes, comme pour nombre de ces prêtres qui s'engagèrent dans l'action sociale au début du siècle, le respect de la tradition fut un respect d'ordre spirituel, qui visait à puiser dans l'expérience du passé le meilleur

<sup>86</sup> J'aurai l'occasion de revenir sur les options antibourgeoises et anticapitalistes des premiers dirigeants des S.d.F. qui vilipendèrent le règne du matérialisme et de l'argent.

<sup>87</sup> On peut soutenir que la ligne de partage entre catholiques sociaux et membres de l'Action française ne passait pas entre « progressisme » et « conservatisme ». Seule, la fraction la plus jeune des catholiques éveillés aux questions sociales évolua peu à peu, dans les années du Plus Grand Sillon (et surtout par la suite) vers des conceptions politiques de nature à intégrer leurs conceptions sociales. Dans les années vingt et trente, on vit ainsi Marc Sangnier intervenir à la Chambre sur des points tels, et de telle manière qu'une réflexion approfondie sur la liaison entre démocratie politique et justice sociale se manifesta.

Ce fut en tout cas une prise de conscience difficile aux catholiques français que d'admettre que la mise en œuvre d'une justice inspirée par les Évangiles ne relevait pas uniquement de la conscience individuelle et qu'il y fallait une volonté collective passant par l'État. La guerre de 1939-40 puis l'Occupation feront franchir le pas à ceux dont la maturation s'était amorcée une quarantaine d'années auparavant.

pour le faire vivre au présent de la foi et du monde, et apporter aux grandes interrogations de l'heure des réponses qui les satisfissent sans reniements ni rigidité excessive. Il s'agissait donc de s'inspirer d'un esprit, à la rigueur de transposer des références, des expériences, tout en se confrontant à la réalité, en s'y moulant même pour mieux y être présent et y agir, se grandir dans l'épreuve et en grandir le monde, comme l'exprimait Marc Sangnier dans ses lettres polémiques à Maurras.

Au contraire, chez les gens de l'Action française, le monde était radicalement inacceptable, et par le monde, il faut entendre le monde institutionnel et l'organisation sociale que de « vers » étrangers à sa nature initiale (à commencer par la franc-maçonnerie, les étrangers, les Juifs) étaient censés corrompre de l'intérieur. Composer avec ce monde là revenait alors à composer avec le diable. Ce que proposait en revanche l'Action française était une révolution au sens étymologique du terme, une « révolution réactionnaire », si l'on veut être plus clair, qui provoquerait une refonte complète des structures et permettrait de rétablir, au delà des systèmes hérités des XIX<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, l'unité organique du « Peuple » incarnée en son « Roi » et légitimée par l'Église. Le respect de la tradition prenait alors un sens littéral, positiviste (?) (quoi qu'avec bien des exceptions), loin du romantisme lyrique avec lequel certains proches de Sangnier purent exalter la communauté retrouvée des Frères en Dieu<sup>88</sup>.

À ne s'en tenir qu'à ces deux pôles, qui orientèrent les sensibilités extrêmes de l'Église de France alors qu'il n'est pas si simple d'établir rigoureusement les lignes de partage (pôles entre lesquels du reste beaucoup oscillèrent, aux quels on prit un peu de ceci ou de cela davantage), il est tout à fait surprenant de constater à quel point le Scoutisme catholique put sembler participer concurremment de l'un et de l'autre à ses débuts.

« Put sembler participer », en effet. Car il n'émanait d'aucun en particulier. L'importance de Jacques Sevin aux sources du Scoutisme catholique français tient en grande partie à ce que le projet dont il rêva et la pédagogie qu'il mit en œuvre réalisèrent cet étonnant syncrétisme (dont je signalais en commençant la portée), entre la méthode britannique et un univers de spiritualité, de culture et d'enjeux foncièrement propres à la France. Si le P. Sevin mit un point d'honneur à être au plus près fidèle, dans les grandes lignes, au Mouvement international, s'il n'hésita pas à se mettre à l'école de ce qui avait été réalisé outre-Manche, il ne se contenta jamais d'en proposer un simple démarquage.

Mais le syncrétisme qu'il réalisa ne concernait pas seulement l'intime union d'une pédagogie et des aspirations profondes du catholique et du Français : il intéressait aussi les différentes sources auxquelles puisait, de façon parfois contradictoire, son Église. C'est du reste ce qui rend son étude délicate et fait du système des représentations Scoutes catholiques dans les années vingt et trente un ensemble d'une complexité et d'une richesse sans équivalent dans l'Église de France.

Certes, les productions intellectuelles d'autres mouvements, d'autres œuvres, ces mouvements et œuvres elles-mêmes eurent incontestablement une postérité de plus d'envergure, certaines branches de l'Action catholique spécialisée notamment. Ce fait explique en grande partie pourquoi l'originalité de l'univers mental du Scoutisme catholique n'a jamais été étudiée en profondeur, quelle que soit la pertinence de perspectives novatrices comme celle d'un Philippe Laneyrie, traceur de routes. Les J.O.C., J.A.C., J.E.C.,

---

<sup>88</sup> On ne peut observer sans surprise la commune source où puisèrent deux courants de pensée qui allèrent en s'éloignant sans cesse l'un de l'autre. Cette remarque d'ordre général conduit à une autre du même ordre concernant le scoutisme catholique proprement dit : que le projet de « chrétiens en démocratie » (qui mit fin au rêve de « retour à la Chrétienté »), porté par les « réformateurs » de 1963-64, ait pu s'enraciner dans une pratique antérieure qui en était tout à fait éloignée n'est pas sans poser des questions sur lesquelles on reviendra plus longuement.

nées plus tard, furent d'exceptionnelles tribunes où se formulèrent peu à peu les grandes questions, *hic et nunc*. Cependant, plus sérieuses, plus ciblées, plus directement en prise avec la réalité sociale dans laquelle on voulait s'insérer, les idées qui s'y manifestèrent n'entraînèrent pas au point qu'elles le firent dans le Scoutisme catholique un travail de fond sur les représentations, impliqué chez les S.d.F. par leur fonction très particulière d'éducation, par un public quantitativement le plus nombreux (enfants et pré-adolescents), par un recrutement social assez diversifié (au moins dans une certaine mesure) et par des inspirations fort hétérogènes.

Je ne souhaite pas survaloriser le P. Sevin. Il fut un inventeur, au sens propre. Il fut aussi un initiateur. Il établit un canevas général. Mais sur ce canevas, ses contemporains et ses successeurs brodèrent leurs propres ajouts, sans du reste en dénaturer la conception d'ensemble, même si en pratique des inflexions de sa mise en œuvre existèrent, nombreuses. À un Jacques Sevin méconnu on ne saurait opposer un Jacques Sevin seul en lice. Reconnaissons cependant la solidité de son travail : car ce ne fut que dans les années cinquante que les dirigeants d'alors en perdirent le fil et qu'il commença à s'effiloche, à la fois usé et de plus en plus décalé.

Peut-être serait-il temps d'aborder l'étude de cet édifice que bâtirent le P. Sevin et les autres dirigeants S.d.F., édifice souvent d'imaginaire, mais intellectuel aussi, quoiqu'ils s'en défendissent parfois. Mais comme il me paraît nécessaire de créer, même dans un ouvrage de ce genre, un petit suspens susceptible d'aiguiser l'intérêt du lecteur, on y surseoir. C'est qu'aussi de nouveaux acteurs vont entrer en scène à partir des années 30 et tenir leur rôle dans l'édification du complexe idéologique avant que n'éclate la guerre.



### 1.3. Une aristocratie de la « race » et du Verbe

#### 1.3.1. L'aristocratie du nom

« Race ». Aujourd'hui le mot fait sursauter, et son usage ici est quelque peu provocateur, quoiqu'il soit nullement en relation avec une connotation « raciste ». Pour de nombreux responsables Scouts catholiques de l'époque cependant, le terme, que l'on peut rapprocher du mot allemand *Volk* par la charge émotionnelle, la représentation historique dont les racines plongent loin dans le passé et le poids culturel qui s'y trouvent, était usuel et signifiait exactement « lignée » lorsqu'ils évoquaient les héritiers de l'ancienne noblesse.

Or un certain nombre de ces dirigeants n'usaient pas du mot de manière métaphorique : pour ceux-là, parler de la « Race française » revenait à confondre lignée (héritage collectif) et lignage (héritage familial) et à parler d'eux-mêmes : la proportion de Chefs d'origine noble dans l'entourage du chanoine Cornette aux premiers temps du Mouvement est en effet chose frappante.

Comment expliquer alors que des représentants de vieilles familles aient plus particulièrement recherché une responsabilité au sein des Scouts de France et pourquoi ces offres de service furent-elles si sympathiques au chanoine Cornette (lorsqu'il ne suscita pas directement des vocations) ? On entrera ultérieurement dans le détail, mais disons tout de suite que certaines des raisons durent être d'ordre représentationnel. Par tradition familiale on ne pouvait par exemple qu'être sensible à une volonté de ressusciter une chevalerie, au mot d'ordre : « servir », au thème de l'élite. Beaucoup de ces « grands noms », pour rester d'autre part fidèles aux valeurs ancestrales, assumaient dans l'armée des commandements supérieurs ; d'autres conservaient des splendeurs passées assez de lustre pour demeurer des notables au sein d'une société bourgeoise encore vaguement marquée du syndrome d'illégitimité<sup>89</sup> : tous, en tout cas, s'affirmaient catholiques rigoureux. Ces raisons, brossées à gros traits, n'expliquent-elles pas l'engouement de ces messieurs pour les Scouts de France et la « séduction » qu'ils purent exercer sur le chanoine Cornette ?

Parmi ces gentilshommes à avoir été accueillis à bras ouverts et à s'être voués au Scoutisme catholique, Louis, général comte de Maud'huy, se place au tout premier rang.



Le général Louis de Maud'huy

<sup>89</sup> Cf. la floraison encore jolie de particules achetées ou simplement indues mais affichées des premières décennies du XX<sup>e</sup> s.

Né à Metz en 1857, Louis de Maud'huy était à la fois un officier supérieur couvert d'honneurs et un éminent notable. Saint-cyrien, professeur à l'École de guerre où Philippe Pétain fut son adjoint, il commanda la X<sup>e</sup> armée lors de la « course à la mer » en 1914, puis à Verdun. Passé au cadre de réserve en juin 1918, il est nommé après l'armistice gouverneur de sa ville natale, se présente avec succès aux élections législatives de 1919 pour le Bloc national et, l'année suivante devient membre du Comité directeur de la Ligue des patriotes de Barrès. Ce fut à ce moment que le chanoine Cornette le contacta et qu'il devint premier Chef-Scout catholique.

Ce ne fut évidemment pas le technicien du Scoutisme que l'on apprécia en Maud'huy, mais le Grand Soldat, le Grand Nom et le catholique « social », toutes choses qui faisaient de lui, à tout prendre, un Chef presque aussi prestigieux que Baden-Powell, toutes choses qui permettaient de le rendre exemplaire : Jacques Sevin, dans le premier chansonnier des Scouts de France, *Les chants de la route et du camp* publié en 1921, sut se saisir du personnage pour composer un hymne au « héros » quasi éponyme des Scouts de France :

« *Soldat de vieille roche,*  
« *Joyeux et débrouillard,*  
« *Sans peur et sans reproche,*  
« *C'est un nouveau Bayard.*  
« *Aussi, sans défaillance,*  
« *Amis ressemblons lui,*  
« *Au premier Scout de France,*  
« *L'Général de Maud'huy. »*

Mort quelques mois après son entrée en fonction, Louis de Maud'huy n'a pu, on l'a déjà remarqué, imprimer sa marque ni préciser l'orientation d'une fonction qui, face à Jacques Sevin et à Antoine Cornette, ne devait pas peser bien lourd. Était-elle pourtant destinée à n'être qu'honorifique ou mythique ? Le successeur désigné, Arthur Guyot d'Asnières de Salins montra que non.



Le général Arthur Guyot d'Asnières de Salins

Le général de Salins était de quelques mois seulement le cadet de Louis de Maud'huy qui le considérait tout à fait comme un *alter ego*<sup>90</sup>. « *Quelques heures avant de mourir, écrit le chanoine Cornette, le général de Maud'huy, notre premier Chef, songeant à l'avenir de ce Mouvement des Scouts de France (...), me regardant fixement, me dit avec ce ton de commandement qui donnait à sa parole un accent irrésistible : -Prenez Guyot de Salins. C'est un Breton. Et comme je paraissais attendre une explication, de Maud'huy répartit : - C'est un Breton, vous dis-je... Nous autres, les Lorrains, nous sommes de la même famille, de la même lignée*<sup>91</sup>, nous sommes les Bretons de l'Est... Eux, ce sont les Lorrains de L'Ouest. »<sup>92</sup>

Derrière l'apparente naïveté de cette symétrie singulière, se cachait l'appréciation d'un homme de devoir, de religion, d'ordre par un autre, d'un gentilhomme et d'un militaire par un pair.

Les deux hommes du reste faisaient plus que s'estimer : ils étaient amis, d'une amitié qui remontait à 1877, date à laquelle ils se connurent à Saint-Cyr.

Arthur de Salins était né en 1857, la même année que Maud'huy, à Auray. Plus encore que celle de Maud'huy, sa famille est ancienne et fait remonter ses « titres de croisades » à 1249. Parmi ses ascendants, six Chevaliers de Malte... Ce n'était pas là une quelconque noblesse d'empire, et l'on peut penser que le jeune Arthur, en dépit de ses parties de « soule » (sic) avec les petits paysans du voisinage, ne dut jamais l'oublier. Il confessa que très jeune la mer l'attira. Il commença par faire le Robinson dans les bois de la propriété familiale sur le golfe de Quiberon<sup>93</sup> puis, à mesure qu'il grandit, il envisagea peu à peu d'y orienter sa carrière future. Pourtant, ce sera Saint-Cyr, et non Navale. Opposition paternelle ? Toujours est-il que, dès l'achèvement du stage réglementaire à l'École de Joinville, il quitte les Chasseurs à pieds et opte pour l'Infanterie de marine. Il sera « Marsouin ».

C'est ainsi qu'en février 1883, il s'embarque sur l'avis Le Cher et, après une centaine de jours de traversée (« *voyage épique, dira-t-il, au cours duquel je satisfaisais pleinement ma passion de la mer et mon désir de voir autre chose que la vieille Europe* »<sup>94</sup>) il débarque à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie.

L'île était encore sous gouvernement militaire, la dernière grande révolte canaque remontant à six ans. S'y trouvait le bagne célèbre où furent déportés tant de Communards (Louise Michel l'avait quitté trois ans auparavant). Les conditions de vie ne devaient pas y être riantes, mais Salins, jeune lieutenant taciturne, sembla s'y plaire. Peu après son arrivée, il fut désigné pour pacifier l'île de Maré (archipel des Loyauté), où il ne se borna pas à exercer la répression, construisant des routes et participant aux côtés de deux frères maristes à l'évangélisation de l'île sur laquelle il resta six mois. A la tête de ses Marsouins, il participa ensuite à une opération de police dans les Nouvelles-Hébrides, consécutivement à

---

<sup>90</sup> Pour la biographie du général de Salins, j'ai utilisé : *Nos interviews : le Chef-Scout général de Salins* in *Le Scout de France* août 1927 n° 6 ; *Le général de Salins fête son dixième anniversaire de Chef-Scout de France* in *Le Scout de France* août 1932 n° 137 ; Henri Gasnier, commissaire général : *Le général Guyot d'Asnières de Salins, Chef-Scout de France (1921-1936)* in *Scout*, septembre 1936 n° 65 ; Jacques Michel (ps. de M. de Lansaye) : *Notes et Souvenirs* in *Scout* septembre 1936 n° 65 ; *Adieu au général de Salins* in *Le Chef* octobre 1936 n° 136 ; Loup Blanc (ps. de L. Goualle) : *La belle vie du général Guyot d'Asnières de Salins* in *Le Chef* novembre 1936 n° 137 ; Jean Breton : *Le Scoutisme du Chef-Scout*, ibid.

<sup>91</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>92</sup> *Adieu au général....*, ibid. p. 579.

<sup>93</sup> Véritable « passage obligé », l'évocation de la jeunesse aventureuse de tous les dirigeants des SdF cherche à établir une sorte de « prédestination » au scoutisme. Cela dit, il faut tout de même supposer chez ces hommes qui abordaient la soixantaine en 1920 (Maud'huy, Salins, Cornette) un reste d'esprit d'aventure et d'indépendance, car ni pour le militaire galonné ni pour l'ecclésiastique respectable, aller faire le « boy-scout » ne devait relever de l'évidence à l'époque.

<sup>94</sup> *Le général de Salins fête son dixième anniversaire...* ibid. p. 255.

un acte de cannibalisme, et il fut en cette occasion chargé d'une mission... archéologique sur l'île de Spiritu-Santo. En 1886, il rentra en France via l'Australie.

Après un an passé en Allemagne à étudier la langue, le capitaine de Salins est nommé Chef du Bureau militaire du Gouvernement de la Guadeloupe, puis participe à des tournées d'inspection en Guyane, en Martinique, au Sénégal.

En 1894, il entre à l'École de guerre. Deux ans plus tard, il est affecté à l'état-major général des troupes d'Indochine en tant que Chef du bureau des Opérations. C'est là qu'il se lie avec Hubert Lyautey, alors Chef d'escadron, et Emmanuel Rousseau, qui deviendra Commissaire chez les Scouts de France. Il participe activement à la pacification du Yethé, du Song-cau, de la Haute-Rivière-Claire, du Song-chaï, du Haut-Fleuve-Rouge et de la région de Cho-bo.

De retour en France en 1899, il passe une année au quatrième Régiment d'Infanterie de marine à Toulon, pour repartir vers le Tonkin, sous-Chef d'état-major du corps d'occupation de l'Indochine. En 1901, il prend le commandement du cercle de Murray à la frontière du Quang-ton, en pleine insurrection Boxer. Il y restera trois ans.

1903, il est de nouveau en France, lieutenant-colonel des Marsouins de Rochefort ; 1904, retrouvailles avec le Tonkin où le gouverneur Paul Doumer le place au commandement de la région militaire de Haute-Rivière-Claire (d'une grande importance économique) dont il favorise l'infrastructure routière. Poursuivant son va-et-vient, il est à Rochefort, colonel, en 1908, puis il part pour Brest où il séjourne jusqu'en 1910.

En janvier de cette année-là, il est mis à la disposition du général Gallieni, et devient Chef de la Section d'Études du Comité de Défense des Colonies. Mais l'outremer lui manque, et en avril 1914, il s'embarque pour Madagascar, où il ne restera que cinq mois : la première guerre mondiale vient d'éclater, et la France mobilise.

Il prend aussitôt le commandement du cinquante-cinquième Régiment d'Infanterie. Il devra attendre 1916 pour commander les troupes coloniales qu'il connaît bien.

Depuis le début du conflit, il est à Verdun, et c'est sur la cote 304 qu'en avril 1916 il se retrouve sous les ordres du général de Maud'huy, qui a lui-même retrouvé son ancien adjoint Philippe Pétain. A la tête de ses « Turcos », Salins reprend le fort de Douaumont, le 25 octobre, puis le fort de la Malmaison du Chemin-des-Dames et enfin la côte du Poivre, victoires qui lui valent d'être fait Commandeur puis Grand-Croix de la Légion d'Honneur.

Mais, devenu général de division, il atteint la soixantaine, et après un an de sursis qui lui permet, sous Mangin, de participer à la seconde bataille de la Marne, il est nommé général commandant de corps d'armée avant d'être envoyé en inspection en Algérie, puis en Tunisie. En 1919 il est versé dans la réserve.

Cependant le général de Maud'huy l'a sollicité, et il entre au Conseil directeur de l'association naissante des Scouts de France. Les revues S.d.F. se sont évidemment plu à souligner le parallèle entre la carrière coloniale de Baden-Powell et la sienne. Mais il y a aussi la gloire militaire, l'entregent, et surtout sa foi que l'on dit très profonde. Les caractéristiques qui faisaient de Maud'huy une sorte de Baden-Powell catholique et français, un symbole autant qu'un garant, sont aussi les siennes :

*« Camarade de promotion et ami intime du général de Maud'huy, son émule d'honneur et de foi chrétienne, et son compagnon de gloire dans la Grande Guerre, le général de Salins nous a été légué, on peut le dire, par notre premier Chef-Scout dont il perpétuera parmi nous le culte et les traditions. Son activité, son dévouement, les*

*services qu'il a rendus aux Scouts de France, à qui il apporte son affection, tout nous assure que sa présidence sera l'ère des réalisations fécondes et de la marche en avant. »<sup>95</sup>*

Ainsi, ce qui avait séduit en Baden-Powell, ce qui avait permis aux pionniers catholiques d'étudier et d'adopter sa méthode, se retrouvait bien chez Salins (catholicisme en plus) et suscitait donc l'enthousiasme. Il faut dire qu'à l'époque on était volontiers lyrique.

Salins pourtant n'avait rien du charisme du *Chief-Scout-of-the-world*. On a dit son mutisme. Cela n'allait pas sans quelques brusqueries :

*« Les Chefs ne le voyaient pas venir sans un peu d'appréhension. Devant la troupe au grand complet, il leur disait sans ménagements certaines vérités. »<sup>96</sup>*

L'homme apparaît aussi fort tatillon :

*« Bonjour !... Où est le Scoutmestre ?... Ah, te voilà. Je vois que tes garçons portent sur la chemise des croix brodées. Moi, tu sais, je conseille toujours les croix de drap, elles coûtent quarante centimes au lieu de un franc vingt. Le Scout est économe. »<sup>97</sup>*

Ces observations sèches et minutieuses<sup>98</sup>, d'abord notées sur un petit carnet noir, ne suscitèrent pas toujours l'enthousiasme : Jean Breton, auteur de cet article conçu comme un hommage, l'atteste avec une honnêteté méritoire :

*« L'homme du détail, toujours attaché à souligner, sans plus de précautions oratoires que de ménagement pour personne, ce qui ne va pas, tournant sans cesse dans le même cercle de préoccupations en apparence un peu terre à terre, c'est ainsi que le général de Salins pouvait apparaître au premier regard. »<sup>99</sup>*

Et il ajoute un peu plus loin :

*« Peut-être, en certains cas exceptionnels, ses interventions pouvaient-elles créer quelque malaise passager. Peut-être aussi était-il plus attentif à la formation du technicien qu'à celle, d'ailleurs plus complexe, de l'éducateur. »<sup>100</sup>*

On comprend que des heurts assez vifs aient pu se produire entre un tel homme, qui ne devait guère supporter la contradiction, et un P. Sevin qui, quoique plus jeune mais fort de sa compétence, ne devait pas non plus s'en laisser conter. Et ce d'autant moins que le général apparaît surtout comme le contraire d'un concepteur :

*« Sa conception du Scoutisme ? Si l'on entend par là une vue rationnelle qui serre tous les éléments du problème, une philosophie, on peut dire qu'il n'en avait pas. Dans la mesure où cette opinion est fondée, il faut toutefois se garder d'en conclure chez lui au mépris ou à l'ignorance des grandes questions de fond que pose un*

<sup>95</sup> Article non titré sur le nouveau Chef-Scout de France in *Le Chef* mars 1922 n° 1, p. 1.

<sup>96</sup> *Le Scoutisme du Chef-Scout...* op. cit. p. 33.

<sup>97</sup> Ibid.

<sup>98</sup> En l'occurrence, celle-ci vaut leçon : le Chef-Scout est économe, il montre l'exemple.

<sup>99</sup> Ibid., p. 34. L'art de l'euphémisme masque mal une réalité qui devait être plus que rugueuse. La carrière de Salins n'en avait pas fait un gentil pédagogue. Mais il fallait rester attaché au symbole...

<sup>100</sup> Ibid. p. 35. Lucien Goualle, dans ce style interpellatif que l'on retrouvera en maintes circonstances, dresse un constat voisin : *« Tu l'as sans doute vu, et avoue-le, tu n'as pas toujours conservé un souvenir formidable du passage du Chef ; je te comprends, le Chef est humble, effacé, silencieux, il aime peu à se faire admirer et briller »*, in *La belle vie...* op. cit., p. 12. Cette « humilité » pouvait ne pas être de commande : elle est parfois la manifestation authentique d'un orgueil supérieur. Quoi qu'il en fût, le général revêtit quelques années avant sa mort l'habit blanc des Tertiaires dominicains, probablement inspiré par le P. Forestier, très actif chez les SdF depuis son retour à Paris.

*Mouvement comme le nôtre. Cet homme d'action, sans beaucoup prendre part aux discussions d'idées, les écoutaient volontiers. »<sup>101</sup>*

Cela dit, tel qu'il apparaît, abrupt, silencieux, obstiné aussi –breton ?–, Arthur Guyot de Salins, l'organisateur, a poursuivi pendant les quatorze années de sa direction deux objectifs précis : en premier, assurer la croissance du Mouvement, au prix parfois d'expériences pas toujours heureuses, conséquences, la plupart du temps, du choix de Chefs insuffisamment préparés. Cet état de fait est étroitement lié à un second souci : pallier impérativement la carence en cadres. C'est que pour Salins la croissance entraînait la croissance. Fort bien : mais pour soutenir le rythme, on dut accepter des Chefs trop jeunes, inaptes parfois à assumer une fonction éducative ou venus au Scoutisme pour des raisons fort éloignées des buts de l'association. Cette situation impliquait un considérable effort de formation-sélection, qui entraîna la multiplication des camps-écoles locaux ou nationaux et constitua une raison de plus pour faire éclater le commissariat à la formation des Chefs et écarter Sevin.

Quoi qu'il en soit, le mot d'ordre des journées nationales de 1932 : « *Soyez des conquérants* », inlassablement repris et qui était de lui, résume assez bien son état d'esprit et ses intentions, et l'ensemble de ses interventions dans les revues en témoigne, autant que de sa ténacité à les faire prévaloir. Finalement, Guyot de Salins incarna tout à fait la représentation idéale du Chef qui élaborait progressivement, il fut le côté tangible de l'idéologie du Mouvement en maturation, à ceci près qu'il lui manqua toujours le panache.

Or de panache, d'autres Chefs laïcs du reste tout aussi titrés et par ailleurs fort déferents, n'en manquaient pas.



Bernard de Kergorlay

J'ai déjà évoqué la silhouette de l'infatigable et omniprésent bras droit d'Antoine Cornette depuis le temps de la Réunion d'Eylau, Edouard de Macédo, qui fut brièvement Secrétaire général (poste qu'il tenait de Sevin et qu'il laissa à Goualle), puis Commissaire-délégué auprès du Chef-Scout, commissaire national de la Route, commissaire-adjoint du Chef-Scout et commissaire des publications, tout en restant le responsable de la plus importante province de la fédération, l'Île-de-France, assisté qu'il fut alors par le général de

<sup>101</sup> *Le Scoutisme du Chef-Scout...* op. cit. p. 37.

la Porte du Theil. A un moindre échelon, il faudrait évoquer aussi le rôle du comte Bernard de Kergorlay, mort en février 1937, qui fut Commissaire-adjoint du Chef-Scout lorsque Macédo s'intéressa au Louvetisme puis au Routisme, vice-président de l'association, administrateur délégué, et commissaire international. Pour n'être pas une figure de premier plan, Kergorlay fut un de ces hommes dont l'influence indirecte dans le domaine des relations publiques est souvent négligée. On ne saurait non plus oublier le très monarchiste Maurice de Lansaye, secrétaire du commissaire fédéral puis général, le commandant Lhopital, et très actif Chef dans le centre de Paris ; Lansaye fut le premier auteur à publier sous forme de feuilleton des fictions Scoutes de quelque tenue et le codirecteur avec André Noël, qu'il remplaça à la tête de la rédaction de *Scout* en 1932, de la collection Feu de camp lorsque l'éditeur De Gigord décida de lancer le genre particulier que Pierre Delsuc avait contribué à créer avec le roman : *La rude nuit de Kervizel* (publié chez Spes en 1928 après avoir été suscité par le chanoine Cornette lui-même).

Parmi les Commissaires et Chefs qui jouèrent un rôle au sein du Quartier général dans les années vingt et trente, on note encore Pierre de Montjamont, M.M. de Saint-Rémy, de Clermont-Tonnerre, de Vulpian.. Quant aux sympathisants « à particule » qui mirent leur agent, leurs châteaux, leurs parcs, leurs loisirs ou leurs relations à la disposition du Mouvement, ils furent très nombreux et plus souvent remerciés officiellement que d'autres. Parmi les nobles hôtes des Scouts de France on note ainsi pêle-mêle les noms de MM. Brac de la Perrière, de Prémont et de Moussac, le colonel de la Jonquière, les barons de Chanchevrier et de Fontmagne, le vicomte d'Argens, le comte Wladimir d'Ormesson et le général comte de Pelletier de Woillemont, le duc d'Audiffret-Pasquier<sup>102</sup> ; M<sup>mes</sup> les vicomtesses de Saint-Venant et de la Panouse, la comtesse de Montalembert, la princesse Murat... Parmi les responsables locaux ou provinciaux on remarque MM. Michel de Chivre, de Maigret et du Mas de Paysac, d'Esclaibes de Ribes, de Castet et Alain d'Andorre de Sériège (jeune Chef mort à vingt et un ans et donné comme modèle de chevalier), les barons Cavrois de Saternault et de Noirmont (déjà cité), les comtes Chandon-Moët, de Rochambeau, de Thuy, de la Porte du Theil... Écrivirent enfin dans les revues Roland de la Villesbrune ou Noël de Livrel, sans parler de ceux dont on a déjà cité les noms.



Des soutiens prestigieux : au centre le maréchal Foch, à sa dr. le Commissaire de Moussac et la vicomtesse de la Panouse, à sa g. les Commissaires Lhopital et de Kergorlay, au château de Sillery

<sup>102</sup> Noms relevés de façon attentive mais sans souci d'exhaustivité dans *Le Scout de France* entre 1923 et 1930. A partir de la transformation du journal suite à des démêlés de l'association avec son éditeur Alexis Redier (1934), celui-ci sera plus instructif (conseils divers pour les camps, les badges, les diverses activités...) et distrayant (le nombre des fictions augmente) qu'informatif.

On pourrait opposer à cette liste qu'un nom n'est qu'un nom, pour aristocratique qu'il se donne à être, et que cela ne préjuge en rien de la sensibilité ou des opinions de ceux qui les portent. C'est bien évident. Et pourtant, à constater la fréquence des patronymes nobiliaires parmi ceux des responsables du Mouvement d'alors, fréquence sans rapport avec la proportion des familles nobles dans la société française, on n'a pu s'empêcher de se demander s'il n'y a pas là un fait qu'il fallait interroger plus avant.

D'un P. Sevin exaltant la reviviscence d'un ordre chrétien à un chanoine Cornette revenant si souvent sur l'alliance des Francs et de l'Église romaine au bord du baptistère de Reims, d'un général de Maud'huy dont on vante la gentilhommerie à un Maurice de Lansaye qui se plaît à présenter la Révolution française sous ses dehors les plus sombres en des termes outrés, du général de Salins au Commissaire de Macédo qui communient au même enthousiasme lorsqu'ils évoquent la reconstitution d'une élite, on voit bien se dessiner une nébuleuse d'hommes archaisants dans leurs références, rêvant chevalerie et (re)conquête, union surnaturelle du Peuple en Chrétienté et riants bocages plutôt que murs d'usine.

Depuis l'échec d'une seconde Restauration, des représentants de la noblesse de France pouvaient se sentir orphelins de l'Histoire, et le triomphe de la ploutocratie radicalisante ne fit qu'approfondir leur deuil quand bien même l'espoir de renouer avec la prééminence sociale aurait été définitivement relégué au rang des nostalgies. L'apparition d'un Mouvement voué au retour d'une France chrétienne et à son service suscita souvent des sympathies plus profondes que ne les suscitaient d'ordinaire les sollicitations à participer aux « bonnes œuvres » convenues. Et puis, avec « la méthode », des traditions quelque peu percluses ne prenaient-elles pas un bain de jouvence, tandis que l'on campait au grand air des campagnes, au creux des vallons, à l'ombre des châteaux, respectueux des sonneries d'angélus et finalement bien loin des mondanités devenues trop bourgeoises ? Peut-être le Scoutisme catholique représenta-t-il aussi pour certains l'occasion d'un engagement autrement qu'individuel, et qu'ils reconnurent un idéal de vie propre à leur ancien état sans qu'ils fissent le part de l'illusion.

Il ne faudrait cependant pas caricaturer. On a déjà pu se rendre compte que les S.d.F. n'étaient pas un Mouvement composé exclusivement d'aristocrates, dont le poids diminua du reste très vite au moins au Q.G. après 1945 (je sais une troupe du XVII<sup>e</sup> arrondissement dont l'encadrement, en 1964 encore, était noble pour moitié, mais c'est un cas d'exception). Cela dit, il n'apparut guère (dans les prises de position officielles) de divergences nettes entre les Chefs titrés et un Paul Coze, par exemple, Commissaire de la branche Scouts-Éclaireurs de 1932 et 1934, premier C.P. à Saint-Honoré, premier assistant de Sevin à Chamarande, un Michel Blanchon, cet Assistant-Scoutmestre qui avait accompagné le jésuite à Gilwell-Park et qui succéda à Coze jusqu'à la guerre, un Pierre Delsuc, adjoint de Blanchon et pédagogue du jeu... Ils participaient au premier chef de l'ensemble des représentations dans lesquelles se reconnurent immédiatement (et peut-être instinctivement) les aristocrates de naissance, et ceux-ci comme ceux-là travaillèrent inlassablement à ce qu'elles fussent mises en œuvre. L'« élitisme » en faisait partie.

L'élitisme comme exigence pédagogique prenait sa source outre-Manche, je l'ai rappelé. Mais l'implantation en terre française et catholique lui conféra une personnalité et une force telles qu'elles n'entraient pas dans les desseins du fondateur britannique. On retrouve cependant une dualité dont j'ai précédemment évoqué l'existence à propos du catholicisme social.

D'un côté, il y eut pour qui l'élite se puisait dans la masse. De l'autre, ceux pour qui elle se trouvait en latence au sein de l'élite sociale. Dans un cas, plus proche dans son essence sinon dans sa forme de l'idée britannique telle qu'elle s'épanouira après-guerre<sup>103</sup>, il s'agissait d'utiliser les vertus vitales du peuple, dévoyées par la civilisation « matérialiste », il s'agissait donc de former les meilleurs selon la Nature afin de les amener à leur plus haut degré d'excellence pour la Société, bref, il s'agissait de promouvoir. Pour les seconds, au contraire, il était impératif de partir de la sélection sociale préexistante pour pallier l'action néfaste de cette même civilisation « matérialiste » (identité de constat), afin de restaurer des vertus qui se seraient perdues, et, dans ce cas, conforter. De même que certains clercs Scouts recherchèrent dans la tradition l'inspiration, l'« esprit », et d'autres la lettre, de même certains laïcs voulurent une aristocratie du mérite tandis que d'autres défendirent d'abord un état de fait<sup>104</sup>, mais plus nombreux furent ceux, clercs ou non, à composer avec les extrêmes selon leur sensibilité ou les situations particulières, dans ce cas comme en d'autres. Ainsi vit-on souvent coexister plutôt que se bien mêler des patrouilles ou des troupes « populaires » et des patrouilles ou des troupes « secondaires ». Ambiguïté du représentationnel, et des pratiques s'y enracinant, pour peu qu'on veuille y regarder de près.

S'il n'en reste pas moins qu'en dépit de ces deux positions extrêmes l'élitisme scout servait l'unique projet, entrant dans l'édifice des valeurs de l'ordre rêvé, il n'est également pas moins vrai que de ce balancement deux orientations divergentes pouvaient surgir selon les circonstances. Qu'en particulier l'élite sociale, même « revivifiée » par le Scoutisme de ses enfants, se montrât incapable d'assumer ses responsabilités aux yeux de la collectivité nationale toute entière, et l'une des interprétations de l'élitisme pourrait l'emporter sur l'autre..

### 1.3.2. L'aristocratie du Verbe

Jusqu'à présent, aristocratie issue de la masse ou aristocratie issue de l'élite sociale, n'a été envisagé que l'aspect « temporel » des choses. Or il est un personnage qui vécut surtout pour leur versant spirituel et qui, par la nature même du magistère qu'il exerça, a incarné au sein des Scouts de France ce que j'ai nommé l'aristocratie du Verbe, ce pouvoir d'influence éminente de l'enseignement par la Parole inspirée autant que par l'Exemple. Il fit passer sur le Mouvement et en lui un grand souffle ; mais s'il est vrai que cette force entraîne, elle n'est pas parfois sans danger lorsque le souffle gonfle les voiles d'esquifs trop légers ou mal commandés...

Ce personnage fut un franc-tireur au sein des Scouts de France, trop indépendant pour se plier à quelque règle, oublieux ici de rendre la copie d'un message aux journées nationales (1932), incapable de masquer son ennui lors des rassemblements<sup>105</sup>, traitant les

<sup>103</sup> Philippe Laneyrie l'a fort bien montré p. 24 et 25.

<sup>104</sup> Cette distinction clercs-laïcs n'est pas une opposition tranchée : le P. Sevin, encore lui, et dans une moindre mesure le chanoine Cornette embrassèrent l'ensemble de la problématique des représentations. mais après eux les rôles se spécialisèrent davantage : aux uns la spiritualité, aux autres la pédagogie et l'administration. Cependant même alors il n'est pas de « domaines réservés ».

<sup>105</sup> Pour l'évocation du P. Doncœur, je me suis servi de l'hommage très complet que lui rendirent les *Cahiers Sainte-Jehanne* novembre 1961 et de l'ouvrage de Pierre Mayoux *Paul Doncœur, Aumônier militaire*, Presse d'Île-de-France, 1966.

A propos de quelques-unes de ses « impertinences », commises probablement non sans malice (sinon sans ironie), son fils spirituel, Marcel Forestier, écrit dans les *Cahiers* :

« Je ne l'ai jamais vu sur l'estrade des notabilités au cours des Journées nationales. Il dormait volontiers pendant les conférences, mais avec dignité, avec art achevé de paraître attentif. Puis brusquement, alors qu'on s'y attendait le moins, il intervenait. c'était le plus souvent passionnant. Cela n'avait pas toujours un rapport immédiat avec ce que l'on disait, les présidents-nés étaient déconcertés. Ils y auraient facilement vu de la désinvolture (auraient-ils eu tort ?). Il faut avoir entendu le Père parler des « pontifes » : 'Soyons sérieux, soyons graves, soyons ennuyeux'... ».

« Et puis on apprenait, les Journées finies, que le tiers des Chefs et des Cheftaines étaient partis avec lui, pèlerins de quelque haut lieu.

membres du Q.G. avec désinvolture, mais toujours pardonné tant était grande son emprise et forte sa détermination à ne pas se laisser entraver, qualité (ou défaut ?) que le P. Sevin eut trop pour ne pas irriter, et pas assez pour dominer les « impatiences » que cela provoquait. Il est vrai qu'on ne se passait pas aisément de quelqu'un de la notoriété et du charisme du jésuite Paul Doncœur et d'autant moins qu'on ne devait pas manquer de savoir que, si on l'avait par trop rappelé aux règles communes, il aurait pris d'autres routes afin de poursuivre son chemin.

Fut-il véritablement Scout de France ? Certes, le 25 mars 1925, après avoir été convaincu par Marcel Forestier, à la demande de Jacques Sevin, d'adhérer au Mouvement et d'y consacrer une part de son temps, « *au cours d'une cérémonie très émouvante, dans le silence de la nuit, le P. Doncœur prononça sa promesse Scout, devant le Tabernacle ouvert, et donna à chacun des Routiers la Bénédiction du Saint-Ciboire, après qu'il eut exprimé d'une manière prenante, les espérances qu'il mettait dans le mouvement Routier, en qui repose, pour une grande partie, les chances de régénération française* »<sup>106</sup>. Mais ce que dit là Marcel Forestier laisse planer un doute. Accueilli chez les Vaillants compagnons de Saint-Michel, cette troupe pionnière, de quoi Doncœur parle-t-il dans sa courte profession de foi ? Du mouvement Routier, qui n'est alors qu'une expérience en marge du Scoutisme et qui, dans l'acceptation de l'époque, concernait essentiellement les douze-dix sept ans : les « petits » ne l'intéressent pas. Pas plus que la méthode. Ce qu'il retient dans l'appellation « Scout de France » c'est la France, dans le Scoutisme catholique le projet de « retour en chrétienté » (titre d'un ouvrage qu'il publiera en 1933), et dans le Mouvement l'opportunité d'insuffler à de grands Scouts le sens de l'exigence qu'il porte en lui. S'il connaît les œuvres de Baden-Powell, il en apprécie l'inspiration mais fait peu de cas de la forme. Il est du reste trop peu formaliste pour cela.

Trop peu formaliste ? C'est pourtant à voir. Dans l'expression même du P. Forestier transparait le sens aigu de la dramaturgie des rites dont fit toujours preuve Paul Doncœur, qui renvoyait une liturgie routinière devenue poussiéreuse. Mais attention aux formes ne dit pas formalisme. Doncœur mettait en scène mais en grandeur et en nature, au sommet du Golgotha ou des cimes pyrénéennes et non sous les voûtes noircies des églises néobyzantines.

Que l'on me pardonne ce piètre mot, il mettait en scène pour mettre en Cène, abolir des siècles d'alourdissement, et faire communier aux intentions premières telles qu'il les prêtait au Christ.

J'ai pourtant évoqué Jacques Sevin à son propos. Ce n'est ni par obsessionnel besoin de retrouver ce fondateur, en tout, ni par le fait qu'ils étaient l'un et l'autre jésuites. Séparés par deux ans à peine, ils connurent, quelques temps, des expériences si proches par les lieux et les dates qu'on peut se demander s'ils ne se rencontrèrent pas dès avant-guerre...

Un ancêtre de Paul Doncœur fut à Damiette avec Louis IX lors de la VII<sup>e</sup> Croisade, et il semble que celui-ci ait en récompense accolé Damiette à Doncœur. Vraie ou fausse, cette anecdote n'en est pas moins symbolique : croisade ; Saint-Louis ; chevalerie : quels patronages ! Et que cette tradition familiale ait été vivante, voilà qui peut déjà donner une idée de l'atmosphère qui entourait le petit Paul dès sa naissance, le 6 septembre 1880 à

---

« (...)

« *Il a même pu lui arriver, cédant aux impulsions de son génie inventif, de prendre des décisions plus graves et de nature à mettre les échelons supérieurs en difficulté. Mais Dieu sait qu'il le faisait innocemment* », p. 254. Innocemment, vraiment ?

<sup>106</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Les débuts des Scouts-Routiers à Paris* ; le « centre » Jean de Plessis in *Le Chef* mai-juin 1925 n° 28, p. 33.

Nantes, au moment même où le baron Jean-Marie Doncœur, son oncle, sous-préfet, démissionnait avec éclat pour protester contre les lois laïques...

Son père ? Georges Doncœur, un officier de cavalerie très pieux, qui ne rêve que de voir entrer son aîné à Saint-Cyr et lui sonne une éducation spartiate. A dix ans, le jeune Paul n'a plus rien à apprendre de l'équitation, de l'escrime ou du tir, et peut-être connaît-il mieux le quartier militaire que son propre foyer.

En 1891, son père est affecté à Verdun. Paul y est élève des Frères des Écoles chrétiennes puis il entre au collège, chez les jésuites de Reims où il reste jusqu'au baccalauréat.

A dix-huit ans il choisit de devenir lui-même jésuite, au secret désespoir de son père qui accepte pourtant son choix. Le 8 octobre 1898, soit deux ans avant Jacques Sevin, Paul Doncœur entre au noviciat de Saint-Acheul près d'Amiens. Noviciat qu'il quitte quelques mois plus tard que Sevin, pour se retrouver comme lui à Arlon, en Belgique. Mais Sevin quitte Arlon en septembre 1902 tandis que Doncœur attend la fin de l'année pour gagner Jersey où il fait sa Philosophie. A la fin de cette période de formation, il rejoint Florennes, probablement à la fin de 1905, où il est professeur de Rhétorique au collège Saint-Jean-Berchmans. Or Jacques Sevin y enseigne les langues depuis 1903. Ils seront donc dans le même établissement pendant l'année scolaire 1905-1906, et 1906-1907, car en 1907, Sevin part faire sa Philosophie à son tour, tandis que l'année suivante, Paul Doncœur est nommé au collège d'Enghien où il enseigne Philosophie et Théologie. Il en profite pour rédiger des essais sur... les philosophes médiévaux. Il est ordonné le 25 août 1912. Or en 1911, Jacques Sevin arrive à son tour à Enghien, où il fait sa Théologie : il paraît impossible que malgré deux années d'écart, les deux hommes ne s'y soient pas à nouveau côtoyés. Il est même possible que Paul Doncœur ait été le professeur de Théologie de Jacques Sevin. Quoi qu'il en ait été, je n'ai rencontré aucune mention d'une relation personnelle entre les deux religieux (d'un tempérament il est vrai bien différent), mais l'hypothèse est troublante.

Ce n'est pourtant pas cette éventualité en elle-même qui me paraît la chose à retenir des coïncidences de lieux et de dates : c'est le fait qu'avec leur éducation, leur sensibilité, leur caractère propres ils durent faire face presque au même âge au même défi, qu'ils reçurent une formation presque identique, imprégnée d'une même influence, et que l'un comme l'autre, mais chacun diversement, se montrèrent particulièrement marqués par un Moyen-Age idéalisé. De plus l'un et l'autre furent enseignants, proches de la jeunesse, et, en 1914, soucieux de s'engager comme aumôniers militaires. Mais tandis que Doncœur forçait la main aux autorités, remontant même jusqu'au ministère de la guerre grâce au P. de Grandmaison, Sevin mettra à profit la guerre pour jeter les bases des Scouts de France ...

Paul Doncœur abordait la guerre à trente-quatre ans. Ce fut pour lui l'occasion d'actes de bravoure et de dévouement qui lui valurent la Croix de Guerre avec palmes et étoiles, et la Légion d'Honneur. Marcel-Denys Forestier résuma parfaitement le souvenir que Doncœur laissa aux Anciens Combattants :

« *Je crois que tous ceux qui liront ce livre de P. Mayoux partageront le sentiment qu'a exprimé Roland Dorgelès, l'auteur des Croix de bois : j'avais une très haute estime pour le P. Doncœur, notre Aumônier à tous. Je suis heureux de le connaître mieux. Qu'il ait été la figure même de l'aumônier de guerre, que son rayonnement ait survolé l'aire de sa propre Division, se soit étendu à toutes les grandes unités*

rencontrées, rien ne peut le faire mieux sentir que cette affectueuse expression :  
*'Notre Aumônier à tous'*. »<sup>107</sup>



Les RRPP Marcel-Denys Forestier et Paul Doncoeur

Plus importante cependant est la façon dont il vécut la guerre. Son engagement passionné au cœur des combats, qui le fait être partout avec un apparent mépris du danger, qui le fait témoigner d'abord par sa présence et le pousse à se multiplier sans compter (si l'on doit suivre Pierre Mayoux) laisse à penser que la guerre fut pour lui une opportunité de réaliser le plus complètement possible l'idéal militaire hérité de son père, mais aussi et surtout l'idéal religieux qui le transcendait.



Le RP Paul Doncoeur aumônier militaire

Elle fut probablement son école de l'Absolu, à la fois des fins poursuivies et de l'intense manière de les vivre. Peut-on même parler d'exaltation secrète à l'évocation de cet état particulier qui semble l'avoir porté et qui marqua si fort même les incroyants qui l'approchèrent ? Dans son dédain ultérieur pour toute forme de convenance étroites, de rites sans élan, d'habitudes si anciennes qu'elles avaient perdu le sens authentique de la tradition, dans sa lutte contre une religiosité convenue oublieuse des exigences de la foi, on peut voir les traces d'expériences extrêmes vécues extrêmement. La vie de Paul Doncoeur paraît avoir été tout entière consacrée à ranimer puis à entretenir la Flamme, non pas uniquement la flamme du souvenir : la flamme du principe vital auquel il fut si sensible ;

<sup>107</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Un prêtre dans la tourmente*, commentaire ronéotypé et non daté du livre de Pierre Mayoux (archives Jean-Louis Foncine).

principe vital qui, à son tour, loin d'être uniquement vitaliste, prend sa source et trouve sa raison d'être dans le mystère de l'Incarnation<sup>108</sup>.

Pie Duployé, o.p., témoigne fort bien de tout cela lorsqu'il évoque le Paul Doncœur de l'immédiat après-guerre :

*Il avouait souffrir d'être devenu un 'plumitif', un 'scribe', un 'homme d'état-major' et Dieu sait que le combattant de première ligne qu'il était ne les estimait guère : 'Quand j'entends de mon perchoir le piétinement matinal des hommes qui vont à leur travail, je me dis que c'est fini, que je ne serai plus jamais de la troupe, de la piétaille qui travaille de ses mains, bouffe, blague, aime le gros rouge, se bat et meurt à tout coup.' Il redoutait de ne plus connaître la vie qu'à travers 'le papier imprimé'. Il avait fallu peu de mots pour que je comprenne à quel point il restait hanté par le souvenir de ses soldats morts. »<sup>109</sup>*

Hantise d'être coupé du rang (plus que du peuple, pour lequel Paul Doncœur éprouvera toujours et concurremment une réelle compassion et une profonde réserve) ; hantise d'être coupé de la terre même où ses compagnons tombèrent (Marcel-Denys Forestier atteste de la douleur que ce fut au P. Doncœur de s'arracher au « camp du Toutim » de la ferme de Wacques où il s'employa, dès l'armistice, à relever les cadavres des combattants disséminés sur des milliers d'hectares) ; tout amène à penser que, comme pour beaucoup, mais sans doute plus que pour beaucoup, les quatre années de guerre furent une expérience existentielle dont il ne se « guérit » pas.

Expérience qui le marqua même si profondément qu'elle finit par devenir en lui une sorte d'obsession qu'il ne chercha jamais à dépasser par l'art ou la réflexion critique (ce que Dorgelès tenta par exemple sans grandes phrases). Au lieu d'interroger le fait de la guerre, l'horreur des tranchées, il choisit, comme le montre Pie Duployé, de se laisser envahir par l'ombre des morts :

*« Désormais, il va les évoquer tous, dans le souvenir du Lieutenant Del, du 35<sup>e</sup>, qui avait agonisé toute une nuit dans ses bras, au cours de la bataille de Verdun, en 1916. Huit ans après, le Père était allé renouveler son serment : 'Le trou d'obus où il agonisa, est sous mes pieds. Je m'agenouille et, fermant les yeux, j'entends tous les bruits de cette nuit, le crépitement des grenades rageuses et le barrage qui nous enveloppe ; et puis l'appel impérieux et tendre : 'Debout les enfants ! ça suit !' Del, appelai-je doucement, dormez en paix, ça suit ! Penché sur la poitrine d'un enfant de vingt ans, on ne fait pas de littérature. Il ne fallait plus cesser d'en appeler aux jeunes, qui voudraient 'pierre à pierre' se joindre et se fondre dans l'édifice de la France nouvelle. »<sup>110</sup>*

Or c'est justement ici que tout bascule : que l'on ne souhaitât pas faire de la « littérature » sur le sacrifice de ces jeunes hommes, c'est à dire que l'on ne cherchât pas à en tirer des « effets », à l'exploiter, certes ! Que l'on se fît le gardien du souvenir, bien sûr ; quoi de plus respectable ? Mais le P. Doncœur ne s'en tint pas là. Loin d'analyser, il interpréta, selon la grille de représentations qui, depuis 1901 surtout s'était élaborée en lui.

*« Voilà bien l'angoisse et l'ambition que, sortis de la guerre, nous portons dans nos cœurs » écrit-il dans La reconstruction spirituelle du Pays : les Scouts de France. »<sup>111</sup>*

<sup>108</sup> Il exprimera hautement cette idée lors des Journées nationales de 1935 consacrées à la santé et à la nature.

<sup>109</sup> R.P. Pie Duployé, o.p. : *Le P. Doncœur que j'ai connu* in *Cahiers Sainte-Jehanne*, ibid. p. 239.

<sup>110</sup> Ibid.

<sup>111</sup> Paru en 1926 sans référence d'édition. C'est la reprise d'un long article publié dans *Études* la même année.

« Si ce n'est pas pour bâtir un monde nouveau que nous servons, non seulement nos camarades morts sont trahis, mais nous-mêmes maudissons le jour où nous avons échappé ! »<sup>112</sup>

L'idée selon laquelle une telle horreur ne devait jamais se reproduire (« Plus jamais ça ! ») fut souvent partagée par les Anciens Combattants, et nombreux furent ceux qui pensèrent qu'un monde nouveau devait en effet faire de cette guerre la « Der des Der ». Malheureusement l'accord ne se fit pas sur ce « monde nouveau » et chacun suivant ses convictions tira la couverture de l'événement à soi, Paul Doncœur le tout premier. S'il ne précisa en effet jamais ce que devait être ce « monde nouveau », il fut très vite clair qu'entraînait dans sa nature d'être catholique, national et antirépublicain.

Seulement tous les morts n'étaient pas catholiques, tant s'en fallait, et s'ils moururent par devoir envers la Nation, lucidement ou non, c'était quelque peu récupérer leur sacrifice que d'y voir l'appel à la reviviscence d'une France nationale-catholique ! A trop se faire le chantre des « martyrs », on risquait de faire oublier que beaucoup l'avaient été à leur corps défendant, et que l'ennemi n'avait pas d'abord été pour eux le républicain radical-socialiste ou libéral<sup>113</sup>.



Avec une grande habileté, Paul Doncœur s'ingénia pourtant à brouiller les pistes, à confondre l'ordre des choses, à troubler les distinctions les plus claires. Fut-ce duplicité de sa part. On invoqua sa « candeur », mais l'excuse paraît mince pour cet intellectuel soupçonneux à l'égard de sa propre intellectualité, et qui entretint pourtant avec de bien grands noms de la littérature ou de la théologie de son époque d'étroites relations dénuées de naïveté<sup>114</sup>. Toujours est-il qu'il sut lier l'épreuve de la guerre et la cause catholique contre

<sup>112</sup> R.P. Paul Doncœur, *La reconstruction spirituelle...* op. cit. p. 8.

<sup>113</sup> Cf. notamment sa *Méditation à Douaumont* de juin 1956, reprise *ne varietur* de ce qu'il pouvait écrire trente ans auparavant.

<sup>114</sup> Pierre Mayoux évoque l'affectueuse admiration que Gide porta à Paul Doncœur. Affectueuse admiration qui n'était du reste pas aveugle : « Le P. Doncœur sait l'affection que je lui porte ; qu'il l'a méritée, je le crois, mais il en joue ; il s'en sert ; il la fait servir à ses fins ». Correspondance d'André Gide à Roger Martin du Gard, lettre 696, p. 259, citée par François Jæger : *A propos d'André Gide et du sacré*, in *Cahiers Paul Doncœur*, mars 1984 n° 27.

C'est bien l'impression qui se dégage de divers témoignages : tout doit concourir au but poursuivi. Lorsqu'on s'étonnait de quelque imprudence, quand on lui proposait même une amicale critique, il se fermait tout-à-fait, n'entendant plus rien. Il lui arriva du reste de prendre ses distances dès qu'il sentit son emprise remise en cause. Léon Chancerel exprima fort bien son sentiment sur ce point : « Quand le P. Doncœur ferme son robinet, il n'est personne pour le lui faire ouvrir. Il faut être avec lui dans l'absolu de sa ligne ou se taire » (cité par un témoin ayant souhaité demeurer anonyme).

la République radicale-libérale avec un talent qui, s'il ne séduisit ni ne trompa pas les réfractaires, put mobiliser les convaincus et attirer l'attention des indifférents.

Pour contrer en effet l'offensive du Cartel des Gauches, Paul Doncœur publia en octobre 1924 dans l'Almanach du Combattant, sous le titre *Rassemblement*, ce fameux manifeste qui fut repris dans *La Croix* du 30 octobre et qui, sous forme de tracts, de cartes postales, d'affiches, popularisera le mot d'ordre : « *Nous ne partirons pas !* ». Le texte vaut ici d'être largement cité :

*« En 1901, quand a été votée la loi infâme, j'étais tout jeune jésuite -il y avait quatre ans que mon père, un vieil officier d'Afrique, m'avait conduit en pleurant au noviciat de Saint-Acheul- j'ai fait comme les autres et j'ai pris le train pour la Belgique, honteusement. J'ai vécu douze ans en exil, de vingt-deux à trente-quatre ans, toute ma vie d'homme. Mais le 2 août 1914, à 4 heures du matin, j'étais à genoux chez mon supérieur : c'est demain la guerre, ai-je dit, ma place est au feu ! Mon supérieur m'a béni et m'a embrassé. Par des trains insensés, sans ordre de mobilisation (j'étais réformé), sans livret militaire, j'ai couru au canon jusqu'à Verdun. Le 20 août, à l'aube, à la recherche des blessés du 115<sup>e</sup>, j'avançais au-delà des petits postes quand, tout à coup, je fus enveloppé par le craquement de vingt fusils et je vis mon compagnon étendu de son long contre moi sur la route, la tête broyée. Le poste allemand était à trente pas ! J'ai senti à ce moment que mon cœur protégeait tout mon pays : jamais je n'avais respiré l'air de France avec cette fierté, ni posé un pied sur sa terre avec cette assurance ! »*

Après avoir rappelé qu'il fut fait prisonnier devant Noyon, en septembre, qu'il obtint en novembre d'être libéré, qu'il revint au front en décembre et qu'il assista la XIV<sup>e</sup> Belfort pendant trente mois, Paul Doncœur poursuit :

*« J'ai été trois fois blessé, je garde toujours sous l'aorte un éclat d'obus reçu dans la Somme, et pour avoir commis le crime de rester chez moi, vous me montrez la porte ! Vous voulez rire M. Herriot !*

*« Mais on ne rit pas de ces choses.*

*« Jamais pendant cinquante mois, vous n'êtes venu me trouver, ni à Tracy-le-Val, ni à Crouy, ni à Souain, ni au fort de Vaux, ni au Reichackerkopf, ni au Maurepas, ni à la cote 304, ni au Mort-Homme, ni au Kemel, ni à Tahure, je ne vous ai vu nulle part me parler de vos 'lois sur les Congrégations', et vous osez me les sortir aujourd'hui ?*

*« Vous n'y pensez pas !*

*« Ni moi, entendez-vous, ni aucun autre (car tous ceux qui étaient en âge de se battre se sont battus), ni aucune femme, nous ne reprendrons la route de Belgique.*

*« Cela jamais !*

*« Vous ferez ce que vous voudrez ; vous prendrez nos maisons, vous nous ouvrirez vos prisons -il s'y trouve en effet des places laissées vides par qui vous savez !*

*« Mais partir, comme nous l'avons en 1902 ? Jamais !*

*« Nous avons aujourd'hui un peu plus de sang dans les veines, voyez-vous. Et puis, soldat de Verdun, nous avons appris ce que c'est que de s'accrocher à un terrain. Nous*

---

Roger Martin du Gard, qui correspondit fort amicalement avec Paul Doncœur avant 1940, manifestera à son égard, deux ans plus tard, une évidente hostilité. Les positions prises par le Jésuite en faveur de Vichy ne sont peut-être pas tout : il semblerait qu'elles aient dessillé l'auteur des Thibault : « *Je ne m'éloigne de vous (Gide) que dans votre 'vénération' pour le P. Doncœur, dangereux et intransigeant jésuite, adversaire redoutable, dont l'agressivité foncière s'est longtemps dissimulé sous une affable tolérance, par opportunisme, et qui a relevé la tête et s'est élancé à la proue dès qu'il a senti un vent favorable venir gonfler ses vieilles voiles.* » Autant j'ai d'indulgence pour les Dominicains, qui représentent l'Église de gauche, l'Église de demain, j'espère (...) autant j'abhorre les terribles jésuites dont votre Doncœur est un des plus grands réanimateurs actuels. » Correspondance de Roger Martin du Gard à André Gide, lettre 695, citée par François Jæger, *ibid.* p. 257.

*n'avons pas eu peur ni des balles, ni des gaz, ni des plus braves soldats de la Garde ; nous n'aurons pas peur des embusqués de la politique. »<sup>115</sup>*

Dans ce geste de l'homme qui se lève (de l'homme et non du prêtre) et qui lance sa Philippique, sûr que de l'indignation dont il vibre vibreront tous ceux qui se sont trouvés et se trouvent dans sa situation, il n'y a pas seulement l'orgueilleuse habileté de l'avocat de sa cause. Il y a aussi le souverain mépris opposé au président du Conseil radical, aux « embusqués de la politique », et par delà, à la démocratie parlementaire dont Paul Doncœur, comme Jacques Sevin et tant d'autres (je l'ai déjà souligné et y reviendrai encore), se plut à confondre le principe et les réalités partisans. Car d'un régime qui avait permis de rompre ce que tous ces clercs considéraient comme une unité organique, et qui avait sécularisé la France, il n'y avait rien à attendre que la persévérance dans cette impardonnable faute. Paul Doncœur ne fut pas fermé au politique (il en fera la preuve après 1940 en se ralliant au régime de Philippe Pétain). Il s'opposa à la conception et à la pratique dominantes de la politique de son époque, profitant, ce qui était de bonne guerre, de toutes les attaques dont son camp était l'objet, se prévalant, ce qui était moins en accord avec ses valeurs, de sa guerre pour faire peser de son côté tout le poids des souvenirs douloureux. Quant à la guerre elle-même, loin d'être le produit du choc de plusieurs empires, de maintes ambitions et de tant d'aveuglements, elle fut de plus en plus considérée comme l'épreuve envoyée par Dieu, mais aussi, dans une configuration aux inquiétants contours, le bain de sang régénérateur qui liait la France de 1920 à celle de Jeanne d'Arc, son héroïne.

Le trait est lourd de conséquence. C'est dans cette représentation que Doncœur puisa en grande partie sa force de conviction ; c'est sur ce socle là qu'il édifia ses représentations ultérieures qui complétèrent, chez les Scouts de France, celles déjà élaborées. Or si, comme je l'ai déjà dit, le Père ne fignola jamais le détail, il eut au plus haut point cet art d'animer l'ensemble du souffle de l'exigence. Et ce sens de l'exigence allait loin.

Maintes fois Paul Doncœur fut accusé de fascisme<sup>116</sup>. Le terme a tellement été galvaudé qu'on pourrait aujourd'hui en sourire. A tort. Être accusé de fascisme dans l'entre-deux-guerres avait une signification précise : être suspecté d'éprouver de la sympathie pour Mussolini ou la forme d'État totalitaire qui était en train de se mettre en place en Italie. Doncœur, l'homme de la « *splendeur humaine par le christianisme intégral* » pouvait-il être soupçonné de fascisme ? Prise au pied de la lettre, l'accusation est absurde : comment un homme viscéralement hostile à un régime national laïc aurait-il pu adhérer à tel autre qui, s'il finit par trouver un *modus vivendi* avec le Vatican, n'en affirma pas moins la primauté absolue d'un état personnifié par un « dieu-vivant » au petit pied ? Pas plus qu'il n'éprouva de sympathie pour l'idéologie et le régime nazis, Doncœur ne fut attiré par le fascisme, considéré comme modèle politique concret.

Pourtant, il éprouva de la sympathie pour certaines « valeurs » ou « vertus », certains aspects de ces deux régimes, et l'on peut se demander, à la lumière de son engagement sans ambiguïté aux côtés de Philippe Pétain, ce qu'il eût fait si le fascisme se fût placé sous la tutelle de l'Église... Doncœur eut toujours de l'« individu » une conception négative :

*La littérature et la mystique révolutionnaire nous avaient fait offrir à l'Individu un culte fait de candeur et de perversion. De perversion, parce que le mauvais fond de*

<sup>115</sup> Cité par Pierre Mayoux : *Paul Doncœur...* op. cit. p. 139-140.

<sup>116</sup> Marcel-Denys Forestier cite notamment une soirée au club du faubourg où Léo interpella Paul Doncœur en ces termes. *Cahiers Sainte-Jehanne*, ibid. p. 242.

*notre orgueil et de notre sauvagerie originelle, les tendances frondeuses de notre tempérament national, nous avaient fait trouver un amer plaisir à brimer, à railler l'autorité dont nous recueillions à foison dans l'Histoire la preuve des abus et de l'incapacité. Le jeu spontané et exaltant de l'Individu nous semblait la condition des grands Essors, et nous nous flattions qu'à faire confiance à l'Intelligence et à la Valeur des Citoyens nous assurions les plus grands développements sociaux.. »<sup>117</sup>*

Cette notion née de la Révolution française, déliant l'homme des autorités anciennes, débridant le libre arbitre et l'égoïsme au détriment du sens du sacrifice fut autant vilipendée par les totalitarismes qui, dénigrant à l'individu tout droit, ne reconnaissait à la collectivité que des devoirs. Mais il est une proximité plus sournoise entre la pensée de Paul Doncœur (qui ne fut du reste pas le seul dans ce cas) et les systèmes totalitaires : par le biais de l'« intégralisme » de son christianisme, l'humanité devait réaliser sa propre « splendeur ». Or qui dit intégralité d'une religion appliquée à un corps social, dit exclusion de tout autre forme de croyance ou de pensée. On peut débattre à l'infini de la vocation libératoire du christianisme (d'autres jouèrent bien cyniquement de la vertu « libératoire » du travail), dès lors que l'on ramène la liberté à la dynamique interne d'un dogme quel qu'il soit, à l'exclusion d'une ou plusieurs alternatives, on en abolit du coup le champ, la liberté ayant à mes yeux cette caractéristique d'être... ou de n'être pas. *Splendeur humaine par*<sup>118</sup> *un christianisme intégral* a déjà tout du programme regardant la politique (et c'est peut-être de l'avoir pressenti qu'André Cruiziat et Pierre Goutet transformèrent cette devise en « *Splendeur humaine DANS un christianisme intégral* »<sup>119</sup>, ce qui est tout différent).

Alors ? Indifférent à la chose politique (comme on le présenta souvent), Paul Doncœur ? Un soir, salle Wagram, il fit remarquer au général de Castelnau, à la fin d'un meeting de la F.N.C. : « *nous les portons à l'incandescence, au bord même de l'acceptation du sacrifice de leur vie, et puis on n'en fait rien* »<sup>120</sup>. Paroles aux échos fort déplaisants, paroles qui confessent un bien grand secret et laisse transparaître un bien grand rêve : vers quelle action de masse Paul Doncœur pensait-il entraîner ses auditoires portés à blanc ?

Je l'ai dit : du projet il ne précisa jamais les contours mais ils étaient en tout cas conçus d'une façon suffisamment claire pour que le jésuite tentât d'y gagner une jeunesse. L'inspiration de la voie à suivre lui vint semble-t-il au *Katholikentag* de 1923, premier grand rassemblement des catholiques allemands de l'après-guerre, où il rencontra Romano Guardini, l'un des responsables des Quickborn, branche confessionnelle des Wandervögel, éclosion libertaire de la jeunesse allemande à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, extraordinaire (parce qu'issu de la jeunesse) mouvement de réaction anti-urbaine et, d'une façon générale, antibourgeoise.

Paul Doncœur avait maintes fois dit son admiration pour « *les vertus naturelles du peuple allemand -il disait peut-être un peu trop de la RACE* »<sup>121</sup>). Cette admiration crût alors d'autant qu'il rencontrait des jeunes et des catholiques qui, du fait de leur nationalité, réunissaient en eux toutes les vertus. Sa décision fut prise aussi vite que le fut celle de Sevin lors du meeting de l'*Alexandra Palace* : il fallait acclimater l'expérience en France. Il

<sup>117</sup> R.P. Paul Doncœur : *Ce que j'ai appris à la guerre*, Éditions Mouton, 1927, in Pierre Mayoux *Paul Doncœur....*, op. cit., p. 221. Faudrait-il voir dans certains traits de cette critique une part.... d'autocritique ?

<sup>118</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>119</sup> D'après une remarque de Pie Duployé : *Non immemores*, in *Cahiers Sainte-Jehanne*, ibid. p. 231.

<sup>120</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, op. cit. p. 243.

<sup>121</sup> Ibid. p. 250.

proposa alors à Marcel Forestier de devenir le chef de ce nouveau Mouvement. Mais Forestier, Scout de France, travaillait alors avec Macédo à lancer la Route. Il refusa.

Paul Doncœur passa outre et, du bois Fumin, le lundi de Pâques 1924, il lança son appel aux « Cadets », en se référant immédiatement à ce qui se faisait au collège jésuite du Mongré où, « *aux grandes commémorations, depuis quatre ans, à la face de tous leurs camarades, de jeunes garçons, enrôlés volontairement dans cette avant-garde, la main tendue vers le monument de leurs aînés*<sup>122</sup>, *leur jurent fidélité et s'engagent par serment au Code d'Honneur où ils ont ramassé les leçons de leurs exemples* »<sup>123</sup>. Et d'exalter cette élite de purs héros adolescents : « *en voyant ces jeunes Français, robustes d'âme et de corps : voilà, écrivait Montherlant, les premiers morts de la guerre prochaine* »<sup>124</sup>. On ne lit pas ces lignes sans malaise... Pour possédé par une mystique du sacrifice que l'on fût, il était tout de même fort inquiétant de ne voir d'abord en ses jeunes disciples que des hommes voués à la mort par serment. Et même si Paul Doncœur, dans son enseignement, n'insista pas sur ce seul point, il est vrai cependant que celui-ci constitua le fond de son exigence : lorsque le jésuite disait engagement jusqu'à la mort, il le pensait vraiment. Or, et cela inquiète aussi, je vois mal ce qui pouvait tempérer cette sorte de fanatisme, puisque c'était au nom des plus hautes vertus chrétiennes, au premier rang desquelles l'Amour, que l'immolation de l'être devait être consentie. Au fond, le pur héros adolescent auquel rêve Doncœur tient plus du *bushi* nippon que du chevalier médiéval : si les codes d'honneur sont fort semblables, la manière de les vivre ne l'est pas. Le *bushido* est un impératif catégorique. Les règles chevaleresques sont plus souples, au moins dans leur mise en pratique, et tandis que le chevalier apparaît indépendant et frondeur, juste retenu par ses craintes métaphysiques, le *bushi* se présente tout entier tendu par la volonté de maîtrise de soi et notamment du corps qui est celle que le P. Doncœur attendait de ses Cadets : la chair « *principe de lâchetés, éveillée ou somnolente* », sera « *tenue durement en main* »<sup>125</sup>. Si tous les jeunes parvenaient ainsi à se tenir, « *les abstinences se feraient les toniques éducatrices de leur volonté, affirmeraient leur indépendance... Le bel effort du corps, outil parfait de l'esprit, les enchanterait.* »<sup>126</sup>

Au bout du chemin de l'ascèse nécessaire à l'apparition de ce nouveau type d'hommes, il y a bien sûr la consécration. Que les jeunes le suivent :

« *Avec quel ravissement entendraient-ils Saint Paul leur apprendre que, délivrés du paganisme, c'est à dire de toute idolâtrie et de toute servitude, les fils recouvreraient toutes les hardiesses princières.* »<sup>127</sup>

Mais le manifeste est avant tout un appel. Il est pensé pour frapper les esprits, il se doit d'être pressant :

« *L'élite elle-même, en général, ne connaîtra pas en ces pages de ce qui est. Elle témoignera cependant, cette élite, que voilà bien ce qui l'émeut, ce qu'elle espère, et, si Dieu le veut, ce qui sera.* »<sup>128</sup>

Le propos est bien ici de s'adresser à l'élite sociale du catholicisme, de lui proposer les moyens de sa reconquête du pays et de la renaissance d'une aristocratie véritable. Aussi, des routes des Provinces de France dont il aimait à faire revivre le passé aux flancs du

<sup>122</sup> Une table de marbre où étaient inscrits les noms des deux anciens élèves morts au combat.

<sup>123</sup> R.P. Paul Doncœur : *Cadets*, Art catholique, 1924, p. 18.

<sup>124</sup> Ibid.

<sup>125</sup> Ibid., p. 47. Sans commentaire...

<sup>126</sup> Ibid., p. 48.

<sup>127</sup> Ibid., p. 44.

<sup>128</sup> Ibid., p. 20.

Golgotha, des sentiers de montagnes aux places des villages où « ses » jeunes surent monter maints jeux scéniques avec succès, Paul Doncœur œuvra dans un sens, toujours le même : forger des jeunes hommes « *capables, à 17 ans, de faire ce serment de NE PAS VIEILLIR AVANT D'AVOIR CONQUIS LA FRANCE SUR LES BARBARES POUR LA RENDRE AU CHRIST.* »<sup>129</sup>

Mais il ne s'en tint pas aux Cadets, Mouvement d'ailleurs assez informel. S'il ne put convaincre Forestier de participer à son œuvre, Forestier en revanche, à l'instigation du P. Sevin et du chanoine Cornette<sup>130</sup>, sut le convaincre de devenir Aumônier Routier, on l'a vu. Outre qu'il se trouva d'emblée à l'unisson des jeunes au contact duquel il fut mis, et que les Routiers, mais aussi les jeunes Chefs et Cheftaines rencontrés au hasard des divers rassemblements lui fournirent des recrues de choix, il découvrit encore au sein du Mouvement des opportunités de faire passer des idées qui lui tenaient à cœur et qui concouraient au succès de sa démarche plus globale. C'est ainsi qu'il fut à l'origine de l'Alauda, chorale de Routiers parisiens que dirigea son ami Gustave Daumas, chorale qui essaima dans toute la France, aux airs et aux paroles des vieux chants populaires français que Paul Doncœur avait contribué à faire revivre grâce au recueil, le « Roland ». Il fut de même l'un des promoteurs des Comédiens-Routiers qui se développèrent sous la conduite de Léon Chancerel, un disciple de Jacques Copeau. Combien de jeunes Chefs furent formés à cette école de la simplicité et de la stylisation qui trancha si fort que la mièvrerie des premières productions Scoutes ?<sup>131</sup>. Il y aurait déjà une étude entière à mener sur les représentations initiales que suppose l'esthétique qui s'y élaborait... Esthétique à laquelle Paul Doncœur était particulièrement sensible surtout dans le domaine liturgique. Grâce à l'indult romain déjà mentionné, les Aumôniers Scouts disposèrent très vite du privilège de l'autel portable. Le P. Doncœur profita de cette facilité pour organiser de véritables scénographies liturgiques qui culminèrent au pèlerinage du Puy en 1942, j'y reviendrai dans le tome 2. Il sut ainsi transformer tous ceux qui l'accompagnaient de spectateurs en acteurs, user avec un art consommé de la grand scène de la nature et du passé : faire monter l'émotion avec la fatigue de la marche qui précède le plus souvent la célébration puis, in fine, amener à ce que l'on déposât le tout en offrande aux pieds du Christ et de son Père, devant qui on renouvelait l'engagement du baptême en se vouant corps et âme au combat de la Reconquête.

Certains ont dit qu'il était magicien. D'autres l'ont qualifié de manipulateur. Entre les deux termes il n'y a que la distance du jugement de valeur, car dans les deux cas le phénomène visé est identique. Le problème d'un tel homme est lié, au fond, aux personnalités qu'il approche : rencontre-t-il de fortes identités, il inspire. A-t-il affaire à des êtres plus fragiles : il subjugué. On le vit bien avec Cruziat comme avec Goutet, qui surent dépasser la forme pour atteindre l'esprit et, l'assimilant, en faire l'une des bases de leur propre cheminement. Mais l'enseignement du P. Doncœur n'était pas sans danger pour peu qu'on adhérât sans distance. Il devait être en revanche stimulant dès lors que l'on entendait

<sup>129</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, op. cit. p. 251. Frère Denys remarque à ce propos qu'il ne suivait plus Paul Doncœur dans de tels excès. Il est vrai que l'époque était elle aussi excessive, ne fût-ce que par ses hyperboles. Lors des journées nationales des Chefs à Dijon en décembre 1925, M<sup>gr</sup> Landrieux, évêque du lieu, ne déclarait-il pas :

« *Soyez des Guides pour la masse des perdus qui cherchent leur voie à tâtons dans la nuit.*

« *Soyez des entraîneurs pour la masse des timides qui ne savent que suivre et se laissent manœuvrer par les mauvais bergers.*

« *Soyez des Chefs pour ces masses ouvrières désemparées, aigries, qui ne savent plus, qui ne comprennent plus, qui ne voient plus d'où viennent les coups et qui s'en vont aux catastrophes (...). L'Église de France bataille. Il faut en être. C'est votre génération qui fera le redressement et qui aura la victoire.* » Cité par Paul Doncœur *La reconstruction spirituelle...* op. cit. p. 5.

<sup>130</sup> Encore que celui-ci ait semblé moins enthousiaste que Sevin. Peut-être redoutait-il d'introduire ce « marginal » dans son association. Le comportement ultérieur de ce dernier justifia ses craintes.

<sup>131</sup> A la rencontre du jeu scénique et du chant, les Frères Jacques, et dans le domaine du chant choral les Compagnons de la Chanson sont issus de cette double école.

ouvrir sa propre voie. Cela cependant n'allège en rien la responsabilité que Paul Doncœur, comme tout éducateur, dut assumer d'autant plus qu'il avait à n'en pas douter une claire conscience de son pouvoir de séduction et qu'il appréciait peu qu'on lui résistât ou qu'à une de ses convictions on opposât une autre. Elle est encore plus entière du fait qu'il était de ces gens qui croient que leur foi libère et qu'ils doivent convaincre au nom de leur révélation intérieure.

Le portrait est donc complexe, l'action aussi. C'est ce qui les rend importants. Paul Doncœur contribua très fortement à secouer le vieil édifice catholique à en renouveler les assises. Sa réflexion sur *L'Art et le Sacré*, sur la liturgie, sur l'exigence chrétienne, son attention à l'évangile, son souci de faire vivre la tradition au présent, tout cela pêle-mêle et d'autres traits de son apostolat chez les Cadets comme chez les Scouts, firent bouger les choses, ouvrirent des perspectives, éveillèrent des consciences, ranimèrent des enthousiasmes, suscitèrent des vocations<sup>132</sup>. Néanmoins, les raisons conjoncturelles qui le mobilisèrent, le cadre de ses représentations de la société réelle et de la société idéale dans lequel il s'inscrivit tout entier n'étaient pas aussi porteurs d'avenir que ses réalisations particulières, que le souffle qu'il fit passer. Il est des soleils qui illuminent. Il en est d'autres qui jettent dans l'obscurité parce qu'il aveuglent. Sans vouloir le hausser trop haut, on peut dire que Doncœur fit un peu de même, et s'il contribua à éclairer certains, il n'aida pas forcément d'autres à voir clair, sans que ceux-ci s'en rendissent compte et alors même qu'il disait le faire...

*« On le considérait volontiers comme un 'seigneur', même lorsqu'on ne faisait que l'entrevoir. (...) Était-ce (...) une attitude soutenue par un peu d'orgueil ? L'orgueil, nous en portons tous notre dose, et je n'ai pas à en juger. Mais il y avait en lui, jusque dans ses défauts, une grandeur naturelle dont la grâce de Dieu s'empara. »<sup>133</sup>*

Cette analyse du P. Carré ne concerne pas Paul Doncœur mais son disciple et ami Marcel Forestier. Néanmoins, comment, à travers celui-ci, ne pas d'abord voir celui-là ? Considérant que sa foi était aux fondements du monde, Paul Doncœur rêva sa vie durant d'une Cité céleste sur terre, dominée par une étroite mais pure société de Parfaits, phares de la foule. Ce qu'il voulait atteindre pour les meilleurs, il chercha à l'être en exemple : aristocrate de Dieu (c'est à dire saint, l'humilité en moins), ennobli par son Verbe autant que par son Être. Cela se hait, cela s'admire, cela ne peut laisser indifférent, marque profondément, durablement.

---

<sup>132</sup> Cela dit, je trouve excessive la formule de Philippe Laneyrie : « C'est en 1924, –l'année de la création de ses Cadets– que le P. Doncœur découvre véritablement le scoutisme. En quelques années, il s'en empare littéralement, et il s'empare de la méthode scout pour la transformer, d'aucuns diront : pour la transfigurer ; il fonde en quelque sorte, avec le P. Forestier [qui n'était encore que Marcel Forestier, et non Frère Denys, NDA] sa branche aînée, la Route, en y infusant la spiritualité et les pratiques des Cadets » op. cit. p. 136.

Même si Philippe Laneyrie, en note, remarque justement que Paul Doncœur ne fut pas le fondateur « administratif », cette remarque ne tempère guère son propos. Doncœur ne s'empara de la méthode scout pas plus qu'il ne la transforma à proprement parler : il n'en eut nul besoin. Ensuite, son apport est des plus minces au plan organisationnel et « structurant » : clan, cérémonial du Départ routier, uniforme, programme d'activité lui doivent fort peu. Enfin, n'oublions pas que l'essentiel de la méthode scout est alors ce qui s'applique aux douze -dix-sept ans.

Paul Doncœur fut d'abord et avant tout Aumônier du Centre Routier Jean du Plessis de Grénéadan, requis ailleurs par de multiples tâches, et dont le poids institutionnel et « médiatique » (dans la presse SdF) fut mince à l'intérieur du Mouvement.

Cependant Paul Doncœur fut un **inspireur** autant qu'un **animateur** au sens fort. Il est vrai qu'il contribua grandement à donner son sens à la Route des scouts catholiques autant que cet impalpable que l'on nomme le style. « Joueur de flûte », il fit passer le souffle sur un air inventé ailleurs, il l'interpréta magistralement, l'apprit à d'autres. En somme son importance se mesure en marge de l'appareil, en marge du scoutisme, en lui-même d'abord.

La difficulté de bien le situer tient donc, de mon point de vue, au fait que l'institution des SdF ne fut pour lui qu'une opportunité de plus pour exercer le magistère du Verbe, laissant d'ailleurs fort peu d'écrits touchant au scoutisme, s'en moquant et entendant faire école autrement.

<sup>133</sup> R.P. A.M. Carré, o.p., *Le Père Forestier et le Père Doncœur* in *Cahiers Paul Doncœur*, p. 14.

### 1.3.3. La relève des années Trente

Marcel Forestier avait seize ans d'écart avec Paul Doncœur ; il fut Scout, et dominicain sous le nom de Frère Denys ; il écrivit beaucoup (c'est l'un des grands bâtisseurs de représentation du Mouvement, que l'on rencontra souvent) et n'eut jamais le charisme de son « illustre » modèle. Mais il régna sur l'association pendant dix-neuf années sans beaucoup d'entraves. On reconnut aisément en lui la « race » des « seigneurs ». Une anecdote précisera d'emblée la filiation que l'on put établir entre lui et le P. Doncœur :

*« Après le premier chapitre des Coulpes, où les novices s'accusent publiquement de leurs manquements à la Règle, et reçoivent éventuellement les remarques de leurs frères, le Père Maître appela chez lui le Frère Denys : 'Eh bien, Frère Denys, ne trouvez-vous pas cette scène très belle ? -Non, mon Père, répondit-il en se redressant de toute sa taille, elle me scandalise. Le sire de Joinville nous rapporte que lorsque Saint Louis avait un reproche à faire à l'un des barons français, il le prenait à part, loin des autres'. Suffoqué, le Père Maître expliqua : 'Mais vos frères ne sont pas des barons français, et puis vous oubliez qu'ils sont assoiffés d'humiliation. -Ah ! rétorqua le Frère Denys, dans ce cas..' ; et il fit le geste de quelqu'un à qui cette soif d'humiliations avait jusque-là échappé.. »<sup>134</sup>*

Que dire de plus pour camper le personnage ?

Marcel Forestier naquit au Raincy en juin 1896, puis vint passer son enfance à Villemonble. Le Raincy était, à l'époque, une ville très bourgeoise aux villas lourdes et cossues dont les parcs avaient été taillés dans les vestiges de la forêt de Bondy qui couvrait encore l'escarpement bordant le plateau de Montfermeil. En contrebas, Villemonble, un peu moins huppé, coincé entre ce plateau et celui d'Avron, s'était développé autour d'un ancien relais de chasse devenu la mairie. Au début du siècle, ces deux agglomérations, à moins de dix kilomètres de Paris, composaient une banlieue paisible, presque campagnarde, traversée par la ligne Paris-Strasbourg des Chemins de fer de l'Est.

Dans cet environnement, l'éducation du jeune Marcel fut marquée par la religion (il était issu d'une famille très pieuse ; sa sœur, du reste, deviendra religieuse au début des années vingt) et le sport (ce fut un passionné de rugby<sup>135</sup>). Par ailleurs, scolarité sans histoire.

En 1915, il est mobilisé. Il a dix-neuf ans. Le choc de la vie des tranchées et des combats, la rencontre d'un aumônier dominicain, la lecture de la vie du P. Lacordaire l'amènent alors à préciser ses idées jusque là diffuses de vocation. Il deviendra Frère de saint Dominique. La rencontre avec le jésuite Doncœur, à la fin de la guerre, et la vive amitié qui les unit très vite, auraient pu le pousser à changer d'ordre. Il n'en est rien. Mais les difficultés pécuniaires de sa famille l'obligent, une fois démobilisé<sup>136</sup>, à repousser son projet. Il trouvera un emploi comme cadre d'industrie, et le conservera jusqu'en 1926.

Cependant, son souci de l'engagement le pousse à ne pas demeurer inactif. Villemonble était en quelque sorte la porte à côté de Noisy-le-Sec, où le P. Rigaux monte avec l'appui du P. Sevin la première troupe Scoute populaire et banlieusarde. Marcel Forestier entend parler de l'expérience et aussitôt, il s'enflamme : il fonde une troupe à Villemonble en 1922, dont il sera le premier Scoutmestre. Mais il n'en reste pas là, prend contact avec le Q.G., fait agréer sa troupe. Il est bien vite remarqué pour son dynamisme,

<sup>134</sup> Ibid. p. 5

<sup>135</sup> Marcel Forestier fut membre du Racing Club de France.

<sup>136</sup> L'officier d'artillerie Marcel Forestier a lui aussi reçu la Croix de Guerre.

son autorité naturelle. Dès ce moment, le jeune Marcel, qui assiste ainsi aux tout premiers pas de l'association, se sent plus proche du P. Sevin que du chanoine Cornette et de Macédo dont il apprécie pourtant le sens de l'organisation. Certainement fut-ce le caractère quelque peu mondain des troupes Saint-Louis de Saint-Honoré d'Eylau, dû en grande partie au milieu dans lequel évoluaient le chanoine, Macédo et les Coze qui l'amènèrent en 1952, dans *Scoutisme, route de liberté* à déplorer le caractère « aristocratique » que conférèrent au Mouvement ces premiers fédérateurs. Mais ici, il ne faut pas s'y tromper, « aristocratique » vise un certain milieu, un certain style, pas l'esprit. Or l'esprit est aristocratique, mais pour Forestier dans le bon sens du terme cette fois ; et celui qui cite sans se démontrer le sire de Joinville (une référence chère à Sevin) à son Père-Maître y adhère tout à fait.

Une fois encore, Cornette est du côté du siècle, même s'il introduit le « loup dans la bergerie » et ouvre les portes au grand vent qui dépoussière, alors que le jeune Forestier songe à une autre aristocratie, plus dépouillée, plus nerveuse, forgée aux fatigues de l'apostolat sur les chemins. Il tient de l'enseignement de Sevin aux « Cham » sa sensibilité « aux problèmes sociaux » tandis qu'il tient des contacts assez fréquents avec Doncœur une conception plus large des choses, un projet de conquête sociale sans doute plus ambitieux et plus « tendu » qu'il ne l'était chez Sevin, pédagogue des Chefs. Et puis il lit beaucoup et par lui-même, approfondit Maritain, alors aux confluences du thomisme et de l'Action française, échange avec le P. Sertillanges, médite sur les grandes conversions, sur Claudel, Péguy, Psichari surtout dont il fera un modèle<sup>137</sup>...

Toujours est-il que lorsqu'il s'agit de lancer l'expérience de la Route, en 1924-25, il est aux côtés de Macédo, l'un des Commissaire de Province adjoint, et le premier Chef Routier qui convainc Doncœur d'assurer l'aumônerie du centre routier de Paris. Il écrit déjà beaucoup, dans les revues du Mouvement comme à l'extérieur, et son avis compte.

Mais en 1926, les affaires de sa famille s'étant rétablies, il peut enfin réaliser son projet et entre au noviciat dominicain d'Amiens, où ses Scouts de la I<sup>ère</sup> Villemomble iront le voir à Pâques 1927<sup>138</sup>. Les liens avec le Scoutisme ne seront du reste jamais relâchés, sauf pendant ses années de formation.

En décembre 1930 il prononce sa Profession solennelle au Saulchoir de Kain en Belgique, et y est ordonné prêtre le 29 juillet 1931 en présence du P. Doncœur qui l'assiste au cours de sa première messe. Peu après, il revient à Paris, au couvent de Saint-Jacques, puis participe à la direction de la *Revue des jeunes* aux côtés de Robert Garric. Il y publiera dès 1934 des articles de réflexion sur le Scoutisme : *Le Scoutisme est-il fait pour tous ?*, *Le Scoutisme, pédagogie active*. Mais à cette date il a renoué à un niveau supérieur avec l'association et siège au comité directeur. Il n'occupe cependant pas le devant de la scène, c'est pourquoi est-ce un peu une surprise lorsque l'on apprend sa nomination au poste que vient de laisser vacant le décès du chanoine Cornette à l'automne 1936, et peu après qu'il eût été nommé prier du couvent Saint-Jacques.

---

<sup>137</sup> Il sera président des conférences Ernest Psichari et écrira de nombreux articles sur ce symbole de la réaction catholique contre le laïcisme triomphant que fut le petit-fils de Renan.

<sup>138</sup> *Le Scout de France*, juin 1927 n° 6, p. 11 : l'ambition qui accompagne la conscience que le novice de trente-deux ans a d'une autorité déjà bien affirmée perce dans l'écho, assez émouvant, de cette visite : « *Enfin le 'Chant des adieux', la bénédiction du révérend Père Maître, 'en attendant, dit Frère Denys, que ce soit moi' »*.



Marcel-Denys Forestier, o.p.

Pour achever de situer le personnage dans son époque et le rôle qu'il entendait y jouer, j'aimerais rappeler les circonstances dans lesquelles Frère Denys revint sur le devant de la scène Scoute, car elles sont significatives : ce fut au cours des journées nationales de 1933, en effet, qu'il intervint officiellement pour la première fois depuis 1926, mais mandaté par le chanoine Richaud, alors assesseur à l'Action catholique. A cette époque, les relations entre les Scouts de France, « chevaliers de l'Action catholique »<sup>139</sup> et l'Action catholique elle-même sont à leur zénith, ce que consacrera la participation de M<sup>gr</sup> Courbe, son secrétaire général, aux journées nationales Scoutes de 1934, au cours desquelles l'honneur du bilan positif fut précisément dévolu à Marcel Forestier. Ainsi, quoique l'abbé Richaud, ancien Aumônier scout comme le P. Lalande (qui devint aumônier général de l'A.C.J.F. en 1930), ait été la cheville ouvrière de cette bonne entente pour laquelle il prêcha dès 1927, Frère Denys y travailla aussi pour sa part et favorisa la concertation au moins jusqu'à la guerre.

Cela dit, cet intérêt pour l'Action catholique doit être compris dans le droit fil du mot d'ordre du Chef-Scout de Salins en 1932 : « *Soyez des conquérants* ». Dès la fondation du Mouvement, on est attentif, chez les Scouts de France, à cette question de la déchristianisation des milieux populaires. Et même si l'on y préfère être conquérant parmi les artisans du faubourg que chez les ouvriers des banlieues, on tente par d'assez fréquents rappels à l'ordre de ne pas enfermer le Scoutisme catholique dans un cercle bourgeois, autant par méfiance vis à vis de la « mentalité bourgeoise » que par soucis stratégique et tactique de ne pas être assimilé à une organisation de classe (nous verrons que le P.C.F. n'hésitera pas, quant à lui, à brandir l'accusation, non sans quelque justesse : à la veille de la guerre, les S.d.F. sont un Mouvement touchant majoritairement les couches « secondaires », comme on dit à l'époque : d'où les rappels à l'ordre et les injonctions à dépasser les « frilosités sociales »). Bref, les dirigeants Scouts de France se penchent avec une bienveillante ardeur sur la détresse religieuse morale de l'ouvrier. Mais de leurs belvédères... de représentations où il est encore question de brebis égarées par de mauvais bergers et qu'il faut ramener au bercail.

Où l'on revient, une fois de plus à cette ambiguïté : conscience (quelque limitée qu'elle fût alors) des problèmes sociaux, des difficultés voire des détresses, d'un côté ; non

<sup>139</sup> Formule de M<sup>gr</sup> Louis Dubois. Je reviendrai sur cette bonne entente.

traduction dans le champ politique encore tout occupé des rêves d'une société « naturelle » de type médiéval ou primitif, sans superstructures politiques, juste guidée par les « meilleurs » qui en seraient l'émanation, de l'autre. De ce canevas dont on ne va plus tarder à préciser les motifs, participent bien, avec leurs sensibilités propres, Sevin, Cornette, Doncœur et Forestier, Macédo ou Coze, Salins ou Lafont.

Joseph Lafont est le troisième et dernier Chef-Scout qu'ait compté le Mouvement des Scouts de France. C'est aussi le premier à ne pas porter un patronyme nobiliaire, mais le fait n'a guère d'importance : œil vif, nez busqué, petite moustache, portant beau, le général Lafont, qui fait partie de ces officiers généraux qui enseignèrent à l'école de guerre, ami intime de Salins et de Philippe Pétain, est un homme tout à fait convaincu de son appartenance à l'Élite, de la noblesse et de la nécessité de son service au plus haut niveau, et ce n'est pas un hasard si Michel Rigal, dont on verra qu'il était peu suspect d'opinions conservatrices, après avoir rendu hommage à sa droiture et à son humilité (« *j'ai rarement vu d'hommes avoir aussi bonnement le sens de ses limites* »<sup>140</sup>) ; après avoir salué la foi « *du centurion de l'Évangile* »<sup>141</sup> ; après avoir rappelé son humour, sa politesse « *exquise* », le qualifie de « *parfait gentilhomme* »<sup>142</sup>.



Le général Joseph Lafont

Mais si son rôle a été des plus importants pendant l'occupation, ses interventions furent, de 1936 à 1940, d'une certaine discrétion. Tout au plus trouve-t-on quelques sorties contre la dénatalité, la civilisation de la cigarette et du cinéma, de la grève et de l'alcoolisme (donc de la décadence), contre la presse, quelques pointes xénophobes et l'expression d'une admiration naïve de la robuste jeunesse allemande (au moment de Munich) qui le mettent tout à fait au diapason du Q.G. Si le chanoine Cornette eut, en la personne de Marcel Forestier, un successeur à la personnalité et aux orientations déjà fortement marquées et qui tranchèrent sur son tempérament diplomate, avec le général Lafont, en revanche, c'est la continuité de Guyot de Salins qui triomphe.

*Scouting for boys*, en 1908, est un appel que lance Robert Baden-Powell à la mobilisation générale de toutes les jeunes énergies pour la préservation et, si possible,

<sup>140</sup> *Le Chef*, mars 1961 n° 356. Michel Rigal *Un Chef et un chrétien, hommage au général Lafont à l'occasion de son décès*. p. 13.

<sup>141</sup> Ibid.

<sup>142</sup> Ibid.

l'épanouissement total de la grandeur impériale du Royaume-Uni, dans le cadre d'institutions politiques, religieuses et sociales qu'il s'agit non de remettre en cause mais de revitaliser. Le côté manifeste du message rencontre l'attente de la jeunesse britannique que la méthode qui doit accomplir cette « mobilisation » séduit tout à fait.

Mais le message du Scoutisme britannique et de son étonnant succès d'avant-guerre a aussi un « contenu latent », un enseignement qui dépasse les frontières de la civilisation anglo-saxonne : grâce à sa proposition, un homme d'ordre au sein d'une société guettée par la sclérose, peut-être, mais que rien n'a « brisé » (puisqu'elle est même parvenue à concilier modernité et tradition en assagissant par « contrat » les forces centrifuges de sa réforme religieuse et de sa révolution socio-politique), cet homme d'ordre, donc, est parvenu à galvaniser toute une jeunesse en menant à bien un projet éducatif concourant à faire triompher une certaine représentation du monde tel qu'il devait être selon lui.

Ce qu'un tel homme est parvenu à faire, d'autres, en transposant les objectifs tout en conservant l'essentiel de la démarche et sa logique, ne pouvaient-ils y parvenir aussi pour le compte de leur propre idéal ou de leur propre foi ? Telle est la question que beaucoup se posèrent, notamment en France, en comprenant le sens caché de la réussite du général britannique.

Ne se rendirent-ils pas compte en effet qu'une jeunesse était à prendre et que quelqu'un venait de produire un bon appât ?

Ceux des prêtres catholiques qui firent ce constat capital (sans eux, les laïcs pratiquant gagnés au Scoutisme eussent été aussi isolés que Georges Bertier) surent dépasser les apparences sur lesquels les intégristes et les sommets d'une Hiérarchie raidie sur la défensive se crispèrent. Influences franc-maçonniques, protestantes, modernistes ou libérales ? Épouvantails : une méthode est ce qu'on en fait. Le chanoine Cornette sut le répéter sans relâche. Le P. Sevin fournit des arguments de poids.

Ces prêtres pionniers et même visionnaires, ceux de leurs confrères et des laïcs qui les entourèrent alors étaient-ils des révolutionnaires ? Quant au projet qu'ils poursuivaient, ils ne l'étaient pas plus que ceux qui les dénonçaient au Saint-Siège ou s'opposaient à eux. C'est-à-dire qu'ils ne l'étaient pas du tout, contrairement à la légende dorée. Et pourtant, un fossé les séparait des intégristes et des ultra-conservateurs : la lucidité et l'intense détermination. Tandis que ceux-ci s'épuisaient en combats d'arrière-garde et se discréditaient par des manœuvres plus que douteuses, ceux-là rencontraient l'attente diffuse, informelle de nombreux jeunes et, attentifs à la **manière** dont on avait procédé Outre-Manche, savaient trouver les images et le ton juste pour rallier ces mêmes jeunes à un projet qu'au fond intégristes et conservateurs n'auraient pas renié.

Observons-les, ces grands-prêtres et des grands-maîtres du Scoutisme catholique d'entre-deux-guerres. Ils sont tous issus de familles nobles ou aisées vivant sur des valeurs aristocratiques, communiant en un même rejet de la République bourgeoise, libérale et anticléricale, unis par un réel amour de la Patrie qui est en fait un attachement viscéral (et désespéré ?) à leurs racines. S'ils avaient vécu cent ans plus tôt, on aurait pu les ranger dans le camp des partisans de l'Ancien Régime. En 1820, ils eussent été divinement surpris. Ce sont, risquons le mot, des réactionnaires.

Seulement les années soixante *et sq.* se sont tellement gargarisées de ce terme qu'il a fini par être privé de toute signification. D'autant que depuis la Monarchie de Juillet, on en usait déjà n'importe comment. Or s'il ne s'agit pas de réhabiliter la réalité qu'il recouvre (ce ne serait guère le lieu), il faut bien lui rendre sens si l'on veut se faire comprendre en

l'employant. Serait réactionnaire qui se montrerait partisan d'un retour vers un état culturel, politique et social antérieur : soit. Le réactionnaire n'est pas pour autant un vieillard gâteux ni un crétin congénital ni (encore moins même) un petit homme à mèche et moustache brunes. Il est des réactionnaires aveuglés par leurs rejets. Il en est d'autres qui trouvent dans leur conviction les moyens de leurs fins. « *On ne comprend que ce qu'on refuse* » comme le remarque Régis Debray à propos de Balzac.

Les promoteurs du Scoutisme catholique, monarchistes déclarés ou apôtres soucieux d'abord de la misère d'un peuple déchristianisé par la République (selon eux) furent de ceux-là : des réactionnaires lucides qui, sur la conviction que le passé tissait l'avenir au nom d'une certaine lecture de l'évangile, se jetèrent dans la mêlée pour tenter de convaincre les fils des sacrifiés de Verdun et du Chemin-des-Dames que la « Femme-sans-tête », selon le mot méprisant de Maurras, faisait fausse route, et qu'il fallait renverser le cours des choses.

Seulement, si un éducateur sait (ou devrait savoir) ce vers quoi tend son acte d'éduquer, il ne connaît pas ni ne connaîtra jamais l'effet de cette éducation, mêlée à une situation historique et à une situation personnelle données (qui elles aussi éduquent), sur celle, celui ou ceux qui, enfants ou adolescents, lui ont été confiés par la nature ou la société. Il se peut même que l'éducateur, pris par la dynamique de son action dans son époque, soit amené à se rééduquer... et à changer sa prémisse.

C'est ce qui advint aux éducateurs Scouts, au corpus de leurs représentations, à leur projet, bref, au Mouvement tout entier dont le trouble, face à cette mutation, s'exprima de plus en plus librement au cours des années cinquante.

Essayer de saisir, dans le détail des questions et des débats quasi-quotidiens, comment un système de représentations va évoluer (parfois du fait des mêmes hommes qui adhéraient hier absolument) et va devenir autre (tout aussi hostile au libéralisme, mais cette fois réconciliée avec la modernité, gagnée à la démocratie et préférant la foi à la religion), tel est l'objet de ce travail. Cela a, je l'avoue, quelque chose de fascinant, tant que je découvre des filiations souterraines inattendues à des choses qu'avec la naïveté du Louveteau puis, plus tard, du Pionnier, j'imaginai n'avoir jamais changé que sous mes yeux (sans que je compris toujours bien pourquoi). Il est vrai qu'ayant été formée par la fin des années soixante (qui maniait les catégorisations hermétiques avec tant d'aisance) il se pourrait que toute une génération n'en finît pas de prendre conscience, en profondeur, que tout ne s'arrête pas à un jugement sommaire scellé d'un mot ; que, par exemple, l'équation **scout = fasciste**, qui abuse encore tant, ne rend compte d'aucune réalité significative et qu'elle exige d'être oubliée pour que l'on parvienne à en comprendre l'origine ; d'étranges renversements de positionnement au sein d'une société sont par ailleurs possibles, qui témoignent avec force de l'effort constant que font êtres et communautés pour s'adapter à un réel changeant en fonction de leurs raisons d'exister<sup>143</sup>.

C'est précisément cet effort, ce qui le tendit, ce qu'il produisit de représentations, interfaces sujets / monde (sujets dans leur inconnaissable et multiple complexité ; monde dans son inconnaissable globalité ; interfaces : expression la plus directement perceptible de l'Histoire du choc permanent de ces deux dimensions ?), C'est donc cet effort qu'il convient maintenant d'aborder.

---

<sup>143</sup> J'ai conscience de formuler des banalités. On finit par savoir que rien n'est « si simple qu'il n'y paraît » lorsque l'on aborde les opinions, les croyances, la façon dont on se représente son époque et ce qu'on a envie d'y faire ou de n'y faire pas. Tout cela procède du « bon sens ». Mais essayer de démontrer le mécanisme, au moins de décrire le processus, relève d'autre chose et rend tangible ce qui ne reste souvent qu'une abstraction. Il ne m'est pas apparu déplacé d'exprimer le trouble que l'on ressent à ce genre d'expérience.





## 2. L'Ordre et la société

### 2.1. Du désordre social et de la Cité de Dieu

Aux fondements de la démarche des pionniers du Scoutisme catholique, on trouve, avant même tout souci positif, une virulente allergie. Allergie à la République laïque, on l'a déjà dit, mais plus profondément encore allergie au monde né des différents « séismes » qui se succédèrent à partir du XV<sup>e</sup> siècle : grand schisme, découverte du Nouveau Monde, révolution copernicienne et ses conséquences (fin de la représentation de l'univers comme cosmos clos et naissance de la philosophie du sujet), Réforme, essor vertigineux et sans précédent du capitalisme marchand, éclatement des anciennes structures politiques, éclosion du siècle des lumières, naissance de la science, émergence de la démocratie... Ces vagues de fond constituèrent pour les clercs français un tout haïssable qui aboutit à la Révolution de 1789, symbole honni dont la mémoire collective du clergé conservera intact le souvenir<sup>144</sup>.

Le XIX<sup>e</sup> siècle ne réalisera pas l'idéal d'ecclésiastiques traumatisés par une première séparation de l'Église d'avec l'État, la vente de ses biens, la persécution de ses membres réfractaires au serment. Mais enfin, c'était une accalmie et, de la Restauration au Second Empire et de là jusqu'au début de la III<sup>e</sup> République, l'Église de France put croire qu'en dépit de l'évolution économique et sociale, elle avait retrouvé la place prééminente qui était, selon elle, naturellement la sienne. Les « crimes » de 1901 à 1905 lui firent l'effet d'un fer rouge sur une plaie mal cicatrisée. Ce qui équivalait pour elle à une seconde Révolution réactualisa alors brusquement toutes ses anciennes hantises. Se retournant sur son passé, nombre de ses intellectuels affirmèrent alors que le Moyen-Age, qu'incarrait particulièrement Jeanne d'Arc, avait été l'âge d'or et que son déclin venait de ce que l'on avait peu à peu abandonné ses valeurs.



Jeanne d'Arc sous Compiègne

<sup>144</sup> Jacques Maritain mène une analyse très proche :

« Le mal dont souffrent les temps modernes est avant tout un mal de l'intelligence ; il a commencé par l'intelligence, il a gagné maintenant jusqu'aux racines de l'intelligence. Quoi d'étonnant si le monde nous apparaît comme envahi par les ténèbres. 'Si oculus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.'

(...)

« Ici la responsabilité des philosophes est immense. Au XVI<sup>e</sup> siècle, et surtout au temps de Descartes, tandis que se brisent les hiérarchies intérieures des vertus de la raison, la philosophie se séparant de la théologie pour revendiquer le titre de science suprême, et du même coup la science mathématique du monde sensible et de ses phénomènes prenant le pas sur la métaphysique, l'intelligence humaine commence à faire profession d'indépendance à l'égard de Dieu et à l'égard de l'Être ». Jacques Maritain, *Le Docteur angélique*, Paul Hartmann éditeur, 1929 p. 195.

Une telle position se soutint d'autant plus aisément qu'elle se trouva portée par un vaste mouvement international de reviviscence des vertus médiévales, comme si l'Occident, pris de vertige au vu des bouleversements en cours, s'était soudain cherché des racines dans le passé lointain. Bref, des catholiques de plus en plus nombreux se mirent à rêver d'un « retour en Chrétienté » et parmi eux Georges Goyau, qui en analysa les raisons :

*« Montalembert jadis, en une phrase célèbre, opposait aux fils des Croisés les fils de Voltaire. Encore aujourd'hui, devant la jeunesse, deux idéaux paraissent en présence, l'idéal de chevalerie et l'idéal de laïcisme. Dans la Chrétienté du Moyen-Age, le serment du chevalier, ratifié par les rites liturgiques, unifiait au service de Dieu, au service des faibles, au service des pauvres, les énergies de l'âme et du corps : de par ce serment, toute la vie du chevalier, toutes ses aspirations, tous ses efforts, étaient subordonnés à sa responsabilité d'ouvrier de l'évangile. (...) Tout au contraire, dans notre société moderne, le laïcisme, fond des âmes, multiplie les démarcations : libre à Dieu d'y trouver quelque refuge égaré. »<sup>145</sup>*

Les travaux de Georges Duby, notamment *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* ont montré depuis que cette synergie n'alla pas de soi. Georges Goyau reconstruit donc l'histoire : les chevaliers furent loin d'être des modèles de vertu, et l'on ne saurait oublier du reste que la chevalerie naquit du souci des clercs de mettre un peu d'ordre dans l'anarchie féodale, de ramener la paix. Mais sur ce point l'analyse de Goyau vise juste : l'horizon spirituel et culturel médiéval était bel et bien entièrement occupé par l'Église, quel que fût le degré de vertu des hommes du temps.

C'est à cette prééminence, perdue depuis, qu'il songe lorsqu'il utilise le mot démarcation : l'unité originelle (et idéale) du corps social a été rompue. L'homme, en se posant avec Descartes comme sujet apte à fonder lui-même en lui-même la légitimité de sa parole propre, en en inférant une liberté foncière, a brisé l'ordre naturel sensément issu de la divine volonté.

*« L'Église, poursuit Georges Goyau, au temps de la chevalerie, régnait, au nom même [de] sa juridiction morale, sur l'homme tout entier. Elle voulait régir le muscle en même temps qu'elle régissait l'âme ; ou, pour mieux dire, elle soumettait le muscle à l'âme, et l'âme du Christ. (...) L'évêque, en consacrant à Dieu le bras du chevalier, signifiait à la force humaine qu'elle n'était qu'un moyen dont l'usage devait être réglé par des fins morales supérieures, et que les plus beaux faits d'armes n'avaient de valeur et de légitimité que dans la mesure où ils se subordonnaient aux exigences de la justice et s'inséraient ainsi dans l'histoire même du plan divin, comme d'authentiques épisodes de la collaboration humaine à l'œuvre de Dieu. »<sup>146</sup>*

Texte vraiment fondateur que celui-ci, qui met en perspective toute la démarche ultérieure du Scoutisme catholique. Il fait d'emblée le départ entre ce en quoi on espère encore, et ce qui est inacceptable dans l'époque. Bien sûr, la République laïque est haïe, mais on sent bien, à lire ce texte, que le mal est jugé plus profond, qu'il s'insinue avec l'apparition des horloges qui segmentent le temps, avec l'extension du prêt à intérêt, qui monnaie le temps, avec l'aurore du règne de l'argent qui nécessairement tronçonne et étalonne aux fins d'échange ce qui devrait demeurer intouché dans son inconnaissable unité, attribut de Dieu. Pour ceux qui adhéraient encore, au fond d'eux-mêmes, à cette archaïque représentation du monde, on comprend que la République ait été un mal, plus comme régime consacrant le triomphe de l'argent-roi et de la liberté que comme

<sup>145</sup> Georges Goyau, préface à R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme, étude documentaire et applications*, Spes, 1924, VIII.

<sup>146</sup> Ibid., IX.

démocratie. Certes, la démocratie est maintes fois dénoncée, j'y reviendrai. Mais par amalgame. Ce qui est essentiellement visé, c'est le libéralisme, sous toutes ses formes.

Le Scoutisme catholique, comme Ordre, repose sur cette assise :

« *Froissart dit quelque part que les 'eScoutes' –ainsi que l'on disait au Moyen-Age– étaient 'des hommes de dévouement qu'on envoyait aux avant-postes –aux postes d'écoute– et dont la mission était à la fois d'éclairer la marche d'une troupe et de se sacrifier au besoin pour le salut de tous'. Texte éminemment précieux : car il semble nous inviter à restituer au Scoutisme ses véritables origines nationales et religieuses.* »<sup>147</sup>

Inutile d'insister sur le parallèle évident entre les Éclaireurs de Baden-Powell et les EScoutes de Georges Goyau : c'est par cette notion « d'avant-garde » que Scoutisme britannique et Scoutisme catholique français participent de la même pensée d'ensemble. **Mais** l'Éclaireur de B.P., c'est avant tout le “*frontiersman*”, l'homme de la frontière, le colon, tandis que le Scout catholique français, c'est d'abord le chevalier. A « *origines nationales et religieuses* » différentes, « mythes » directeurs différents. Certes, on l'a vu, le “*knight*” est présent dans *Scouting for boys*, mais il est loin de jouer le premier rôle. Au contraire, chez les Scouts de France, le colonial est évoqué mais c'est le chevalier qui finit pas primer.



Aussi, sans jamais négliger son passé colonial, insista-t-on toujours davantage sur la gentilhommerie du général de Salins, comme on insista sur celle du général de Maud'huy ou du comte de Kergorlay auquel on rendit hommage en ces termes : « *Gentilhomme, chevalier, Scout, par conséquent* »<sup>148</sup>. La noblesse des premiers Chefs Scouts de France fut précieuse : elle permit entre autre de conforter la légitimité de l'esprit chevaleresque du Mouvement par celle de la « race » ou du « sang ». A cet égard ces hommes furent des symboles vivants. Non seulement ils incarnaient un certain état d'esprit face aux institutions

<sup>147</sup> Ibid.

<sup>148</sup> *Scout*, mars 1937, n° 77, p. 105.

en place, mais encore ils faisaient le lien, par leur ascendance, avec cette Chrétienté médiévale dont l'unité, intacte sous la tutelle de l'Église, était révéralée<sup>149</sup>.

### 2.1.1. Une société pervertie

De cette prémisses découlent tout naturellement les critiques qui vont s'abattre sur la société d'abord, et non par priorité sur son organisation politique. Pour les premiers dirigeants Scouts, la République, la démocratie ne sont que des conséquences de l'application du concept de liberté ; ce sont des artefacts. La Chrétienté, elle, n'avait pas d'organisation « politique ». Une et sanctifiée dans et par l'Église, elle était un corps organique, une entité « naturelle » avec sa tête et son cœur, son âme, ses bras et ses jambes... La fonction politique s'y résolvait dans la fonction dirigeante, émanation en quelque sorte du fonctionnement « vital » auquel participaient tous les membres... en synergie. Bref, excroissance artificielle, la politique n'est condamnée qu'à l'occasion. D'ailleurs « on ne fait pas de politique » chez les Scouts de France, et pour cause : ce serait reconnaître qu'un irrémédiable pas a été franchi. C'est pourquoi seule la perversion sociale, qui explique cette autre perversion qu'est la politique, doit être d'abord montrée du doigt.

Quoi de moins surprenant, dès lors, que l'on s'attaquât en premier à l'« égoïsme » ? Égoïsme, manifestation la plus spectaculaire du mal social, conséquence immédiate de la revendication de la liberté individuelle, et qui s'épanouit, avec le mot (7)<sup>150</sup> qui en désigne la réalité, dans la « fatale » seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Saignée à blanc » par la Grande Guerre, la société française allait-elle en être purifiée ? Hélas, il semble bien que non, et dès 1921, Jacques Sevin avec la complicité du chansonnier dinannais Théodore Botrel, fait pleurer la Vierge sur l'époque dans un mélodramatique chant de veillée : *L'Étoile qui pleure*<sup>151</sup> :

« Hélas ! Au jour d'aujourd'hui  
« Le monde est si perverti  
« Qu'elle pâlit à toute heure  
« L'étoile née de la larme de Marie  
« A chaque nouveau forfait  
« Elle tremble et on dirait  
« Qu'elle pleure !  
« Petit gars, cher petit gars  
« Que jamais son doux éclat  
« Pour vos péchés ne se voile.  
« Laissez-la vous éclairer,  
« Ne faites jamais pleurer  
« Cette étoile ! »

Les exemples de telles dénonciations abondent. Prenons-en quelques-uns au hasard : 1927, le dominicain Réginald Héret, animateur du patronage Saint-Thomas-d'Aquin du Havre, Aumônier diocésain des Scouts de France et membre du comité directeur :

« Nous sommes bien déçus : c'est une médiocrité universelle, une indifférence tranquille, et un goût de jouir insolent qui s'étale partout, de Deauville à Biarritz,

<sup>149</sup> Cette analyse permet de mieux comprendre ce qui attira l'aristocratie vers le scoutisme catholique : oniriquement au moins, elle y retrouvait son ancien statut.

<sup>150</sup> Apparu en 1755 selon Pierre Grimal, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, 1932.

<sup>151</sup> Renard Noir (ps. Jacques Sevin), *Les Chants de la route et du camp*, 1921, strophe IV. Dans ce chant, une larme de Marie se transforme en étoile.

d'Annecy à Cauterets. Notre jeunesse ? Elle est au cinéma, au dancing, au stade. Appelez-la pour des tâches de dévouement, elle vous répondra par des mots cyniques. »<sup>152</sup>

Triste constat, en effet, qui va se préciser :

« 1°) Affreuse confusion des idées. Tout s'écrit, s'imprime, se lit, sans qu'on accepte le contrôle de l'Église. (...) »

« 2°) Licéité effrénée des mœurs. Même dans nos milieux catholiques, que nous sommes éloignés de la délicatesse de la pureté chrétienne ! »<sup>153</sup>

1934 ? Même écho chez le chanoine Cornette, qui préface l'ouvrage d'un autre dominicain, le P. Hyacinthe Maréchal (dont le titre : *Scouts de France et Ordre chrétien* est significatif) : pour le chanoine, le Grand Mal, c'est « l'égoïsme individuel ou collectif, le manque de loyauté, l'absence de franchise dans les rapports sociaux, l'appétit effréné de jouissance, qui ne semble ne connaître d'autre loi que le plaisir brutal, le désordre moral fruit d'un matérialisme grossier. »<sup>154</sup>



L'une des premières planches d'Hergé, publiée dans *Scout*, illustre l'opposition entre le mode de vie "V.P." (pour "Visage pâle", non-scout : univers "bourgeois" d'un garçon gominé, front fuyant, triste et anémié par le luxe) et le mode de vie B.P. (pour Baden-Powell, scout, pour garçon simple, robuste et joyeux).

Quelle Babylone moderne la France était-elle donc devenue ! Deux ans plus tard, M<sup>gr</sup> Bruno de Solages dans la conclusion de sa fameuse conférence aux Journées nationales de 1934, *Philosophie du Scoutisme*, enfoncera le clou :

<sup>152</sup> R.P. Réginald Héret, o.p., *La première retraite des Aumôniers scouts*, Association des Scouts de France, 1927, p. 14.

<sup>153</sup> Ibid., p. 15.

<sup>154</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Scouts de France et Ordre chrétien*, Éditions de la Revue des Jeunes, Desclées de Brouwer, 1934, p. 10.

« Notre civilisation se meurt d'égoïsme, de ce que chacun ne pense qu'à jouir, à se gêner le moins possible et à n'être prêt que pour jouir. »<sup>155</sup>



M<sup>gr</sup> Bruno de Solages dans *Scout*

Quatre années encore, et c'est Munich. Cette fois, dans *Consignes d'alerte*, le P. Forestier rassemble tous les griefs que les dirigeants S.d.F. ont accumulés contre l'époque en un véritable réquisitoire :

« L'existence de notre pays n'a été à ce point menacée qu'à cause de nos fautes, de nos lâchetés et nos abandons. Si Dieu a dû intervenir, c'est que nous avons accumulé les raisons d'être faibles et menacés. Et ce n'est pas glorieux pour nous.

« Cinquante ans de laïcisme et d'individualisme ont dépeuplé la France. Trois millions d'étrangers témoignent sur notre sol de la pénurie des bras français.

« (...)

« Et par (sic) comble, aux Français peu nombreux, on a prêché une morale de facilité et de paresse. Alors qu'il eut fallu travailler double, on s'est croisé les bras, on a flâné, on a fraudé.

« Les loisirs mal compris ont renforcé la tyrannie des 'bistrots'. Dans un village, le tiers et souvent la moitié des boutiques sont des boutiques-à-boire. Non content d'avoir stérilisé la race, on la laisse s'anémier et s'avilir aux comptoirs.

« La seule grève bienfaisante serait celle des buveurs. (...)

« Enfin, à ce peuple trop peu nombreux, on a enseigné la crainte du sacrifice. »<sup>156</sup>

Quelques mois plus tard, il résumait le tout en une formule qui bouclait la boucle :

« Ce qui détruit lentement notre pays, c'est avant tout l'égoïsme aux multiples visages qui déchaîne l'irréligion. »<sup>157</sup>

De ces quelques illustrations choisies parmi tant d'autres, se dégage le premier élément, simple, d'une représentation complexe de l'homme et du monde : l'homme a été créé libre ; lorsqu'il choisit librement d'assujettir sa liberté aux lois divines (conscience de son souverain bien) il se libère : lorsqu'il libère sa liberté du respect des lois divines et du magistère de l'Église, il s'aliène et s'avilit.

A ce premier élément s'ajoute un autre, beaucoup moins cohérent et donc plus délicat à cerner, mais sans doute aussi important et qui s'y trouve lié.

<sup>155</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, *Philosophie du Scoutisme*, Association des Scouts de France, 1934, p. 12.

<sup>156</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, o.p., *Consignes d'alerte* in *Le Chef*, novembre 1938, n° 157, p. 611-612.

<sup>157</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, o.p., *Le Chef*, février 1939, n° 160, p. 68.

« *Autour de vous*, écrit Paul Doncoeur en 1926, *s'entassent les ouvriers fatigués de leur journée, dont le regard est sans éclats parce qu'après les laideurs de l'usine, ils songent aux horreurs du taudis ou du boueux lotissement ; quelques petites femmes au visage mat et violacé de poudre, que le rouge n'arrive pas à animer, dévorent quelque livre au papier sale, tristement symbolique ; des jeunes gens, au parler gras et traînant des faubourgs, qui rient et plaisantent, n'égaient pas le dégoût qui pèse autour de vous.* »<sup>158</sup>

Ce texte exprime moins le mépris de la « vulgarité » du peuple que le rejet des « produits » d'une certaine civilisation industrielle et urbaine qu'exprime aussi M<sup>gr</sup> de Solages :

« *Nos contemporains étouffent dans une vie mécanique pleine de fumées et d'erreurs. Par vous, chaque jour, un peu plus d'air pur et de lumière leur viendront des bois et du grand ciel de Dieu.* »<sup>159</sup>

Or, derrière le métro et son peuple laid et las, derrière la ville, l'usine et leurs fumées, au-delà des bistrotts, des dancings et au cinéma, qu'y a-t-il donc, sinon ce système économique qui révolutionna les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et acheva le système rural multi-séculaire au sein duquel la Chrétienté était éclose ? Ira-t-on jusqu'à en prendre conscience et à joindre l'horreur du capitalisme à celle du « laxisme » libéral ?

Pas tout à fait, et c'est là toute l'ambiguïté de la position du Mouvement dans son ensemble qui, en publiant dans *Le Chef* de mars 1933 la déclaration du comité archiépiscopal de l'Action catholique française (et en y adhérant sans réserve) épousait étroitement celle de l'Église de France, établie à partir des deux immortelles encycliques : *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno* :

« *L'Église enseigne :*

« *-Que le capital est légitime dans son principe.*

« *-Qu'il est une des formes légitimes de la propriété privée.*

« *-Qu'il est avec le travail, l'agent normal de la production et de la prospérité.*

« *-Qu'il peut même légitimement se développer, mais aux conditions suivantes :*

« *1°) Que ce développement ne se fera que par des moyens honnêtes ;*

« *2°) Que ce développement n'arrivera pas au point où la possession trop grande des biens par un petit nombre de capitalistes mettrait la population ouvrière 'dans un état de misère imméritée' ;*

« *3°) Que ces immenses possessions entre les mains d'un petit nombre de possédants ne mettront pas à la libre Disposition d'hommes sans mandat non seulement toute la vie économique d'un pays, mais encore, par voie de conséquence, sa vie politique toute entière, entendue au sens général de ce mot, et, à plus forte raison, qu'elles ne mettront pas dans cet état anormal plusieurs nations ou l'humanité elle-même. Le développement illimité du capitalisme dans ces conditions amènerait inévitablement ce désordre. Oui, ce serait la subordination de la vie politique, intellectuelle, morale, nationale et même internationale à des intérêts privés d'ordre purement matériel. Ce serait le renversement de l'ordre.*

« *Elle proclame que le capitalisme légitime serait celui qui, en évitant les excès indiqués, aurait le souci :*

<sup>158</sup> R.P. Paul Doncoeur *La reconstruction spirituelle du pays*, Éditions La Hutte, 1926, p. 10.

<sup>159</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, op. cit., p. 12.

« a) De faire réaliser à la propriété privée sous quelques formes qu'elle se présente, sa FONCTION SOCIALE, qui est de faire servir au bien de tous les possessions personnelles.

« b) De faire réaliser au capital cette fonction exprimée par le mot PATRON une sorte d'AUTORITÉ PATERNELLE, qui d'une part reconnaît aux travailleurs tous les droits qu'exige leur collaboration, et de l'autre créerait autour du groupement professionnel une atmosphère vraiment familiale dans laquelle, tout en respectant la hiérarchie du travail, patrons et ouvriers vivraient comme des frères. »<sup>160</sup>

Ainsi, cet extrait d'une déclaration plus longue dit « oui » au principe du capitalisme qui n'est donc pas compris comme l'origine de la dégradation de la société traditionnelle. Et pourtant... Le « mais », la réserve qu'on y apporte est d'une taille telle qu'elle revient à en refuser (implicitement) la logique interne du développement.

En effet le comité archiépiscopal a perçu ce qui, de son point de vue, constitue un danger : la possibilité d'un développement et d'une concentration considérables ouvertes par la libre concurrence et la libre entreprise. La puissance d'un homme sans mandat (de l'Église) qui contrôlerait directement ou non les leviers de cette économie est, elle aussi, bien vue et dénoncée. Dénonciation qui prend tout son sens dans le contexte historique de l'époque, mais qui demeure voilée, ambiguë.

C'est que l'acuité du comité (et celle des dirigeants Scouts de France qui adhèrent à son analyse ?) cède devant ce que l'on peut considérer comme son angélisme. Comment nommer autrement cette attitude consistant à admettre un système économique (dont la dynamique est l'accumulation et le rendement maximal du capital), à condition qu'il se tempérât lui-même ? Cela revenait à le légitimer sous réserve qu'il ne fût pas ce que sa logique profonde le poussait à être ! De sorte que ce capitalisme où la propriété privée doit jouer un rôle de redistribution, où les chefs d'entreprises doivent exercer *paternellement* leur autorité, où une « atmosphère vraiment familiale doit régner entre les acteurs sociaux, prend des allures nettement corporatistes rappelant cette époque où la moindre boutique (...) était un centre d'amitié. (...) Il s'agissait bien pour le vendeur de gagner de l'argent ou plus exactement de gagner sa vie, mais il y avait avec le goût du métier une serviabilité qui était l'aspect social de la charité. »<sup>161</sup> Une fois de plus, c'est le Moyen-Age édénique qui se profile :

« Ces heureux résultats, le capitalisme moderne ne les obtiendra qu['](...) en réprimant ses excès et en remettant la propriété et le capital dans l'ordre où Dieu et l'intérêt de tous le veulent. »<sup>162</sup>

Cet ordre qui n'aurait jamais dû être remis en cause...

Finalement, le Scoutisme, suivant en cela l'Action catholique et l'Église de France, parvint, tout en ne rejetant pas les fondements de l'ordre établi, à stigmatiser les « tares » qu'il produisait pourtant, et à se prononcer en faveur d'un ordre nouveau en ne demandant au présent qu'à « réprimer ses excès ». Joli tour de force ! A terme cependant, l'incohérence d'une telle position risquait de la rendre intenable. Comment ne s'en aperçut-on pas ?

<sup>160</sup> *Le Chef*, mars 1933, n° 101, p. 196-197.

<sup>161</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Chef*, février 1941, n° 178, p. 8.

<sup>162</sup> *Le Chef*, mars 1933, ibid.

C'est qu'elle était masquée par une certitude : rendue à sa dimension divine, revenue au giron de l'Église, la société, par la juste conscience de chacun de ses membres, se trouverait du coup en mesure de dépasser ses faiblesses, la foi, l'espérance et la charité valant tous les programmes de réforme. Qu'importaient des institutions contingentes ? *L'ordre*, compris comme ordonnancement social, *c'est la loi de Dieu régnant parmi les hommes* déclare Pierre Delsuc<sup>163</sup>, qui semble reprendre la conclusion de la déclaration du comité archiépiscopal, et aboutit avec la définition suivante de Loup Blanc (Lucien Goualle : « *Chrétienté, réalisation dans la cité de l'esprit de l'évangile, vie sociale basée sur les enseignements du maître, voici une illustration de l'esprit de chrétienté.* »<sup>164</sup>

Ce constat ambigu dressé à propos d'un monde représenté sous de bien sombres aspects appelle donc autre chose, une représentation idéale qui en serait comme le contretype positif dont on a vu se dessiner les premiers contours au travers des critiques émises.

### 2.1.2. Civitas Dei

La société idéale, c'est la Cité de Dieu sur terre, rêvée d'une façon aussi candide qu'instructive par le P. Héret dans son introduction au livre de son confrère le P. Maréchal :

« *Il y aura naturellement beaucoup d'arbres, et parmi les beaux espaces de verdure fleuries, (...) de jolies maisons claires et ensoleillées. Il n'y aura pas de dancing, et les cinémas que nous garderons n'auront pas d'affiches effrontées et seront intéressants. On verra partout des enfants rieurs ; à la fraîcheur sauvage de leur santé, ils montreront bien qu'ils sont autant de Louveteaux et de Jeannettes. (...) Ce serait la cité harmonieuse que rêva Péguy : 'Les sauvages diront que ce jardin n'est pas grand et qu'il n'est pas profond. Mais moi je sais, dit Dieu, que rien n'est grand comme l'ordre et que rien n'est profond comme le labour français.'* »<sup>165</sup>

Belle vision bucolique, voire paradisiaque, où nulle cheminée d'usine ne fume, où l'on croit voir ces projections de films édifiants sous les arbres en fleurs ! La citation de Péguy, cependant, oriente cette représentation quelque peu puérile dans une direction plus précise.

Évoquant le labour français, Péguy introduit du même coup la dimension nationale de la communauté chrétienne dont on rêve : il ne s'agit pas, bien au contraire on s'en doute, de refouler la « noble » histoire de la « fille aînée de l'Église », d'autant moins que :

« *C'est Dieu aussi qui a fait les patries, écrit l'abbé André Sevin (un homonyme de Jacques Sevin, sans parenté avec lui), et le Christ lui-même a été, non seulement par sa naissance, mais par une prédilection manifeste, l'homme d'un pays. Avant d'être citoyen du monde, le Scout est fils de France.* »<sup>166</sup>

Dans la même veine, Georges Tisserand, un proche de Jacques Sevin, membre de la commission de formation des Chefs au moment où il écrit, brossant un portrait de la France, rappelle :

« (...) *que c'est une personne morale de tout premier plan, que c'est le pays des croisades et de Jeanne d'Arc, champion des justes causes, où se réalisa l'Union Sacrée, où eurent lieu les deux batailles de la Marne et celles de Verdun et que, citant Paul*

<sup>163</sup> Pierre Delsuc, *Patrouilles en action*, Éditions de la Hutte, librairie des Scouts de France, 1940, p. 15.

<sup>164</sup> Loup Blanc (Lucien Goualle), *Scout*, septembre 1936 n° 65, p. 398.

<sup>165</sup> R.P. Réginald Héret, o.p., introduction à R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Ordre scout et ordre chrétien*, op. cit., p. 13.

<sup>166</sup> André, abbé Sevin, *Réflexions sur le Scoutisme*, Collection Scoute. Librairie Gabriel Enault, 1930, p. 17.

Reynaud, elle est la France de cent millions d'habitants 'dont le secret est d'être une mère généreuse, et de ne distinguer entre ses enfants que par le mérite et les talents'  
167 »<sup>168</sup>

La conception de l'idéale Cité de Dieu s'étend (surtout après 1930) à tous les endroits où la France est présente car, comme l'écrit l'abbé Jean Giraudet, Aumônier de la branche Scouts, les colonies sont : « *colonies de France et de Chrétienté* », ce qui l'amène à saluer d'un vibrant hommage ceux qui travaillent à l'édification de « *l'Ordre, que nous avons fait promesse de maintenir, nous, Scouts de France* :

« *Et pour vous, missionnaires et colons, soldats et fonctionnaires, témoignage de notre admiration et de notre envie... Car vous êtes heureux, pionniers d'un nouveau monde, conquérants, créateurs de royaumes, organisateurs de villes, traceurs de route, découvreurs de pistes, bâtisseurs d'églises, semeurs de chrétientés, messagers de l'Amour du Christ, vous qui avez fait de votre vie quelque chose de grand, de pas banal, d'aventureux et de noble !* »<sup>169</sup>

Illustrant cet article, où les colons sont d'abord des créateurs de royaumes (rêve d'Hubert Lyautey) une photo... du krak des chevaliers. Tout un symbole ! Croisade, ordre, chevalerie : les Français d'outremer, bâtisseurs d'une Plus Grande France et donc d'une Plus Grande Chrétienté, se doivent de demeurer fidèles à la tradition de ces autres bâtisseurs du XII<sup>e</sup> siècle que furent... les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui laissèrent ces monuments... « immortels ».

La représentation de la Chrétienté attendue se confond donc avec celle d'une France mystique, rayonnant sur ses possessions extérieures, mais d'abord enracinée dans sa terre et ses Provinces.



<sup>167</sup> Paul Reynaud à l'inauguration de l'exposition coloniale de 1931, cité par Georges Tisserand, op. cit., p. 23. Ces fortes paroles durent éveiller plus d'un écho outremer...

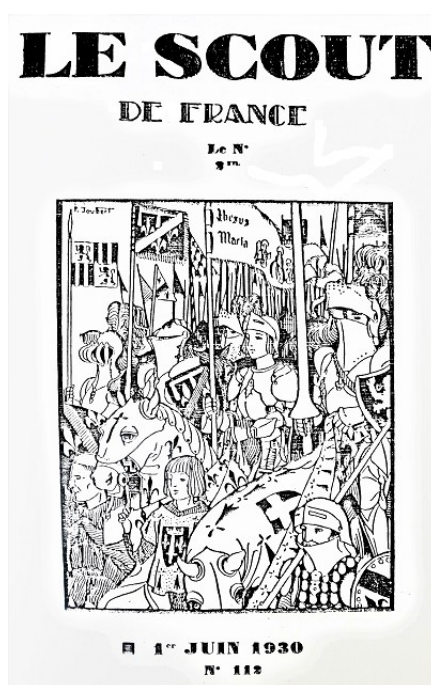
<sup>168</sup> Georges Tisserand, *Le service du soldat*, Spes, 1931, p. 23.

<sup>169</sup> R.P. Jean Giraudet, *Colonies de France et de Chrétienté*, *Scout*, juin 1936, n° 58, p. 225-227.

Les retrouvailles avec ces vieilles terres de France sont exaltées dès 1920 par les « hymnes » Scouts à la nature et qui sont toujours célébrées vingt ans plus tard. A l'automne 1939, pour pallier le manque de bras, des unités Scoutes furent mobilisées, et Jean du Rostu, en évoquant dans *Études* les Scouts moissonneurs, rappelle que c'est du contact avec la terre que renaît le sentiment national, préfigurant la Révolution nationale :

« C'est avant tout dans la terre ou sous la terre que l'on défend une patrie, parce qu'une patrie c'est d'abord un morceau de la terre ; sans aucun doute, de leurs 'permissions agricoles' les Scouts moissonneurs seront donc devenus plus français. »<sup>170</sup>

Enracinée dans sa terre, la Chrétienté de France, la *Civitas Dei Francorumque*, doit l'être encore dans son passé. Passé spirituel d'abord, tel qu'il s'incarne en saint Louis et en Jeanne d'Arc, quintessences de l'esprit qui anime les dirigeants Scouts. On comprendra que, lien vivant entre ce passé magnifié et le présent qui doit en vivre, la tradition ait été considérée comme la colonne vertébrale du monde à reconstruire : « Quand on a compris, à l'âge d'homme, que le progrès est continuité, on demande au passé de comprendre le présent, même et surtout quand on a l'ambition de le transformer, et quand on ne croit pas qu'être de son temps, c'est tout accepter. A plus forte raison, une vie chrétienne ne pourrait-elle se couper de la tradition vivante qui est sa règle. Cette tradition substantielle est indépendante, il est vrai, des us et coutumes par où s'exprimait jadis l'esprit chrétien. Mais pour que revive ce plein esprit de foi que notre monde souffre d'avoir perdu, il est bon de retourner en Chrétienté. Redire les paroles, refaire les gestes de nos pères, ce sera retrouver leur âme, en nous plongeant en climat chrétien » écrit le P. Jean Rimaud, alors simple Aumônier scout, à propos du livre de Paul Doncœur *Retours en Chrétienté*<sup>171</sup>.



Française mais soucieuse du monde, ancrée dans sa terre comme dans son passé, cherchant dans le respect de ses traditions la vérité de son présent, la représentation de la

<sup>170</sup> Jean du Rostu, *Les Scouts moissonneurs*, *Études*, 1939, L. 241, p. 40.

<sup>171</sup> R.P. Jean Rimaud, s.j., *Le livre du mois : Retours en Chrétienté. Naissance, mariage et mort du chrétien*, par Paul Doncœur », in *Le Chef*, mars 1933, n° 101, p. 246.

société idéale dessine les contours d'une communauté exigeante. Si, selon Pierre Delsuc : « *L'homme est mis sur la terre pour servir ; servir la communauté française (...) c'est une attitude fière et hardie. La seule qui tienne compte loyalement et intelligemment de la France véritable, de cette race vigoureuse et obstinée de petits propriétaires paysans, de ces villages groupés autour de l'église.* »<sup>172</sup> La notion de communauté est donc tout à fait essentielle à la représentation de la société idéale. Communauté « naturelle », cela va de soi, dont la cellule de base est la famille, et qui, de village en village, au rythme des vallons, selon le caprice des fleuves et des accidents naturels, se compose en Provinces fédérées par l'histoire et soudées par une commune foi.

C'est sans doute sur le point de l'attachement aux communautés naturelles forgées par l'Histoire de France que le Scoutisme est le plus proche de Maurras, encore que, comme le montre René Rémond à propos du maître de l'Action française :

« *Ce classique a moins de motifs d'aimer le Moyen-Age que les romantiques de la Restauration. Leur prédilection ne s'adresse pas aux mêmes périodes : la monarchie idéale, Maurras la voit moins sous les traits de la royauté tutélaire de saint Louis ou de la paternelle administration du bon roi Henri, que dans l'éclat et la pompe du Roi-Soleil.* »<sup>173</sup>

Certes les dirigeants S.d.F. se rapprochent plus, sur ce point, de la sensibilité des romantiques de la Restauration que de Maurras, mais une fois dépassée la question de l'époque de référence, l'importance accordée aux provinces est aussi grande chez les Scouts que chez le dirigeant de l'Action française, et participe d'un souci commun.

L'importance accordée aux communautés « naturelles » que sont les Provinces se traduit du reste dans les divisions administratives de la Fédération puis de l'Association des Scouts de France : les troupes unies aux meutes et aux clans forment un groupe, plusieurs groupes constituent un district, plusieurs districts une Province qui a son blason (l'héraldique joue du reste un grand rôle, en liaison avec la chevalerie). Mais d'une façon moins bureaucratique, l'intérêt porté aux Provinces et à leur histoire ne se relâcha pas : le baron Jacques de Noirmont, commissaire de la Province d'Aquitaine et aux publications de 1930 jusqu'à sa mort en 1932, sut fort bien, dans une série d'articles intitulés *Scoutisme et intellectualité*<sup>174</sup>, articuler activités de camp et découverte des trésors architecturaux et historiques locaux, préfigurant d'une manière assez frappante la pédagogie dite active de l'Histoire appelée « éveil », mais le faisant avec beaucoup d'intelligence et de finesse en dépit de certains préjugés. Dans le même esprit, *Scout*, consacra plusieurs de ses numéros, comme celui de novembre 1935, aux différentes Provinces, en publiant des contes souvent hérités d'une tradition médiévale. Du reste, quelle meilleure façon de lier le souci de la tradition et le désir d'arrimer les Scouts à l'« atmosphère » (plus qu'à la réalité) d'une Province, que de rassembler contes et légendes pour en tirer, par exemple, les éléments d'un spectacle autour du feu de camp ?

Qualifiée géographiquement, historiquement (ô combien !), hagiographiquement et spirituellement, la société idéale l'est aussi, et ce dernier point complétera l'esquisse, « physiologiquement ». La représentation, en effet, tissée d'éléments empruntés (ou prêtés) au Moyen-Age, a besoin d'un modèle « fonctionnel » après que son « identité » a été amplement définie. C'est tout naturellement la métaphore médiévale du « corps social » qui est retenue pour décrire le fonctionnement de la cité idéale, corps où, je l'ai

<sup>172</sup> Pierre Delsuc, op. cit., p. 12-13.

<sup>173</sup> René Rémond, *Les droites en France*, Éditions Aubier-Montaigne, 1982, p. 175.

<sup>174</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Scoutisme et intellectualité*, *Le Chef*, janvier 1928, n° 49, p. 30-53 et mars 1928, n° 51, p. 112-116.

déjà souligné, tête, cœur et âme, membres supérieurs et inférieurs (chacun à sa place, notons-le) concourent au bien-être général de leurs façons particulières. Des sous-représentations en sont induites : celle du « chef », « *caput* », la tête ; celle de l'obéissance quasi-réflexe des « inférieurs » dont le rôle est de répondre à la fonction dirigeante. L'accent est toujours mis sur la nécessité d'une solidarité « organique », qualificatif dont les connotations renvoient à l'ordre naturel voulu par Dieu, et qui ne laisse aucune place à l'« individualisme » voltairien...

Il n'est guère étonnant qu'avec une telle représentation de la société idéale, les dirigeants Scouts aient sans cesse prêché pour une « *concordia ordinum* » très proche de la notion cicéronienne (on verra du reste que la référence à Rome n'est pas négligée dès que l'on parle d'ordre). Là encore les exemples abondent : tous les pédagogues se plaisent à analyser le fonctionnement de la Patrouille ou le rôle de la Bonne Action (B.A.) pour montrer comment, par ces moyens méthodiques, on initie le Scout à la fraternité, à la solidarité nécessaire. Mais c'est le P. Forestier, lors des Journées nationales de 1936, tenues à Marseille et consacrées à *Scoutisme et Cité*, qui, s'appuyant largement sur l'orthodoxie badenpowellienne, exprime la nécessité de cet accord entre classes, conséquence des conceptions précédemment évoquées :

*« C'est pourtant en 1912 que Baden-Powell faisait part aux futurs Scoutmestres de préoccupations sociales, dont la vigueur n'a sans doute échappé que parce qu'elles étaient trop avancées pour leur temps.*

*« Les patrons, écrivait-il, n'ont en général aucune idée de l'intérêt matériel qu'il y a à laisser dire un mot à l'employé quand il s'agit de régler les conditions du travail, et de l'erreur manifeste qu'il y a à ne le traiter que comme une unité économique.<sup>175</sup>*

*« Qui ne reconnaît pas là, en puissance, les fameux conseils d'usines, fruits des revendications ouvrières de juin dernier ? Et n'est-on pas en droit de penser que si les classes dirigeantes avaient entendu la parole de Baden-Powell et réalisé ce qu'il considérait comme un progrès social nécessaire, tout aurait pu être fait dans la sécurité, la confiance mutuelle, au lieu de l'être dans une atmosphère de guerre civile ?<sup>176</sup>*

*« Les luttes de classes, écrivait encore Baden-Powell, naissent de ce que chacun ne voit que sa propre situation, et ne sympathise pas avec celle des autres. Les grèves et les lock-out sont fréquemment le résultat de l'égoïsme.*

*« Dans bien des cas les patrons n'ont pu comprendre qu'un homme qui travaille dur devrait, en toute justice, obtenir une part des biens de ce monde, en retour de ses*

<sup>175</sup> Soixante-quinze ans plus tard, faut-il s'étonner que la prise de conscience n'ait guère progressé ? La récente remise en cause de lois sociales montre que le blocage subsiste alors que nous sommes loin de mesures révolutionnaires...

<sup>176</sup> Sur une possible concorde, notons le total aveuglement du P. Forestier. Mais peut-être que la parole de Baden-Powell sur ce point fut occultée par une réalité qui n'échappa pas au P. Sevin qui, après avoir rappelé que « *La Middland [C°] offrait à sir (sic) Baden-Powell un énorme immeuble à Cambden Town, à condition qu'il l'utilisât pour transformer en Scouts les 700 commis du service de livraison* », remarque : « *Les chefs d'industrie, les grands commerçants qui ont des places vacantes dans leurs bureaux ou leurs ateliers donnent fréquemment la préférence aux candidats munis d'un brevet scout (...). A Birmingham, les principales usines ont affiché dans leurs ateliers le texte de la loi Scoute, jugeant qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'inspirer aux ouvriers le loyalisme envers les patrons. (...) La célèbre firme British Thompson-Houston possède la 'V° Rugby' (...). Une grande majorité de Troupes sont donc maintenant rattachées (...) à des grandes entreprises industrielles. Les enfants de (...) ces usines sont embrigadés en patrouilles, parfois même ils demeurent habituellement en uniforme et les employés de la maison ajoutent à leurs fonctions celles de scoutmestre. Depuis lors, l'esprit de ces établissements n'a fait que gagner (...). La pratique de la loi scoute crée une atmosphère de loyalisme et de paix sociale.* » R.P. Jacques Sevin, *Le Scoutisme...*, op. cit., p. 193-195.

Il conclut : « *Est-il exagéré de dire que le Scoutisme est l'une des barrières que la Grande-Bretagne ait à opposer au socialisme, et que si le Mouvement eût été lancé vingt ans plus tôt, l'Angleterre n'en serait peut-être pas où elle en est ? Le titre de Baronnet, et la Grande Croix de l'Ordre de Victoria conférés à Baden-Powell, comme fondateur du Mouvement scout, prouvent bien qu'on partage en haut lieu cette manière de voir* ». R.P. Jacques Sevin, *ibid.*, p. 197.

On ne saurait être plus clair. D'où la très problématique image de Baden-Powell « réformateur social ». Tout dépend ici de ce que l'on met derrière le terme, et ce par quoi il est orienté.

*efforts, et ne devrait pas être condamné à une perpétuelle servitude uniquement pour assurer un certain profit aux actionnaires. »<sup>177</sup>*

Par contre :

*« L'ouvrier doit reconnaître que sans le capital il n'y aurait pas de travail sur une vaste échelle et qu'il ne peut y avoir de capital si les actionnaires n'ont pas quelques compensations pour les risques qu'ils courent en souscrivant » !*

*« Et voici la justification d'une rémunération normale du travail et d'un intérêt versé au capital proportionnellement au risque. Il serait facile d'insérer ici un commentaire de 'Quadragésimo Anno'. Loin de nous écarter du Scoutisme, ce serait le développer et l'enrichir dans la ligue propre où l'a engagé son fondateur. »<sup>178</sup>*

Et Frère Denys de conclure :

*« La vie Scoute crée, disions nous, un tempérament social. Elle lutte directement contre l'égoïsme qu'est la lutte des classes. Si nous sommes obligés de tenir compte de l'existence des classes, nous ne pouvons accepter la lutte des classes. Le Scoute est le frère de tout autre Scout. Dans nos rallies, nous avons appris à fraterniser quelles que soient nos origines. Nous savons que les hommes ne sont que médiocrement séparés par les différences d'argent, s'ils vivent d'un même idéal, s'enchantent des mêmes activités, participent aux mêmes mœurs. »<sup>179</sup>*

Ce long extrait résume bien à lui seul toutes les contradictions de la représentation de la société vue par le Scoutisme catholique. En tout premier lieu, on retrouve la même ambiguïté soulignée dans l'analyse des conceptions purement économiques : on est conscient des inégalités, mais on n'en tire pas tous les enseignements. Plus exactement, on les interprète comme une conséquence du mal (individuel) d'égoïsme, qu'une rééducation de la jeunesse seule est capable de guérir par la reviviscence de l' « esprit social ».

### **2.1.3. L'impérieuse nécessité de « l'esprit » ou du « sens » social**

Parmi les préjugés que j'ai pu rencontrer à propos du Scoutisme des débuts (même auprès de l'actuel encadrement de base), se rencontre souvent l'idée que l'association n'avait alors aucune préoccupation sociale, quand elle n'avait, d'une certaine façon, que cela en tête. Ce contresens est cependant aisé à expliquer. En dépit de réalisations spectaculaires en milieu ouvrier (le milieu artisanal ou boutiquier étant bien mieux « couvert »), comme l'attestent les rapports sur le groupe pionnier du Creusot, sur ceux de Jarny, des quartiers des Épinettes et de la Roquette à Paris, rapports lus aux Journées nationales 1934 tenues à Toulouse sur le thème des relations avec le milieu social, les S.d.F. s'enracinèrent surtout en milieu bourgeois et petit-bourgeois. On confondit ainsi recrutement et objectifs.

Il n'est, de plus, pas impossible (mais on passe là un domaine différent de celui que j'aborde : la pratique) que l'autonomie poussée des branches à partir de 1929, officialisée en 32, ait davantage spécialisé chaque âge : à l'âge scout la formation des aptitudes, la formation du sens du collectif étant laissée à la seule dynamique de Patrouille ; à l'âge routier l'ouverture sur le monde réel, avec enquêtes sur le terrain, expériences de vie, etc. Notons néanmoins que jusqu'en 1940 en tout cas, si les pratiques étaient différentes, la communion au même souci social restait totale d'une branche à l'autre. Et s'il y eut hiatus

<sup>177</sup> Constat judicieux qui confortera aux yeux des dirigeants le rôle éducatif du Scoutisme, le but étant, dans cette optique, de susciter le « sens social ».

<sup>178</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme école de formation sociale* in *Le Chef*, avril 1937, n° 142, p. 256-257.

<sup>179</sup> Ibid., p. 258.

entre les intentions et leur mise en œuvre, il ne fallut pas incriminer le manque de bonne volonté : ce sujet, de 1920 à 1940, est encore plus présent dans les ouvrages et les revues que les autres, et la nécessité d'un engagement social plus poussé rappelé très souvent et avec fermeté.

Dès 1922, Jacques Sevin en témoigne :

« *Le Scoutmestre digne de ce nom saura, par des dialogues vivants, des analogies prises sur place, dans la nature, des remarques lancées au bon moment, faire comprendre à ses garçons quels sont les 'terrains' où ils doivent donner l'exemple, et les préparer, sans toujours le dire, à travailler excellemment, soit dans les œuvres catholiques soit dans les syndicats chrétiens, soit dans les conseils nationaux (...). Pourquoi tels ou tels ne seraient-ils pas dans les patronages, à leurs moments de loisirs, les entraîneurs, les dévoués, les apôtres ? Les dizainiers de la Propagation de la Foi ou de la Croisade des enfants, les chefs de l'œuvre de Presse ?* »<sup>180</sup>

L'année suivante, le P. Rigaux, de l'Action populaire, renchérit :

« *Dans les conditions de la vie présente, qui ne changeront pas de sitôt, deux larges champs d'action s'offrent aux caractères qui veulent servir : le terrain social, le terrain civique.*

« *Par terrain 'social', j'entends surtout l'activité des 'institutions sociales' caractérisées par le trilogue : syndicalisme, coopération, mutualité.*

« *Le développement considérable du syndicalisme après la guerre, l'essor de la 'Confédération française des Travailleurs Chrétiens' pour les salariés, l'effort des élites des patrons chrétiens pour la restauration<sup>181</sup> des principes moraux dans le gouvernement des chambres patronales, et aussi le mot d'ordre des Chefs spirituels, des Papes notamment : cette importance primordiale du groupement corporatif à esprit chrétien nous oblige strictement à orienter d'abord de ce côté l'appétit de service et de dévouement de nos grands Scouts.*<sup>182</sup>

« *Il faudra donc que chaque Scoutmestre forme sur ce point la mentalité de sa troupe et veille en temps voulu à ce que chacun s'inscrive à une section syndicale de sa profession, non comme amateur mais comme membre sérieux, décidé à aider ses camarades, à les guider, à les entraîner.* »<sup>183</sup>

Or, contrairement à une autre idée reçue, cet esprit là ne se démentit pas dans les années trente, bien au contraire, et le départ du P. Sevin ne marqua pas dans ce domaine une date significative. Le P. Forestier, en conseiller très écouté puis en tant qu'Aumônier général, veillera à entretenir la flamme avec un soin jaloux, et rares sont ses interventions où il ne rappelle pas, d'une façon peut-être plus déclamatoire que le P. Sevin, la nécessité d'être, selon la formule de M<sup>gr</sup> Verdier : « *chevaliers de l'Action catholique* » ou, selon le général de Salins : des « *conquérants* », ce qui dans la bouche d'un vieux colonial, sonne infiniment mieux, en effet, que des « *apôtres* ».

<sup>180</sup> R.P. Jacques Sevin, *Scoutisme et vie sociale* in *Le Chef*, août 1922, n° 6, p. 91.

<sup>181</sup> Le choix de ce terme est significatif.

<sup>182</sup> La Route n'existe pas encore.

<sup>183</sup> Le Vieux Castor (ps. R.P. Rigaux) : *Initiation sociale : des Scouts ? Pour quoi ?* in *Le Chef*, mars avril 1923, n° 14-15, p. 193.

S'adressant, dans un ouvrage composé sous forme de lettres didactiques en style direct, à des Chefs<sup>184</sup> ou à de grands Scouts, l'abbé Marot, Aumônier scout et curé d'une paroisse populaire, n'écrit-il pas en 1938 :

*« Je me rappelle avoir insisté, autrefois, à un meeting de jeunes. Il y en avait de toutes sortes. Les jocistes y étaient particulièrement nombreux. Le Vieux Loup [A. Cornette] était venu avec quelques Aumôniers et quelques Scouts. J'ai regretté ton absence. Tu y aurais appris les difficultés que rencontrent les jeunes frères dans leur vie de travail.*

*« Ces difficultés, les jeunes les exposaient eux-mêmes. (...) Cela t'est facile, à toi, d'observer le 9<sup>e</sup> article. Pour eux, c'est tout un problème d'être honnête, quand la 'gratte', la gabegie, le 'coulage' sont dans leur milieu un usage général et qu'ils ont à peine le nécessaire.*

*« C'est facile aussi de bien accomplir sa tâche et de ne 'rien faire à moitié' quand on est lycéen (...). Mais c'est plus difficile quand on est, à 13 ans, un petit manœuvre déjà broyé par l'usine anonyme, rudoyé par ses chefs, ou par des aînés, brimé par des égaux, livré à des besognes fatigantes, de ne pas détester un travail accablant et sans horizon.*

*« S'ils avaient encore quelque soutien ! »<sup>185</sup>*

En 1938 comme en 1922 ou 23, bien des Aumôniers et le Q.G. sont donc très attentifs à la détresse sociale, et l'on voit du reste mal, compte-tenu des liens essentiels entre représentations sociales et spiritualité, indissolublement unis dans la notion de Chrétienté, pourquoi il en aurait été autrement.

Il existe d'ailleurs une troisième idée reçue concernant la position de l'association vis-à-vis de la question religieuse et sociale, qui par ses implications est en liaison étroite avec ce qui précède : celle consistant à faire accroire les mauvaises relations entre les S.d.F. et l'Action catholique en général, et l'Association catholique de la jeunesse en particulier. Une fois encore est nécessaire la distinction entre des intentions, ou projets, conçus à partir d'une représentation globale, et des comportements locaux.

Sur le plan représentatif en effet (d'autres diraient ici doctrinal), on a vu le Scoutisme catholique adhérer sans hésitations à la déclaration du comité archiépiscopal, parce que, depuis les messages pontificaux de 1922 à 1925 et au-delà, il s'est senti et a été de fait « mandaté » pour son action. Sa fidélité aux encycliques « sociales » est, d'autre part, sans failles. Même après l'implantation de la J.O.C. dans la banlieue parisienne par l'abbé Guérin et Georges Quiclet en 1927, ses relations avec l'Action catholique et son extension jeunesse sont en principe excellentes : non seulement elles se veulent ainsi, mais il semble bien qu'elles le soient. Les comptes-rendus des congrès et manifestations diverses sont assez fréquents et très élogieux. C'est le cas par exemple à propos des journées A.C.J.F. de Metz en 1926. Ces bonnes relations seront du reste confortées par le passage du P. Lalande, Aumônier scout, à l'aumônerie générale de l'A.C.J.F. en 1930.

La question fut un peu plus épineuse vis-à-vis des patronages, du moins dans les premières années. Le Scoutisme en effet put être perçu comme une concurrence directe, quand ce ne furent pas les dirigeants Scouts qui craignirent, dans certains cas, l'absorption. Il fut bien vite évident qu'entre le propos des S.d.F., reformer une élite chrétienne au

<sup>184</sup> René Marot (Aumônier scout, curé de N.D. de la Paix à Suresnes), *A toi, Scout !*, collection La Croix potencée, Alsatia, 1938. En introduisant le livre, le chanoine Henri Pradel, directeur de l'École Massillon, note à ce propos : « J'applaudis à la littérature que fait naître leur [les S.d.F.] Mouvement : elle a le sens pédagogique, l'allure jeune et conquérante, le ton direct, la note chrétienne et... la brièveté (pas toujours !) », p. 7.

<sup>185</sup> René, abbé Marot, op. cit., p. 94.

service d'une représentation de la Chrétienté à reconquérir, et celui des patronages qui visaient surtout l'apostolat par l'animation de masse, existait une différence suffisante pour que les relations fussent bonnes. Néanmoins, la création du Mouvement Cœurs vaillants/Âmes vaillantes par le P. Gaston Courtois (un Fils de la Charité proche de l'abbé Guérin), dans l'esprit du journal fondé vraiment en 1929, mais avec un schéma d'organisation et une méthode fortement inspirés du Scoutisme, montrera en 1936-37 qu'il existait au sein du clergé d'Action catholique comme chez les laïcs des différences de sensibilité, non sur l'objectif à atteindre, le retour en Chrétienté, mais sur les moyens (apostolat ou formation ?).

Et encore n'est-ce pas si clair. Il paraît plus probable que par suite d'une certaine incapacité à définir avec clarté une stratégie pour ses mouvements de jeunes, l'Église de France ait nourri entre eux plus d'un quiproquo. Car c'est de quiproquo qu'il faut parler dans les années trente. Quiproquo qui se dissimula longtemps à cause (et c'est le paradoxe) de l'excellence des relations que le 27 mars 1933, dans son rapport religieux de l'année 1932, le chanoine Cornette devait consacrer :

*« Le 17 janvier 1921, S. Em. le Cardinal Dubois baptisait en ces termes le Scoutisme catholique en définissant son but :*

*« Le but des Scouts de France, disait-il, est de faire revivre par une discipline appropriée aux conditions de la société actuelle, l'idéale si chrétien et si français de la Chevalerie. »*

*« L'année suivante, le Souverain Pontife, Sa Sainteté Pie XI, à la demande du Cardinal Archevêque de Paris, consacrait notre Mouvement et, précisant les conditions apostoliques de son action chevaleresque, ajoutait :*

*« Ce faisant, il contribuera à ce que notre (sic, pour votre) vaillant Pays réalise, dans l'avenir comme dans le passé, la noble devise de vos ancêtres : 'Gesta dei per francos' »*

*« (...)*

*« Cet idéal de Chevalerie, nous ne pouvions mieux le réaliser qu'au sein de l'Action Catholique, dans la dépendance de laquelle nous avons été heureux de placer toute la direction de notre Mouvement, toute son action apostolique.*

*« Aussi, quand l'Action catholique nous fit l'honneur de nous demander d'accompagner à Rome S.Em. le Cardinal Verdier, conduisant au Saint Père les délégations de toutes les œuvres adhérant à l'Action Catholique, avons-nous été heureux de nous faire représenter dans ce voyage par sept de nos Commissaires. »<sup>186</sup>*



15 DÉCEMBRE 1929

N° 101

Les parrains du jeune scoutisme catholique : on reconnaîtra saint Georges, Jeanne d'Arc, Du Gesclin, saint Louis et, bien sûr, le petit Jésus.

<sup>186</sup> Chanoine Antoine Cornette, *Rapport religieux de l'année 1932* in *Le Chef*, avril 1933, n° 102, p. 257-258.

On en conviendra, l'acte d'allégeance ne peut prêter à discussion. Or cette déclaration n'est pas un fait isolé : en présence de Frère Denys représentant le chanoine Richaud, dont il a déjà été question, le chanoine Cornette, dans son allocution sous-titrée *Sous le signe de l'Action Catholique*, raconta comment l'association fut *définitivement adoubée* par celle-ci. Le texte exprime remarquablement bien le « climat » secrété par la représentation néo-médiévale :

« *C'était un soir de décembre de 1930, entre les Fêtes de Noël et l'aurore de la nouvelle année. Nous fêtions notre X<sup>e</sup> anniversaire.*

« *Ils étaient accourus de tous les points de France, nos Aumôniers, nos Commissaires, nos Chefs et nos Cheftaines. Ils se pressaient en foule dans l'immense salle de la rue Saint-Didier.*

« *Ils étaient là, devant nous, ces Scouts de France, tels que nous les avions rêvés... au regard clair, à l'âme enthousiaste. Fils de France, délégués de toutes nos troupes réparties sur le territoire de la Métropole et de nos Colonies –halanges impressionnantes, traduisant dans leur attitude ces vertus de la race, où Saint Louis eût reconnu ses EScoutes et Jeanne d'Arc ceux qui l'acclamèrent à Orléans et l'aidèrent, en la suivant jusqu'à Reims, à rendre la France à elle-même. Cette France il fallait la ramener au Baptistère où elle fut faite chrétienne et où elle devint Fille Aînée de l'Église.*

« *Et nous songions alors que dix ans auparavant nous étions nés dans un sous-sol de la cité Paroissiale de Saint-Honoré d'Eylau, petite cellule, grain de sénevé qui, sous la bénédiction de Dieu, la consécration du Souverain Pontife et la faveur grandissante des Pasteurs de Diocèses, était devenu le Grand Arbre, à la puissante ramure, qui couvrait de son ombre la France et ses colonies.*

« *Cette sorte d'apparement avec l'Église de Rome, née elle aussi dans les Catacombes, n'est pas la moindre de nos fiertés.*

« (...)

« *Or tandis que le spectacle de la rue Ssaint-Didier emplissait nos cœurs de joie et présentait à nos yeux les visions de l'avenir ; alors que le Général Guyot de Salins, notre très aimé et très vénéré Chef-Scout, venait de déclarer ouverte notre Assemblée Générale, voici que tout à coup s'ouvre aussi la porte du fond de la salle et apparaît soudain une robe rouge : c'était l'Archevêque de Paris, le cardinal Verdier, qui arrivait de Rome ce jour-là même et qui ayant appris notre Réunion voulait nous donner le témoignage de son ardente sympathie, nous marquer la faveur dont nous étions l'objet auprès de son cœur, nous dire les espoirs que le Souverain Pontife et lui-même fondaient sur nous.*

« *Il venait, sans tenir compte de la fatigue d'un long voyage, sans s'accorder une heure de repos... et nous entendons encore le son de ses paroles que nous recueillîmes avec fierté et qui tombaient, martelées lentement dans un religieux et impressionnant silence: J'arrive de Rome, nous dit le Cardinal, porteur d'un message pontifical dont vous serez les premiers à connaître la teneur : il sera fondé en France, sous l'autorité de la Hiérarchie, un organisme qui groupera toutes les puissances d'action de l'Église et vous, les Scouts, vous serez les Chevaliers de l'Action Catholique.' »*

« *A peine ces mots eurent-ils été prononcés, que l'Assemblée debout répondit d'une voix unanime au signal donné par le Commissaire Provincial d'Île-de-France, par son cri de ralliement :*

« *Toujours prêts ! »*

« C'était l'engagement solennel et sacré !

« L'éclair qui passa dans les yeux du Cardinal, la joie qui s'exprima sur son visage traduisirent les sentiments de son cœur, IL SAIT CE QUE VAUT LA PAROLE DU SCOUT : C'EST UN SERMENT DE CHEVALIER.

« Le secret ou la raison de cette faveur dont nous étions l'objet ne serait-elle pas que le Scoutisme des Scouts de France avait réalisé, avant la lettre, cette formule du laïc, si cher au cœur du Souverain Pontife, et qui est la condition féconde de l'apostolat conquérant dans l'avenir ?

« Cette formule avait trouvé son expression lumineuse dans l'article XVI de notre Réglementation Religieuse :

« L'éducation par le Scoutisme (disons l'apostolat) ne peut se faire que par une collaboration confiante et surnaturelle de l'Aumônier et du Chef, du prêtre et du laïc.

« Voilà la Sainte Alliance qui doit triompher dans les Œuvres Catholiques.

« Cet engagement, le premier que recueillit l'Action catholique française, puisqu'il est antérieur à la constitution de son Bureau, l'Action catholique ne l'oubliera pas. »<sup>187</sup>

L'importance de ce texte, sur lequel passe le souffle qui dut sans aucun doute passer sur l'assemblée des barons français rassemblés pour entendre Urbain II prêcher la première croisade, tient à ce qu'il rassemble toutes les données du problème :

1) Les S.d.F. sont considérés comme faisant partie de l'Action Catholique, ce que M<sup>gr</sup> Courbe, en 1935, confirmera au P. Forestier :

« Les Scouts de France (...) font partie intégrante de l'A.C., et je vous autorise, à le dire en vous appuyant sur le témoignage du Secrétaire Général de l'A.C.F. »<sup>188</sup>

2) L'Action catholique, c'est LA PARTICIPATION DU LAÏCAT CATHOLIQUE A L'APOSTOLAT HIÉRARCHIQUE »<sup>189</sup>

Dans ce domaine, les S.d.F. considèrent même, non sans raisons, qu'ils ont joué un rôle pionnier en conformité avec l'attente du Saint-Siège. Le P. Forestier peut ainsi se prévaloir d'éminents appuis :

« M<sup>gr</sup> Pizzardo, commentant cette définition pontificale, dira que : l'action catholique tend à la formation des consciences : formation fortement chrétienne, formation complète, qui embrasse tout l'homme' »<sup>190</sup>

Mais le P. Forestier va plus loin, et le développement qu'il tire de cette déclaration est de grande importance :

« Et dès maintenant ne sommes-nous pas frappés de la ressemblance de cette fin avec celle que poursuit le SCOUTISME qui lui aussi se propose de répandre et de communiquer le Christ parmi LES INDIVIDUS, LES FAMILLES, LA SOCIÉTÉ, par le moyen d'une formation profonde des garçons et d'une rénovation des mœurs de la chrétienté.

« Insistons sur l'harmonie de ces fins.

« Si l'Action catholique, écrit SS Pie XI au Cardinal Segura, ne consiste pas seulement à s'appliquer à sa propre perfection chrétienne, si elle est un véritable

<sup>187</sup> Chanoine Antoine Cornette, *Sous le signe de l'Action Catholique*, in *Le Chef*, décembre 1933, n° 108, p. 663-665.

<sup>188</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme et l'enseignement de l'Église* in *Le Chef*, février 1935, n° 120, p. 81.

<sup>189</sup> SS Pie XI, *Ubi Arcano*, encyclique citée par Marcel-Denys Forestier, op. cit., p. 81.

<sup>190</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme et...*, op. cit., p. 81.

apostolat, il n'en reste pas moins que cette perfection doit rester pour chacun le premier et le suprême devoir'.

« *Et s'il s'agit d'œuvres de jeunes, nous oserons ajouter qu'on ne saurait trop rappeler que l'œuvre de formation profonde doit précéder –au moins d'un ordre logique– l'œuvre d'apostolat. On ne donne que ce que l'on a. On ne peut porter le Christ à ses frères que si on le possède et que si on a les mains nettes. A envoyer trop vite, sans préparation suffisante de jeunes agneaux chez les loups, on sait trop à quels échecs, à quelles apostasies cela conduit. Pie XI nous met en garde, qui écrivait au Cardinal Bertram (12 nov. 1928) une lettre qu'on ne saurait jamais trop relire :*

« Il est facile de comprendre que, dans la pratique l'A.C. doit s'adapter différemment suivant la diversité d'âge ou de sexe... de telle sorte toutefois que les organisations de jeunes gens s'appliqueront surtout à un travail de formation et de préparation'.

« (...)

« *Je crois bien que le Scoutisme lorsqu'il veut former d'abord ses membres, au risque de paraître parfois lent à les lancer dans l'action, peut éprouver une grande sécurité à la lecture de ces textes. »<sup>191</sup>*

A l'évidence, en insistant sur les points retenus, le P. Forestier répond d'une manière indirecte à des critiques, ou les anticipe. En reprenant des textes dont l'autorité ne saurait être discutée, que cherche-t-il à mettre en avant ? 1) que le Scoutisme catholique ne perd pas de vue que l'Action catholique est : « formation, apostolat » ; 2) que l'interprétation par l'association de ce programme est « formation pour l'apostolat », dans le cadre bien construit d'un retour en Chrétienté ; 3) que, compte-tenu de l'âge de ses membres, le Scoutisme catholique diffère l'engagement dans l'action par une prudence partagée par le Vatican ; 4) (et c'est une pique en retour, que l'on verrait bien dirigée vers l'Action catholique spécialisée et de jeunesse) que ceux qui n'éprouveraient pas la nécessité d'être prudents risquent de manquer du sens de la « responsabilité » et de « l'obéissance » évoqué par ailleurs dans le texte, et de provoquer le « retournement », de leurs jeunes « missionnaires ». Bref, conquérants il faut l'être, mais avec des croisés qui « tiennent le coup », tel est l'essentiel du message.

Il faut peut-être aussi y découvrir une arrière-pensée au demeurant fort louable mais qui ne dut pas emporter l'enthousiasme des autres mouvements concernés. Assez nombreux étaient les articles louangeurs consacrés notamment à la J.O.C. : en octobre 1934, par exemple, *Scout*, toujours aussi « technique » et distrayant, consacre pourtant une page aux « conquérants » de la J.O.C., rassemblés pour leur troisième congrès national, et conclut :

« *En voyant se terminer ce congrès, où j'ai rencontré beaucoup de Scouts jocistes, je pensais à toi, frère Scout qui se prépare à travailler et qui déjà a pris contact avec l'usine ou le bureau. A l'exemple des jocistes, as-tu ce souci d'apostolat, spécialement dans le milieu où la Providence t'a placé ? As-tu fait tout ce qui était en ton pouvoir pour essayer de comprendre les jocistes que tu as rencontrés soit dans ton quartier, soit dans ton milieu de travail ? Quelles B.A. merveilleuses tu pourrais faire en liaison avec eux ? »<sup>192</sup>*

En février 1935, autre exemple, dans un article reproduisant la conclusion des Journées nationales de Toulouse de 1934, *Le Chef* encourage les Scouts à adhérer à ce Mouvement J.O.C. ou, s'ils ne le peuvent, à lire son journal. Dans la foulée le Scout ouvrier

<sup>191</sup> Ibid., p. 82-83.

<sup>192</sup> Des conquérants in *Scout*, octobre 1934, n° 18, p. 393.

est vivement incité à s'engager au sein du syndicat (chrétien) de sa profession. De leur côté l'A.C.F. comme l'A.C.J.F. et les mouvements spécialisés ne sont pas en reste d'amabilités : ce sera leur Secrétaire général respectif qui les représentera à l'occasion du quinzième anniversaire de l'association, commémoré les 28, 29, 30 et 31 décembre 1935. Dans ses remerciements, *Le Chef* les citera en premier, fait significatif. Dernière illustration de cette série d'articles consacrés à l'Action catholique, l'annonce du dixième anniversaire des jocistes, ainsi conclue :

« *Nous savons que beaucoup de Scouts qui travaillent participeront à cet immense congrès qui sera sûrement, sur le plan du travail, un des plus beaux rassemblements chrétiens que l'on n'ait jamais vu. Ce succès sera bien mérité par la somme de tous les humbles efforts, de tous les sacrifices accomplis sous toutes ses formes depuis des mois et des mois par la grande majorité de nos frères Jocistes.* »<sup>193</sup>

En quoi ces articles faisant preuve d'une réelle sympathie révèlent-ils donc une arrière-pensée ?

Nés avant l'A.C.F., a fortiori avant les mouvements spécialisés, les Scouts de France, qui, on l'a vu, ont forgé dans le respect de la doctrine officielle leur propre représentation d'une Chrétienté à reconquérir après avoir dressé un sévère constat sur l'époque, ont été aussi parmi les premiers à associer officiellement et sur un pied d'égalité, pour ainsi dire, les laïcs à l'œuvre à accomplir<sup>194</sup>. Ils pouvaient en concevoir une fierté légitime. L'apparition, le dynamisme de l'Action catholique puis de ses mouvements de jeunes spécialisés la voilèrent-ils ? Aucun écho n'est en tout cas perceptible dans la presse de l'association. Cela la poussa-t-il pourtant à mieux se structurer (1929-32) ou contribua-t-il à le faire ? Cette question vaudrait d'être traitée pour elle-même, mais en toute hypothèse, cela amena les S.d.F. à se situer plus nettement. Dès lors, des dirigeants, sûrs de l'importance de leur Mouvement, ne songèrent-ils pas à préciser leur stratégie ?

Le Scoutisme catholique était né de l'inquiétude qu'avait suscitée la destruction des élites catholiques pendant la Première Guerre mondiale : il fallait les reconstituer en partant de ce qui subsistait de forces vives, la jeunesse. Ainsi les S.d.F. purent-ils se destiner à être une pépinière de cadres présents à tous les niveaux de l'action de l'Église. Et lorsque s'affirmèrent de nouveaux modes d'apostolat, comment les responsables Scouts ne pensèrent-ils pas tout naturellement que les membres « âgés » de l'association, au sortir de la Route qui devait les amener à un tel engagement, deviendraient les cadres tout désignés de ces jeunes organismes ? C'était cependant oublier les obstacles et faire preuve de quelque irréalisme. Tout d'abord la Route, continuation de la branche Scoute<sup>195</sup>, voyait passer par ses rangs des garçons qui se destinaient de plus en plus souvent à devenir Chefs par la suite : le Scoutisme catholique tendit ainsi à se fermer sur lui-même, en dépit d'une réelle volonté contraire. Il n'est pas du tout sûr, ensuite, que les mouvements spécialisés eux-mêmes aient vu d'un bon œil l'arrivée de responsables, tout armés, de l'extérieur : les jocistes par exemple ne pouvaient pas ne pas savoir la relative difficulté que les Scouts de

<sup>193</sup> *Le X<sup>e</sup> anniversaire des Jocistes* in *Le Chef*, juin 1937, n° 144, p.444.

<sup>194</sup> On peut se demander si le désir de réaffirmer ce rôle pionnier face à une Action catholique extrêmement dynamique ne poussa pas les dirigeants à mettre l'association tout à fait en conformité avec ses principes, et ne fut pas pour quelque chose (en plus des raisons déjà énoncées) dans l'éviction du P. Sevin.

<sup>195</sup> Cela fut affirmé notamment à propos du changement d'uniforme des Routiers en 1937 :

« *Le Quartier Général a décidé que la chemise kaki remplacerait prochainement la chemise grise pour les Scouts Routiers. La raison essentielle de ce changement : manifester par notre uniforme même le lien très étroit qui nous rattache à la branche scoute.*

« *Pendant un temps, alors que le principe même de la Route était encore contesté, il a été nécessaire de marquer nettement les différences, et de donner aux Routiers un uniforme à eux. Aujourd'hui la branche Route existe avec ses buts et sa méthode à elle, qui sont le complément de l'œuvre du Scoutisme des garçons. Il devient opportun de marquer davantage la continuité des deux branches que les nuances qui les différencient.* » in *Le Chef*, juin 1937, n° 144, p. 445.

France éprouvaient à s'implanter en milieu ouvrier. Par conséquent il était légitime qu'ils suspectassent des visées hégémoniques...

Toutefois la raison essentielle de tiraillements ultérieurs me semble être ailleurs. L'A.C.J.F., comme la J.O.C. et les autres mouvements recrutèrent leurs militants, que leur apostolat formait peu à peu. Ce qui signifie qu'à la position fondamentale du P. Forestier: formation **pour**, s'opposa peu à peu une formation **par** l'apostolat. Ce léger déport d'accent au sein de Mouvements qui communiaient à la même représentation et affirmaient poursuivre les mêmes buts au nom de la même foi peut paraître bien secondaire. Et pourtant...

Nous avons vu à plusieurs reprises s'affirmer assez nettement les positions anti-modernes, anti-libérales, « a-politiques » mais résolument anti-socialistes qui contribuent à la représentation de la Société par les Scouts de France. Quelles qu'aient été leurs ambiguïtés (s'y mêle en effet un évident dégoût, même « s'il faut faire avec », comme on dit, du capitalisme), ces positions, conduisant à la recherche d'une réelle *concordia ordinum* et d'une conscience chrétienne tempérant les injustices, ne pouvaient sembler indifférentes ou neutres à des ouvriers confrontés journallement aux « taudis », aux « boueux lotissements » et aux « laideurs » de l'exploitation industrielle sur lesquels un P. Doncœur se penchait avec une commisération souffrante mais effectivement lointaine. En bref, la tentation devait être forte de confondre, du côté de l'atelier, tout ce tissu de bonnes et pieuses paroles avec les arguments classiques de la bourgeoisie libérale.<sup>196</sup>

Quoiqu'y adhérant au départ, les militants jocistes, parce qu'ils témoignaient dans leur milieu, furent mieux à même que des jeunes formés en vase clos (quelle qu'excellente que fût la méthode et réelles leurs capacités) de mesurer la distance séparant la représentation initiale de la réalité : la formation **par** l'apostolat créait une dynamique toute différente de la formation **pour** l'apostolat, dynamique qui irait en creusant l'écart pour finir par se traduire sur un plan politique que l'on avait cru pouvoir délaissier.

Du jour où des Scouts eux-mêmes prendront conscience du phénomène, cette dynamique gagnera l'association et la travaillera jusqu'à la faire éclater : on s'aperçut alors qu'aucune pédagogie n'était indifférente !

Pour l'heure le débat s'amorçait à peine, tandis qu'un autre, également lié au nécessaire développement du « sens social » qu'entraînait la représentation Scoute de la société eut pendant quelques temps les honneurs du *Chef*. On va du reste s'apercevoir que, quoique sur un terrain légèrement différent, ce débat-là n'est pas sans rapport avec la question précédente.

En 1933, le Chef Scout de France Henri Bouchet, agrégé de Philosophie, soutint une thèse intitulée : *Le Scoutisme. Bases psychologiques. Méthodes et rites* qu'il publia sous ce titre chez Félix Alcan, et dont il tira un livre : *Le Scoutisme et l'individualité*, publié la même année chez le même éditeur. C'était une thèse bien documentée, rigoureuse (tout autre chose que les thèses sur le même thème de médecins en mal de sujets qui fleurirent avant comme après la guerre), dont les options ne plurent cependant pas à tout le monde.

L'Aumônier scout Jean Rimaud, qui devait devenir l'Aumônier de la branche Éclaireurs après la Seconde Guerre mondiale, prit alors la plume, et s'engagea une polémique feutrée qui s'étala sur trois articles dans *Le Chef*.

---

<sup>196</sup> Je traiterai plus en détail des critiques, notamment communistes, à l'égard du scoutisme catholique dans la partie consacrée à l'aspect politique.

Le fond de l'argument critique du P. Rimaud vise la trop grande part que, selon lui, Henri Bouchet a consacrée dans son travail à l'individu :

*« L'auteur souligne, note-t-il, tout ce qui, dans le Scoutisme, est le contraire d'une formation collectiviste et conformiste socialement, le contraire d'une éducation de masse. Mais cette préoccupation initiale explique aussi, selon nous, qu'il néglige l'aspect social du Scoutisme. Il en résulte, et c'est le reproche essentiel que nous croyons devoir formuler, qu'il incline et force la méthode dans le sens de l'individualisme. »<sup>197</sup>*

Parmi les exemples de ce travers, Jean Rimaud mentionne le manque d'attention que Bouchet porte « au service d'abord », au rôle éducatif primordial de la famille, à la dimension collective de la Patrouille, à la dimension religieuse mais aussi « coloniale » du Scoutisme. Pour déjà illustré qu'ait été ce point, il n'est pas inintéressant de reprendre l'argumentation de le P. Rimaud :

*« Le Scoutisme n'est donc pas une méthode générale pour former n'importe quelle personnalité. M. Bouchet n'aurait pas incliné à cette erreur s'il n'avait complètement négligé les origines coloniales du Scoutisme. Or cette omission risque de tout fausser. Le Scoutisme est un mouvement de réaction contre les excès de notre civilisation européenne contemporaine. Ce n'est pas parce qu'elle est trop sociale que Baden-Powell la juge néfaste, c'est d'abord parce qu'elle est trop artificielle et trop urbaine. Trop loin de la nature universelle autant que de la nature de l'enfant. D'où suit qu'elle est anti-sociale parce que son anonymat et sa routine détruisent le sens et le goût de l'initiative et de la responsabilité.*

*« (...)*

*« L'esprit scout est aussi, est essentiellement un esprit de défrichage, d'exploration, d'aération, de réaction contre l'artificialisme et l'engourdissement de notre civilisation, de retour à la nature. »<sup>198</sup>*

Jean Rimaud nous livre ici une clé de plus pour comprendre la « réaction » (sic) qu'est le Scoutisme en général, et le Scoutisme catholique tout particulièrement : si le Moyen-Age est l'âge d'or de la Chrétienté, ce n'est pas seulement par son unité en Dieu, mais aussi par son unité **in natura** en Dieu. L'époque moderne n'a pas seulement brisé cette unité : elle a aussi permis à l'artefact d'envahir tout. « Artificielle », c'est-à-dire non-naturelle (voire anti-naturelle)<sup>199</sup>, la civilisation urbaine s'éloigne de Dieu puisque la Nature est son œuvre et qu'elle en rapproche<sup>200</sup>.

Ce n'est pourtant pas là le fond de son argumentation, qui critique la réduction individualiste du travail d'Henri Bouchet, mais en ne parvenant pas à échapper à la contradiction interne au projet scout : il n'est pas question d'une éducation de masse ; c'est donc à l'individu, à l'enfant objet d'éducation que l'on va s'adresser, même s'il est pris dans la dynamique communautaire de la Patrouille.

Faute d'avoir articulé les deux dimensions comme le fera Emmanuel Mounier, Jean Rimaud dénoncera la « culture de l'individualité » parce qu'elle tire trop vers le Moi, c'est-à-dire vers l'Ego, c'est-à-dire vers l'égoïsme, tout en revendiquant « initiative » et

<sup>197</sup> R.P. Jean Rimaud, s.j., *Une thèse de doctorat sur le scoutisme*, in *Le Chef*, novembre 1933, n° 107, p. 634-639.

<sup>198</sup> Ibid., p. 636-637.

<sup>199</sup> Il y aurait un passionnant travail à conduire sur scoutisme et idée de nature.

<sup>200</sup> La tentation était grande de voir Dieu dans la nature et de l'y résumer. Tentation (ou erreur) si grande même que les adversaires catholiques du scoutisme se plairont à en dénoncer le panthéisme, à tout le moins le naturisme. Il semble en tout cas, selon Gilles Saint-Aubin, ancien Commissaire-général adjoint, que cela ait laissé des traces dans le clergé, aujourd'hui encore.

« responsabilité », qui ne peuvent être qu'individuelles et sont les plus beaux fleurons d'une idéologie libérale... que l'on n'aime guère par ailleurs !

De son côté Henri Bouchet a, c'est vrai, mis l'accent sur le Scoutisme « formation du caractère » (individuel) par la communauté de la Patrouille qu'il ne sous-estime d'ailleurs pas du tout. Ce qui a fait sursauter le P. Rimaud est sa formule :

*« Le Scoutisme est une méthode d'éducation qui, tenant compte des instincts les plus puissants ou les plus précieux des enfants, en favorise et en organise l'exercice pour permettre à chacun d'exploiter ainsi les ressources de son individualité, et de développer harmonieusement son moi. »<sup>201</sup>*

Mais outre que sa thèse portait sur le Scoutisme en général, et non sur le Scoutisme catholique, Henri Bouchet, laïc, est aussi un pragmatique :

*« Il importe en effet de ne pas tomber dans l'erreur commune aux manuels de morale qui brodent à loisir autour de fins sociales abstraitement définies (besogne infinie et vaine), au lieu d'étudier les moyens positifs d'y intéresser les jeunes âmes. La littérature 'sociale' fait fléchir les rayons des bibliothèques de maint directeur d'œuvres. Elle peut sans doute satisfaire chez le théoricien un certain goût d'ordre ou de rationalité. Mais les Chefs Scouts ne sont pas des moralistes en chambre. On permettra ici au philosophe de rappeler à la discrétion la philosophie philosophante, celle qui ne se trouve pas en action précise et en amour. Or tel est précisément le cas de la littérature 'sociale' qui sursature de vues générales et laisse désarmé devant le plus humble fait. (...) La simple visite d'un taudis vaut toutes les théories sur le 'service social'. L'essentiel est d'avoir quelque chose à dire, à penser ou à faire –c'est-à-dire D'ÊTRE PRÊT– et le reste, c'est-à-dire SERVIR, viendra par surcroît. Aussi bien chez les Routiers que chez les Scouts les deux devises s'appellent l'une l'autre. »<sup>202</sup>*

Ce qui intéressait donc Bouchet c'étaient les moyens de formation, et s'il évita la référence appuyée (car elle est présente quand même dans son ouvrage) au « sens social », ce fut par souci « d'éliminer toute phraséologie ». Même si la réplique est un peu faible (la discrétion de la finalité d'une formation est-elle honnête ?), elle ne vise pas moins avec justesse un défaut trop flagrant de conception du sens social chez nombre d'Aumôniers Scouts notamment : si l'on a vu avancée maintes fois la nécessité d'un engagement « syndical » chrétien, on a moins évoqué certaines déclarations qui faisaient du soutien alimentaire d'une famille pauvre, de la chambre repeinte d'une vieille infirme au-dessus de la porte de qui l'on s'empressait de placer un crucifix jusque là absent (actions certes louables, mais relevant de la traditionnelle bienfaisance un tant soit peu paternaliste), le parangon de l'action sociale. Or ces déclarations existent aussi dans *Scout* ou *Le Chef*, sous la plume du chanoine Cornette ou même du P. Forestier. Il semblerait que l'on mesurât mal parfois, chez les Scouts de France, l'ampleur et la gravité du problème. Et peut-être est-ce contre cela que s'élève avec quelque véhémence le pragmatisme d'Henri Bouchet, pragmatisme qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de tomber dans cette autre forme d'angélisme consistant à croire qu'un garçon dont l'individualité a été harmonieusement épanouie va aussitôt répondre aux sollicitations d'action sociale de son milieu.

Il est du reste intéressant de noter à quel point le débat entre « communauté » et « individualité » a ici un tout autre sens en terme de représentation et de positionnement sociopolitiques, que celui qui fleurira dans les années soixante et soixante-dix...

<sup>201</sup> R.P. Jean Rimaud, s.j., *Quelques mots en toute franchise*, in *Le Chef*, février 1934, n° 110, p. 93. Notons que Bouchet annonce en cela l'*aggiornamento* pédagogique des années 60.

<sup>202</sup> Henri Bouchet, *Suite à : une thèse de doctorat sur le Scoutisme*, in *Le Chef*, février 1934, n° 110, p. 89.

On voit bien, quoi qu'il en soit, comment ce débat qui ne fut guère tranché, chacun campant, grosso modo, sur ses positions, se rattache à la question précédente : c'est le problème du lien représentation-pédagogie-action qui est ainsi soulevé dans les deux cas. La solution assez « consensuelle » qu'on y trouva dès le départ, et que l'on chercha à améliorer, à développer, à approfondir dans les années trente fut celle de l'Ordre. A société pervertie, société idéale ; à société idéale, organisation « conquérante ». L'Ordre scout et tout ce qu'il impliquait représenta cette organisation « conquérante », vaste manteau d'images à l'abri duquel bien des équivoques, dont on a signalé l'apparition, purent croître.



## 2.2. De l'Ordre scout dans ses principales dimensions

Avec le recul, certains dirigeants Scouts de France dirent avoir éprouvé quelques doutes sur la nature de l'Ordre que le P. Sevin, le tout premier, pensait à fonder en créant les Scouts catholiques. Ainsi le P. Forestier :

*« À nos yeux se dévoilaient les perspectives d'un Ordre scout dont il ne m'apparaissait pas clairement si ce serait un ordre des choses inspiré par le Scoutisme ou une famille religieuse. Peut-être touchait-on là ce qui aurait pu être une tentation de repliement sur soi, pour le Scoutisme, la création d'un ordre au sens strict qui se serait opposé à la notion, plus expansive, de mouvement. »<sup>203</sup>*

Et Charles Celier, qui fut, en 1938, assistant du Commissaire national de la branche Scouts<sup>204</sup>, Michel Blanchon, me confirma en partie cette analyse : selon lui, le P. Sevin évolua vers un mysticisme de plus en plus accentué, ce que semble confirmer la création de l'ordre religieux de la Sainte-Croix-de-Jérusalem le 15 janvier 1944 avec d'anciennes Cheftaines<sup>205</sup>.

Que le P. Sevin ait en effet évolué vers un mysticisme par ailleurs tout entier puisé aux sources de la spiritualité Scoute est une chose, d'ailleurs fort probable ; qu'il ait hésité sur la forme à faire prendre à l'Ordre scout, ou qu'il l'ait incliné vers la « famille religieuse » en est une autre ; qu'en cela ait résidé un risque de fermeture sur soi (est-ce à dire que l'ordre des Dominicains, par exemple, est refermé sur lui-même parce que c'est un ordre ?) et qu'il faille opposer Ordre et Mouvement en est une troisième. Il semble bien que le P. Forestier cherchait, avec une habile discrétion, à faire un faux procès au P. Sevin, qu'il placera toujours en seconde position derrière le chanoine Cornette par respect pour son prédécesseur et pour sa fonction, mais aussi en retrait, ce qui est plus injuste.

Le texte où le P. Sevin définit le mieux sa position est celui de janvier 1931, précisément intitulé : *Vers un 'Ordre' scout*. On me pardonnera, de le citer longuement, mais il embrasse un grand nombre de domaines déjà abordés qu'il faut toujours, dans cette vision « organique » qui est celle des Scouts de France, replacer dans l'ensemble. On y verra en tout cas que le P. Sevin considère d'abord l'Ordre scout comme un ordre des choses, et ce sans équivoque possible :

*« Ce qui me frappait, plus encore que la vision de cette fraternité totale, absolue, de cette charité si débordante et si disciplinée à la fois, c'est la réalité substantielle qui se trahissait sous ces apparences, c'était, pour qui sait vous connaître, tous et toutes, la somme prodigieuse de vertus chrétiennes, d'esprit scout, et pourquoi ne pas prononcer le mot, de sainteté Scoute qui était là, vivante, frémissante, et si divinement belle, sous nos regards. Et je songeais, non seulement que cela valait bien la peine de vous avoir fondé, –n'est-ce pas, Vieux Loup, Grangeneuve, Macédo, Gasnier, Sarazin ?– non seulement que vous étiez bien tels, Chefs et Cheftaines, que nous vous avions rêvés, mais encore que nous nous trouvions là en présence d'âmes d'une qualité nouvelle, d'un monde spirituel à part, d'un certain ensemble de pensées, d'aspirations qui tendent à se répandre, à s'imposer à l'attention et aux mœurs et vont à faire régner dans la société contemporaine un certain ordre intellectuel, moral et pratique, qui, procédant du Scoutisme, ne pourrait mieux se définir que par le terme*

<sup>203</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, témoignage, in *Le Chef*, novembre 1951, n° 281 p. 13, à l'occasion de l'hommage rendu au P. Sevin.

<sup>204</sup> Rappel : jusqu'à l'orée des années quarante, le terme « scout » est ambigu : il désigne à la fois tout membre du Mouvement catholique, voire du Mouvement mondial, et tout membre de la branche médiane des Scouts des France (soit un garçon entre 12 et 17 ans). Pour marquer la différence, j'utiliserai la majuscule à chaque fois qu'il me semble qu'il s'agit de ce dernier cas.

<sup>205</sup> Entretien, février 1986.

d' « ordre » scout, au sens où l'ordre français régnait en Europe au siècle du grand Roi, où l'ordre romain informait le monde à l'époque de la naissance du Christ. »<sup>206</sup>

Qu'est-ce à dire ?

« L'ordre scout, c'est la hiérarchie des choses telle que le Scoutisme la suppose, la veut ou la fait. Le Scoutisme n'est pas une philosophie, mais une éducation, et comme toute éducation, il implique une philosophie. Il suppose une certaine conception de ce que doit être l'homme vraiment homme, la vie vraiment vie. »<sup>207</sup>

Va donc s'édifier tout un ensemble conçu comme le développement « social » du Scoutisme.

« À la base, je trouve ce culte absolu de la vérité (...). Tout ce qui biaise, tout ce qui détourne, tout ce qui colore, tout ce qui n'est que paraître et non être, tout cela est pour un Scout une atteinte à l'ordre essentiel sur lequel il a construit sa vie et son âme »<sup>208</sup>

En premier lieu, donc, une exigence d'authenticité et de transparence.

« La deuxième colonne de notre temple intérieur, c'est le loyalisme. (...) Est-ce donc une singularité parmi des Français frondeurs et questionneurs de toute autorité, que d'être fidèle au Chef parce qu'il est le chef, d'entrer de parti pris dans sa pensée, de s'identifier avec elle et de lui donner raison d'abord ? Avoir à cœur l'honneur du Chef autant et plus que le sien propre, être ombrageux dès qu'on y touche, être ingénieux à le mettre en valeur en disparaissant soi-même ; et s'il s'agit d'inférieurs, savoir les soutenir, les défendre, les couvrir au lieu de rejeter sur eux les échecs dont nos ordres mal donnés sont souvent la cause responsable, –ce loyalisme est encore une fleur de la vérité, non seulement de la vérité admise, mais de la vérité FAITE, et sans lui il n'y a pas de Scoutisme et l'« ordre » scout est faussé.

« Au milieu d'un monde anarchique où le mot service, au rebours de l'Évangile, est devenu synonyme d'abaissement et d'humiliation, où l'égoïsme ne se dissimule plus comme une tare, mais se glorifie comme un principe et comme la vertu des forts, la seule vertu !- l'ordre scout réalise encore ce paradoxe de l'édifier sur le service et le dévouement, de faire des ambitieux à l'envers, des mercantis du désintéressement, des profiteurs du sacrifice personnel. Dans tous les sens du mot, *mori lucrum* est leur devise, et comment voulez-vous qu'on y comprenne quelque chose ? Bref, le service hiérarchique de la société est le cœur de l'Ordre scout, auquel s'ajoute la fraternité universelle, car devant le Christ il n'y a ni riche ni pauvre, ni ouvrier ni bourgeois (...). C'est encore, cet ordre idéal, l'homme-chef, roi, et de droit divin, exploiteur de la création, mais comptable à Dieu de son exploitation et donc respectant l'univers, sachant asservir la nature sans l'enlaidir ni la mutiler, sans permettre à la moindre souffrance inutile d'outrager la plus humble des créatures. (...) C'est encore la discipline de l'extérieur par l'intérieur (...) ; c'est la sagesse prévoyante, tempérante, au grand sens théologique du mot. »<sup>209</sup>

Ce sont enfin la joie et la « pureté aux yeux clairs ». Bref, c'est l'extension de la Loi Scoute au monde, un ordre souhaitable des choses.

<sup>206</sup> R.P. Jacques Sevin, *Vers un 'Ordre' Scout*, in *Le Chef*, janvier 1931, n° 79, p. 2.

<sup>207</sup> Ibid., p. 3.

<sup>208</sup> Ibid. ; il est intéressant de souligner à ce propos que l'un des membres de l'Équipe « Éclaireurs » qui engagea la réforme des années soixante, et qui reste membre de l'Équipe nationale scoute actuelle, reprendra cette distinction être-paraître pour caractériser l'un des aspects du malaise des Raiders issus de Michel Menu : un être résumé dans l'apparence ou, pour mieux dire, une apparence de force, de santé, de foi, qui faisait être.

<sup>209</sup> Ibid., pp. 3-4.

Cela dit, cette définition est-elle exclusive de tout autre ? Non, répond Jacques Sevin, l'Ordre que le Scoutisme catholique veut promouvoir s'apparente à celui que, chacune à leur manière, les grandes « familles spirituelles » ont cherché à faire triompher, l'ordre chrétien. Mais justement, chacune à leur manière, avec leur esprit propre. Et c'est le cas pour le Scoutisme :

*« Lorsque, voici onze ans, nous nous emparions du mouvement scout pour prouver qu'il n'était complet, qu'il n'était lui-même qu'à condition d'être catholique, nous pensions bien faire œuvre d'éducateurs et créer ce type de garçon qui s'appellerait le Scout de France. Mais combien peu entrevoyaient alors que ces milliers de garçons et les milliers de filles qui les suivraient, que ces milliers de maisons françaises où le Scoutisme pénétrerait, seraient unis un jour par les liens plus profonds que ceux d'une association matérielle, et que nous deviendrions infiniment plus qu'une œuvre ou même qu'un Mouvement, mais un esprit, et une famille, une seule, vivant de cet esprit. »<sup>210</sup>*

Le Scoutisme est donc une « famille religieuse » qui cherche à faire prévaloir, là aussi, un certain ordre des choses, sous la tutelle, évidemment, d'une Église maternelle :

*« Nous la conjurons de diriger toujours, maternellement infaillible, les pas de ceux qui doivent par définition éclairer la route, et qui, adoubés par elle chevaliers de l'Action catholique, n'ont plus qu'une ambition : se faire tuer pour vous, maman, aux avant-postes !... »<sup>211</sup>*

Si par conséquent, le P. Forestier ne sut jamais voir si le Scoutisme pensé et aimé par le P. Sevin était un ordonnancement ou une famille spirituelle, c'est peut-être faute de l'avoir attentivement lu : pour Jacques Sevin l'un et l'autre sont indissociables. Est-ce à dire que cela exclut la notion de Mouvement ? Pas le moins du monde : le jésuite l'utilise d'ailleurs sans gêne aucune :

*« Un Mouvement comme le nôtre n'est pas parti de si humbles origines pour arriver si vite à un tel rayonnement moral, sans que Dieu lui ait départi, modeste et temporaire, autant qu'il LUI plaira, mais réel pourtant, un rôle à jouer, une mission à remplir. Et puisque vraisemblablement notre mission consiste à établir cet 'ordre' scout dont nous parlions tout à l'heure, en bref, à Scoutiser la France et remettre les chrétiens en la chrétienté, c'est en vous faisant pour une part des âmes de missionnaires, que vous, les Chefs, vous y arriverez. »<sup>212</sup>*

Comment, en effet, une organisation de jeunes se donnant pour but d'être à l'avant-garde de la rechristianisation de la France aurait pu exclure l'idée de Mouvement ? Se trouve en elle la démarche d'adhésion de jeunes de plus en plus nombreux, qui n'aura pas d'équivalent dans la France du XX<sup>e</sup> siècle ; s'y trouve aussi cette autre démarche à laquelle on veut amener ces mêmes jeunes, consistant à faire ce que l'on a déjà décrit : la reconquête d'une France en cours de laïcisation. Prétendre que la notion de « famille spirituelle » ait pu à elle seule provoquer une clôture du Scoutisme sur soi, compte-tenu des objectifs que l'on s'est donnés, paraît donc bien inconséquent.

Ainsi, la conclusion que Jacques Sevin nous invite à tirer de son propos est claire : l'organisation du Scoutisme catholique (réalisation idéale du Scoutisme) est **indissociable** des fins temporelles et spirituelles qui sont les siennes. L'ordre (mode d'organisation

---

<sup>210</sup> Ibid., p. 6.

<sup>211</sup> Ibid.

<sup>212</sup> Ibid.

particulier) est consubstantiel à l'ordre (ordonnancement du monde). Cela met donc en perspective les développements précédents qui cherchaient à cerner la perception du monde par le Scoutisme, et ce qu'il voulait y faire. Voilà à présent que l'on a sous les yeux la représentation qu'il se fait globalement de lui-même sous la plume de son inspirateur initial, et force est de constater qu'il se pense comme microcosme devant s'expanser jusqu'à se confondre avec les limites du macrocosme national et, pourquoi pas, international.

Reste une troisième acception de la notion d'ordre, qu'il ne faut pas négliger : Ordre comme famille spirituelle, mais laïque ou à dominante laïque (Ordre comme institution). Ici, il faut bien reconnaître que la seule « obscurité » du texte du P. Sevin vient de ce qu'évoquant d'autres famille spirituelles, il ne cite que des ordres religieux et ne parle pas du modèle chevaleresque qui se trouve pourtant à la source de sa réflexion. Peut-être faut-il y voir l'indice d'une évolution dans sa conception du modèle selon lequel devait d'édifier l'association des Scouts de France.

Toujours est-il qu'il paraît ne pas trancher. Rêva-t-il de transformer les Scouts de France en un ordre religieux ? Cela semble hautement improbable, et les raisons sont évidentes : le Scoutisme concerne avant tout les jeunes ; son champ d'action est la société temporelle ; très nombreuses dans les années trente seront les imprécations contre la dénatalité et les appels à la multiplication des foyers chrétiens, même si les Aumôniers encouragèrent les vocations et si l'on se réjouit toujours du nombre de Scouts ayant accepté un « Plus Haut Service ». On reste pourtant dans l'expectative concernant le P. Sevin. Mais d'autres dirigeants prirent des positions plus nettes, tel le chanoine Cornette, ou, à titre d'exemple, l'Aumônier scout Hyacinthe Maréchal.

Le chanoine Cornette, semblant pousser l'élégance diplomatique jusqu'à faire le lien entre les conceptions du P. Sevin et d'autres, commença par citer un extrait du long texte de ce dernier en préfaçant le très important ouvrage du P. Maréchal, déjà cité, *Scouts de France et ordre chrétien* :

*« Le Scoutisme doit établir un ordre nouveau dans la société, qui est l'ordre chrétien mais à esprit particulier ».*

Puis, subtilement, il passa progressivement d'une acception du terme à une autre :

*« Que surgisse une hérésie ou un mal social, on voit aussitôt apparaître dans son sein (le sein de l'Église) l'Institution ou l'organisme réparateur... les fondations monastiques, les Ordres de Chevalerie, les créations charitables, n'eurent pas d'autre origine ... »*

Or c'est dans le sens bien particulier d'ordre comparable à un Ordre de Chevalerie que le P. Maréchal, avec l'assentiment et même le soutien actif de l'Aumônier général, va entendre l'Ordre scout :

*« Une organisation extérieure, parfaitement hiérarchisée, et adaptée à souhait aux aspirations et aux besoins de ceux qui en font partie : voilà l'Ordre. C'est dans ce sens qu'on a parlé d'Ordre romain, d'Ordre de chevalerie. C'est dans ce sens aussi que nous parlons d'Ordre scout. »<sup>213</sup>*

Faut-il trouver dans cette définition un déport au regard des conceptions du P. Sevin ? Non : comment pourrait-on croire que la notion fût étrangère à celui qui, ne pouvant choisir la Croix de Malte, déjà prise comme emblème par l'A.C.J.F., élut l'emblème des

---

<sup>213</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Scouts de France et Ordre chrétien*, Éditions de la Revue des jeunes, Desclées de Brouwer, 1934, p. 19.

Hospitaliers de Saint-Jean<sup>214</sup>, qui pensa l'uniforme, inspira les Principes, la Loi, le Cérémonial, les statuts, peut-être par fidélité au modèle britannique, mais aussi pour l'accomplir avec l'appui de ses souvenirs de collégiens et le soutien d'un certain « air du temps »? D'ailleurs, tout comme le P. Maréchal, le P. Sevin, s'il ne parle pas d'ordre social chevaleresque, met en parallèle l'Ordre scout et l'Ordre romain. C'est bien envisager l'édification d'un ordre temporel à l'aide d'une « avant-garde » : « établir l'ordre par l'Ordre ».

Cela dit, l'Ordre ainsi défini ne reste qu'une structure abstraite. L'existence des attributs particuliers que sont les Principes et la Loi, le Cérémonial d'introduction, l'existence d'un uniforme lui donneront son identité propre.

On peut en aborder l'étude sous deux angles : l'angle théorique, tout d'abord, qui examine en quoi ces attributs procèdent de l'Ordre à moins qu'ils ne le créent ; l'angle pratique, ensuite, qui observe leur nécessité pédagogique en même temps que leurs racines historiques concrètes. Je prendrai pour le moment le premier angle, en suivant Hyacinthe Maréchal.

### 2.2.1. Lois et principes, cérémonial, uniforme

Selon le P. Maréchal, la loi « réalise l'ordre universel déjà existant, et elle fait naître un ordre nouveau »<sup>215</sup>. Elle répond aussi « à la constitution et aux justes aspirations de notre nature. Règle sacrée, à laquelle Dieu lui-même ne saurait faire exception »<sup>216</sup>. Nécessité intrinsèque. La loi est donc une sorte de tension des choses qui ne devient loi qu'au moment où elle se formule. Elle trame l'être qui, s'en rendant compte, peut ou non répondre alors à son assignation, au risque, s'il n'y répond pas, de se détruire lui-même en s'opposant à sa vocation intime. Telle est la loi en général. Mais pourquoi une Loi Scoute ?

Le P. Maréchal se tire de cette question par une tautologie apparemment surprenante : « Parce qu'il y a une société Scoute et un idéal scout. »<sup>217</sup> Or la société, l'idéal Scouts n'existent pas sans elle qui les fait : il y a donc codéterminisme, les uns étant inconcevables sans l'autre et réciproquement. Le Scoutisme catholique cesse à ce moment d'être une organisation historique pour devenir un fait donné sans cause externe.

Ce caractère irréductiblement particulier se manifesterait, pour simplifier, sous la forme : sans loi Scoute pas de Scoutisme, sans Scoutisme pas de loi Scoute. Il s'exprime aussi tout à fait dans cette autre réflexion du P. Maréchal :

*« La loi Scoute, considérée par rapport au Bien, à la Vertu en général, est simplement UTILE pour nous rendre vertueux, car on peut être vertueux sans elle. Mais elle est obligatoire et nécessaire dans cet ordre spécial qu'est l'ordre scout, pour que nous devenions bons en Scoutisme, de bons Scouts, 'des catholiques Scouts'. »<sup>218</sup>*

Dès lors que l'enfant entre en Scoutisme, il accède à son état réel où « Obéir devient ainsi un acte éminemment raisonnable et libre. »<sup>219</sup> parce qu'il répond ainsi aux exigences secrètes de sa nature cachée. Il voudra appliquer la loi parce qu'il saura quelles fins il poursuit en le faisant, et ainsi pourra-t-il le faire, selon Foch : « Vouloir suppose savoir et

<sup>214</sup> En 1951, le P. Forestier laissa entendre que le P. Sevin avait songé à celui des Templiers. Mais il y renonça à cause du fâcheux renom de cet ordre de chevaliers-croisés.

<sup>215</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 27.

<sup>216</sup> Ibid., p. 28.

<sup>217</sup> Ibid., p. 33.

<sup>218</sup> Ibid., p. 37.

<sup>219</sup> Ibid., p. 40.

*implique pouvoir.* »<sup>220</sup> Répondant de cette manière à la nécessité de sa nature essentielle, il se libère aussi car, selon Bossuet :

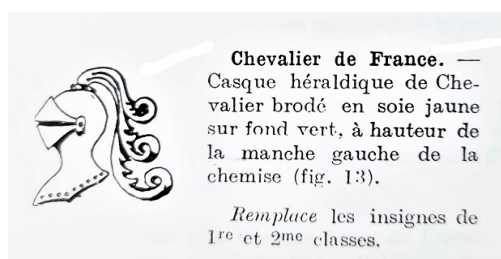
« *La liberté nous est donnée non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur, en le portant volontairement ; la liberté nous est donnée non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien.* »<sup>221</sup>

Mais ce qui est acte de raison est essentiellement transcendé: « *la liberté souveraine et la soumission cordiale* », écrit le P. Héret, cet auteur commentateur de la Loi, « *s'accordent dans l'amour, dont la loi bien comprise n'est que la servante.* »<sup>222</sup>

Mais la Loi, Règle de l'Ordre, essentielle, resterait impuissante à le manifester sans l'existence de caractères secondaires par rapport à elle, insuffisants pour le constituer par eux-mêmes et pourtant nécessaires : le cérémonial et l'uniforme<sup>223</sup>.

Dans l'Ordre scout, comme dans tous les Ordres ou organisations apparentées, le cérémonial a une fonction de symbolisation. Non seulement il rend visible la situation de chaque membre vis-à-vis des autres et dans le corps de l'Ordre, mais encore il doit rassembler en un instant toutes les représentations qui légitiment l'existence de ce dernier. Le cérémonial rappelle ainsi aux Scouts comment et en quelles circonstances ils le sont devenus, pour quelles raisons personnelles et aux fins de quelle exigence supérieure. Il confirme aussi, à chaque fois qu'on y a recours, l'univers particulier qu'est l'Ordre, préfiguration, dans le cas du Scoutisme d'alors, d'un univers plus vaste et à venir. Le cérémonial emboîte donc plusieurs plans de représentations, puisqu'il met en œuvre les représentations « intellectuelles » et qu'il en donne la « représentation ». « *Il leur [les Scouts] plaira de se soumettre à notre beau cérémonial scout,* écrit le P. Maréchal, *qui serait très vain s'il n'était le témoignage d'un sentiment qu'on a dans l'âme. Saluts proportionnés au rang des chefs, marques de déférence, appellations prennent ainsi une grande valeur morale.* »<sup>224</sup> C'est bien cela : le cérémonial en œuvre est le visage de l'Ordre, s'il est vrai que le visage exprime l'« âme ».

De la sorte chaque geste, même modeste, renvoie immédiatement au cœur de l'ensemble. Ainsi va-t-il du salut scout : pouce replié sur l'auriculaire représentant le Scout ancien devant protéger le plus jeune ; index, majeur et annulaire serrés tendus représentant les trois Principes de la Promesse : devoir de loyauté, d'aide à autrui, d'obéissance à la Loi. Mais plus significatives sont les grandes cérémonies collectives, au rang desquelles trois principales : la montée à la Troupe, la Promesse, l'adoubement de Chevalier (ou d'Écuyer) de France.



<sup>220</sup> Ibid., p. 39. Ce néoplatonisme vient de loin...

<sup>221</sup> Ibid., p. 41.

<sup>222</sup> R.P. Réginald Héret, o.p., *La Loi scout, commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, op. cit., p. 7.

<sup>223</sup> Comme pour ce qui est de la Loi, je ne traite de ces deux aspects que la dimension impliquée par la notion d'ordre. Les dimensions psychologiques et pédagogiques seront abordées avec le Jeu.

<sup>224</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 25.

La montée à la Troupe est le premier Passage important. Elle réclame une scénographie complexe :

« La troupe se rassemble avant l'arrivée de la meute, en rectangle ou en demi-cercle.

« Les Louveteaux arrivent à l'appel du Chef de Meute comme pour la Promesse. Une fois en cercle, ils peuvent chanter quelques couplets du chant officiel des Louveteaux. Le Chef de Meute, en dehors du cercle, annonce, tourné vers le Troupe, que le Louveteau (nom et prénom) va monter à la Troupe ; que c'est un grand honneur pour la Meute qui a préparé un Éclaireur de plus (...).

« Puis s'adressant à celui-ci, il l'invite à entrer dans le cercle de Parade pour recevoir une seconde et dernière fois le Grand Hurlement qui sera l'adieu de toute la Meute et que dirige le Sizenier désigné d'avance.

« Différentes cérémonies d'adieux sont possibles, le Louveteau faisant le tour du cercle en serrant toutes les mains, ou bien restant au milieu du cercle et le Sizenier de chaque Sizaine venant lui dire au revoir (...).

« La Meute peut alors lancer un chant ou un cri d'adieu.



« Puis le Chef de Meute appelle le Louveteau et l'amène jusqu'au rectangle formé par les Éclaireurs. À ce moment les Blancs et les Bruns s'écartent, ouvrent le cercle, pour permettre à tous (les Louveteaux) de suivre la cérémonie sans tourner la tête.

« Le Chef de Troupe et l'Aumônier s'avancent jusqu'à la limite du rassemblement. Le Chef de Meute, par quelques mots, présente le garçon au Chef de Troupe et à l'Aumônier.

« Le Louveteau salue son Chef de Meute.

« Le Chef de Troupe le conduit jusqu'à l'étendard que le Louveteau salue.

« Puis le Louveteau se retourne et le Chef de Troupe le présente à la Troupe qui salue.

« La Troupe peut alors chanter un chant approprié.

« Après quoi le Chef de Troupe indique que le Novice (prénom et nom) est confié au Chef de Patrouille des... »<sup>225</sup>

On le constate donc, c'est en toute solennité que s'effectue la montée à la Troupe, l'entrée dans l'âge scout. Mais le vrai rite de passage se situe au moment de la Promesse. Certes, l'aspirant, s'il a été Louveteau, a déjà effectué une Promesse à la Meute. Mais à un âge, vers sept-huit ans, où la légèreté est encore de mise. La Promesse Scout, elle, faite cinq ans plus tard, a un caractère de plus grande gravité et de très grande solennité, au moment où l'Église appelle à la « confirmation » du baptême.

# SCOUT

1ère ANNÉE N° 16 UN FRANC 5 SEPTEMBRE 1934



L'engagement solennel de la Promesse

Après une veillée, qui évoque la veillée d'arme du chevalier, (la cérémonie se déroule dans une église, une chapelle ; la croix de chapeau de l'aspirant est déposée sur l'autel ; son chapeau et son bâton sont à ses pieds ; l'aspirant est debout ; l'Aumônier et le Chef de Troupe font alterner méditations, prières, évocations des temps anciens, commentaires de la Loi, etc.) a lieu la Promesse proprement dite, en plein air de préférence, autour d'un mât des couleurs et en présence de l'étendard de Troupe. Le Chef de Troupe et l'Aumônier sont au pied de ce mât, face à la Troupe disposée en rectangle, et au « *Toujours Prêt* », sorte de garde-à-vous. Le récipiendaire est appelé ; il se présente aux autorités, parrainé par son Chef de Patrouille. Se déroule alors ce que l'on pourrait nommer le protocole de vérification :

- « *Chef de Troupe : Que désirez-vous ?*
- « *Aspirant : Devenir Scout de France.*
- « *C.T. : Pourquoi ?*
- « *À. : Pour apprendre à servir Dieu et mon prochain.*
- « *C.T. : Quel avantage matériel en attendez-vous ?*
- « *À. : Aucun.*

<sup>225</sup> Cérémonial des Scouts de France, 1943, pp. 13 à 15.

« C.T. : Quelles sont les trois vertus principales du Scout ?  
 « À. : Franchise, Dévouement, Pureté.  
 « C.T. : Quelle est la première obligation du Scout ?  
 « À. : La Bonne Action quotidienne.  
 « C.T. : Connaissez-vous la Loi Scoute et les Principes Scouts de France ?  
 « À. : Oui.  
 « C.T. : Récitez-les.  
 « Le récipiendaire les récite d'une voix forte (...).  
 « C.T. : Promettez-vous d'observer fidèlement les Principes et la Loi, et les Règlements de l'Association des Scouts de France ?  
 « À. : Oui, et de tout mon cœur.  
 « C.T. : Combien de temps ?  
 « À. : S'il plaît à Dieu, toujours.  
 « C.T. : Confiants dans votre loyauté nous vous admettons à prononcer la Promesse des Scouts de France. »<sup>226</sup>

C'est alors le moment crucial : l'aspirant reçoit la bénédiction de l'Aumônier, de telle sorte que la Sainte Trinité et Notre-Dame des Éclaireurs lui donnent la force de tenir son engagement, puis, posant la main gauche sur l'étendard de Troupe, il prononce le serment :

« Sur mon honneur, avec la grâce de Dieu, je m'engage :  
 « À servir de mon mieux Dieu, l'Église et la Patrie ;  
 « À aider mon prochain en toutes circonstances ;  
 « À observer la Loi Scoute. »<sup>227</sup>

C'est enfin le protocole de réception dans la « Fraternité ». Le Scout reçoit son chapeau et la croix bénie la veille, le bâton. Les autorités lui serrent la main. Puis le Chef de Patrouille lui remet le « flot » à la couleur de la Patrouille, et le nouveau membre prête obédience à son Chef. Cela fait, il rentre dans le rang. Alors le Chef, le Scoutmestre, devant sa Troupe au repos, prononce un discours rapide avant d'ordonner le « *Toujours Prêt* ». Toute la Troupe entonne le chant de la Promesse, rappel collectif, puis s'éloigne, étendard en tête, aux accents de « *Va Scout de France* »...

La cérémonie de réception d'un écuyer de France, suprême distinction Scoute, est celle qui se rattache le plus explicitement aux rites médiévaux, même si la présence des autorités laïques et ecclésiastiques, celle des autres Scouts assemblés, la veillée, le serment, la remise d'emblèmes renvoient directement dans le Promesse à l'adoubement :

« La Troupe en grande tenue, avec bâtons, est rassemblée comme pour une Promesse face au Drapeau et à l'étendard. Ceux-ci sont portés chacun par un Assistant et encadrés extérieurement d'un Chef de Patrouille. Devant ces emblèmes prend place le Commissaire de District (ou son Assistant) ayant à sa droite le Chef de Troupe et à sa gauche l'Aumônier.

« Le futur Écuyer, sans bâton, avance de sa place devant le Commissaire de District, salue et se découvre.

« Éclaireur : Chef, accorde-moi d'entrer en Chevalerie.

« Chef de District : Pour en être digne, tu devras longtemps peiner aux rudes tâches d'Écuyer. Qui t'aidera ?

« Le parrain (Chef ou Routier) s'avance, se place à la gauche de l'Éclaireur, et dit :

<sup>226</sup> Ibid., p. 70.

<sup>227</sup> C'est pendant la Seconde Guerre mondiale, en avril 1941 (*Le Chef*), que le terme « Éclaireur » a remplacé le terme « Scout » pour les 12-17 ans. Mais l'usage ancien a très longtemps prévalu : le Scout par excellence reste le garçon de 12 à 16/17 ans.

« Parrain : Moi (prénom et nom), je réponds de sa vaillance.

« C.D. : Voudras-tu fuir ton bien-être et ne pas craindre la vie rude ? Accomplir avec soin ton travail chaque jour ? Défendre les plus faibles ? Aventurer ta vie pour le Christ et la France ?

« E. : Oui, avec la Grâce de Dieu.

« C.T. : La Cour d'Honneur de la Troupe t'a jugé digne d'un plus noble service. La France a besoin de toi. Pour Dieu ne la déçois pas.

« L'Éclaireur s'agenouille devant l'Aumônier ; le Chef commande : Saluez !

« Aumônier : Seigneur Jésus, qui avez fait sur terre non votre volonté, mais celle de Dieu, donnez à votre Scout de France (prénom) le cœur fort des Ecuyers qui peinaient à servir leur Baron dans les grandes et les petites choses. Faites qu'à l'école des plus nobles Chevaliers francs, il apprenne à bien vivre et à bien mourir. »<sup>228</sup>

On lui remet alors son insigne, puis il prononce la prière à Saint Louis :

« Monseigneur Saint Louis, qui envoyez vos plus beaux chevaliers en eScoutes à la pointe de l'armée chrétienne, daignez vous souvenir d'un Scout de France qui voudrait se hausser jusqu'à vous.

« Obtenez-moi cette horreur du péché mortel que votre mère vous inculqua, et gardez-moi pur comme les lys de votre blason.

« Vous qui teniez votre parole, même donnée à un infidèle, faites que jamais mensonge ne passe ma gorge, dût franchise me coûter la vie.

« Prince au grand cœur, ne permettez-pas que je sois jamais médiocre, mesquin ou vulgaire, mais faites qu'à votre exemple, je serve Dieu à la française, royalement. »<sup>229</sup>

Ces textes parlent d'eux-mêmes !

Dernier élément constitutif de l'Ordre : l'uniforme. L'uniforme, visuellement, crée l'ordre, il estompe la diversité individuelle (et sociale, comme *Le Chef* le fait remarquer en 1925), il manifeste l'unité, il est le signe le plus visible et le plus permanent de l'existence de l'Ordre, avec l'emblème qui en est une des composantes.

L'uniforme scout a une base simple : chemise kaki, culotte bleue ou kaki, que l'on raccourcira en short (1937), foulard et bas de laine, chapeau, chandail kaki ou bleu-marine, à quoi s'ajoute une pèlerine kaki. Une base en somme fort inspirée d'un modèle militaire et qui doit plus au projet du P. Sevin qu'à celui du chanoine Cornette.

Mais sur cette base assez dépouillée vont venir un grand nombre d'ajouts : insignes fédéral (croix potencée surchargée d'un trèfle<sup>230</sup> portée sur le chapeau) ; badge de Troupe (portée à l'épaule), scalp de Patrouille (dont les couleurs sont déterminées par le totem, porté également à l'épaule) ; insigne de province (armoiries portées sur la manche) ; insignes de spécialités, ou badges de spécialité et de grade (seconde, première classe, Chevalier, puis Écuyer de France) ; étoiles d'ancienneté, une par année (sur la poche de poitrine gauche) ; insigne fédéral brodé sous ces étoiles ; pour cinq badges obtenus, courte cordelière portée à droite ; deux tirants ou « dépassants » de jarrettières verts portés sur le bas kaki à bandes vertes ; et, quand on passe Chef de Patrouille : deux bandes blanches (cousues sur la poche gauche de chemise), une banderole émaillée « Être prêt » au chapeau ; une cordelière blanche pour le sifflet. À la fin, le Scout complet devait crouler sous les ornements comme un maréchal soviétique !

<sup>228</sup> Ibid., pp. 85-86.

<sup>229</sup> Ibid., p. 87.

<sup>230</sup> Le trèfle symbolise les trois principes scouts. On n'a pas voulu de la fleur de lys pour des raisons politiques. Celle-ci remplacera le trèfle en 1941... pour les mêmes raisons...

# SCOUT

4<sup>me</sup> ANNÉE N° 82

1 Fr. 25

5 JUIN 1937



Or là encore, l'uniforme et ses surcharges prennent leur première signification par rapport à l'Ordre. Plus l'uniforme est complexe, plus nombreux sont les signes renvoyant à son seul fonctionnement, mieux est manifesté aux yeux du monde sa différence, la complexité et à l'originalité de son organisation, mystérieuse, à dessein, pour le moindre VP (Visage Pâle, non-scout).

De telle sorte que l'on peut dire que l'uniforme, comme le cérémonial et comme la Loi Scouts travaillent de concert à édifier l'identité de l'Ordre, et ce non seulement vis-à-vis de ses membres mais encore vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas. Car l'Ordre scout, comme tout ordre religieux ou non, est d'abord un groupe **sépare** du reste de la société, même lorsqu'il œuvre en son sein. Ce qui le fait être un microcosme est moins la force particulière d'idées ou de foi partagées par une communauté donnée, que les traits qui soulignent la différence.

Une telle ostentation dans la différence a d'abord, surtout dans les Ordres d'inspiration religieuse, une relation directe avec le sacré. La moniale, le moine entrent dans un Ordre tellement haut placé dans l'échelle du sacré qu'ils vivent le plus souvent hors du siècle, et les vœux les consacrent, les introduisent dans cette dimension qui, quoique terrestre, est une préfiguration, mais la plus proche, de la Cité céleste<sup>231</sup>. Pour ceux qui vivront dans le siècle, la multiplication des signes extérieurs aura pour but de **signifier** cette séparation. Ainsi le goût de l'uniforme chez les Scouts catholiques ne procède pas principalement d'un militarisme compulsif ou, comme chez Baden-Powell, du désir de créer une simple dynamique de groupe. Cérémonial, uniforme, loi rendent **visible** le projet fondamental : recréer la Chrétienté ; ils donnent à voir à la France ce qui en est comme la promesse. Mais ils rappellent aussi aux garçons qu'en faisant leur Promesse, ils ont été consacrés en même temps qu'ils se sont consacrés<sup>232</sup>, et qu'ils sont **différents**.

<sup>231</sup> Cf. Georges Duby, *Les trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Bibliothèque des Idées, Gallimard, 1978. Il y montre comment, à l'aube de la dynastie capétienne, le monde régulier affirme sa prééminence au nom, entre autres, de cette participation supérieure au sacré.

<sup>232</sup> Cette consécration, cette séparation d'avec le monde « ordinaire » se marqua pour les scouts par une formule triviale très largement usitée : tous ceux qui n'étaient pas scouts furent désignés par les initiales VP (pour Visage Pâle). On n'eut pas, du côté des Chefs, à

La valeur symbolique de ces éléments constitutifs de l'Ordre est donc particulièrement grande dans le Scoutisme catholique, et probablement infiniment plus grande que dans tout autre. Si le Scoutisme de Baden-Powell reconnaît l'existence de Dieu, il ne la retient, avec respect mais sans effusion excessive, qu'en tant que garant d'un état de fait considéré comme bon dans son principe, mais décadent dans sa réalité et devant être amélioré. Avant-garde d'une armée de reconstructeurs, les boys-Scouts sont là pour se former et « donner un coup de main » : ils demeurent très proches, dans la société civile, des Éclaireurs militaires qui les ont inspirés. Certes, BiPi<sup>233</sup> évoluera, se laissant prendre en partie aux mots d'ordre de fraternité universelle et de justice. Cela ne modifiera pas en profondeur l'orientation du Mouvement qu'il lança lui-même. Au contraire, la récupération du Scoutisme par le catholicisme français à un moment crucial de son histoire en change complètement la signification, tirée par un passé tout à fait considérable.

La force du Scoutisme catholique dans un pays où les démarcations socio-culturelles, les rigidités étaient beaucoup plus fortement marquées qu'outre-manche tint en grande partie au « bain symbolique » propre au catholicisme<sup>234</sup>. C'est que le Fils de Dieu ayant, lors de Son ascension, regagné la face invisible du monde, les chrétiens en général, les catholiques en particulier, sont bel et bien contraints, guidés en cela par l'évangile, à se livrer à une constante herméneutique d'eux-mêmes et du monde pour entendre, éclairés par la Grâce, la divine volonté. Rompus donc à l'intelligence des symboles, les Aumôniers n'hésitèrent pas à y recourir spontanément, d'autant plus qu'ils purent constater à quel point ceux-ci, quels que simples qu'ils fussent, exerçaient une grande séduction sur les jeunes.

D'autre part, la période médiévale, peut-être parce qu'elle fut dominée par la religion, usa beaucoup de la symbolisation. En s'inspirant de son univers mental et en cherchant à le transposer, on transposa pour partie ses propres symboles qui s'amalgamèrent à ceux qui étaient nés avec l'histoire ultérieure de l'Église. Ainsi, tandis qu'on apprenait aux jeunes Scouts à entendre le sens caché des signes, à en saisir l'esprit, on cristallisa des représentations flottantes en gestes et en formes, en paroles impératives et en couleurs, on donna une identité à voir, on renoua la chaîne des temps. On affilia l'Ordre présent à l'ordre passé et on se mobilisa pour faire triompher cette impressionnante entreprise de conjuration d'un présent inacceptable, grâce à la chevalerie retrouvée.

### 2.2.2. Chevalerie, chevaliers et élite

L'Ordre scout fut d'abord envisagé comme un ordre des choses à promouvoir. Pouvait-on avoir ce projet d'un côté, le Mouvement de l'autre, sans aussitôt être influencé par le modèle de l'Ordre comme groupe régulier ? On a vu que non. Il en fut de même pour la chevalerie, citée d'abord pour l'esprit que l'on souhaitait voir renaître puis, presque immédiatement, comme type d'Ordre.

Préfaçant l'ouvrage très important du P. Héret, *La Loi Scoute ; commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, M<sup>gr</sup> André, archevêque de Rouen et Primat de Normandie qui,

---

insister beaucoup pour que cette appellation prît racine, renforçant l'esprit « tribal » ou l'esprit de corps que l'on rencontre manifesté de la même manière en maintes circonstances.

<sup>233</sup> Rappel : Baden-Powell.

<sup>234</sup> Faut-il penser à une éventuelle influence de cette réaction littéraire et picturale au positivisme et au réalisme que fut le « symbolisme » ? Ce serait peut-être aller un peu loin. Pourquoi, toutefois, ne pas supposer qu'à défaut d'influence directe, un certain « symbolisme dégradé » ait imprégné les dirigeants scouts par ailleurs lecteurs fervents de Claudel ? Les fictions théâtrales ou romanesques qui fleuriront dans les années trente, par leur refus du réalisme, par leur romantisme, par leur lyrisme et une sensibilité pas toujours de très bon aloi encouragent une telle supposition.

quoique non-Scout, fut, on va le voir, d'une « orthodoxie » parfaite, nota à ce sujet, en parlant des jeunes :

*« Plus notre vie moderne, tourbillonnante et séduisante les entraîne aisément, plus ils lui proposeront, grâce à la formation Scoute, un corps vigoureux et une âme forte et fière. Vainqueurs de leurs passions et des influences du dehors<sup>235</sup>, ils salueront en vous [P. Héret] le Père qui les engendra par sa charité à une noble vie.*

*« (...)*

*« Voilà comment le XX<sup>e</sup> siècle, avec sa chevalerie renaissante, rejoint le XIII<sup>e</sup> siècle et les nobles gestes des derniers croisés. Voilà comment, au Camp de Chamarande, en voyant votre robe blanche de prêcheur<sup>236</sup>, les Aumôniers, vos frères, vous ont désigné pour prendre la parole en leur nom et pour exposer leur doctrine. (...) Il s'agit de CRÉER UN ESPRIT.*

*« (...)*

*« À la base comme au sommet, nous plaçons la conquête de la vraie valeur humaine, commencée par un laborieux effort, parachevée par une glorieuse victoire. De là, ce culte de l'honneur, passion des chevaliers d'aujourd'hui comme de ceux du Moyen-Age. Fiers autant que serviables, ils n'acceptent aucune servilité et ne dépendent que de Dieu Seul et de ceux en qui, soumis et disciplinés, ils saluent le signe de la Puissance d'En-Haut. Oh ! la belle vie, tissée de loyauté, de fidélité, d'élan, d'oubli de soi, d'esprit de sacrifice et de générosité ! »<sup>237</sup>*

Il s'agit donc clairement de transposer ; de ne pas faire, à la lettre, une imitation ou un pastiche. Or, inexorablement, par une de ces filiations secrètes dont on ne saisit pas toujours les subtils jalons<sup>238</sup>, l'application du modèle badenpowellien inspiré par l'armée tira le Mouvement vers une imitation plus marquée. Sans doute au départ fut-on plus proche du souci du catholicisme social le plus ouvert, mais par le jeu de la méthode entrée dans ce cadre, on se rapprocha de conceptions plus littérales, et plus conservatrices. Encore faut-il être d'une extrême prudence sur ce point, car il est bien évident qu'en écrivant chevalerie, tous les membres fondateurs pouvaient se trouver d'accord en ne pensant et en n'éprouvant pas la même chose. Ainsi, le chanoine Cornette parle-t-il de chevalerie et d'esprit chevaleresque, et plus encore à propos d'un ouvrage de l'abbé Richaud, le futur assesseur de l'À.C.F. dont j'ai parlé. Pourtant –est-ce illusion ?– l'expression ne sonne pas tout à fait « pure spiritualité » chevaleresque :

*« Monsieur l'abbé Richaud nous avait déjà tracé dans La conversion de Jean-Pierre (pièce en 3 actes ; en vente même prix et même adresse que les Veillées), d'une plume alerte et gaie, l'idéal et la vie des Scouts de France. (...) Les plus ignorants de notre méthode, et même les plus prévenus contre notre Scoutisme, n'ont pu la voir*

<sup>235</sup> « Du dehors » : ce qui est non-scout, c'est l'extérieur. On retrouve bien cette idée de séparation, et l'on comprend que la représentation du scout-chevalier-croisé-conquérant ait pris si aisément : il s'agit bel et bien d'intervenir en terra incognita, en zone hostile ; et le dévoyé à reconquérir n'est pas (**foncièrement**) perçu comme un frère, même si on lui voue les meilleures intentions du monde. On peut se demander si cette représentation-là n'était pas à l'époque partagée par maints catholiques, y compris par les plus « sociaux » d'entre eux. Le fait que cette barrière mentale, qui sépare forcément tout peuple « élu » des Gentils, ait été dépassée par certains dans les années cinquante explique en partie l'**esprit** de la réforme de 1963-64.

<sup>236</sup> Le P. Héret est, je le rappelle, dominicain.

<sup>237</sup> M<sup>gr</sup> André, archevêque de Rouen, Primat de Normandie, Lettre-Préface du 3 novembre 1923 à : R.P. Réginald Héret, o.p., *La Loi scoute...*, op. cit., p. VII - IX.

<sup>238</sup> L'armée n'était-elle pas l'héritière fonctionnelle de la chevalerie ? Au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, sur le continent, l'encadrement militaire est exclusivement noble. Au XIX<sup>e</sup> siècle, et même au début du XX<sup>e</sup>, nombreux sont les aristocrates, tel le capitaine de Boëldieu et le commandant v. Rauffenstein superbement incarnés par Pierre Fresnay et Erich v. Stroheim dans *La Grande Illusion*, qui voient dans la carrière militaire la seule carrière convenable. Ce dut être le cas pour Maud'huy comme pour Salins. Bien des officiers et officiers supérieurs issus de la « bonne » bourgeoisie adopteront, malgré leurs origines, cette manière de voir. Ainsi Lafont put-il être qualifié de « parfait gentilhomme » par Michel Rigal. Inspiré donc d'un modèle militaire, le scoutisme passé en France ne pouvait-il que tendre à la captation d'une partie de cet héritage « secret ».

*représenter sans être gagnés à notre Cause et sans être convaincus que nous apportions, par le Scoutisme catholique, une renaissance de la Chevalerie.*

*« Mais, lisez aujourd'hui les huit méditations que vous propose l'auteur des Veillées. (...)*

*« De la première à la dernière ligne de ces Méditations vous verrez comment l'Esprit scout inspire et anime le jeune Chevalier des temps modernes.*

*« Les Chevaliers anciens, auxquels je veux ressembler, dit le jeune Scout, ne se contentaient point de revêtir une armure, mais ils étaient animés d'un esprit, de l'esprit chrétien dans ce qu'il a de plus noble.*

*« Scouts de France, nous ne devons pas nous borner à prendre un uniforme, mais nous devons surtout nous pénétrer d'un esprit, de l'esprit catholique : car l'ESPRIT SCOUT jusqu'au bout de ses principes, ne doit pas être autre chose à nos yeux que l'épanouissement par nous, jeunes, du véritable esprit chrétien (‘Veillées de prières : l'Esprit scout’, p. 16).*

*« (...)*

*« Et cet esprit, nous le retrouvons inspirant toute la vie du Scout : que celui-ci se prépare à la promesse, qu'il songe à sa devise, qu'il récite sa prière, qu'il s'équipe pour partir, qu'il regarde son insigne, qu'il établisse son campement, qu'il soit Chef ou que, simple Scout, il voit (sic) dans son Chef celui qui, à ses yeux, incarne l'esprit de la Chevalerie.*

*« L'esprit est un souple animateur. C'est cet Esprit qui transforma les âmes des apôtres au jour de la Pentecôte.*

*« Et c'est parce que déjà il transforme et anime nos chers Scouts de France que nous voyons se lever, sur les horizons de l'avenir, la jeune Chevalerie des temps modernes et qu'il y a en formation dans notre pays une élite nouvelle de jeunes catholiques. »<sup>239</sup>*



L'Ordre défile...

Sans doute est-ce parce que j'ai sous les yeux quelques photographies de la même époque où l'on devine le chanoine Cornette saluant avec émotion des centaines de Scouts défilant au pas devant la statue de Jeanne d'Arc à Paris que je trouve dans ce texte pourtant transparent, en apparence, une volonté autre que celle de s'inspirer simplement de la

<sup>239</sup> Antoine Chanoine Cornette, *L'esprit scout* in *Le Scout*, décembre 1923, n° 12, p. 248.

chevalerie médiévale lorsque le chanoine écrit : « *Que celui-ci se prépare à la promesse, qu'il songe à sa devise...* », etc. À sa devise, justement : le choix qui fut fait très vite de remplacer le cri de ralliement britannique par : « *Notre-Dame... Montjoie !* » fait preuve d'un désir autre que celui de ne retenir que l'« esprit » chevaleresque. Quant à la Promesse, pour ne parler que d'elle, elle fut très vite interprétée dans un sens qui tendait bel et bien à reconstituer plus qu'un « esprit » chevaleresque de dévouement ou de sacrifice ; selon le P. Maréchal, elle est en effet : « *une alliance, créatrice d'obligation, réciproquement consentie, entre un garçon et la Fédération des Scouts de France, et basée sur une mutuelle confiance.* »<sup>240</sup>

Que définit-on là, sinon, avant tout, la logique du rituel de l'hommage féodal ? On ne s'en tint donc pas, chez les Scouts de France, à la simple évocation métaphorique. À travers ce qui était devenu, au XIII<sup>e</sup> siècle, une institution, c'est bien une fois encore toute une époque que l'on tend à faire renaître, structure sociale y compris. Et ce n'est pas le projet en tant que tel qui opère des distinctions, c'est plutôt la manière de se situer par rapport à lui, les uns souhaitant plutôt se référer à un modèle, les autres inclinant de plus en plus à s'y identifier.

Parmi ceux qui, dès le départ, voulurent marquer les limites de l'usage du modèle, on rencontre, une fois de plus, Jacques Sevin, dans un article certainement capital paru dans le quatrième numéro du *Chef* –c'est-à-dire la priorité que le jésuite, qui venait de quitter le Commissariat général, accordait au problème. Il l'aborda sous forme de réponse à une lettre anonyme d'un Assistant Scoutmestre de... Lille :

« *Frère Scout, tu demandes à tes lecteurs de te poser des questions. En voici deux : 1°) Est-ce que l'Indien est le premier Scout, et que par voie de conséquence, les Scouts doivent chercher à l'imiter le plus possible d'une façon habituelle ? 2°) Est-ce qu'au contraire, c'est notre chevalier des temps passés, un Bayard par exemple, qui est le type du vrai Scout ? À mon avis, poser la question c'est y répondre. Mais nos Scouts ne connaissent pas le chevalier, tandis qu'ils peuvent se documenter au premier kiosque venu sur les Peaux-Rouges, qui, à moi, me semblent incarner l'esprit du parfait VP<sup>241</sup> (malgré la contradiction dans les termes). Et bientôt nos boys ne voient plus dans le Scoutisme que le côté indien, - qui est très chic, d'ailleurs, et qui me passionne, - seulement est-ce encore du Scoutisme ? À ce propos, une troisième question : 3°) Existe-t-il des histoires, romans de chevalerie, qu'on puisse faire lire avec profit à nos Scouts ?* »<sup>242</sup>

Quel art de poser exactement les bonnes questions, que celui de cet Assistant ! Le P. Sevin y répondit longuement et d'une manière détaillée.

« *NON, L'INDIEN N'EST PAS LE PREMIER SCOUT. Il ne l'est ni pour l'âme ni pour le corps, ni par ses vertus morales, ni par ses qualités physiques.* »<sup>243</sup>

On ne saurait être plus clair. Et Jacques Sevin d'évoquer l'abondance des Indiens du cinéma et de roman feuilleton, pour rétablir la « vérité historique » au sujet de ces Peaux-Rouges « *chez qui s'étaient l'immoralité la plus inconsciente et la goinfrerie, chez qui la perfidie et la férocité sont réputées vertus.* »<sup>244</sup> C'est qu'évidemment le sens commun a été perverti par le mythe du « bon sauvage » via Rousseau et l'auteur d'*Atala* !

<sup>240</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 55.

<sup>241</sup> Cf. note supra.

<sup>242</sup> In *Le Chef*, juin 1922, n° 4, p. 56.

<sup>243</sup> R.P. Jacques Sevin, *Indianisme ou chevalerie*, in *Le Chef*, juin 1922, n° 4, p. 56.

<sup>244</sup> Ibid.

« Erreur historique, car les sauvages ne sont pas des primitifs, mais des dégénérés, et erreur morale, car si les vertus naturelles existent, il est néanmoins certain que l'homme ne peut observer la loi morale sans la grâce, la philosophie qui est au fond de l'indianisme, c'est donc le naturalisme ».

Mais, remarque le P. Sevin :

« L'Indianisme est un des moyens de satisfaire le goût, inné chez l'enfant, de l'extraordinaire, du romanesque, de l'in vraisemblable. (...) Tout cela est inoffensif, parfois même utile. Mais de grâce, n'en faisons pas une religion, ne créons pas un rituel (...) laissons-le à son rang, le rang d'un accessoire amusant, passionnant même quelquefois, mais jamais essentiel et toujours facultatif. »<sup>245</sup>

Le P. Sevin fut du reste plus explicite dans *Le Scoutisme, étude documentaire et applications*, où il dénoncera dans l'indianisme les risques de déviation vers le « peau-rougisme » :

« C'est un rituel minutieux, compliqué, astreignant (...), absurde, si l'on prétend l'imposer sérieusement et en faire le pivot d'une formation morale –mais qui est bien autre chose qu'absurde, malsain– car ce qu'il respire, quoi qu'en dise son propagateur (John Hargrave), c'est le maçonisme et, de ceci, il ne s'en cache pas, le naturalisme et un naturalisme qui aboutit à la théosophie, souvent, en tout cas, au panthéisme le plus complet. »<sup>246</sup>

Un peu plus loin il conclut :

« Il [John Hargrave] ne formera jamais des Scouts, mais, au maximum, de jeunes athlètes païens, pervertis par le peau-rougisme intégral, aussi ridicule et aussi malsain que le Scoutisme est sérieux et sain pour l'âme et pour le corps. (...) Depuis son exclusion de la Boy-Scout Association, M. Hargrave a fondé un groupement au nom étrange, le Kibbo Kift, destiné à propager la vie « primitive » de campement en plein air. Cette association nettement théosophique et bolchevique, n'a rien de commun avec le Scoutisme. Les dissidents français de la fédération (neutre) des Éclaireurs de

<sup>245</sup> Ibid., p. 57-58. Dans un passionnant article : *Les 'modèles' des Scouts de France en direction des adolescents* in *Le Supplément*, Le Cerf, octobre 1984, n° 150 p. 84 et 89., Gilles Saint-Aubin, Commissaire général-adjoint de l'association, fut le premier à mettre en évidence avec autant de clarté la dialectique des modèles indien et chevaleresque. Le fond de son argument concernant ce point est que le modèle de l'indien prévalut d'abord (« Dans ce style indien, caractérisé par l'humour, le naturel, le camp, la camaraderie des patrouilles, les explorations à la campagne, le scoutisme naissant fait pour ainsi dire sa cure de plein air, hors des villes et d'une éducation académique », p. 87). Au contraire le modèle du chevalier devint exclusif à partir de 1930, au moment où le scoutisme a fini d'être assimilé par le catholicisme. C'est sans doute donner trop de poids à l'indianisme dans les représentations officielles du Mouvement. Comme le remarque le P. Sevin, toutefois, l'introduction du modèle se fit « par la base ».

Ce fut Paul Coze qui organisa les premières fêtes indiennes, Paul Coze à ce point féru d'« indianité » qu'on peut se demander si, parmi d'autres raisons que d'aucuns évoquent à mots couverts, celle-ci ne joua pas un grand rôle dans son brusque départ du Commissariat national scout en 1934. En outre, la littérature « indienne » connaissait, c'est vrai, une grande vogue.

Quoi qu'il en soit, l'indianisme fut remis à sa place (très secondaire) dès le départ par le P. Sevin, et d'une façon encore plus nette que dans l'article de la revue *Le Chef*, dans *Le Scoutisme*... Il semble qu'il fut relégué à quelques expressions dans les pages des journaux. Cependant, malgré des campagnes vigoureuses, surtout dans les années cinquante, les dirigeants ne purent jamais éradiquer jusqu'à la « réforme » la cérémonie de la totémisation, qui prit parfois des allures douteuses, et dont les traditions se transmirent d'une façon semi-clandestine, le plus souvent de C.P. à C.P.

Pour en revenir aux années vingt, le P. Sevin souleva un problème rarement évoqué par la suite, à propos de cette question de l'indianisme : « Une autre difficulté (...) c'est qu'aux enfants du peuple (l'immense majorité de nos scouts, grâce à Dieu), l'idéal chevaleresque, le mot même de chevalier, ne dit absolument rien. C'est un mot vide de contenu. Pour le remplir, il faut des années de culture littéraire et historique, il faut l'atmosphère d'un foyer chrétien, il faut même n'être pas prisonnier de cet apriorisme (sic) politique en vertu duquel toute institution antérieure à 1789 n'évoque que des idées odieuses et que la légende de l'oppression perpétuelle et universelle du peuple par le seigneur. Il faudra du temps, car toute une éducation est à faire, pour que tes apprentis menuisiers ou tes fils de mécaniciens, voient dans le chevalier l'idéal de vie morale auquel on peut tendre, même dans une démocratie. », p. 60.

Plusieurs remarques : 1) Jacques Sevin fait la part d'un hiatus culturel bourgeois-prolétariat jamais évoqué de la sorte ; 2) il reconnaît la part politique autant que culturelle dans les différences de représentation ; 3) en dépit de ce hiatus, le premier chevalier de France fut le scout Dubus, un apprenti.

<sup>246</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme*..., op. cit., p. 136.

*France, qui s'intitulent Union fraternelle du Scoutisme indépendant, sont affiliés au Kibbo Kift. »<sup>247</sup>*

Après ces mises au point, on ne consacra plus guère d'attention au problème de l'indianisme en tant que tel : le modèle n'entraîna pas dans la grille des représentations retenues.

En revanche, le P. Sevin développa d'une façon particulièrement éclairante sa conception de Scout-chevalier :

*« C'est alors très clair, écrit-il, et plus clair encore pour nous, Scouts de France, qui avons voulu préciser notre attitude morale, en insérant dans notre Loi Scoute ce mot que nous sommes seuls à y voir inscrit » 'Le Scout est courtois et CHEVALERESQUE'. Si la place ne m'était mesurée, je te citerai ici le code des chevaliers tel que le donna Léon Gautier dans son ouvrage classique sur la chevalerie, et les conseils d'adieux que Bayard enfant reçut de sa mère ; tu y retrouverais mot pour mot notre Loi Scoute. AU MORAL DONC, IL N'Y A , IL NE DOIT Y AVOIR AUCUNE DIFFÉRENCE ENTRE UNE ÂME DE SCOUT ET UNE ÂME DE CHEVALIER.*

*« Ajoutons que la chevalerie, institution d'origine militaire, n'atteignit son apogée et son maximum de rendement moral que lorsque l'Église l'eut pleinement adoptée et sanctifiée. Nul n'était adoubé sans promettre expressément de la servir et de la protéger :*

*« Chevaliers estes : Notre sire vous fit*

*« 'Et commanda et de bouche vous dit*

*« 'De Sainte Église sauver et garantir' (chanson de geste de Garin le Loherain)*

*« Ici encore les Scouts de France, qui s'engagent à 'servir l'Église', serrent de plus près la véritable tradition. N'ayant pas fait de coupures et de réserves dans cet héritage, nous pouvons dire, 'TOUT ce qui est chevaleresque est nôtre', et reprendre la formule admirable de notre premier Chef-Scout, le général de Maud'huy : 'le Scoutisme, c'est la chevalerie mise à la portée de tout le monde'.*

*« Cependant, une restriction est à faire. Si l'âme de la chevalerie revit dans le Scoutisme catholique, peut-on soutenir que les pratiques de notre vie de campeurs rustiques, tout ce qui constitue la trame de nos journées Scoutes, connaissance de la nature, forestage, secourisme, orientation, nous viennent des preux d'autrefois, et qu'ils y soient nos modèles ? M'est avis qu'ils n'en avaient que médiocre souci, et leur métier était de guerre.*

*« Donc, SI L'INDIEN N'EST NI HISTORIQUEMENT NI MORALEMENT LE PREMIER SCOUT, EN REVANCHE, LE CHEVALIER N'EST PAS LE SCOUT COMPLET, car ce que j'appellerai le 'corps » du Scoutisme lui est étranger ou indifférent. (...) LE MODÈLE DU SCOUT EN CE SENS, C'EST LE COLONIAL, L'EXPLORATEUR, LE MISSIONNAIRE : un Père de Foucauld, par exemple, pour ne citer qu'un nom récent et retentissant.*

*« Seulement, voilà, ces modèles sont bien proches de nous. Et l'imagination de nos garçons exige le recul des siècles ou celui des degrés de longitude ! »<sup>248</sup>*

Résumons l'idée : **esprit** de chevalerie d'abord<sup>249</sup>, modèles du présent (tirés des conquêtes coloniales) ensuite et, si nécessaire, jeux ou histoires inspirés des exploits du

<sup>247</sup> Ibid., p. 144. Cette fédération fut surtout dirigée par le Chef Loiseau et semble n'avoir duré que de 1920 à 1927. Le danger a été très vite conjuré : dans les années trente, on amalgame volontiers indianisme et marxisme au détour d'une phrase (abbé André Sevin dans sa réfutation des critiques opposées au scoutisme, *Réflexions sur le Scoutisme*, op. cit., p. 45, ou abbé Claude Lenoir, *Le Scoutisme français*, op. cit., p. 166, etc).

<sup>248</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Indianisme ou chevalerie*, op. cit., p. 58-59. On peut se demander si ce n'est pas par un désir d'assimilation plus poussé que les fictions « héroïques » et les grands jeux se développèrent dans les années trente, sur des thèmes de plus en plus élaborés.

passé ou de chroniques indiennes. Voilà qui infléchit sensiblement les choses, et semble les ramener à de plus modestes proportions.

Or, on a dû déjà s'en rendre compte, le P. Sevin ne fut que partiellement entendu. Certes, le Scoutisme catholique se réclamera de Foucauld, de Péguy, de Claudel, de Psichari ô combien, de Jacques d'Arnoux, aviateur d'une haute spiritualité mort pendant la Grande Guerre, d'un aérostatier mort en service et d'une grande élévation d'esprit lui aussi, Jean du Plessis de Grenédan, comme de Guynemer ou de Lyautey (presque vénéré). Tous furent peu ou prou présentés comme des chevaliers modernes, des hommes d'héroïsme et de foi. Parmi ces noms qui reviennent le plus souvent dans les revues, on peut le constater, nombreux furent les coloniaux, nombreux furent les militaires. Et jamais l'empire colonial ne fut oublié (un ouvrage publié par le R.P. jésuite Léon Derville chez Spes en 1928 : *Va, Scout de France, Éclaireur de Dieu !* glorifie même l'image du missionnaire vecteur de la colonisation avec un lyrisme et en des termes qui choquent aujourd'hui la sensibilité esthétique et plus encore celle aux droits de l'homme) ; cependant le Scoutisme « colonial » et le « culte » impérial ne prirent franchement leur essor que dans les années trente.



Jean du PLESSIS DE GRENÉDAN  
Commandant du croiseur aérien « Dixmude ».

Cela dit la représentation du Scoutisme catholique comme Ordre chevaleresque et du Scout comme jeune chevalier fut prise de plus en plus au pied de la lettre. Bien sûr, on parla toujours de « l'esprit d'abord ». Était-ce contradictoire ? Certes non. Mais au lieu de s'en tenir là, on s'attacha à faire revivre les formes médiévales et tout ce qui les prolongeait au XX<sup>e</sup> siècle dans l'esthétique (grâce à l'arrivée du dessinateur Pierre Joubert, d'une immense portée, et dont je reparlerai), l'organisation et le jeu dont l'importance s'affirma.

Du reste, et revoici le chanoine Cornette, quelque chose dans l'onctuosité du ton jubilatoire et saintement triomphaliste donne bien à penser qu'on ne sut pas s'en tenir au

<sup>249</sup> Jacques Sevin va d'ailleurs très loin en ce domaine : en conseillant aux CP d'être des modèles constants pour leurs garçons, il conclut : « Ils [les garçons] seront devenus sans le savoir des garçons réfractaires au mensonge et à toute malpropreté morale mais tout à fait capables au contraire de risquer très chevaleresquement leur peau lorsque Dieu leur offrira la chance d'un sauvetage à accomplir. Et peu me chaut qu'ils n'aient jamais oui parler de Bayard et de Duguesclin s'ils ont hérité de leur âme », p. 60. La mise en garde est claire : « Ne t'imagines pas, écrit-il aux Chefs, que tes lycéens ou tes collégiens pas plus que ta graine de faubourg, tu vas les transformer en chevaliers en leur répétant : 'Soyez des chevaliers'... 'vous êtes des chevaliers modernes'... 'croisade'... 'idéal'... 'prouesses de vos aïeux'. » Ibid.

dépouillement voulu par l'esprit, et qu'on eut besoin, très vite, des douceurs réconfortantes de l'apparaître :

« *Dans un village de la grande banlieue parisienne, une Troupe de Scouts passait : yeux clairs, belle allure : elle chantait.*

« *Paysans et citadins en villégiature les regardaient, curieux ; malgré quelques sourires qui essayaient d'être ironiques<sup>250</sup>, la sympathie se manifestait générale. Quelqu'un, désignant le jeune Chef de Troupe qui animait ses camarades de la voix et du geste : 'Don Quichotte' dit-il.*

« *-Non !' reprit un autre ; Roland, peut-être, ou encore Bayard'.*

« *Et, plus près de nous, un troisième ajoutait : 'du Plessis de Grenédan, Paul Henry, Psichari' ; et, à côté de ces noms symboliques, une foule obscure de jeunes hommes épris d'idéal, âmes ardentes, vrais réservoirs d'énergie que le Scoutisme oriente vers le Bien'.*

« *-Dites donc des Chevaliers !' ajouta un autre. 'Oui, des Chevaliers ! La France de demain, la France qui se retrouve dans son bel idéal.'*

« *Et il détailla la Loi Scoute ; et à mesure qu'il parlait, la foule devenait silencieuse, écoutait attentive, émue.*

« *-Est-ce possible' répartit un auditeur, 'que, au milieu de la veulerie générale, des égoïsmes qui se déchaînent dans la brutalité des appétits, il existe une jeunesse qui a le culte de l'honneur à ce point qu'elle en fait le principe directeur de sa vie –une jeunesse qui s'impose le dévouement comme une loi et pour qui le Bonne Action (la B.A. comme ils disent) est une obligation quotidienne– une jeunesse qui affirme le devoir de la vie normale et formule ce devoir dans un article inspiré du plus pur Evangile et qui garde non seulement le corps dans ses énergies physiques, mais veut encore une âme cristalline ?'*

« *-Oui, elle existe cette jeunesse' reprit le spectateur qui avait récité la Loi Scoute, 'et vous venez, pour l'honneur du Pays, de la voir défiler sous vos yeux.'*

« *Et il cita des traits, traits où se révélaient la noblesse d'âme, la beauté de la conscience, la générosité du geste ou tout simplement la reviviscence du bel esprit de Chevalerie. »<sup>251</sup>*

Mais quels sont ces traits ? Un Scout demande à passer en Cour d'Honneur pour déloyauté ; un autre risque sa vie pour sauver un bambin d'une automobile :

« *Ailleurs, c'était un jeune homme qui, emporté par l'élan de sa course, allait culbuter une vieille dame et qui, au risque de se briser la colonne vertébrale, s'était raidi brusquement pour lui livrer passage, parce que son Chef lui avait crié de toute la puissance de sa voix 'Article V'. Et, comme la vieille dame, ainsi préservée d'une chute qui eût pu lui être fatale, s'enquérissait de cet article V, le Chef répondit en souriant : 'Le Scout est courtois et chevaleresque.'*

« *Et la vieille dame répartit : 'Oh ! Monsieur, comme je voudrais que vous enrôliez mes petits fils dans votre Troupe pour leur apprendre l'article V !' »<sup>252</sup>*

Mais, au fait, où allait cette Troupe chantant si gaillardement ? Désherber « un petit cimetière tristement abandonné en ce pays, hélas ! où même le culte des morts n'a pas survécu à l'abandon de la Foi »<sup>253</sup>. Ainsi on allait prouver « à ceux qui dormaient dans la

<sup>250</sup> Mais c'est impossible, n'est-ce pas, face à ces jeunes gens de si belle mine !

<sup>251</sup> Le Vieux Loup (ps. d'Antoine-Louis Cornette), *Scoutisme et Chevalerie*, *Le Scout de France*, mars 1925, n° 3, p. 46.

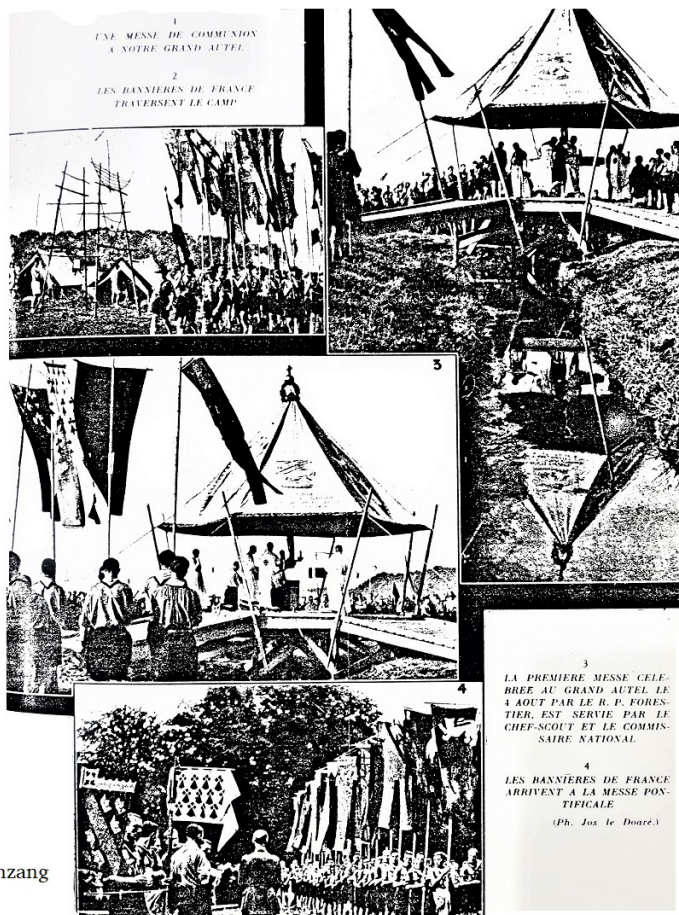
<sup>252</sup> Ibid.

<sup>253</sup> Ibid.

‘Terra Patria’ que les petits Chevaliers des temps modernes continuaient la tradition du souvenir. »<sup>254</sup>



Puissance de l’empreinte médiévalisante au Jamboree de Vogelenzang en 1937



En rentrant, le Chef croise l’homme qui, le matin, l’avait qualifié de Don Quichotte, il lui remet alors, gracieusement, une brochure (que ne l’a-t-il pas fait quelques heures plus tôt ?), avec un Chevalier en couverture, surmonté de cette devise :

« Il écoute partout où l’on crie au secours  
« Et la Troupe passa, continuant son chant du matin. »<sup>255</sup>

Face à cette illustration d’une mièvrerie digne de la pire iconographie saint-sulpicienne, et à laquelle aucun dirigeant, Jacques Sevin pas plus qu’un autre, n’échappa, on sent bien cette tentation de ne pas s’en tenir au « simple » apostolat, ou plutôt de préférer à un apostolat du quotidien un apostolat du spectaculaire qui conduit tout naturellement à valoriser du modèle les éléments les plus visibles. On mesure aussi toute l’ambiguïté de l’« *Idéal moral* », terme de Noël de Livrel<sup>256</sup>, que l’on veut atteindre en faisant du jeune Scout un chevalier. Dans cette attitude de l’esprit, n’y-a-t-il qu’une posture religieuse, qu’une attention sociale aux détreffes ? Dans l’exaltation de ce qu’il y a de hiérarchique dans l’ordre, dans la valorisation de l’obéissance du subordonné, dans l’entraînement à une rectitude intérieure à des principes qui ne sont éternels que du point de vue de ceux qui les énoncent, ne faut-il pas trouver autre chose qui, sur le terrain politique, entretiendra l’équivoque ?

<sup>254</sup> Ibid.

<sup>255</sup> Ibid.

<sup>256</sup> Noël de Livrel, *L’Esprit de Chevalerie*, in *Le Chef*, octobre-décembre 1923, p. 4.

« Il est de vieilles familles où l'esprit chevaleresque est splendidement conservé ; que l'on songe à tout ce qui concourt à cette floraison ! écrit Noël de Livrel. Dès son plus jeune âge, l'enfant est pétri de cet esprit. La demeure qu'il habite, le nom qu'il porte sont déjà une leçon ; le soir dans l'antique salle du château, l'aïeule conte les grandes « gestes » des ancêtres : cela vaut les plus belles histoires ! L'enfant reçoit aussi, de ses parents, des exemples vivants et quand son esprit s'ouvre, on le nourrit d'une morale supérieure ; mais, au-dessus de tout, la grande personnalité de Dieu se lève... »<sup>257</sup>

Plaidoyer *pro domo*, sans aucun doute. On l'a vu, bien des représentants de ces vieilles familles étaient actifs au sein du Mouvement, pour qui l'esprit était fortement lié à des signes qui étaient, qu'on le voulût ou non, l'héritage d'un ancien ordre social et politique. Se rendit-on compte qu'il était impossible de revendiquer le modèle chevaleresque sans se trouver aux prises avec cet héritage ? C'était d'autant plus impossible que le but avoué de la formation dispensée par l'Ordre scout était la constitution d'une élite, ce que proclama dès le numéro deux du *Scout de France* le P. d'Andréis :

« Vous me demandez, dans ce Message, un mot d'ordre ; je vous le crie bien fort, à travers toute la France : VERS LA CHEVALERIE !'.

« À cette heure grave ou la Matière dispute à l'Esprit la destinée du monde, nous avons besoin d'une Élite. Vous serez cette Élite. Par votre vie chrétienne intense, éclairée, loyale, vous montrerez le chemin de la Vérité qui fait les hommes libres et grands. »<sup>258</sup>

Onze ans plus tard, Frère Denys, Marcel Forestier, reprit le thème :

« Bien appliquée en son esprit et ses moyens, la méthode Scoute, mise au service de l'idéal chrétien, devrait former une génération qui, sans tout bouleverser, ni tout remplacer, serait une élite comme il en a surgi toujours dans l'Église et qui émerge sur la monotonie de l'histoire. »

Et il ajoute :

« L'importance de son apparition pourrait faire songer, dans l'avenir, à ce que fut la naissance des tiers-ordres franciscains et dominicains au XIII<sup>e</sup> siècle. »<sup>259</sup>

Or autant l'abbé d'Andréis que Marcel Forestier reprennent ici les directives émanant du cardinal Gasparri, Secrétaire d'État du Vatican :

« Aider les âmes à devenir, sous l'influence de la grâce divine, des âmes pénétrées des enseignements de la foi et de la doctrine catholique, des âmes fidèles à la pratique constante d'une vie religieuse exemplaire, des âmes fidèlement soumises à la direction de leurs pasteurs et du Souverain Pontife, et du même coup des âmes vaillantes, dévouées et chevaleresques, tel est le but de votre Association. Le constater est une douce consolation pour le cœur du Saint-Père, puisqu'aussi bien Sa paternelle sollicitude s'étend tout particulièrement à la formation d'une jeunesse d'élite sur laquelle se fondent les plus légitimes espérances. »<sup>260</sup>

<sup>257</sup> Ibid.

<sup>258</sup> R.P. A. d'Andréis de Bonson, *Vers la Chevalerie* in *Le Scout de France*, février 1923, n° 2, pp. 26-27.

<sup>259</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme, pédagogie active*, extrait de *La Revue des jeunes* du 15 décembre 1934, Éditions de La Revue des Jeunes, 1935, p. 27.

<sup>260</sup> S. Em. le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'État, lettre n° 1613, au chanoine Cornette, in *La Loi scoutée...*, R.P. Réginald Héret, op. cit., p. V.

Beau programme ; malheureusement la représentation de l'élite, que portait en quelque sorte celle de l'Ordre chevaleresque ne laissa pas d'être floue.

Avant même que la presse Scoute fût née, Renard Noir (pseudonyme du P. Sevin) publia *Les chants de la route et du camp*, recueil que l'on a déjà rencontré et que l'on peut considérer comme la première ébauche des conceptions S.d.F. à usage de ses jeunes membres. Dans *La vie simple*, chant de marche composé lui aussi avec la complicité de Théodore Botrel, le sujet est abordé d'une manière assez peu nuancée :

« Pas besoin d'avoir le nombre,  
« Ce qu'il nous faut c'est la valeur.  
« Des zéros qui nous encombrent  
« Débarrassez-nous, Seigneur. »<sup>261</sup>

Au moins, on a le mérite d'être clair : il s'agit bien de produire un petit nombre de jeunes marqués du sceau de l'excellence, chargés de constituer une avant-garde catholique, ayant pour fonction de batailler pour le triomphe de la Cité chrétienne. Mais qui recruter ? Là est la question centrale .

Dans le temps où les relations S.d.F.-Patronages étaient étroites, Jacques Sevin prit une position très tranchée :

« Le patronage DOIT chercher à grouper tous les enfants de la paroisse ; la Troupe, même paroissiale, ce qui est chez nous l'ordinaire, DOIT ne s'ouvrir qu'à une élite, non pas nécessairement une élite sociale –90 % de nos Troupes sont 'populaires' dans toute la force du terme– mais élite morale composée avant tout de VOLONTAIRES. »<sup>262</sup>

Position qui fut pourtant l'une des plus ouvertes qui aient été, et qu'il confirma en 1923 :

« Le mot ÉLITE prête à de multiples équivoques. S'il est opposé à GRANDES MASSES et GRAND NOMBRE, nous verrons plus loin que nos Troupes doivent toujours rester une élite ; s'il s'agit d'une aristocratie morale, le terme n'a pas une signification absolue; même dans les groupements les plus dénués de richesses surnaturelles, on peut toujours découvrir quelques éléments meilleurs qui seront là l'élite, bien qu'ils ne satisfissent peut-être pas aux conditions qu'on impose ailleurs à la masse. Ne soyons pas dupes de mots, et travaillons en profondeur sur les réalités, quelle que soit du reste la profondeur à laquelle nous puissions descendre, toujours plus grande qu'on ne pense dans les âmes baptisées, et même dans les autres. »<sup>263</sup>

On retrouve ici la même mise en garde vis-à-vis des mots qui s'était rencontrée dans l'article du même concernant la formation des jeunes de milieu « populaire » selon le modèle du chevalier : ne pas se bercer d'illusions, travailler sur et dans le concret, ne retenir que les aptitudes en situation, bref, ne pas avoir une attitude rigide, mais s'adapter à chaque milieu pour en tirer le meilleur.

Marcel Forestier, deux ans plus tard, se situera dans cette lignée, mais d'une façon moins explicite :

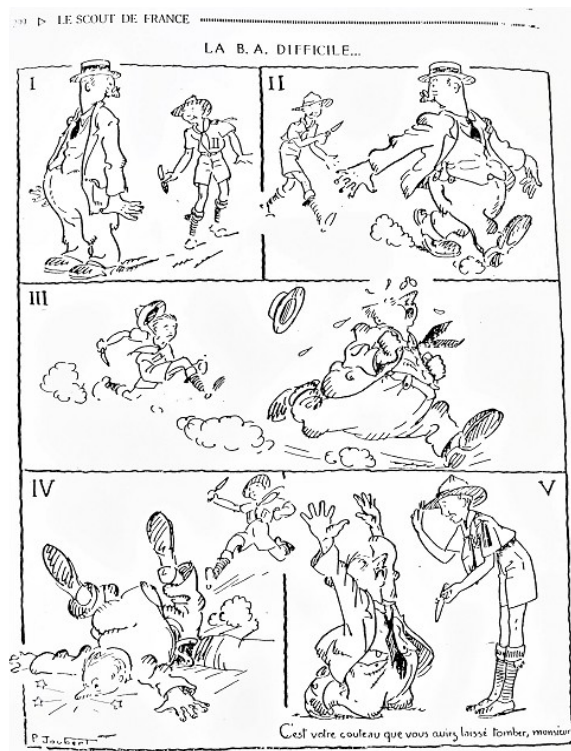
<sup>261</sup> Renard Noir (ps. de R.P. Jacques Sevin, s.j.), *Les Chants de la route...*, op. cit.

<sup>262</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Programme d'action*, in *Le Chef*, janvier 1923, n° 6, p. 154. Ce texte soulève quelques difficultés : qu'entend-on par « populaire dans toute la force du terme » ? Le pourcentage de Troupes « populaires » n'est-il pas une pieuse fiction, si on prend « populaire » dans le sens « ouvrier », « petits employés », c'est-à-dire dans un sens restrictif mais quantitativement non négligeable ?

<sup>263</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Comment fonder une Troupe Scoute de France* in *Le Chef*, avril-mai 1923, n° 14-15, p. 192.

« Le Scoutisme, en effet, ce doit bien être une élite. MAIS UNE ÉLITE QUI SE FORME ET SE RECRUTE DANS LA MASSE. Il suffit pour y réussir, de respecter quelques conditions essentielles, à défaut de l'une desquelles il n'y aurait ni formation, ni Scout, ni élite. Que l'on persuade bien les nouveaux fondateurs que s'ils les négligent par omission ou convenances personnelles ils vont à un échec inévitable ; qu'ils auront perdu leur temps, leur chance d'apostolat, et qu'on ne manquera pas d'en incriminer le Scoutisme, bien que, précisément, il n'ait pas été pratiqué.

« Ces conditions maîtresses les voici : PRATIQUER LE PETIT NOMBRE, AVOIR UN CHEF, FAIRE DU SCOUTISME. »<sup>264</sup>



Mais ici plus qu'ailleurs il faut supposer que cette volonté de tirer des milieux les plus modestes une avant-garde capable, espérait-on, de rayonner à son tour<sup>265</sup> rencontra des résistances. Car en 1926, le P. Sevin intervint à nouveau sur ce sujet pour mettre les points sur les « i » :

« FORMER DES ÉLITES N'EST PAS LA MÊME CHOSE QU'ÊTRE RÉSERVÉ À DES ÉLITES DÉJÀ CONSTITUÉES. Le concept d'élite est essentiellement relatif, et depuis la vocation des Apôtres, on a généralement recruté les élites dans la masse, comme l'armée dans le civil.

« Il vient de mourir en Angleterre un des premiers collaborateurs de Baden-Powell, Ernest Vaux. Cet ancien colonel était Scoutmestre, et pour être admis dans sa Troupe, le garçon devait :

« 1°) n'avoir pas de souliers ;

<sup>264</sup> Marcel Forestier, *Élite ou grand nombre*, in *Le Chef*, mars-avril 1925, p. 12.

<sup>265</sup> Illusion que Lucien Monteix dénoncera dès février 1947 dans *Élite et déclassement* (*Le Chef* n° 233). Quels sont ses arguments ? 1) l'Église catholique est perçue comme bourgeoise dans les « milieux populaires » : « C'est là une vérité sur laquelle il n'y a pas à revenir » ; 2) à cause de « l'élévation » spirituelle (et culturelle ?) liée à la formation scout, il y a séparation avec le milieu d'origine ; 3) les méthodes scout provoquent la méfiance et bientôt le mépris du milieu vis-à-vis du scout et du scout vis-à-vis de son milieu. Dès cette époque on signale que l'uniforme pouvait être une barrière de plus (argument repris en 1959).

« 2°) ignorer le nom de son père.

« (...)

« En les groupant sous le même drapeau vert, Ernest Vaux en avait fait une élite – l'élite des va-nu-pieds de la ville– la Loi Scoute leur servait à autre chose qu'à décorer les murs de leur local, et les Bonnes Actions y avaient du mordant. »<sup>266</sup>

Il est indéniable que dans l'esprit du P. Sevin, il s'agissait, parlant de ces B.A. « mordantes », d'autre chose que d'éviter de bousculer les vieilles dames (ce qui est discourtois, c'est entendu), de désherber des cimetières au son de chants exaltants (desquels Renard Noir était bien responsable, cependant), et de distribuer des brochures. Mais il poursuit :

« Ce que je veux dire par cet exemple, c'est que LE CONCEPT D'ÉLITE N'EST PAS OPPOSÉ À CELUI DE NOMBRE. Par le fait que quelques gamins du ruisseau cristallisent autour d'un Chef, tôt ou tard ils constitueront une élite par rapport à ceux qui n'ont pas cristallisé ; et ces élites là peuvent et doivent être multipliées à l'indéfini (sic). »<sup>267</sup>

L'évolution ne se fit pourtant pas dans ce sens. En janvier-février 1932, les *Principes d'Action à l'usage des dirigeants du Scoutisme*, signés « Les Scouts de France », rendent un son quelque peu différent :

« IV- Le Scoutisme N'EST PAS UN MOUVEMENT D'ÉDUCATION EXCLUSIVEMENT POPULAIRE.

« Il s'adresse et convient ÉGALEMENT à toutes les classes : LES ENFANTS DE LA BOURGEOISIE OU DE L'ARISTOCRATIE, en ont autant BESOIN (plus, parfois) QUE CEUX DU PEUPLE (éducation de la franchise, lutte contre l'égoïsme, le snobisme, les défaillances des mœurs, formation virile du caractère). »<sup>268</sup>

Directive bien singulière... Singulière parce qu'elle semble répondre à des arguments opposés, et qu'elle paraît rappeler à l'ordre. Or, à ma connaissance, aucun dirigeant ne prétendit jamais que le Scoutisme catholique dût être exclusivement populaire. C'est au contraire pour éviter que le Mouvement ne devînt l'apanage des seuls beaux quartiers, qu'il ne se transformât en un organisme de loisir ou en un club bavard annexe de certains cercles huppés d'inspiration anglo-saxonne ouverts aux adultes de la bonne société, que le P. Sevin avait rappelé la vraie manière, par l'être et non par le paraître, de faire triompher selon lui une représentation du monde idéal. Mais il ne songea nullement à l'exclusive. Il y a donc du **procédé** dans l'expression de « principe d'Action » : il s'agit de faire accroire que l'on a été trop loin dans l'action populaire, ce que rien ne confirme. En fait, cette pseudo-mise au point n'est qu'un indicateur du souci que les signataires eurent d'agir surtout en milieu « secondaire » tout en se trouvant de bonnes raisons de la faire.

Le principe V, en revanche, est mi-chèvre mi-chou :

« V- Le SCOUTISME N'EST NI EXCLUSIVEMENT UN MOUVEMENT DE FORMATION D'ÉLITES, NI EXCLUSIVEMENT UN MOUVEMENT DE MASSE : IL EST LES DEUX.

<sup>266</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Message de 1926* in *Le Chef*, janvier-février 1926, p. 4-5.

<sup>267</sup> Ibid., p. 5.

<sup>268</sup> *Principes d'Action à l'usage des dirigeants du scoutisme* in *Le Chef*, janvier-février 1932, n° 89, p. 29.

« Il est susceptible à la fois de dégrossir des âmes à peine civilisées<sup>269</sup>, et d'en faire monter d'autres à la plus haute perfection (Témoin l'héroïsme de nombreuses morts Scoutes : voir revue *Le Chef*, juin 1930, janvier 1931). »<sup>270</sup>

Ici, on retrouve plutôt la position des P.P. Sevin et Forestier : Mouvement de formation d'élite par la masse. Cependant, le principe VI marque un retour en arrière, par rapport aux objectifs de « conquête » des milieux déchristianisés :

« VI- Par suite, le Scoutisme NE DOIT PAS ÊTRE EXCLUSIVEMENT ET UNIQUEMENT ENVISAGE COMME UNE ŒUVRE DE CONQUÊTE ET DE PÉNÉTRATION, dans les milieux moins accessibles au prêtre ou à l'idée chrétienne. C'est l'amputer arbitrairement de la moitié de sa raison d'être.

« INSTRUMENT DE CONQUÊTE, il l'est, et très efficace (cf. les lycées, les campagnes abandonnées<sup>271</sup>, les cités ouvrières<sup>272</sup>), mais il n'est PAS QUE CELA : il est aussi moyen de préservation, de conservation et de très haut perfectionnement d'éléments déjà bons ou même excellents.

« ON NE DOIT DONC PAS, pour des raisons intrinsèques, RESTREINDRE SES POSSIBILITÉS D'ACTION.

« SOIT À UNE CATÉGORIE SOCIALE

« SOIT À UNE CATÉGORIE MORALE. »<sup>273</sup>

Dans ce domaine aussi, dans les revues en tout cas, il n'a jamais été question de faire exclusivement du Scoutisme un moyen d'apostolat en milieu déchristianisé puisque la formation prime. D'ailleurs le P. Sevin lui-même, que ses affirmations précédentes donnent peut-être pour plus avancé qu'il ne fut, écrivit noir sur blanc dans *Le Scoutisme...* :

« Qu'est-ce donc, pour finir, que l'esprit scout ? C'est d'abord un esprit conservateur, dans le bon sens du mot.

« Le Scout accepte et reconnaît tout ce qui EST. Dieu, la religion, la société, la famille, les maîtres EXISTENT : on ne discute pas leurs titres (...) Donc, pour agir, il n'y a pas à changer les cadres sociaux, le Scout, s'il est fidèle, ne peut devenir socialiste, il se tient à sa place et à son rang, ni mécontent ni déclassé. »<sup>274</sup>

Si, par conséquent, il n'a jamais été question, chez les S.d.F., de ne s'intéresser qu'aux déshérités, et si l'on se plaît à dénoncer cette orientation illusoire, c'est que l'on entend mettre l'accent sur celle qui est supposée « l'équilibrer ».

Du reste, le principe VII confirme cette interprétation :

« VII- L'ORGANISATION DE LA 'CONQUÊTE' SUPPOSE DES CADRES DE CONQUÉRANTS QUI NE PEUVENT SE RECRUTER QUE DANS LES MILIEUX DÉJÀ CONQUIS, pratiquement dans nos écoles et nos œuvres catholiques. »<sup>275</sup>

Or, à l'exception de la J.O.C. et de la J.A.C., dans quel milieu recrutent, à l'époque, écoles et œuvres catholiques ?

<sup>269</sup> Sont-ce les âmes « populaires » ou « colonisées » qui sont visées ?

<sup>270</sup> *Principes d'action...*, ibid. p. 29.

<sup>271</sup> Affirmation très largement optimiste : l'implantation du scoutisme dans les campagnes ne se fit pas, ou très peu.

<sup>272</sup> S'il existe des Troupes populaires, pas si nombreuses, qu'il faille les citer en exemple aux Journées nationales, il semble bien en revanche qu'il n'y ait pratiquement pas eu de Troupes en **cité ouvrière**, du moins avant-guerre. Les Troupes sont surtout des Troupes d'institutions (écoles privées, paroisses) ; si les « Troupes ouvertes » sont envisagées, rares durent être les réalisations concrètes. Les archives disponibles ne produisent aucune piste.

<sup>273</sup> *Principes d'action...*, ibid. p. 30.

<sup>274</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 215.

<sup>275</sup> *Principes d'action...*, ibid.

Alors, quelle élite ?

C'est en apparence d'autant plus ambigu que les « pédagogues », les Chefs laïcs vont se mêler au débat. En 1934, le P. Forestier reprend sa position de 1925 en tentant de tenir la balance égale :

« *Tel prêtre de paroisse populaire, jetant son regard d'apôtre sur la multitude des enfants pauvres, habitués du ruisseau, propose que l'on use de ce moyen (le Scoutisme) pour les assembler tous. Attirons-les, dit-il, par les séductions du costume et de la vie aventureuse.*

« *Halte-là, lui répond quelque confrère. Le Scoutisme n'est pas fait pour les masses. C'est une chevalerie. On y tâche d'y faire des Chefs. Ce dont il s'agit, c'est de former un tout petit groupe de têtes. La masse suivra ; bien dirigée, bien encadrée, elle emboîtera le pas de loin ; il ne faut pas lui en demander plus.*

« *Nous ne pensons pas que ce dilemme soit fondé en réalité. Une compréhension plus profonde du Scoutisme concilierait ces deux points de vue.*

« *Le Scoutisme doit bien constituer une élite. Mais il ne s'adresse pas à une ÉLITE TOUTE FAITE. Système d'éducation totalitaire, il veut susciter, de la masse, une élite. (...) Il suffira, pour qu'il y réussisse, de respecter les données essentielles de la méthode, à défaut desquelles il n'y aurait ni formation, ni Scout, ni élite..., etc.* »<sup>276</sup>

Et des Chefs importants, tel le Commissaire général, le commandant Lhôpital, reprirent le même thème sur le même ton lors des Journées nationales (en 1934 notamment). Mais d'aucuns affirmeront avec force que la méthode Scoute ne convient pas à tous et que, par conséquent, disputer de l'élite d'une façon abstraite est vain : « *Nous ne sommes pas faits pour les garçons qui ne possèdent pas un minimum de caractère, écrit Georges Tisserand, un proche du P. Sevin. Nous n'avons guère à garder des garçons qui suivent le jeu sans l'aimer, sans le rechercher régulièrement et sans en parler à leurs parents et amis.* »<sup>277</sup>

Bref, « *des zéros qui nous encombrent, débarrassez-nous Seigneur* »... Il faut « *d'abord créer une œuvre à recrutement général, avant de bâtir un groupe de recrutement limité, si l'on ne veut pas s'exposer un jour à végéter sous le poids des garçons inertes ou amorphes. (...) Voilà pourquoi il faut admettre un 'déchet' en cours de route.* »<sup>278</sup>

Ainsi :

« *Étant donné ses caractéristiques : loi, promesse, système de Patrouille, système de badges, étude de la nature, vie de plein air, le Scoutisme n'est évidemment pas à la portée de tous les garçons. Il faut donc les choisir, ou tout au moins ne pas 'garder' tout le monde.* »<sup>279</sup>

Au fond, comme le note Pierre Delsuc dans *Patrouilles en action* (1940), l'important est de créer une aristocratie de la valeur.

Sélection selon la valeur spirituelle, morale, physique, ou sélection selon la naissance, la question ne sera jamais tranchée de manière théorique. Resta la volonté de sélection. Cela revenait à heurter de front le principe d'égalité républicaine en prônant le petit nombre et son excellence contre la masse et la moyenne, en dépit de quelques tours de

<sup>276</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme est-il fait pour tous*, extrait de *La Revue des Jeunes*, Éditions de La Revue des Jeunes, 1934, pp. 1-2.

<sup>277</sup> Georges Tisserand, *Silences et réflexions du Scoutmestre*, Spes 1932, p. 117.

<sup>278</sup> Ibid. pp. 117-118.

<sup>279</sup> Ibid. p. 121.

pas-passe embarrassés. Cela revenait donc à prendre position sur une organisation sociale particulière, et s'exposer à devoir rendre des comptes pour cela.

Aucune représentation (dans toute la richesse de ses composantes subsumées sous un mot) n'est neutre : penser à sélectionner une élite, la placer sous le patronage de la chevalerie transposée de plus en plus précisément dans ses traits historiques, en rallier les héritiers, bref, constituer un Ordre ayant pour but de régénérer la « race » et l'époque le prouve. Ce fut naïveté de croire que l'on pourrait éviter la rencontre avec ceux qui poursuivaient les mêmes buts quoiqu'avec d'autres moyens et pour d'autres fins. Naïveté... ou duplicité. Selon les cas. Ou alors aveuglement.

Car il est aussi possible qu'on ne vît pas toutes les implications de la démarche, chez les S.d.F. plus encore que dans l'Église de France. Dire par exemple de Jean de Grenédan qu'il fut un chevalier moderne renvoyait à la fois à un fonds culturel implicite (la représentation ne peut opérer sans lui, Jacques Sevin l'a compris à propos des enfants de milieu populaire), fonds cristallisé autour de quelques images. Il était naturel qu'à force de se référer au modèle, on cherchât à s'y identifier et que, voulant imiter Jean du Plessis, on remontât plus haut par fidélité à sa qualité de chevalier, on s'attachât à une représentation du monde et de soi-même bien particulière, héritage direct d'un Moyen-Age revisité quoiqu'on eût souhaité ne s'embarrasser de cote ni de mailles, ni d'archaïsmes « particuliers ». De la sorte on en vint, sans du reste cesser de chercher à vivre d'un « esprit », à se passionner de plus en plus pour l'héraldique, par exemple, ou à solliciter d'un jeune et très talentueux dessinateur l'illustration de scènes de plus en plus « gothiques », concourant à « esthétiser » graphiquement, puis matériellement une représentation d'abord intellectualisée.

On finit, chez les Scouts de France, à se piquer au jeu des défilés « bâtons au clair », dans les manifestations nationales-religieuses des années vingt, puis des aventures de plus en plus empruntées à la fiction « paladine » déployant tous ses appeaux émotionnels, fixant des valeurs (honneur, vertu, sacrifice, loyauté, etc.) jugées éternelles dans leur forme par ceux-là mêmes qui, dans les années trente, les redécouvraient.

Heureusement, l'on jouait. Puérilité dira-t-on après guerre. Hygiène salubre aussi, qui sait ? Même si l'on prit trop le jeu au sérieux, on s'y donna, et le jeu laisse du jeu, qui rend parfois les transformations possibles.

Quoi qu'il en soit les S.d.F. n'échappèrent pas au processus qu'ils avaient déclenché pour eux-mêmes et qui les fit rejoindre le grand mouvement qui emportait une partie de la société française : Mouvement dans le mouvement, en quelque sorte... Ils en vinrent ainsi à résumer toute leur démarche, y compris religieuse, en une représentation unique qui devint l'alpha et l'oméga de leur action : celle du chef.



## 2.3. Du Chef et de l'influence du Docteur Angélique

« Chef ! » Pendant les vingt années de l'entre-deux-guerres le mot va revenir, obsédant, sous la plume de maints journalistes, de maints essayistes ou de maints politiques... Quel milieu échappa à l'attente messianique **du** chef voire des chefs censés manquer au Pays ? Où ne rêva-t-on pas de leurs qualités idéales, mystiques ou fonctionnelles? Les Scouts de France n'échappèrent pas à la règle, mais chez eux plus encore qu'ailleurs, l'éclosion d'une représentation du Chef fut le fruit de leur système représentationnel tout entier, dont elle fut l'acmé.

### 2.3.1. Du « chef » au Chef scout

On peut imaginer combien nombreuses furent les références, combien variées furent les contributions à la représentation du chef dans les revues du Mouvement dont l'une fut précisément baptisée *Le Chef*, consécration de l'importance du thème. Il n'est d'ailleurs de numéro où il n'apparaisse. Cependant abondance de bien nuit, dit-on parfois. C'est le cas ici : la difficulté tient en effet à l'isolement, dans une masse de banalités ou de redites, de l'occurrence significative témoignant d'un apport original à l'idéal du chef, d'une nuance particulière, d'une inflexion de l'idée qu'on s'en fait, etc.

Les grands traits sont cependant presque tous en relation avec des conceptions déjà mises au jour : ainsi par exemple le chef est-il l'expression suprême de l'élite ; l'incarnation du chevalier ; l'organe essentiel de l'Ordre. Mais également se manifestent en lui les exigences de la Nature (considérée comme réclamant une hiérarchie des êtres), et la puissance divine. Il est de la sorte appelé à former l'encadrement de la « *Civitas Dei* » renaissante et, par le jeu retrouvé de l'obéissance et du commandement confondus dans le service mutuel, à restaurer des rapports sociaux « véritables » qui n'eussent jamais dû cesser d'être familiaux, au sens latin.

Suprême expression de l'élite, le Chef scout l'est d'abord, à son niveau, par son caractère exemplaire, qu'il soit envisagé comme principe, ou dans sa réalité (Chef de Patrouille ; Scoutmestre ; Chef de Groupe ou Commissaire) : « *Le Chef a le goût du commandement, il aime être à la tête d'une Troupe, il est un entraîneur, un enthousiaste, mais en gardant la mesure* », écrit Georges Tisserand. « *Le Chef a de l'initiative* » ; « *Le Chef a le sens profond des responsabilités* » ; « *Le Chef a le goût de l'effort ; il est persévérant* » ; « *Le Chef reconnaît qu'il a toujours à apprendre et à faire pour servir davantage* » ; « *Le Chef exerce son commandement avec simplicité parce qu'il sait qu'il n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu* » etc.<sup>280</sup> Rien de bien original dans ce catalogue faisant du Chef un parangon de vertus : le Chef est chef parce qu'il est bien la suprême expression de l'élite : le meilleur d'entre les meilleurs. L'approche est même banale, mais il convient toutefois de relever les qualités qu'on lui prête : sens de l'initiative et des responsabilités, goût de l'effort, persévérance, perpétuelle volonté du dépassement de soi, humilité et soumission à Dieu, et in fine, don de soi au nom du service, la charge de Chef implique plus de devoirs que de droits.

Cette remarque amène à se demander si ces qualités à elles seules suffisent à expliquer en quoi le Chef est exemplaire. Le P. Forestier écrit à ce sujet :

---

<sup>280</sup> Georges Tisserand, *Silences et réflexions du Scoutmestre*, Spes, 1932, p. 189-192.

« Le rôle principal du CHEF SERA D'INCARNER LA LOI, L'IDÉE SCOUTE DANS SA VIE. Sans négliger la portée de l'exemple donné par l'Aumônier, on peut dire que l'exemple du Chef sera sans doute plus parlant à la plupart des Scouts. (...)

« Un Chef, sous prétexte qu'à notre époque il est difficile d'être courtois, pur, chevaleresque, obéissant, ne minimisera pas, dans ses paroles ou sa vie, l'idéal scout, mais sera la preuve vivante que tout ceci est possible, la grâce aidant. Fut-ce de ne pas fumer au camp ou en tenue Scoute ! On pourrait transposer ici l'axiome : à prêtre saint, peuple fidèle. À prêtre fidèle, peuple honnête. À prêtre honnête, peuple impie. »<sup>281</sup>

À ce stade, d'éminentes qualités sont en effet insuffisantes : il faut plus qu'un but, servir A.M.D.G., quelque noble qu'il soit. Il faut par conséquent plus qu'un principe directeur. Ce qui est requis est une véritable identification à la loi Scoute, et moins à la loi comme recueil de préceptes qu'à la loi comme expression d'un esprit. En devenant ainsi incarnation de la Loi, le Chef trouve sa vraie dimension symbolique, image vivante de l'Ordre tout entier.

La représentation du Chef Scout de France est donc loin d'avoir été taillée sur un patron militaire (accusation fréquente), même s'il y eut au sein du Mouvement certaines déviations caporalisantes. De même outrepassa-t-elle de beaucoup la conception britannique : la loi badenpowellienne est avant tout une règle du jeu. Le C.P. y est un "patrol-leader", un meneur, et le C.T. un "Scoutmaster" (or, chez les Scouts de France, le terme « Scoutmestre » fut assez vite relégué au second plan). Enfin le Scoutisme britannique est une méthode d'entraînement autant civil que civique, et ses préoccupations, morales, ne sont point métaphysiques ou mystiques<sup>282</sup>.

Ce qui consacre le Chef Scout de France, c'est la Grâce. Mais ce qui rend son existence capitale est son incarnation de toutes les dimensions de l'Ordre qu'il donne à voir, agissantes, dans les grandes et les petites choses. De la sorte le Chef est doublement représentation : il l'est en incarnant la représentation intellectuelle ; et en représentant cette dernière au sein du Mouvement. Pour sacrifier à l'hermétisme, on dirait que c'est la représentation d'un représentant en représentation constante qui se joue.

Être Chef est, par conséquent, un aboutissement : en devenant Loi vivante, le Chef accomplit le Scout. À cet endroit se noue le principal souci des dirigeants du Mouvement, car si le Chef trouve la reconnaissance de cet accomplissement au sein de l'Ordre scout, sa vocation initiale le déborde largement : tel le prêtre, pasteur spirituel, le Chef est aussi appelé à être un pasteur, mais au temporel. Il se devra d'éclairer et d'entraîner à sa suite des masses égarées et plus grande sera sa perfection, plus loin conduira-t-il ses subordonnés. D'une honnêteté sans tache, d'une loyauté sans faille, voué au service, fraternel, courtois, soumis à Dieu, discipliné, dur au labeur, maître de soi et pur, selon les préceptes de la Loi, il transcendera toutes ces vertus en un rayonnement surnaturel irrésistible.

Ainsi le Chef et le chevalier des temps modernes ne font qu'un : l'Église fait de lui le bras séculier qui lui manquait, sur lequel elle va pouvoir s'appuyer pour reconquérir l'époque. « Nous sommes chefs pour servir ; et commander, c'est obéir », déclare M<sup>gr</sup> Lavarenne, en une formule dans laquelle, s'adressant au présent, il restitue cet ordre médiéval des rapports humains, ces liaisons organiques où chacun se définit avant tout par sa situation hiérarchique de dépendance, par ceux qui l'entourent et la fonction qu'il exerce

<sup>281</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme est-il fait pour tous ?*, op. cit., p. 4.

<sup>282</sup> Le Dieu du scoutisme britannique, ne renvoyant à aucune confession, est surtout le suprême garant de l'ordre naturel et moral.

par ou pour eux, non par soi-même ni pour soi. « *Nous sommes chefs pour servir, poursuit-il, et si nos subordonnés sont à nos ordres, c'est parce que nous sommes à leur service pour les aider à réaliser leur idéal et à atteindre leur fin.* »<sup>283</sup>. Vieille théorie du don et contre-don féodalo-vassalique... « *Le Scoutisme a pour but de faire revivre quelque chose de l'esprit chevaleresque* », note l'abbé Richaud. « *Il est, par conséquent, assez naturel que S.M. et C.P. aillent chercher la formule de leurs devoirs dans les écrits du plus grand docteur du Moyen-Age* ». On ne fut pas plus clair sur ce point. Non seulement Paul Richaud, dès 1923, montre que le modèle chevaleresque ne doit pas s'entendre d'une façon vaguement métaphorique (alors qu'il ne peut être classé parmi les « ultras » du catholicisme), mais il vérifie ce que j'ai avancé à propos de l'adoption d'un tel modèle : il est dans la logique des choses qu'en y adhérant, on adhérât du coup à l'essentiel de ses fondements socio-culturels (pour cette raison, on voit mal les Faucons rouges par exemple, Mouvement de jeunesse de la S.F.I.O., faire du chevalier un modèle...).

Cependant, l'abbé Richaud ne s'en tint pas au rappel de l'ombre chevaleresque du Chef. Après avoir remarqué que Scoutmestres et, a fortiori, C.P. ne sont peut-être pas les plus qualifiés pour faire l'exégèse de la *Somme*, il poursuit :

« *Qu'ils permettent donc à un Aumônier de Troupe de leur dire quelles sont les trois qualités exigées de tout chef par saint Thomas d'Aquin.*

« *L'illustre théologien traite ce sujet à propos de N.S.J.C., le chef par excellence (Somme théologique, III<sup>e</sup> partie, question VIII, art. 1<sup>er</sup>). Or, pour se faire une idée de ce qui constitue un chef, il observe ce qui distingue la tête des autres membres dans le corps humain : tous savent, en effet, que le mot 'chef' vient d'un terme latin qui signifie 'tête'.* »<sup>284</sup>

Voici ce qui, par le biais du chef, nous amène donc à la conception de l'Ordre organique (sans doute aurait-il fallu plus tôt remarquer que le mot « membre », lorsqu'il signifie adhérent d'une association, d'une société ou d'un groupe, est une survivance significative d'une conception métaphorique –groupement humain comme organisme, ou corps– qui le rendit autrefois légitime). Or, suivant la raison discursive de saint Thomas, l'abbé Richaud va tirer de la dimension métaphorique du mot trois qualités fondamentales : « *Si l'on considère d'abord la PLACE occupée par la tête, on constate que celle-ci est située au-dessus de tous les autres membres.* »<sup>285</sup> Le chef est donc surplombant, il domine.

Honni soit, bien sûr, qui mal y pense, et gare aux garçons ambitieux par égoïsme ou orgueil. Cela dit, les « bons » C.P. ou Scoutmestres « *n'ont pas à chercher une popularité de mauvais aloi en s'abaissant, mais ils doivent s'efforcer d'élever les autres à leur niveau.* » On comprend de la sorte comment le chef ne peut qu'être le sommet de l'élite, son nec plus ultra. Il l'est ainsi par essence. Et c'est tendre à la perfection que de s'y conformer au mieux. Nulle gloire donc à tirer de cet état de supériorité qui crée, de fait, plus de devoirs que de droits. Tout se tient.

Perfection, vient-il d'être écrit : c'est là que réside la seconde qualité du chef :

« *Si l'on envisage, en effet, la tête et les membres au point de vue de leur PERFECTION respective, on constate que la tête en détient comme la plénitude : elle renferme, à elle seule, les cinq sens, tandis que le toucher est seul réparti dans tout le*

<sup>283</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière des Chefs*, Bloud et Gay, 1937, p. 61-62.

<sup>284</sup> Paul, abbé Richaud, *Les qualités du Chef d'après Saint Thomas d'Aquin*, in *Le Chef*, mars, 1923, n° 13, p. 176-177.

<sup>285</sup> Ibid.

*reste du corps. Telle est également la qualité maîtresse de tous ceux qui sont appelés à commander : ils doivent être plus parfaits que leurs subordonnés. »<sup>286</sup>*

Et être plus parfait, c'est, en liaison avec ce qui précède, se conformer le plus parfaitement à son essence. Au fond, dans cette acception de la pensée de Thomas d'Aquin par l'abbé Richaud, tous les hommes sont appelés à être chefs, mais peu saisissent l'opportunité, répondent à l'appel, ont le courage de persévérer sur cette voie : seuls quelques-uns y parviennent, et c'est le degré d'excellence de ceux-là qui les désigne à l'élection par les autres membres.

Reste la troisième qualité :

*« Enfin, quand on étudie l'INFLUENCE des différentes parties du corps entre elles, on voit que la tête est le principe de l'activité de tous les autres membres qu'elle dirige. Or n'est-ce pas ce à quoi, en dernière analyse, doit viser un chef ? Être l'âme du groupement dont il a la charge et exercer sur tous ses collaborateurs une véritable action. »<sup>287</sup>*

Dernière étape, par conséquent : il s'agit de définir la fonction du chef.

J'ai montré plus haut comment le Chef scout devait être le vivant symbole de l'Ordre, Loi incarnée, « représentation en représentation » et, pour l'aspirant Scout comme pour tout autre, exemplaire. Or fonctionnellement, il n'est pas que cela : « *Un bon chef (...) se rappellera qu'il n'est pas là seulement pour donner l'exemple, mais pour donner l'impulsion.* »<sup>288</sup> On touche ici à la dimension plus directement pratique de la fonction du chef, ce qui conduit à cette remarque que représentation et fonction se trouvent si intimement liées qu'il est délicat de les dissocier. Isoler un brin est impossible sans dévider une partie de la pelote.

Quoi qu'il en soit, la représentation du chef comme « tête » de l'organisme qu'est l'Ordre est probablement la plus répandue et la moins sujette à variation qui exista chez les S.d.F. On la retrouve, par exemple, chez le P. Héret :

*« Le Chef ? Il est le Chef. Il est celui qui est la tête. C'est lui qui marche devant, c'est lui qu'on suit. Tous ces petits yeux<sup>289</sup> sont fixés sur lui. Ce qu'il commandera, on le fera. Même simplement ce qu'il suggéra, car on l'aime et on va au devant des désirs ».*

L'idée est qu'il en va ainsi par une sorte de loi naturelle indiscutable : « *Il faut dans les affaires humaines que les chefs, par leur volonté, meuvent les inférieurs en vertu de l'autorité divine qui l'a réglé ainsi* ». Et de poursuivre :

*« Le chef est plus haut, il voit plus loin. Il est plus avancé. Il n'attend pas de retour, ni de récompense. (...) Sa devise est donc : servir. »<sup>290</sup>*

La parenté entre les conceptions de ces deux Aumôniers Scouts ne saurait surprendre : l'influence qui s'y exerce est en effet la même. Quoique d'une manière peut-être plus abrupte, Réginald Héret retient en effet les éléments essentiels de la représentation : référence physique au corps, éminence du chef et de son rôle d'entraînement. Seuls s'ajoutent le caractère impératif de ses commandements et le droit divin de son autorité

---

<sup>286</sup> Ibid.

<sup>287</sup> Ibid.

<sup>288</sup> Ibid.

<sup>289</sup> Scouts.

<sup>290</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scout...*, op. cit., p. 25-26.

(« *en vertu de l'autorité divine qui l'a réglé ainsi* »), point sur lequel il conviendra de revenir, car il fut sans doute, confronté à la réalité, le plus sensible.

Le P. Héret écrivait en 1929. M<sup>gr</sup> Lavarenne rédigea sa *Prière des Chefs* en 1937. Entre les deux écrits, une fois encore, nulle différence :

« *Le mot chef signifie tête (...). Le chef est donc à la fois l'œil, l'oreille et l'esprit de son groupe.* »<sup>291</sup>

Et il poursuit un peu plus loin :

« *Le chef, c'est donc celui qui veut, et qui détermine l'action. Le chef, c'est le point de départ de toute l'activité organique du groupe ou de l'association.* »<sup>292</sup>

Cette représentation là, le P. Doncœur, pour conclure, en donna une définition saisissante de concision :

« *La guerre a balayé ces individualismes et nous a rendu l'intelligence de la liaison sociale, c'est-à-dire, non seulement de la solidarité égalitaire, mais de la liaison organique et donc de la liaison hiérarchique, caractérisée par la présence et l'action d'un chef à tous les éléments de la chaîne.* »<sup>293</sup>

Qu'importe ici que le P. Doncœur attribuât à la guerre la redécouverte de l'ordre social idéal qui est celui de l'Ordre scout. Ce qui importe c'est que le rapport **fraternité-unité-hiérarchie** soit aussi étroitement établi, et condensé dans l'omniprésence du chef. Est-il par ailleurs nécessaire de souligner à nouveau le caractère coextensif de cette représentation de l'Ordre scout ? Lorsque M<sup>gr</sup> Landrieux, évêque de Dijon, déclare : « *Soyez des guides pour la masse des perdus qui cherchent leur voie à tâtons dans la nuit. Soyez les entraîneurs pour la masse des timides qui ne savent que suivre et se laissent manœuvrer par les mauvais bergers. Soyez des chefs pour ces masses ouvrières désemparées, aigries, qui ne savent plus, qui ne comprennent plus, qui ne voient plus d'où viennent les coups et qui s'en vont aux catastrophes.* »<sup>294</sup>, que fait-il, sinon transposer ce qui était vrai pour l'Ordre scout dans l'ordre social, désigner les agents de l'« esprit social » du Scoutisme catholique, assigner des meneurs à des « masses » qui n'en peuvent mais... et se tromper peut-être sur la profondeur de l'attente de ces dernières, de même que sur la qualité de l'accueil qu'elles risquaient de réserver à ces meneurs « parachutés ».

Dans un tel contexte, deux problèmes en vinrent à se poser très vite : il ne suffisait pas, premièrement, de se réclamer d'une représentation d'un chef idéal restaurateur d'un ordre social non moins idéal ; encore fallait-il légitimer son autorité. En second lieu prôner l'existence d'une relation hiérarchique chef-subordonné coextensive à la société tout entière exigeait que fussent définies avec précision les modalités de l'obéissance et du commandement.

Deux types d'argument (ne différant l'un de l'autre que par la forme) furent employés pour légitimer l'autorité. L'un fut abrupt, car il conduisait à envisager les choses avec une simplicité réductrice. Le P. Héret s'en fit le porte-parole :

« *Toute autorité tient auprès de nous la place de Dieu, sans cela elle ne pourrait nous obliger. Or, nous devons à Dieu un triple hommage : d'adoration, d'amour,*

<sup>291</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière...*, op. cit., p. 67.

<sup>292</sup> Ibid., p. 69.

<sup>293</sup> R.P. Paul Doncœur, *Ce que j'ai appris à la Guerre*, Éditions Montaigne, 1927, cité par Pierre Mayoux, *Paul Doncœur...*, op. cit., p. 221.

<sup>294</sup> M<sup>gr</sup> Landrieux, allocution du 29 décembre 1925 au Congrès national des Chefs scouts, préfaçant : R.P. Paul Doncœur, *La reconstruction spirituelle du Pays...*, op. cit., p. 5.

*d'obéissance. (...) À nos chefs, intermédiaires de Dieu pour cultiver notre vie, nous devons aussi le respect, parce qu'ils sont meilleurs que nous ; l'amour parce qu'ils nous servent sans attendre de récompense ; l'obéissance parce qu'ils savent mieux que nous.*

*« Ce triple sentiment donne un sens aux saluts, titres, appellations, grades. »<sup>295</sup>*

Partant : *« Celui qui est entre nous et Dieu représente pour nous la majesté divine. »<sup>296</sup>*

À de jeunes, très jeunes Scouts, une telle déclaration pouvait sans doute convenir. À des C.P. de quinze ou seize ans, moins. Mais pas du tout à des Chefs de Troupe adultes : la réalité est souvent trop complexe pour se prêter à des catégorisations aussi rigoureuses. Or, pour être efficace, une représentation ne doit pas caricaturer le réel. Si c'est le cas, il existe bel et bien un danger : à trop répéter que le Scout n'était pas apte à juger, le chef ayant, par une nature fort bien connue, « toujours raison », on risquait de déconsidérer l'ensemble, car que fût ébranlée la représentation du chef, et c'était l'ensemble du dispositif qui chancelait.

Fut-ce par sensibilité à cette difficulté particulière, ou par simple effet d'une appréhension plus fine des choses ? Toujours est-il que M<sup>gr</sup> Lavarenne développa un type d'argument plus ouvert, sujet de méditation pour les Chefs auxquels il s'adressait.

Son point de départ est désormais bien connu : *« Un chef c'est l'interprète d'une loi; mais c'est aussi la loi vivante. Un chef, c'est une conscience qui parle ; mais c'est aussi une conscience en action. »<sup>297</sup>* On retrouve tout naturellement le chef dans sa dimension symbolique et décisionnelle. Notons cependant l'importance que prend ici la conscience. Le chef apparaît en tension permanente, en interprétation constante du réel pour y discerner, avec l'aide de la Grâce, la voie qu'il faut poursuivre pour le bien des subordonnés, qu'il commande pour les servir. La conscience est le siège de ce jugement supérieur du chef. Par ailleurs, autre prémisse déjà rencontrée :

*« Il n'y a pas de pouvoir, si ce n'est de Dieu. Ce n'est pas la force brutale qui fonde l'autorité ; car la force ne peut rien sur les consciences. Ce n'est pas le consentement des 'sujets' qui fonde l'autorité ; et ce n'est pas dans le peuple que les gouvernements puisent leur souveraineté. »<sup>298</sup>*

Analyse qui laisse en apparence peu de place à l'ouverture. Pourtant, M<sup>gr</sup> Lavarenne poursuit : *« L'élection n'a pas d'autre effet que de désigner à Dieu les hommes sur qui Dieu ensuite mettra le sceau de son Droit. »<sup>299</sup>* Ainsi : *« Le roi ou le Président de la République sont les représentants de Dieu ; le Préfet, le Maire, le Garde champêtre sont les représentants de Dieu. Le modeste caporal... Le sergent de ville... »<sup>300</sup>*

Développement fort intéressant, on comprend de suite pourquoi, et qui réclame deux remarques :

1) La formulation est imprécise. Prétendre en effet que « l'élection n'a pas d'autre effet que de désigner à Dieu les hommes » sur lesquels Dieu mettra son sceau ne peut valoir que si ceux qui élisent, c'est-à-dire choisissent, font un choix « éclairé », conforme à

<sup>295</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scoutte...*, op. cit., p. 21.

<sup>296</sup> Ibid., p. 22

<sup>297</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière...*, op. cit., p. 15.

<sup>298</sup> Ibid., p. 24.

<sup>299</sup> Ibid., p. 25. Étrange argument : du point de vue du chrétien, le Tout-Puissant aurait-il donc besoin de l'expression du suffrage universel pour faire ses choix ?

<sup>300</sup> Ibid., p. 26.

la divinité volonté ; bref, cela ne vaut qu'en Chrétienté<sup>301</sup>. Cependant, évoquant président de la république, garde champêtre ou caporal, M<sup>gr</sup> Lavarenne parle pour la France de la III<sup>e</sup> République. Est-ce à dire que quiconque, élu, est investi ? Il est difficile de le croire. Le doute est pourtant permis. En tout cas, il laisse grande ouverte la porte à une possible République chrétienne<sup>302</sup>, même si le roi est cité au passage, et ce n'est pas si fréquent dans un ouvrage destiné aux Scouts de France.

2) L'élection, quoi qu'insuffisante, est néanmoins nécessaire à la désignation du chef, ce qui conduit à penser qu'élection comme **reconnaissance** dut être entendu par M<sup>gr</sup> Lavarenne dans le sens de **choix** et non de mode de scrutin. De la sorte, le chef n'est pas « donné », ce qui signifie que chef, on puisse le devenir : « *Être chef, c'est parfois un don. C'est aussi un art qui s'apprend.* »<sup>303</sup>, ce qui règle par un biais la question du recrutement de l'élite : le mérite n'est pas nié, bien au contraire. Le droit divin fondateur de l'autorité n'est donc pas écarté, mais il est habilement renvoyé de la sphère temporelle à la sphère spirituelle. Passionnant mais tardif effort d'adaptation à l'état démocratique du pays.

Fut-ce en pensant à la crise endémique des Chefs que le Mouvement en forte croissance connut dès sa naissance ? Toujours est-il que M<sup>gr</sup> Lavarenne, quittant le domaine général, aborda la question particulière de l'adhésion individuelle au désir de devenir Chef scout : « *Il faut des chefs à la société, écrit-il ; il faut des chefs dans l'Église ; il faut des chefs dans tous les groupes, dans toutes les associations ; il faut des Chefs dans les Troupes de Scouts.* »<sup>304</sup> Mais est-il légitime d'aspirer à le devenir ? Oui, répond M<sup>gr</sup> Lavarenne : « *S'il est nécessaire et légitime d'ACCEPTER, il est souvent beau de DÉSIRES, d'aspirer à devenir un chef.* »<sup>305</sup>, à **condition**, évidemment, que ce soit pour **servir**.

Malheureusement le jeune Scout, loin des représentations idéales, peut fort bien avoir conscience de ses faiblesses, plus ou moins éclairé par son Aumônier : « *Réfléchis : tu ne veux plus 'obéir sans réplique'* » lui murmure l'abbé Marot, autre Aumônier. « *Tu es orgueilleux (avoue)... un petit peu. (...) Est-on Scout pour commander ou pour servir ? Tu veux ton plaisir uniquement. Ton regard ne porte plus, ni très haut ni très loin. Tu pries moins. Tu ne sais plus te sacrifier.* »<sup>306</sup>, et d'ajouter un peu plus loin : « *Allons, secoue ton apathie. Le Scoutisme c'est le grand jeu de la vie. Mais comme la vie, il demande des efforts.* »<sup>307</sup> Bref le Chef scout peut et doit reconnaître ses limites, ce que M<sup>gr</sup> Lavarenne l'incite à faire dans sa prière : « *Seigneur et Chef Jésus, qui, malgré ma faiblesse, m'avez choisi pour chef et gardien de mes frères....* »<sup>308</sup> De la sorte, le travail sur soi est recommandé. Du reste, comment un Mouvement de formation d'une élite eût-il accepté une représentation du Chef par « droit de primogéniture mâle », en quelque sorte ? Au contraire, c'est bien parce qu'il travaille sur lui-même pour répondre au mieux à son essence que le Chef est reconnu digne :

<sup>301</sup> Ce qui me fit dire que Jacques Sevin, comme certains autres, se fût accommodé d'une démocratie pourvu qu'elle fût régie par l'Évangile et les dogmes chrétiens.

<sup>302</sup> Qui, dans sa **logique** (et non dans son inspiration ou sa forme, cela va de soi), serait, *horresco referens*, fort proche de la République islamique que l'on connaît en Iran.

<sup>303</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *ibid.*, p. 14.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>306</sup> René, abbé Marot, *À toi, Scout !*, Alsatia, 1938, p. 84.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>308</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *ibid.*

« Ce sont nos camarades qui nous ont élus (chez les Scouts). Alors, il n'y a pas d'erreurs ; nous ne nous sommes pas choisis nous-mêmes. La voix des Chefs, c'est la voix de Dieu. »<sup>309</sup>

Dès lors, le problème de l'obéissance n'est plus à poser : comment en effet, à moins d'aller contre le bien et donc de pécher, ne pas obéir à un commandement venu d'un supérieur que l'on ne peut juger puisqu'il est supérieur, qu'en conséquence on manque de « données objectives » pour ce faire, et que, de surcroît, « c'est la voix de Dieu » ? L'obéissance, déclare Pierre Delsuc, n'est pas l'abaissement d'un individu devant un autre, très loin de là.

« C'est la reconnaissance des bienfaits d'une fonction. Quand je me mets au 'toujours prêt' devant mon Commissaire, je n'ai nullement l'impression de m'abaisser à l'ordre général. Je suis très heureux, en ce sens, de me mettre au 'toujours prêt'.

« Il y a une joie de l'obéissance parce que l'obéissance est l'accomplissement du devoir, et le moyen le plus sûr de réaliser la pensée du Chef. L'obéissance est un acte de dévouement, d'abandon joyeux à une volonté supérieure. C'est un acte d'adhésion à la pensée du Chef. À obéir on éprouve la joie que l'on éprouve à agir en se donnant. Il faut obéir, Chef... »<sup>310</sup>

Joie de l'obéissance, donc... Plaisir de conformité, d'abord ? Sans doute, puisqu'il naît de l'accomplissement du devoir. Mais cet accomplissement lui-même repose aussi sur la reconnaissance de la pensée (supérieure) du Chef. Pensée comme conception supérieure, en premier lieu, de l'acte de direction :

« LA FONCTION DE CHEF, EN DEHORS DE TOUTE TECHNIQUE SPÉCIALE, A POUR SEULE MISSION DE CRÉER L'UNITÉ ET D'ASSURER LE FONCTIONNEMENT DE L'ORGANISME DESTINÉ A UNE ACTION DÉFINIE. Isolée dans l'abstrait et réduite à un cas simple, elle peut s'analyser : PRÉVOIR-ORGANISER-COMMANDER-COORDONNER-CONTRÔLER. »<sup>311</sup>

C'est Marcel Forestier, en 1925, qui, s'inspirant de l'industriel Henri Fayol (qui sauva la Compagnie Commentry-Fourchambault-Decazeville par sa méthode de direction), déclarait cela. On revient ici à des qualités pratiques : clarté de réflexion, d'expression, détermination, persévérance, etc., qui sont aussi les qualités du pédagogue que le Chef scout doit être. Un Chef E.U.F. peut certes les avoir ; on demande plus au Chef scout de France : une conscience supérieure, comme on l'a vu.

Le Chef voit la réalisation du souverain bien parce qu'il est « plus haut », voit plus loin et plus profond. C'est ce qu'exprime encore le P. Héret : « *Le Scout obéit librement. Il fait sien la volonté de ses Chefs. Puisqu'il est meilleur que nous, plus grand, le Chef nous fait grandir et c'est notre intérêt de lui obéir.* »<sup>312</sup> « *Librement* » écrit Réginald Héret. Or la grande difficulté à prôner la discipline non pas dans le cadre de l'armée mais dans celui de la société civile, (d'une démocratie fondée en partie sur le concept de libre-arbitre) tenait évidemment au statut à accorder à la liberté. Obéir, n'est-ce pas abdiquer sa liberté ? Vraie question résolue par un habile tour de passe-passe :

<sup>309</sup> Ibid., p. 50. Cette reconnaissance de l'imperfection (propre à l'homme) de chefs toujours appelés au dépassement rend plus que fragiles les conceptions tranchées du style : « *Le chef représentant Dieu, il faut obéir au chef comme on obéit à Dieu* ». Or aucune théorie de l'obéissance sans réplique ne peut tenir sans une supposée supériorité **absolue** du chef. Même la position nuancée de M<sup>gr</sup> Lavarenne est minée.

<sup>310</sup> Pierre Delsuc, *L'art de gouverner* in *Le Chef*, février 1936, p. 88.

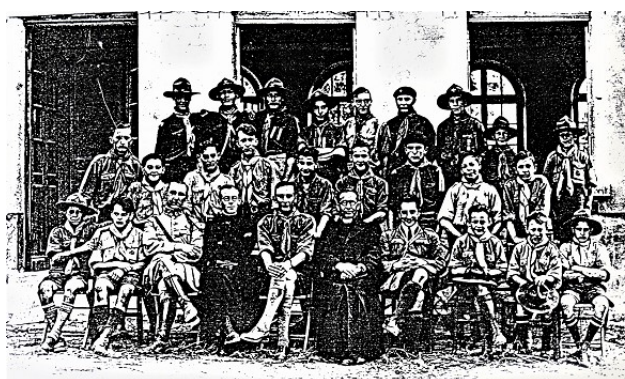
<sup>311</sup> Marcel Forestier, *La noble fonction de Chef*, in *Le Chef*, septembre-octobre 1925, n° 31, p. 37.

<sup>312</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scout...*, op. cit., p. 66.

« *Je n'aime pas beaucoup qu'on se croit trop libre, affirme l'abbé Marot. Cela prête à tant de confusions. Je n'aime pas beaucoup qu'on fasse ce que l'on veut parce que (cela va te paraître extraordinaire) quand on fait ce qu'on veut, on ne veut pas ce qu'on fait. Et ne pas vouloir ce qu'on fait, c'est n'être pas libre au sens le plus noble du mot. Être libre vraiment, c'est, en effet, vouloir ce que Dieu veut.* »<sup>313</sup>

La logique de son raisonnement est limpide : faire ce que l'on veut, c'est se laisser aller à ses penchants, c'est écouter la voix du Tentateur, c'est donc se détourner de la poursuite du bien. À la fin, ce n'est pas être libre sauf à vouloir sa propre déchéance, sauf à être un descendant de libertin, à avoir voué son âme au Diable. Au contraire, comme je l'ai déjà rapidement montré, vouloir ce que Dieu veut conduit à se libérer de la tentation et, en réalisant son essence, s'accomplir tout à fait. C'est en cela qu'obéir au Chef qui, par « nature », est plus avancé dans la voie de cette sagesse et dont la conscience est plus aiguë, c'est travailler à sa libération. Dans cette acception, la liberté est bien cette qualité de qui a été délié, libéré; liberté qui renvoie donc à une aliénation par le mal. Cela tend aussi à faire de cette liberté une dimension intérieure, proche de la liberté stoïcienne, et, au fond, indifférente à la situation sociale concrète du sujet concerné. On mesurera donc le fossé existant entre un régime où la liberté est définie par des droits et garantie par la loi, et cette conception propre aux S.d.F. (et à l'Église, fort éloignée alors d'une théologie de la libération), toute d'intériorité.

« *En réalité, ce n'est qu'à Dieu que nous obéissons en obéissant à notre Chef. Si notre Chef cessait lui-même de s'accorder avec la Volonté divine, il ne pourrait plus réclamer notre obéissance. Mais cela n'arrivera jamais.* »<sup>314</sup>



Un militaire, deux prêtres, un Scoutmestre, des Eclaireurs et des Routiers (dernier rang) : un Troupe Scouts de France des années Trente

Imprudence du P. Héret ! Poser l'obéissance comme principe impératif<sup>315</sup>, conduit là encore à une difficulté : obéir sans réplique, même pour se libérer par Chef interposé, suppose quoi qu'on en dise un suspens de conscience<sup>316</sup>. Cependant que se passe-t-il si le Chef est inapte ? ou failli ? « *Cela n'arrivera jamais* », écrit le P. Héret dans un ouvrage pourtant destiné aux aînés. Qui peut le croire ? L'homme étant imparfait peut déchoir. Qu'est-ce qui l'emportera alors ? Le respect du principe hiérarchique et de l'autorité, ou

<sup>313</sup> René, abbé Marot, *A toi, scout !*, op. cit., p. 59.

<sup>314</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scout*..., op. cit., p. 66.

<sup>315</sup> En 1940, le Chef Bernard Lechartier n'écrit-il pas encore, in *Le Chef*, février 1940, n° 168, p. 7. : « *L'obéissance au Chef est la base de toute société organisée ; pas plus qu'une autre société, la Troupe scout ne saurait subsister ni prospérer sans elle* » (170), principe d'ailleurs inscrit dans la Loi, article VII : « *Le Scout obéit sans réplique...* »

<sup>316</sup> Légitimé par le fait que le subordonné est considéré un peu comme le colonisé : c'est un mineur en terme de responsabilité, compte tenu du système hiérarchique.

celui de la condition même de toute autorité déléguée par Dieu, l'excellence spirituelle et morale ? Si c'est cette dernière qui est primordiale, et si elle se perd, le Scout peut se sentir déchargé du devoir d'obéissance. Mais alors c'est que sa conscience ne s'est pas effacée devant celle de son Chef puisque, dans le cas d'une déviation, elle a su percevoir le dévoiement...

Voici qui est lourd de conséquences au moins théoriques, secondairement pratiques : car si la conscience du subordonné reste en éveil et observe le , le jugeant, le cas échéant, elle se trouve du même coup à parité avec celui-ci, et c'est tout le système hiérarchique qui s'effondre<sup>317</sup>. Le P. Forestier a beau clamer que l'autorité a son fondement dans « *la nature même des choses* » et que « *c'est en ce sens qu'on peut dire qu'elle est de droit divin* » ; il a beau affiner sa conception, remarquer qu'« *il faudrait pour son efficacité, qu'elle ne fût jamais autre chose que la traduction, en langage humain et en institutions humaines, de cette loi organique qu'est le Droit Naturel.* »<sup>318</sup>, il ne précise pas ce qu'il advient de son efficacité lorsque celui qui l'exerce n'en est plus digne. Et pas plus d'autres que lui ne répondirent à cette insoluble question, qui constitue la faille la plus grave dans le système des représentations que l'on a vu s'édifier. Imaginons... Imaginons en effet qu'un chef politique faillisse : comment, concrètement, ceux qui lui sont subordonnés devront-ils réagir ? Comment les Scouts, en particulier, se poseront la question (s'ils se la posent) ? Qu'est-ce qui l'emportera ?

M<sup>gr</sup> Lavarenne, encore lui, a bien envisagé la difficulté. Il admet qu'un subordonné soit amené à désobéir. Mais c'est alors pour mieux respecter l'ordre hiérarchique des autorités : aucune désobéissance ne doit ébranler l'édifice, comme elle le fait, on l'a vu, en remettant en cause directement la supériorité du chef :

*« Il n'est permis de désobéir à une autorité inférieure que pour mieux obéir à une autorité supérieure. car il y a une hiérarchie des autorités, au sommet de laquelle, pour nous catholiques, il y a l'autorité de l'Église qui, dans l'ordre de la pensée, est infaillible et, dans l'ordre de l'action, toujours garantie par Dieu. »*<sup>319</sup>

Pendant, de nouvelles difficultés apparaissent : la désobéissance présentée par M<sup>gr</sup> Lavarenne n'est qu'un geste d'obéissance de plus : elle ne procède pas du subordonné, mais de l'autorité supérieure, infinie, de l'Église (dont on rappelle ici la prééminence sur le pouvoir temporel). Cela énoncé, l'Église est dite infaillible dans l'ordre de la pensée. Sans doute a-t-on voulu parler du Souverain Pontife, et encore, dans les domaines relevant du dogme. La Hiérarchie, elle, est faillible. En outre, pour un croyant, il existe une autorité encore supérieure à l'Église : celle de Dieu, bien qu'elle ne puisse être exprimée que par un prêtre consacré. Or M<sup>gr</sup> Lavarenne semble l'oublier. Pourquoi, sinon parce que la citer impliquerait sa « saisine directe » par tout subordonné, ce que l'on doit, en bon catholique, précisément éviter. La solution de cet ensemble de difficultés qui se soulèvent l'une l'autre n'est donc pas trouvée.

De tout cela se dégagent plusieurs idées-force : 1°) l'ordre naturel est un ordre hiérarchique dans le domaine temporel comme dans le domaine spirituel ; 2°) cet ordre est voulu par Dieu ; conséquemment, l'Église catholique est, par vocation historique, appelée à le coiffer ; 3°) cet ordre hiérarchique a été remis en cause, voire renversé au profit du non-ordre démocratique qui, aux relations interpersonnelles fondées sur le positionnement (supérieur à, inférieur à), préfère des relations interpersonnelles libres (au serment succède

<sup>317</sup> Il ne faut pas oublier que les représentations ne valent pas pour elles-mêmes, et qu'elles informent sans cesse les comportements.

<sup>318</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, octobre 1940, n° 174, p. 3.

<sup>319</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière des Chefs*, op. cit., p. 27

le contrat ; à la conscience, à l'honneur : la loi) ; cet ordre, il convient de le restaurer en le faisant régner au sein de l'Ordre scout ; 4°) la responsabilité et le choix appartiennent aux Chefs légitimés dans et par l'Ordre ; pour le Scout subordonné, s'ériger en conscience revient à se dresser contre l'Ordre. Essentiellement, le Chef pense pour lui, lutte pour lui, décide pour lui.

C'est pour cette raison que le Chef a « charge d'âme » : « *Un chef ne fait pas son salut tout seul ; il se perd avec les siens, ou bien il les perd avec lui.* »<sup>320</sup> « Merci pour eux ! » pourrait-on dire. L'ironie rétrospective, cependant, ne peut masquer la gravité des implications d'un tel système. Même chez un prélat aussi ouvert que le fut M<sup>gr</sup> Lavarenne dans les écrits que l'on vient d'évoquer, les subordonnés, qui « appartiennent » au chef comme les membres d'une famille « appartiennent » au *Pater familias*, sont entièrement privés de toute autonomie au point de voir leur vie éternelle dépendre de celui « sous la main » duquel ils se trouvent<sup>321</sup>.

On objectera qu'il ne s'agit là que d'un système de représentation, et que dans la réalité, la dynamique individuelle ne put manquer de le ramener à de plus justes (et plus modestes) proportions. Mais je soutiendrai alors que des hommes qui prirent la peine d'écrire longuement sur ces sujets (et sans relâche pour certains) ; qui participèrent à la naissance et à la croissance du Mouvement dans un sens en accord avec leurs écrits ; qui en furent parfois des dirigeants notables, ne s'investirent pas de la sorte sans chercher à faire prévaloir leurs idées dans l'esprit et le cœur de leurs lecteurs, de leurs « frères Scouts » ou de simples membres dont ils eurent la responsabilité.

On peut aller jusqu'à supposer qu'à chaque membre, qu'à chaque lecteur, qu'à chaque Scout, enfin, correspondit une interprétation particulière. Il n'en reste pas moins qu'au-delà des querelles de personnes, qu'au-delà des **débats**, il exista une réelle communion dans le système des représentations mis au jour. Et je gage que beaucoup de Scouts pouvaient se reconnaître, de l'Aspirant au Commissaire national, soit qu'ils souhaitent s'y identifier, soit qu'ils s'y identifiaient tout à fait, dans cette belle image, peut-être un peu trop lyrique, née sous la plume du P. Forestier :

*« Le Chef, qui a levé les bras vers le ciel pour y demander le secret de l'œuvre commune, restera debout, tel un ange tutélaire, les bras étendus sur ceux qui lui sont confiés, demandant, pour tous, lumières et grâces, sans que jamais ne se lassent sa vigilance, sa prière et son labeur. »*<sup>322</sup>

Tous marchèrent dans la même direction, sans troubles notoires et du reste, lorsque des troubles graves apparaîtront dans les années cinquante, maints signes les manifesteront, et maintes discordances au sein des revues. Je soutiendrai encore que beaucoup durent choisir de devenir chef en réponse à l'appel, aux incitations que de telles représentations constituaient. Je soutiendrai enfin que ceux-là même, qui, cherchant à être Chefs Scouts pour des raisons identiques, voulurent prendre des responsabilités dans la

<sup>320</sup> Ibid., p. 184.

<sup>321</sup> On peut poser la question de savoir pourquoi, hormis celle d'un possible héritage culturel ou d'une « contamination » des thèmes scouts par l'époque, ce problème prit une telle ampleur. Dans le scoutisme britannique, on l'a vu, le Chef joue un rôle pédagogique. Mais le syncrétisme avec des valeurs propres au Catholicisme en modifia tout à fait l'image. Précisément, le développement d'une représentation du Chef au sein de l'Église catholique à la fin du XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> me paraît correspondre à la première tentative pour pallier une influence lentement déclinante de la Hiérarchie sur la société, c'est une évidence, mais surtout sur les laïcs. Former une petite élite de Chefs tout dévoués, actifs non seulement dans la société mais encore au sein des œuvres, revenait pour la Hiérarchie dans son ensemble à exercer une influence renouvelée par le biais de ces relais. D'où la nécessité d'une représentation à la fois valorisante, et de nature à légitimer une autorité sans partage soumise au seul contrôle du clergé.

<sup>322</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, op. cit., p. 45.

société civile, en se conformant à la formation et aux modèles induits des représentations en question, qui ne purent être sans influences socio-politiques.

On s'étonnera peut-être, cela dit, que le nom du P. Sevin soit fort peu apparu dans ce développement consacré au chef/Chef scout. C'est en effet paradoxal de ne pas citer une fois le « Commissaire à la formation des Chefs », dont on ne peut imaginer les désintérêts pour cette question. Or, de fait, s'adressant deux fois par mois à l'encadrement du Mouvement dans son éditorial du *Chef*, jouant un rôle de premier plan à Chamarande, Jacques Sevin, une fois proposés lois, uniforme, cérémonial, règlement, une fois énoncée l'interprétation catholique de la méthode dans *Le Scoutisme*, s'attela surtout à l'œuvre de formation pratique.

Ce fut un **pédagogue**, sinon le pédagogue du premier Scoutisme catholique. Ses interventions s'appuyèrent plutôt sur des « études de cas », développant tel point ou tel autre conduisant à telle ou telle option. Il avait cerné le but : restauration de la chrétienté par l'établissement d'un ordre scout de la société grâce à l'Ordre scout qu'il avait esquissé ; il avait établi les bases méthodiques de formation ; il ne lui restait plus qu'à se mettre à l'œuvre. Ainsi, au lieu de tendre aux Chefs un miroir dans lequel se reconnaître, il leur apprit comment gouverner les garçons, les amener au but recherché, et faire leur salut. En cela il fut ici beaucoup moins concepteur que d'autres, et la représentation du chef lui doit moins que leur être. Il utilisa par ailleurs beaucoup moins le mot chef dans ses écrits que Scoutmestre ou Chef de Patrouille. La fonction, pour lui, primait le concept. Est-ce à dire qu'il fut en désaccord avec la représentation du chef ? Comment le croire ? Jusqu'en 1933 il fut responsable de la revue *Le Chef*. Or s'il est vrai que les articles consacrés à l'image du chef y tinrent moins de place qu'après qu'il fut parti, ils ne furent pas absents, cependant, et l'on a croisé des écrits fondamentaux de l'abbé Richaud, du P. Forestier, de Pierre Delsuc, etc.

C'est aussi que dans la représentation, je l'ai dit, dimension mystique et dimension fonctionnelle se mêlent étroitement. Il put lui sembler plus utile de mettre l'accent sur le fonctionnel dans ses articles, réservant la partie mystique à ses chants de marche ou à ses prêches, que tous les « Chamarandais » qui les connurent jugèrent inspirés. C'est en tout cas ce que l'on peut supposer en observant que sa première contribution à la représentation du Chef scout concerna ses aspects concrets et pratiques, à peine démarqués, à dire vrai, mais nous sommes en 1922, de la conception britannique :

« *Que doit-il être, le Scoutmestre ? (...)*

« *Tout d'abord, fondement nécessaire, le Scoutmestre sera un gentleman, un homme cultivé et un sportsman. Ces titres essentiels ne sont que l'équipement de tout homme complet, indépendamment de sa classe sociale, de sa fortune et de ses capacités intellectuelles.* »<sup>323</sup>

Définition assez précise pour ne pas voir dans le "gentleman" : « un 'monsieur' en jaquette et souliers vernis », et pour notifier que « tout ce qui essaie non pas d'imposer, mais d'en imposer [est] également hors de propos. »<sup>324</sup> Bref, la pédagogie du Chef « pour n'être pas très universitaire n'en sera pas moins fine, avertie, humaine et même divine, car elle ressemblera à celle du Maître qui n'a pas ouvert un cours de religion, mais qui enseignait sur les grandes routes, ou assis sur l'herbe, sans en avoir l'air, en conservant et

<sup>323</sup> R.P. Jacques Sevin, *Le Scoutmestre*, in *Le Chef*, mars 1922, n° 1, p. 7.

<sup>324</sup> Ibid.

*en faisant découvrir par ses disciples eux-mêmes les vérités dont Il les voulait pénétrer. »*  
Elle exclut, en un mot « *dignité solennelle, pieux sermons.* »<sup>325</sup>

Certains purent sentir le vent du boulet de cette définition leur siffler aux oreilles, mais il ne faut pas en exagérer le caractère « Saint-Just-de-la-simplicité-et-du-dépouillement ». Les cours de formation, à Chamarande, s'alourdirent de plus en plus et ni Tisserand, ni Blanchon, ni Delsuc, les premiers et purs produits de ces cours, n'eurent rien de l'humble légèreté à la franciscaine que le texte du P. Sevin semblait glorifier. Ce qu'il convient en revanche d'en retenir est que le Chef, quelque mystique qu'on y rattachât par la suite, est d'abord un éducateur, et que c'est en cela qu'il réalise ce que l'on attend de lui. Or cette définition ne se perdit jamais ; et après 1950, au moment où la mystique commença à se décomposer, elle prit de plus en plus d'importance. En 1933, quoiqu'en des termes qui appartiennent au versant mystique, structurel de la représentation, le chanoine Cornette ne dira pas autre chose :

*« Un CHEF, c'est celui qui pose devant le garçon un idéal de vie. C'est celui qui, dans sa manière d'enseigner la technique, fait passer son âme.*

*« Un CHEF, c'est le grand Frère, c'est le héros de la Troupe... C'est l'incarnation vivante de la LOI.*

*« Un CHEF, c'est celui qu'on suit, non à cause de la couleur de son aigrette, mais à cause de sa valeur d'âme, à cause de son rayonnement spirituelle, à cause du caractère surnaturel de son commandement !*

*« On le suit parce qu'on l'aime, et on l'aime parce qu'on voit où il vous mène. Il est le livre ouvert où le garçon pourra lire son devoir. »*<sup>326</sup>

Conception de l'éducateur fraternel **totallement** partagé par Jacques Sevin, comme par des Chefs laïcs, le Commissaire baron Jacques de Noirmont par exemple :

*« Vers ce jeune Chef (...) tous les regards convergent. Il est l'exemple vivant que le Scout considère pour s'en rapprocher toujours davantage. Il est celui qui entraîne, qui unit, le grand frère aimé et respecté qu'on est si joyeux de suivre et auquel il est si doux d'obéir.*

*« Merveilleux rayonnement exercé par la jeunesse sur une autre jeunesse plus tendre et inexpérimentée, mais si avide du désir d'apprendre, de bien faire, d'aimer et de se donner ! Doux commerce que cette affection si saine, si virile déjà, qui s'échange entre Scoutmestre et Scout, où l'on apporte son expérience déjà plus grande de la vie et des choses, le prestige de son âge, de son savoir, des examens brillamment subis, du titre, son autorité, son emprise, où les autres reçoivent avec tant d'ardeur et de joie !*

*« La Troupe est ce que la fait le 'Chef.' »*<sup>327</sup>

Oui, le Chef est un éducateur. Et l'essentiel de son projet, alors même que l'on a parlé ni des programmes annuels de Troupe, ni de l'organisation des Rallyes, ni des thèmes des sorties ou des camps, ni du contenu des C.E.P. ou camps-écoles-préparatoires, ni des Breuils, Troupes Saint-Georges et autres « Cham », l'essentiel de son projet, donc, est contenu dans ce qui précède.

Rencontrant en chemin la question : mais d'où cela vient-il ?, trop brûlante pour être tout à fait éludée, j'ai pu évoquer les conditions historiques immédiates, les thèmes

<sup>325</sup> Ibid.

<sup>326</sup> Antoine, chanoine Cornette, *Formation des Chefs* in *Le Chef*, avril 1933 n° 102, p. 256-257.

<sup>327</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Le Scoutisme catholique français* extrait du *Correspondant*, 10 juillet 1930, librairie La Hutte, 1930, p. 13.

dominants, ou, très rapidement, la grande vague de fond qui touche la jeunesse du début du XX<sup>e</sup> siècle, la Grande Guerre, etc. Sans doute tous ces éléments entrèrent-ils en jeu. Mais il en est un que l'on a relégué à une modeste place, et qui pourtant, par sa résurgence, est aux fondements de l'édifice scout. À son tour il nous interpelle : « *Mais qui aurait pensé, s'étonne Paul Richaud, à voir dans Saint Thomas d'Aquin le théoricien du Scoutisme ? Pourquoi pas ? Le Pape en a bien fait le Patron des étudiants et écoliers.* »<sup>328</sup> Qui l'aurait pensé, en effet? Et qui y a pensé depuis que, dans les années cinquante, le cercle Saint Thomas d'Aquin, fondé pour faire pièce au cercle politique d'Île-de-France fondé par André Cruziat, discrédita par ses outrances cet « angélique » patronage ?

L'influence du théologien médiéval fut pourtant omniprésente.

### 2.3.2. Influence du thomisme sur les représentations Scouts de France

Si j'ai attendu ce moment pour traiter de l'influence thomiste, c'est qu'en premier lieu la représentation du Chef scout, par sa dimension fonctionnelle, est, comme accomplissement des autres représentations combinées, celle qui me paraît centrale et que, deuxièmement, le théologie du docteur aquinate l'étaye d'une manière particulièrement explicite<sup>329</sup>.

Pour expliquer aux Chefs Scouts comment Thomas d'Aquin se représentait le chef idéal, l'abbé Paul Richaud dans son article de 1923 déjà cité s'appuya sur la *Somme théologique*, III<sup>e</sup> partie, qu. VIII, art. 1<sup>er</sup>, où est abordé ce sujet à propos du Christ. Or la démonstration du P. Richaud, suivant en cela celle de Thomas d'Aquin, établit l'être du chef d'une manière métaphorique. Je préfère l'établir, ce qui paraît plus logique, d'une manière ontologique.

« *La matière corporelle, attendu qu'elle est en potentialité, réclame sa forme spécifique, l'âme, pour venir à existence ; et elle cesse d'exister lorsqu'elle perd sa forme substantielle. L'âme, au contraire, entité qui existe par elle-même, continue d'exister même après la mort du corps* » écrit Thomas d'Aquin dans le *De Anima*<sup>330</sup>. C'est là le fondement de sa conception de l'homme, et, peut-on le dire ?, le fondement révolutionnaire d'une métaphysique qui, pour reprendre l'expression de Jacques Paul « *replace l'esprit dans son contexte corporel, le situe dans la hiérarchie des perfections de l'existence et raisonne sur le monde, l'univers et l'ensemble du créé. Thomas d'Aquin rend théologiquement raison du monde et pas seulement de l'aventure spirituelle et intérieure de l'homme.* »<sup>331</sup>

La nature de l'humain est donc double : existence et essence, corps et âme, au contraire de l'Être premier, qui réalise l'identité absolue de l'essence et de l'existence<sup>332</sup>. Mais l'homme est substance, par l'union étroite de deux substances incomplètes : « *Deux*

<sup>328</sup> Paul, abbé Richaud, *Les qualités du Chef...*, op. cit., p. 177.

<sup>329</sup> Je me suis appuyé pour ce développement, sur la thèse d'un étudiant en théologie de l'Université catholique de Washington : *A Philosophy of social leadership according to thomistic principles* publié en 1948, de préférence au livre de référence d'Etienne Gilson, *Le Thomisme*, ou aux œuvres de Jacques Maritain, non à cause de la supériorité de l'auteur, Luke-Francis Fischer, mais parce qu'après l'avoir lu, je me suis rendu compte qu'il traitait de cet aspect spécifiquement scolastique, et que son ouvrage, ayant reçu l'aval des autorités ecclésiastiques américaines, il était donc tout à fait « orthodoxe » ; tenant par ailleurs plus de la recension que de l'étude, il était en cela fort utile ici.

<sup>330</sup> « *Corporeal matter, inasmuch as it is potentiality, needs its proper form, the soul, if it is to exist; and it ceases to exist when it loses its substantial form. Where as the soul, an entity per se subsistent, continues to exist even after the dissolution of the body. Q.D. De Anima, q. unie. a1* », in Luke-Francis Fischer : *A Philosophy of social leadership according to thomistic principles; A dissertation submitted to the Faculty of the school of Philosophy of the Catholic University of America in Partial Fulfilment of the Requirements for Degree of Doctor of Philosophy*, The Catholic University of America Press, 1948, p. 57.

<sup>331</sup> Jacques Paul, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Collection U, Armand Colin, 1973, p. 354.

<sup>332</sup> Cf. Edouard-Henri Weber, art. *Thomisme*, Encyclopædia Universalis, p. 1231 et sq.

*substances incomplètes, corps et âme, forment ensemble une substance complète.* »<sup>333</sup> L'homme est aussi individu : « *Une relation transcendante à ce corps est le principe intrinsèque d'individuation de l'âme, et quand même le corps est-il détruit, cette relation subsiste toujours dans l'âme ; ce corps, néanmoins, n'est pas une cause à proprement parler, mais la condition nécessaire à l'individuation du principe intellectif qu'est l'âme, et quand cette condition défaille, l'individuation ne cesse point.* »<sup>334</sup> C'est en tant qu'individu que l'humain est élément d'un ensemble social, part indivisible du tout, mais encore saisi comme tel avec les autres éléments (sociaux) de l'ensemble. L'homme en tant qu'individu est ainsi une substance incommunicable, un Il isolé, parce que cerné par d'autres « **ils** » (d'où l'importance de l'existence d'un corps social fortement structuré).

L'homme, cependant, n'est pas seulement cet individu par existence corporelle en situation, si l'on peut dire. Il est également une personne : « *substance individuelle d'une nature rationnelle.* »<sup>335</sup> dit saint Thomas. Être une personne, dans ces conditions, c'est participer de l'Être divin par la part intellectuelle de soi : l'âme, siège de la raison. Mais ceci n'est pas donné : l'homme ne devient une personne morale qu'au moment où toutes ses actions prennent la direction indiquée par la Raison. Or cette direction n'indique pas une sombre vallée de larmes, et le chemin qu'elle pointe ne réclame pas une austère ascèse : l'ultime fin de l'homme est le bonheur, et le suprême bonheur, le Bien est en Dieu. Plus l'homme, par conséquent, conformera son existence à son essence, plus il se rapprochera de l'Être Premier, de son créateur. Sa nature s'accomplit dans l'ordre de la Grâce, atteint par la Raison (qu'étaye, forcément, la Foi, qui seule peut déterminer le libre choix de suivre la voie de Dieu), et l'ordre de la Grâce atteint sa perfection dans le règne de la Gloire, bienheureuse contemplation de Dieu, communion des saints en Lui. Thomas d'Aquin reconnaît donc le progrès, progrès de la personne, mais aussi progrès des civilisations qui procèdent de l'activité humaine. Toutefois un tel progrès n'est pas irréversible...

Cependant, si le plan divin fixe à chaque homme le devoir de poursuivre le Bien (en appliquant les lois de la nature), chaque homme réalise-t-il aussi bien le plan divin ? Certes, selon la Nature les hommes sont égaux, de même qu'en principe. Mais, d'une part, ils n'occupent pas tous en même temps la même place, condition d'ailleurs de leur individualisation ; ils n'ont pas tous, d'autre part, la même âme : la « forme » en diffère (il ne faut pas oublier ici que l'âme est la forme qui « informe » et « contient » la matière corporelle quoiqu'il existât entre les deux substances une relation dialectique ; sur les raisons des différences d'âme et in fine, de forme, point crucial, les controverses furent nombreuses entre Pierre Lombard, saint Bonaventure, Duns Scot, Gilles de Rome, Capréolus, Albert le Grand et, bien entendu Thomas d'Aquin). De la sorte, tous n'accomplissent pas pareillement leur essence, encore qu'il faille remarquer : 1) que les potentialités étant différentes, le Bien, qui est de connaître Dieu en réalisant sa volonté ne sera pas atteint de la même manière par tous ; 2) que les potentialités doivent être actualisées par la personne, et que l'instruction y aide ; 3) que l'homme, libre, peut toujours gaspiller de riches potentialités comme il peut en « valoriser » de plus modestes. Si, dans ces conditions, le mieux loti ira plus loin en poursuivant la quête de Dieu et en vivant selon ses lois que le moins bien loti, il n'y a pourtant pas de déterminisme absolu des destinées selon la naissance : le mieux loti peut faillir.

<sup>333</sup> "Two incomplete substances, body and soul, together form a complete substance". Luke-Francis Fischer, *ibid.*, p. 69-70.

<sup>334</sup> "A transcendental relation to this body is the intrinsic principle of individuation of the soul, and this relation remains always in the soul, even though the body is destroyed; this body, however, is not a cause properly speaking, but the condition necessary to individuation of the intellectual soul, and when this condition fails, the individuation does not cease. De Generatione q. 2. Thomas d'Aquin", in Luke-Francis Fischer, *ibid.*, p. 73.

<sup>335</sup> "An individual substance of a rational nature, Thomas d'Aquin, Somme Théologique, I q. 29 art. ad. 2", in Luke Francis Fischer, *ibid.*, p. 73.

De cette ontologie, la notion d'ordre va se dégager progressivement :

« Dieu créa l'Univers ; Il en est le commencement et la fin. Mais Dieu a créé divers degrés d'êtres dans l'Univers, tous orientés vers lui, ultime instance, de par l'ordre des choses. Parmi ces divers degrés d'êtres, un principe directeur est nécessaire, par lequel chacun pourra atteindre sa finalité par le chemin le plus direct (De Regno I, cap 1). Et puisque Saint Thomas dit que la première cause est la cause la plus importante –elle a plus d'influence que les causes secondaires, est la première à produire un effet et la plus longue à s'y faire sentir (De Causis, lect.1)– donc, dans la mesure où des causes intermédiaires approchent la perfection de la première cause, il nous est possible de dire que le chef qui a en charge le groupe social tout entier est, ou devrait être le plus parfait ; et les autres chefs sont, ou devraient être, aussi parfaits que leur position le réclame. »<sup>336</sup>

Manière quelque peu contournée mais pertinente de mettre en relief l'ordre impliqué par la philosophie de l'Aquinat : 1°) Dieu crée l'univers, un univers hiérarchisé, orienté en lui, alpha et oméga ; 2°) cette orientation est aussi une tension de chaque être créé vers cette fin qui est Dieu ; 3°) le chef est le principe directeur « par lequel chacun pourra atteindre sa finalité par le chemin le plus direct », et, au-delà de ce « chef suprême » toute une pyramide de chefs subordonnés les uns aux autres, comme suzerains et vassaux. Celui qui prend rang au plus haut est donc le plus apte à guider ses frères sur le bon chemin. Ici deux ordres viennent se confondre : l'ordre naturel selon lequel il est normal que tous les êtres tendissent vers Dieu ; l'ordre social selon lequel il est normal que les plus « sages », que l'on retrouvera plus souvent mais pas exclusivement chez les « meilleurs », les « *kaloï kagathoi* », compte-tenu des préjugés de l'époque, dirigent. Ainsi « c'est dans cette imbrication d'une cohérence des choses et d'une présence de Dieu immédiate que réside toute la tension interne du système de Thomas d'Aquin. »<sup>337</sup>, remarque Jacques Paul. Certes. Et sans doute est-ce là sa force, car elle est fondamentalement une philosophie souple et ouverte, adaptée à une société médiévale surhiérarchisée, adaptable à un monde où la liberté prime.

Or à la fin de ce bref exposé, où l'on comprend tout ce qui put séduire de jeunes prêtres imprégnés de néo-thomisme dans la méthode badenpowellienne<sup>338</sup>, force est quand même de constater que l'on fit chez les S.d.F. de saint Thomas d'Aquin un usage « d'autorité » et que l'on ne sut pas toujours faire le départ entre le fonds universel (ou universalisable) et les concessions à l'époque, mais qu'au contraire (à des fins de simplifications certes louables) on tendit à confondre les deux dimensions. Et ce fut une fois

<sup>336</sup> “God created the Universe; He is its beginning and end. But God has created various grades of being in the universe. Among these various grades of beings a directive principle is needed by means of which each may reach its end by the most direct route (De Regno, I, cap. 1). And, since Saint Thomas says the first cause is the most important cause -it has more influence than secondary causes, is the first to arrive in an effect and the more slow to recede from it (De causis lect. 1)- therefore, insofar as intermediate causes approach the perfection of the first cause, it is possible for us to say that the leader who has charge of the entire social group is, or ought to be, the most perfect; others leaders are, or ought to be, perfect relative to the requirements which their position, demands”. Luke-Francis Fischer, *ibid*, p. 106.

Dans les deux tomes qu'il consacre à Pierre Teilhard de Chardin, *Un prophète en procès : Teilhard de Chardin*, col. Intelligence de la foi, Aubier, 1970, René d'Ouince n'évoque pas la possible influence de Thomas d'Aquin sur l'auteur du *Phénomène humain*. N'ayant aucun titre de spécialiste à faire valoir en ce domaine, d'une part, étant d'autre part bien loin d'avoir lu toutes les études sur la question, je ne sais si cette influence a été envisagée par ailleurs, quand celle de Bergson l'a été longuement. Pourtant, dans la théorie des deux essences, dans cette dialectique entre corps et âme, et cette vocation de la Nature tout entière à Dieu son Créateur, on pourrait peut-être trouver les linéaments de la « *noogénèse* » éclairée par la Foi, de la marche de l'humanité toute entière vers le Parousie. Un petit fait, cependant, me frappe : Paul Doncoeur et Pierre Teilhard, deux jésuites, étaient par ailleurs très liés. Quand on sait l'intransigeance de l'un et la profondeur de l'autre, on ne peut admettre qu'une simple sympathie immédiate rapprochait ces deux jésuites qui, à quelques mois d'intervalle, se trouvèrent à approfondir leur formation à Jersey. Fonds commun, ici aussi ?

<sup>337</sup> Jacques Paul, *ibid.*, p. 355.

<sup>338</sup> Pédagogie à la fois naturelle, active et pouvant facilement être tirée dans un sens hiérarchique: action du garçon « meilleur » et plus âgé sur le garçon plus jeune et immature, allant dans le sens de l'**adhésion** au plan divin.

de plus un Moyen Âge transposé plutôt qu'un Moyen Âge transmuté alors que c'était, honnêtement sans doute, le vœu initial.

Qu'on en revienne en effet à l'article de l'abbé Richaud concernant la représentation du chef : certes, la nécessité pour celui-ci, « *d'élever les autres à leur niveau* », d'être « *plus parfaits que leurs subordonnés* », d'être « *l'âme du groupement dont il a la charge et exercer sur tous ses collaborateurs une véritable action* » est très nettement spécifiée. Mais sous les auspices de la métaphore organique et hiérarchique de la « tête ». Aussi peut-on se poser la question, à voir la dérive « médiévalisante » d'une certaine esthétique Scoute par exemple, si l'image, comme les « photos » d'un magazine célèbre, ne fit pas plus choc que ne pesèrent les mots... Cette idée cependant devant être vérifiée, il faut à présent s'intéresser aux dirigeants Scouts (essentiellement les Aumôniers), qui réfléchissent explicitement aux liens du thomisme avec le Scoutisme catholique.

Il eût été sans intérêt de collationner tous ceux qui, au détour d'un paragraphe, règlent la question en quelques mots. De la même façon n'ai-je pas retenu les articles ou les ouvrages ne traitant que d'un aspect du Scoutisme catholique inspiré par Thomas d'Aquin<sup>339</sup>. Deux Aumôniers particulièrement, ont consacré des ouvrages étoffés aux relations entre les représentations S.d.F. et la métaphysique de l'Aquinat : Hyacinthe Maréchal et Réginald Héret, deux noms déjà abondamment cités.

Le P. Héret fait figure de pionnier dans ce domaine. On l'a déjà rencontré, dominicain dynamique, responsable du très gros patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre, promoteur du Scoutisme catholique en Normandie, et membre du comité directeur de la fédération d'alors, et j'ai déjà évoqué son livre : *La Loi Scoute –commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, publié chez Spes en 1929, pour dire notamment le propos sans nuances (à des fins pédagogiques ?) de l'auteur. Trois ans plus tôt, dans un assez long article publié dans *Le Chef* de juillet-août 1926, Réginald Héret avait cependant déjà placé les S.d.F. sous le patronage du Docteur Angélique de la façon la plus nette, tout en énonçant là aussi de manière claire ce que selon lui devait être le projet du Scoutisme catholique (sans qu'il fût ici en avance, Antoine Cornette ou Paul Doncœur l'ayant sur ce point devancé).

« *Si beau que soit notre Scoutisme, commence-t-il, et si attrayant, il n'est cependant pas une fin en soi. Il n'est pas toute la vie d'un Scout ; ou plutôt nos Scouts catholiques diminueraient sa richesse s'ils ne s'épanouissaient dans une vie plus haute, qui est proprement la vie humaine, à savoir adhérer à Dieu* ».

« *C'est Saint Thomas qui parle ainsi (C. Gentes, III, 130). Si l'homme, dit-il encore, n'avait pas une destinée extérieure à lui, qui le dépasse, nos différentes techniques humaines suffiraient et il n'y aurait rien d'autre à chercher. Mais il y a pour lui une destinée étrangère à lui tant qu'il mène cette vie où l'on meurt, c'est la béatitude dernière que nous espérons trouver après la mort dans la jouissance de Dieu. Ainsi le chrétien, qui acquiert cette béatitude par le sang du Christ, qui en reçoit les prémices de l'Esprit-Saint, a-t-il besoin d'un autre gouvernement, d'une direction spirituelle qui le fasse aboutir au port du salut éternel' (De reg. princ. 14).*

« *J'ai bien souvent pensé que, pour cette raison, les Scouts de France, qui sont les seuls chez nous à avoir des Aumôniers, sont aussi les seuls à posséder un Scoutisme intégral.* »<sup>340</sup>

<sup>339</sup> Par exemple *Scoutisme et pédagogie* ou *Scoutisme et système politique idéal*. À ce propos voir la troisième sous-partie du 1.-1.3.

<sup>340</sup> R.P. Réginald Héret, *La formation religieuse des Scouts, par les moyens propres au Scoutisme*, in *Le Chef*, juillet-août 1926, n° 36, p. 7.

Inutile de s'attarder sur la cohérence logique de cette démonstration : le fait que le Scoutisme catholique soit un Scoutisme intégral découle tout naturellement, pour le P. Héret, de la conception métaphysique thomiste du monde à laquelle il adhère : « *Notre Scoutisme aboutit, poursuit-il, le Scoutisme neutre reste en route, le Scoutisme dissident dévie.* »<sup>341</sup> C'est bien évident : le Scoutisme ne s'accomplit que mis en perspective ; sans cela, sa portée pédagogique ne mène nulle part. Qu'est-ce, en effet, qu'une pédagogie sans projet social<sup>342</sup> ? Ainsi, le Scout de France défend-il une cause ; le mot apparaît logiquement :

« *Scout, escoute, éclaireur, dans notre langage actuel veut dire garçon d'élite, aux fortes qualités individuelles, capable de se tirer d'affaire seul*<sup>343</sup>, et toujours prêt à se dévouer pour tous. Mais de même qu'on n'est pas soldat tout court, mais soldat au service d'une patrie et d'une cause ; de même qu'on n'est pas fils tout court, mais fils de tel père et de telle famille ; ainsi n'est-on pas Scout tout court, mais Scout d'une certaine fédération et serviteur d'un idéal qui n'est pas quelconque.

« *Il en est parmi les Éclaireurs*<sup>344</sup>, vous le savez, qui ne jugent pas à propos de définir la cause qu'ils servent, et qui ne font du Scoutisme que parce qu'il est une bonne méthode d'éducation, de formation aux viriles vertus. Mais c'est par là-même un Scoutisme vague, diminué, se rattachant à un idéal humanitaire, neutre en religion, que nous ne saurions adopter.

« *Les Scouts de France servent une cause nettement définie : c'est la grandeur catholique et française. Ils prétendent hériter de notre passé national et notamment des chevaliers, unis dans une même foi et une même eucharistie.*

« *Expliquons-leur tout de suite qu'ils forment ainsi une véritable 'famille spirituelle', c'est l'expression même du Pape.* »<sup>345</sup>



<sup>341</sup> Ibid., p. 8.

<sup>342</sup> Question qu'eussent dû se poser les maladroits hagiographes du scoutisme catholique qui arrêtaient trop souvent que le scoutisme catholique n'était qu'une méthode de formation du caractère (chrétien) et que lui prêter toute autre préoccupation relevait de « l'idéologie » (de gauche !). Dans ces conditions, les Aumôniers d'avant-guerre furent de dangereux marxistes... Il est vrai que la maladresse de ces critiques provient en grande partie des partis-pris qu'entraîna la réforme de 1963-64.

<sup>343</sup> Le but ultime, ne l'oublions pas, est de former des hommes capables d'être la colonne vertébrale de la future chrétienté, de prendre la tête de groupes socio-professionnels ou d'œuvres composés de sceptiques ou de tièdes, et de revendiquer en toutes circonstances **l'intégralité** du projet représenté.

<sup>344</sup> Rappelons qu'à l'époque le terme désigne exclusivement les non-Scouts de France.

<sup>345</sup> R.P. Réginald Héret, p. 9.

Voici donc le projet, clairement défini, qui réunit le P. Sevin qui employa le terme de « famille spirituelle », lui aussi, le chanoine Cornette, si attaché à l'héritage du passé national, tous deux symbolisant les deux **sensibilités** principales du Scoutisme catholique naissant. On voit bien tout ce qu'il doit à Thomas d'Aquin.

Engagé dans cette voie, le P. Héret s'y aventura plus avant en 1929, car, sous couvert du commentaire de la Loi, c'est l'Ordre scout tout entier qu'il rattache à la tradition thomiste.

La meilleure introduction à son travail sera écrite... quatre ans plus tard par un autre dominicain, le P. Maréchal, dont on a vu l'ouvrage préfacé... par le P. Héret en personne (il y a une grande complémentarité des travaux) ! Hyacinthe Maréchal, en effet, se réfère non seulement aux thèses thomistes, mais aussi à la logique de la démarche de l'Aquinat, d'une façon singulièrement frappante lorsqu'il aborde le thème de la Loi (son premier chapitre). Se rattachant explicitement à la *Somme théologique*, il déclare en effet appliquer la méthode propre à saint Thomas en posant à la loi la question de son existence (« *est-elle ?* »), de son essence (« *qu'est-elle ?* ») et de ses réalisations (« *que fait-elle ?* »), mais en bouleversant quelque peu l'ordre puisque, dit-il, la Loi Scoute est « *un fait qui s'impose à nous.* »<sup>346</sup>

Qu'est-ce donc que la Loi ? Question que l'on comprend mieux dans la perspective thomiste, de même que la réponse : la manifestation de l'ordre universel préexistant, de l'ordre divin. Elle répond ainsi à la double nature humaine : « *l'homme est un animal raisonnable* » ; « *l'homme est, (...) participant de la nature divine, capable et tenu d'agir comme tel, en voie vers la béatitude.* »<sup>347</sup> Ordre divin... Loi qui la manifeste... Chef qui la réalise: les trois temps du système thomiste concernant la représentation du monde sont bien au rendez-vous :

« *La loi est une ordonnance de la raison en vue du bien commun d'une société promulguée par le chef qui a la charge de cette société* ».<sup>348</sup>

C'est du saint Thomas (*Somme théologique*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, quest. 90, art. 4) cité par Maréchal. D'où la seconde question : la loi est-elle nécessaire ou utile ? Qu'ajoute en effet la Loi Scoute au Décalogue et à l'Évangile ? Rien en principe, et pourtant elle est fondamentale. On a déjà vu que, selon le P. Maréchal, la Loi crée l'ordre. Mais alors, il est en contradiction avec cette idée qu'il développe plus haut selon laquelle la loi manifeste l'ordre universel ?

Simple illusion venue de l'usage de deux acceptions différentes du mot : la Loi manifeste l'ordre universel et crée l'ordre historique :

« *La Loi Scoute, considérée par rapport au Bien, à la Vertu en général, est simplement UTILE pour nous rendre vertueux, car on peut être vertueux sans elle. Mais elle est OBLIGATOIRE et NÉCESSAIRE dans cet ordre spécial qu'est l'ordre scout pour que nous devenions bons en Scoutisme, de bons Scouts, des 'catholiques Scouts'.* »<sup>349</sup>

Cette formule déjà citée prend ici tout son sens...

Réginald Héret, lui, va surtout s'attacher, ce que son titre laisse entendre, à commenter la Loi article par article. Ce qui l'intéresse est l'implication des préceptes plus

<sup>346</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, *Scouts de France...*, op. cit., p. 26.

<sup>347</sup> Ibid., p. 28.

<sup>348</sup> Ibid., p. 31.

<sup>349</sup> Ibid., p. 37.

que le fondement métaphysique du Code (ce en quoi leurs ouvrages sont bien complémentaires). Passons brièvement les articles en revue avec lui.

-L'article un : « *Le Scout met son honneur à mériter la confiance* », vaut, on ne saurait s'en étonner, une longue définition de l'honneur : « *Nos modernes chevaliers seront assez fiers pour ne pas se contenter, comme tant d'autres, de penser petitement, d'aimer pauvrement, de n'avoir qu'un pauvre caractère, et de ne s'éveiller qu'à des sentiments vulgaires, qui est ce qu'on fait lorsqu'on ne se soucie pas de sa propre excellence. Un chevalier avait une grande âme libre (...). Un homme d'honneur est un familier de Dieu.* »<sup>350</sup>, l'honneur consistant essentiellement, selon saint Thomas d'Aquin « *dans la valeur intime, dans la droiture de la raison et de la volonté.* » (*Somme théologique*, I<sup>a</sup>, quest. V, art. 6)<sup>351</sup>. Bref, l'honneur est une sorte d'accord profond avec soi, dans le plan divin. En conséquence vient la confiance, car cette acception de l'honneur porte en elle la notion d'intégrité : « *intègre veut dire complet, et il faut en effet, si le Scout veut être cet homme d'avant-garde de l'armée catholique que désire S.S. Pie XI, il faut qu'il possède toutes les vertus.* »<sup>352</sup> ; et qui dit intégrité dit confiance.

-L'article deux : « *Le Scout est loyal à son pays, ses parents, ses chefs, ses subordonnés* » permet un long développement sur les relations d'ordre hiérarchique et naturel. J'ai jusqu'ici beaucoup insisté sur la hiérarchie sociale, en oubliant peut-être un peu trop que, pour Thomas d'Aquin comme pour les Scouts, la famille (et la hiérarchie parents-enfants) en est le socle. Quoi qu'il en soit on retrouve dans cet article le thème désormais connu de solidarité organique d'ailleurs étendu en tant qu'attribut de la Patrie : « *Elle domine plus que nous le pensons. Nous tenons d'elle notre manière spéciale de penser, de sentir, de parler. Elle nous a donc faits, elle aussi, et elle demande notre culte pieux, ayant tous les droits d'une mère.* »<sup>353</sup> Mais la patrie est aussi incarnée dans les chefs politiques auxquels on doit alors doublement respect car, dit l'Aquinate, « *Le chef sera principe de gouvernement à l'égard des choses civiles, le général à l'égard des choses militaires, le maître à l'égard de la science et ainsi du reste.* (*Somme théologique*, II<sup>a</sup>, II<sup>a</sup>, quest. 104 art. 1) »<sup>354</sup>. Citation qui permet à Réginald Héret de lancer sa tirade sur le chef, « *celui qui est la tête* » etc.

-L'article trois : « *Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain* », ne suscite vraiment, chez le père Héret qu'un développement sur la bienfaisance et le rôle de missionnaire, exalté en des termes plutôt conventionnels (« *Il est très scout d'aller au-devant des brebis qui ne sont pas à la bergerie.* »<sup>355</sup>, mais on ne peut pas dire, chose assez surprenante pour être peut-être significative, qu'il ait mis l'accent sur l'esprit social et la mystique du service. Il est ici en retrait sur d'autres.

-L'article quatre : « *Le Scout est l'ami de tous et le frère de tout autre Scout* » impliquait une digression obligée sur l'amour, vertu concourant à la concorde entre Scouts, fondement de la future concorde sociale. Réginald Héret la développa sur le mode de la joie, de la paix, de la miséricorde et de la bienfaisance, assise de la charte de cette concorde, de cette unité bien entendu accomplie en Dieu : « *C'est en effet dans le Seigneur aimé comme notre Chef suprême que nos Scouts jouiront vraiment les uns des autres ; on*

<sup>350</sup> R.P. Réginald Héret, op. cit., pp. 16-17.

<sup>351</sup> Ibid., p. 15.

<sup>352</sup> Ibid., p. 19.

<sup>353</sup> Ibid., p. 24.

<sup>354</sup> Ibid., p. 25. Il va de soi que Thomas d'Aquin ne parle pas ici que des « bons chefs » cautionnés par l'Église, seule interprète de la divine volonté.

<sup>355</sup> Ibid., p. 34.

*peut s'aimer les uns les autres avec désintéressement.* »<sup>356</sup> De telle sorte que « *L'Amour est la fin de la Loi.* »<sup>357</sup>

-L'article cinq : « *Le Scout est courtois et chevaleresque* » ne manqua pas d'amener les commentaires les plus aigus, parce que le chevalier, c'est le héros selon saint Thomas. Le P. Héret en profita pour y aller de son portrait du Chevalier idéal. Mais comme il a été repris par d'autres et comme j'en ai livré l'essentiel, inutile de s'y attarder.

-L'article six : « *Le Scout voit l'œuvre de Dieu dans la nature, il aime les plantes et les animaux* » poursuit la même finalité que les précédents et semble bien issu en droite ligne de l'œuvre du Docteur Angélique. Réginald Héret, s'appuyant sur son autorité, insiste ici sur la Nature, grand livre qui parle de Dieu : « *Toute la création est comme un miroir à notre usage, parce que de l'ordre, de la bonté, de la grandeur que nous constatons dans ces êtres que Dieu a faits, nous en venons à nous faire une idée de sa sagesse, de sa bonté, de son éminence à lui.* (1<sup>re</sup> ad Cor., C. 13-14). »<sup>358</sup>

-L'article sept : « *Le Scout obéit sans réplique et ne fait rien à moitié* », est un des articles-clés, que l'on aurait d'ailleurs mieux vu suivre l'article deux, tant ils sont étroitement liés. Là encore j'ai insisté assez sur l'obéissance par adhésion à l'ordre du supérieur travaillant, sous la tutelle de l'Église, dans la bonne voie, pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'arrêter. Tout au plus faut-il souligner que le P. Héret poursuit, toujours guidé par les citations de saint Thomas, son portrait du chevalier dont « *la discipline est la condition de la vraie liberté.* » « *Quand on s'est une fois soumis à ces lois inéluctables de la vie humaine, humblement, en hommage à notre Créateur très aimant, on est libre pour secouer toutes les autres servitudes.* »<sup>359</sup>

-L'article huit : « *Le Scout est maître de soi. Il sourit et chante dans les difficultés* » va dans le même sens que l'article précédent. Le P. Héret aussi : exalter la vraie force du chevalier et l'allégresse que cela comporte concourt bien à peaufiner le portrait du héros selon saint Thomas. Et l'allégresse « *est un principe chrétien.* »<sup>360</sup>

-L'article neuf : « *Le Scout est économe et prend soin du bien d'autrui* », est prétexte pour le P. Héret à évoquer la délicatesse. Il en profite aussi pour faire l'apologie d'une certaine richesse : « *Celui qui ne peut pas dépenser ne peut pas vivre ou du moins ne peut pas bien vivre.* »<sup>361</sup> Et encore : « *La richesse, si elle a ses dangers et ses risques, au point de vue chrétien, moral humain même, a ses avantages aussi. Elle peut être un moyen, elle est utile, elle peut servir au progrès. Nous ne sommes pas faits pour la pauvreté.* »<sup>362</sup> Mais qu'on se rassure, le P. Héret n'en est pas à l'« *enrichissez-vous* ». Car aussitôt il lance l'aristocratique : « *Donnons, donnons largement notre superflu !* »<sup>363</sup>

-L'article dix, enfin : « *Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes* » permettra au commentateur de disserter sur la pureté. « *Ce qui fait la puissance, l'influence, le rayonnement et la beauté d'un jeune homme, c'est son indépendance vis-à-vis de ces puissances vulgaires que sont 'délices corporels', 'cœurs malsains des pensées', 'fréquentations imprudentes', c'est-à-dire des amitiés qui ne sont pas élevées, des gestes ou des manières d'être indignes d'un Scout.* » Suit alors l'horrible catalogue de ce à quoi mène

<sup>356</sup> Ibid., p. 45.

<sup>357</sup> Ibid., p. 46.

<sup>358</sup> Ibid., p. 64.

<sup>359</sup> Ibid., p. 71.

<sup>360</sup> Ibid., p. 76.

<sup>361</sup> Ibid., p. 83.

<sup>362</sup> Ibid., p. 82.

<sup>363</sup> Ibid., p. 86.

la vie impure : esprit aveuglé, réflexion précipitée, cœur desséché, jugement perversi, égoïsme triomphant, obscurcissement de la conscience, décrépitude précoce, nerf en désordre, germes de morbidité... *ad nauseam*. Faut-il être plus précis ? « *Pas de fréquentations imprudentes. Entre Scouts, point de familiarités troublantes, de caresses équivoques, de causeries indignes. Que les plus grands, surtout, soient vigilants. Réserve austère. Nous sommes des chevaliers* ». Ce que certains des « *plus grands* » semblaient ignorer....

Or, « *on ne peut vivre sans plaisirs* », c'est saint Thomas lui-même qui le dit (*Somme théologique* II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup> quest. 35 art. 14). Et « *Qui se prive de plaisirs supérieurs en vient aux charnels.* »<sup>364</sup> C'est donc en se conformant à sa nature en ce qu'elle a de plus noble, qui est de répondre au plan divin appréhendé par sa formation spécifique, que le Scout échappera à l'indigne déchéance des plaisirs sulfureux.

Par ces quelques exemples on a pu voir combien le Scoutisme catholique a voulu puiser aux sources de l'Aquinate, lucidement, comme ici, d'une manière plus obscure parfois. L'abbé Richaud fut le premier à s'en apercevoir (et à s'en étonner, puis à s'en féliciter). Malgré cette mise au jour, malgré les explicitations on ne peut plus claires des PP. Héret et Maréchal, certains feindront encore la surprise, parmi les plus avertis, pourtant, tel Marcel-Denys Forestier qui, reprenant son article de *La Revue des Jeunes* de 1934<sup>365</sup>, remarque à propos de l'esprit scout, en 1940, que « *S'il est thomiste, il se pourrait bien que ce fût sans le savoir* », alors que lui-même, auparavant, s'est assez fréquemment référé au Docteur Angélique. Coquetterie ? Simple prise en compte de l'ignorance des Chefs laïcs en la matière, Chefs qui furent souvent néothomistes sans s'en rendre compte, devenus tels sous l'influence de leur Aumônier (comme ce fut le cas des Cadets du P. Doncœur) ? Qu'importe, au fond. Ce qui en revanche retient davantage l'attention, est la manière dont on fut néothomiste chez les Scouts de France.

On l'a sans doute noté : la pensée de saint Thomas inspire moins que ne sont utilisées comme arguments d'autorité des citations du Docteur Angélique, et l'on s'y intéressa plus pour ce qu'elle avait de prescriptif, et pour son historicité, que pour le souffle de son intime spiritualité.

La redécouverte de saint Thomas lors du Concile de Vatican I, alors que le collège milanais Alberone et les jésuites de la *Civiltà cattolica* avaient de longtemps initié la renaissance de sa théologie, correspondit à une nécessité profonde que dès son avènement Léon XIII prit en compte avec d'autant plus ardeur qu'il avait participé, aux côtés de son frère Giuseppe Pecci, au mouvement de redécouverte. La progression puis le triomphe des philosophies rationalistes, inséparables de ceux du capitalisme industriel et de la civilisation matérialiste, avaient mis à mal un corpus théologique passablement sclérosé. Avec l'encyclique *Æterni Patris*, Léon XIII proposa à la hiérarchie catholique le thomisme comme « *axe de la pensée* », selon l'expression de Daniel-Rops<sup>366</sup>.

<sup>364</sup> Ibid., p. 93.

<sup>365</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Scoutisme, méthode et spiritualité*, Le Cerf, 1940, p. 5.

<sup>366</sup> Daniel-Rops, *Un combat pour Dieu. L'Église des Révolutions*, Fayard, 1963, p. 718. Jacques Maritain exaltera le rôle de saint Thomas d'Aquin en des termes très vifs. Il vaut de rapporter son analyse pour saisir comment lui-même et bien d'autres laïcs à sa suite comprendront l'aspect « moderne » du thomisme : « *Son œuvre principale, on le sait assez, a été, avec l'encouragement et l'approbation des Souverains Pontifes, de faire place dans l'intelligence chrétienne, en le complétant, en le perfectionnant, en le purifiant de toute scorie, à Aristote, à toute la sagesse naturelle de ces philosophes que Tertullien nomme des animaux de gloire. Pour cela il a dû mener un très dur combat. Car s'il y a entre Aristote et l'Évangile, entre la sagesse humaine grandie sur le sol de la Grèce et la révélation descendue du Ciel de Judée un accord préétabli qui est à lui seul un signe apologétique admirable, cependant pour réaliser cet accord, pour le faire passer à l'acte, en triomphant des obstacles nés des limitations du sujet humain, il ne fallait pas seulement la maturité de civilisation du temps de Saint Louis, il fallait aussi toute la force du grand bœuf muet de Sicile* ». Jacques Maritain, *Le Docteur Angélique*, ibid., p. 203.

Ces retrouvailles n'étaient pas fortuites. On peut déjà considérer qu'il existait, toute spécificité reconnue par ailleurs, un parallèle entre la situation de l'Église au XIII<sup>e</sup> siècle et celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Église se trouve en effet confrontée au raffermissement du pouvoir temporel et au bouleversement de la société civile sous l'effet du capitalisme marchand, pour ne pas parler des problèmes internes que posent les « hérésies » communautaristes issues de la tradition bogomile, illustrées par les Cathares et les Vaudois, et que la violence réduisit mal. En outre, le dogme est également menacé par la redécouverte des penseurs antiques et l'écllosion du néo-aristotélisme. C'est donc l'institution ecclésiastique qui est attaquée de front autant que sa suprématie intellectuelle. Qui ne verrait pas quelque parallèle avec les difficultés rencontrées par l'Église catholique du XIX<sup>e</sup> ?

En opérant un véritable syncrétisme entre la tradition antique et le dogme, Thomas d'Aquin répondit aux aspirations de son temps, ce qui lui valut, après sa mort, des difficultés avec les « conservateurs » d'alors. Il réussit en tout cas à replacer la Nature et l'Homme dans le plan divin, réhabilita la Raison et la Liberté en montrant qu'elles devaient être ses servantes, et ouvrit ainsi de vastes perspectives dont on ne sut d'ailleurs pas tirer immédiatement tout le parti possible.

Le thomisme se présenta de la sorte comme une réponse possible au matérialisme, au rationalisme et même au scientisme de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>, et ce fut ce système que l'on opposa aux modernistes de préférence mais non à l'exclusion de toute autre (le mysticisme augustinien par exemple).

Cependant la tentation fut grande de ne pas faire le tri dans l'héritage, de le prendre en bloc et de se trouver ainsi pris au piège de travers archaisants. Ce qui marqua une avancée dans la pensée religieuse nourrit aussi son conservatisme et donna même des munitions aux hommes de réaction qui virent dans l'époque qui avait porté l'Aquinate la réponse globale et définitive à ce qu'avait d'inacceptable à leurs yeux celle qu'ils connaissaient.

---

Ce sera cette force qui le fera triompher et des Averroïstes et de « l'ancienne scolastique attardée ». Et c'est au fond cette force contemplée qui fonde pour Maritain la modernité de Thomas : « *Qu'ai-je donc montré jusqu'à présent, sinon que saint Thomas est proprement et avant tout l'APÔTRE DE L'INTELLIGENCE. C'est la première raison pour laquelle on doit le regarder comme l'APÔTRE DES TEMPS MODERNES.* » Ibid., p. 207.

C'est qu'au besoin de rigueur né de la toute puissance de la raison puis de la rationalité, la philosophie thomiste répond tout à fait : « *Il se trouve ainsi que ce qui est opportun et 'pratique', c'est le radicalisme doctrinal, mais un radicalisme pur de toute étroitesse et de toute brutalité, de toute partialité, de tout fanatisme, et pour cela suspendu au seul Absolu véritable, à la transcendance de la Vérité première, d'où toutes choses procèdent dans l'être.* » Ibid., p. 210.

Ainsi, pour Jacques Maritain, l'Aquinate est un révélateur, en même temps qu'il opère un dévoilement, révélant à un siècle incrédule que sa suprême valeur ne prend sens que replacée dans sa vraie perspective : « *Saint Thomas, note-t-il, et voilà son bienfait le plus immédiat, ramène l'intelligence à son objet, l'oriente vers sa foi, la rend à sa nature. Il lui dit qu'elle est faite pour l'être (...); selon l'inclinaison souveraine que les choses ont pour leur principe, elle tend, par dessus tout, vers l'Être même subsistant.* » Ibid., p. 212.

D'où l'importance de sa doctrine : « *Voici que sortant des vieux in folio où elle était tenue en réserve, non pas vieille elle-même, mais jeune comme la vérité, elle s'adresse au monde, elle revendique sa place, c'est-à-dire la première, de la vie intellectuelle du siècle, elle crie sur les places publiques comme il est dit de la sagesse : SAPIENTIA FORIS PRÆDICAT, IN PLATEIS DAT VOCEM.* » Ibid., p. 217.

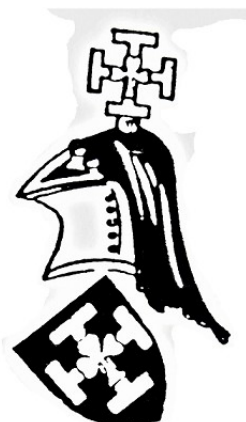
À force de crier, sans doute fut-elle entendue, du moins pour partie. Nous verrons que, si elle structurait la pensée du clergé catholique français, elle finit par « imbiber » celle des années vingt et trente.

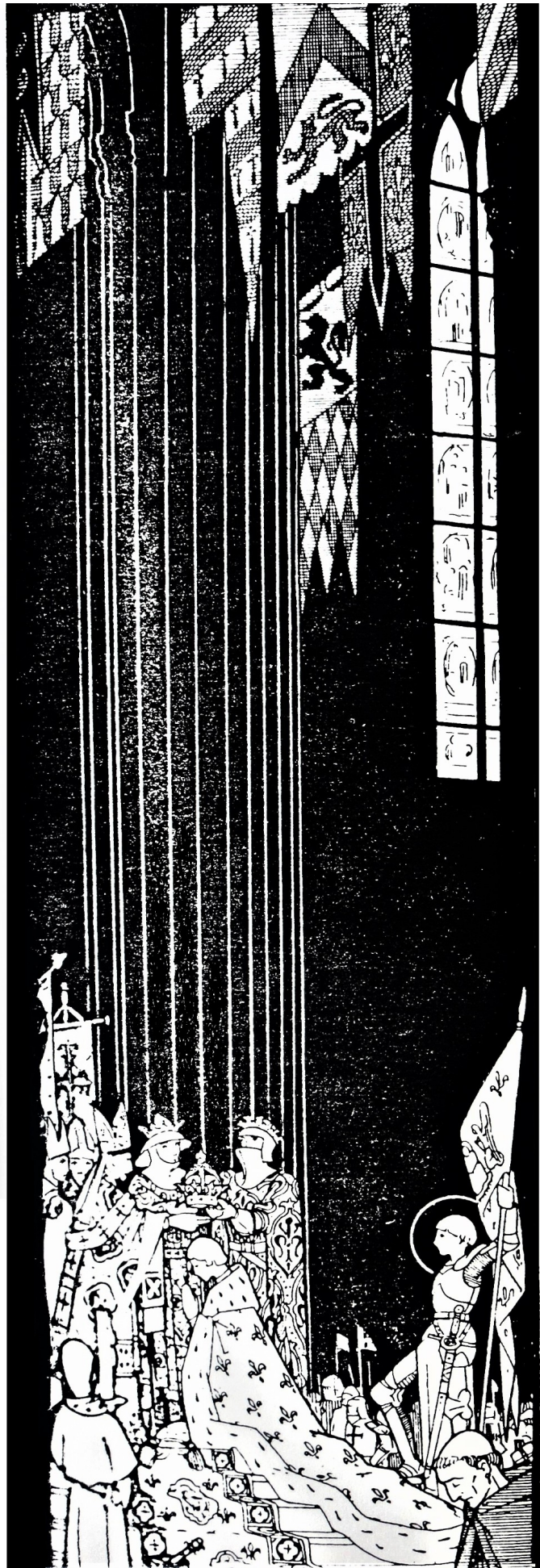
Toute action, surtout éducative, s'enracine dans une représentation générale de son monde, de la manière qu'on s'y situe, de ce que l'on veut y faire et des raisons que l'on a d'agir. L'action suppose donc un ensemble « stratégique » de représentations. Elle suppose aussi un ensemble « tactique ». Quelle est la nature du terrain sur lequel on se propose d'intervenir ? à quels moyens va-t-on avoir recours ? sont des questions qui doivent inévitablement surgir, et les réponses qu'on y apporte passent, elles aussi, par des représentations, même si celles-ci plus que les précédentes laissent moins de place à un imaginaire nourri par la culture et font davantage appel à des connaissances pratiques et raisonnées.

Il ne suffisait donc pas aux dirigeants du scoutisme catholique de vilipender la société qui était la leur, d'esquisser les contours d'une cité idéale, de rêver des croisés qui allaient la bâtir et de se reconnaître dans une esthétique, une physique et une métaphysique médiévales. Encore fallait-il que tout cela eût une prise sur les garçons que l'on voulait former. C'est pourquoi s'élabora un complexe de représentations de ceux-ci de plus en plus précises, que l'on proposa aux éducateurs en charge de cette formation, comme aux jeunes eux-mêmes.

Les grands penseurs du thomisme, les enseignants de Louvain notamment, pouvaient surmonter cette tentation ; mais de simples prêtres ? Quelle que fût l'envergure intellectuelle d'un P. Doncoeur ou d'un P. Forestier, quel que fût le caractère pénétrant de l'intelligence d'un P. Héret ou d'un P. Maréchal, quelle que fût la sensibilité spirituelle d'un Jacques Sevin, ces qualités reconnues ne suffisaient pas à faire d'eux d'éminents théologiens. Pris, chacun à sa place, dans la dynamique de leur apostolat, ne devaient-ils pas être amenés à simplifier et à rendre rigide l'enseignement reçu jadis, aux fins louables de le vulgariser ? Or la vulgarisation a précisément ceci de dangereux qu'elle racornit la pensée initiale, qu'elle en arrête le mouvement et qu'elle la résume à quelques formules succinctes qui conduisent tout droit au dogmatisme. Une telle pensée, ainsi réduite, devient utilitaire.

C'est ainsi que le thomisme, au sein du Scoutisme plus qu'ailleurs peut-être où l'on chercha davantage à méditer les réflexions de Maritain et de Gilson, se réifia jusqu'à n'être plus qu'une caution, cristallisée en quelques mots sur lesquels purent s'édifier les représentations que l'on a décrites. Ce n'est pas faire un mauvais procès aux Aumôniers Scouts que de souligner le phénomène : on ne peut être à la fois au four et au moulin. Focalisés par la double tâche de former de jeunes croisés, et de leur préciser les raisons et les buts de leur future croisade, ils ne pouvaient en même temps refaire toute une théologie. Et ceux qui l'auraient pu s'orientèrent vers d'autres priorités, le combat *hic et nunc*, notamment.





### 3. *Hic et nunc*

#### 3.1. *Garçons idéaux et garçons réels*

Devant l'urgence qu'il y avait à bâtir le Mouvement, les pionniers S.d.F. eurent d'abord face à leurs garçons une attitude pragmatique, requis qu'ils étaient par l'assimilation de la méthode britannique, par la lutte institutionnelle pour imposer leurs vues à l'Église et la réalisation du syncrétisme nécessaire à leur victoire. La technique de Baden-Powell, mise en perspective catholique par le P. Sevin, semblait faire merveille. On alla donc au plus pressé en s'interrogeant rarement sur le garçon tel qu'en lui-même, sur sa psychophysiologie. Il y eut du reste à cela une autre raison : les Aumôniers, dont le rôle était prépondérant dans l'élaboration de la doctrine, partaient d'un point de vue métaphysique et tentaient d'en nourrir la méthode, ce qui ne fut pas sans conséquences pédagogiques : dans les premières années on « descendit » plus vers le garçon que l'inverse. Aussi, puisqu'on choisissait malgré cela d'appliquer en même temps le précepte fondamental de B.P. : « *Nous nous plaçons au point de vue du jeune garçon, nous considérons l'éducation qu'il veut recevoir, et nous en adaptons la forme à ses besoins* »<sup>367</sup>, fit-on souvent confiance à l'expérience des pionniers britanniques. Lorsque l'on aborda le sujet chez les S.d.F. naissants, dans les revues ou les ouvrages spécialisés, on vit souvent apparaître des représentations directement empruntées à Baden-Powell ou à ses proches.

##### 3.1.1. Divers emprunts au Scoutisme britannique

On retint en premier lieu, partiellement chez le P. Sevin, plus fidèlement chez d'autres comme le P. Héret ou l'abbé André Sevin, une idée du garçon très normative, puisée chez M. Casson par l'entremise du *Chief-Scout of the World*. Pierre Bouchet, dans la thèse puis l'ouvrage publiés en 1933, plus soucieux semble-t-il de rendre compte d'une pratique que d'élaborer une théorie originale, la reprit entièrement à son compte, se faisant ainsi l'écho de ce qui était très généralement admis dans la décennie précédente :

« *Si j'en juge par ma propre expérience, déclarait le pédagogue anglais cité par Baden-Powell, je dirais que les garçons ont un monde à eux, un monde qu'ils se créent pour eux-mêmes, et le maître pas plus que les leçons ne sont admis dans ce monde-là ; le monde des garçons a ses événements propres, ses points de comparaison, son code, son bavardage et son opinion publique.*

« *Le code du maître, par exemple, recommande le silence, la sécurité, le 'décorum'. Le code des garçons est diamétralement à l'opposé, il encourage le bruit, le risque, le mouvement.*

« *Rire, lutter, manger' : ce sont là les trois éléments indispensables dans le monde des garçons. Ils sont à la base de tout ce à quoi les garçons tiennent par dessus tout ; et cela n'a rien à voir, ni avec les maîtres, ni avec les manuels d'école.*

« *D'après l'opinion publique du royaume des garçons, rester assis en chambre devant un pupitre pendant quatre heures par jour est une triste perte de temps et de lumière solaire. Un garçon n'est pas un animal casanier. Ce n'est pas un animal fait pour rester assis. Ce n'est pas non plus un pacifiste ; il ne professe pas l'adage : 'La sécurité avant tout', ce n'est pas un rat de bibliothèque, ni un philosophe.*

<sup>367</sup> Lord Robert Baden-Powell, *Éclaireurs*, p. 300 in Pierre Bouchet, *Le Scoutisme et l'individualité*, Librairie Félix Alcan, 1933, p. 183.

« C'est un garçon –Dieu le bénisse– tout plein de rire, de lutte, d'appétit, d'audace, de sottises, de bruit, d'observation et d'agitation. Sinon, il est anormal.

« Donc, si le but de l'éducation est de dénaturer les garçons –de punir ou de détruire tout ce qui est typiquement enfant– il n'y a rien à dire contre les méthodes actuelles des écoles ordinaires.

« Laissons continuer la bataille entre le code des maîtres et le code des garçons. Les garçons seront vainqueurs demain comme ils le furent hier. Quelques-uns se rendront et gagneront des bourses ; mais en grande majorité, ils persisteront dans leur rébellion et deviendront les hommes les plus capables et les plus nobles de la nation. »<sup>368</sup>



Cette conception n'était déjà plus révolutionnaire aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Elle était cependant loin d'être admise de manière générale. Son adoption par Baden-Powell, puis par les dirigeants S.d.F. montre cependant que l'idée de l'« autonomie » du garçon groupé avec ses pairs en classe d'âge est en train de s'imposer. Y est étroitement liée une hostilité à l'École et un véritable anti-intellectualisme qui trouve son pendant dans la valorisation de l'épanouissement des qualités physiques et imaginatives.

<sup>368</sup> M. Casson, *Teacher's World*, 25 décembre 1918, cité par B.P., *Le Guide du Chef*, p. 30-31, in Pierre Bouchet, *ibid.* repris par le jésuite Deschard dans un article sur la formation intellectuelle, en 1930.

Charles Bonnamaux en 1925, l'un des fondateurs du scoutisme protestant, proposera une traduction beaucoup moins édulcorée, qu'il prendra d'ailleurs à son compte : « Vit-on jamais un garçon, un garçon normal, bien bâti, demander à son père de lui acheter un pupitre, ou supplier sa mère de l'autoriser à s'asseoir au salon au lieu de courir dans les bois ? Sûr que non ! Un garçon n'est ni une bête à pupitre, ni une levrette d'appartement ; pas plus d'ailleurs qu'il n'est un pacifiste, ni un prudent, ni un rat de bibliothèque, ni un abstracteur de quintessence... Donc, si le but de l'éducation est de violenter la nature des garçons, de castrer et de détruire tout ce qui est vraiment de leur âge, alors il n'y a rien à dire contre les méthodes actuelles de l'école ordinaire. » *Le garçon à l'âge ingrat et son éducation par le Scoutisme*, Delachaux et Niestlé, 1925, p. 9.

Ce trait passera tel que chez les S.d.F. et y subsistera durablement. En 1938 l'abbé Marot, dans son ouvrage de propagande déjà mentionné, tend à son jeune lecteur un miroir dont les reflets ne sont pas sans l'évoquer :

« *L'aventure, c'est pour toi le jamais vu, l'inconnu, le nouveau (...). Tu veux explorer, tu veux partir à l'aventure. Je ne veux pas te détourner du risque. Même à ton âge on doit être 'homme de désirs'.*

« (...) »

« *Tu as horreur du laïus. Tu n'aimes ni les discours, ni les avis, ni... les sermons. Avoue. C'est un des caractères du garçon moderne (...). Et comme tu es avide d'action, comme tu veux des résultats immédiats, la parole t'apparaît comme la mort de l'action.*

« *Aussi pas de laïus.* »

« *Que tu aies horreur de la parole vaine, on le comprend. Que tu méprises ceux qui disent et qui n'agissent pas, cela honore ta sincérité.* »<sup>369</sup>

« (...) »

« *Parce que tu es Scout, tu as plus qu'un autre aussi, le devoir d'être actif. Ta tente, c'est le symbole de la vie. Ne te fais donc pas une maison de pierre. C'est pour les morts.* »<sup>370</sup>

Etc. Le garçon est donc un être actif, en tout cas il doit entretenir ce socle fondamental de la virilité. Et même s'il ne peut se permettre de manquer de réflexion, ou de négliger cette parole du Maître Suprême qu'est la parole de Dieu, l'accent sera mis sur le physique. Pierre Bovet, dans un livre très lu par les Aumôniers et les Chefs, et que Bouchet citera à maintes reprises, met l'accent sur cet aspect des choses en empruntant à l'écrivain franco-suisse Philippe Monnier le portrait de Berton, gaillard exerçant un ascendant puissant sur ses pairs, et qui devient un peu l'archétype du jeune entraîneur. Ainsi Berton n'a-t-il peur de rien, il n'a pas froid aux yeux ; il a les joues rouges et les oreilles écartées, qu'il fait bouger (c'est donc un boute-en-train) ; il en impose car il crache loin, comme les hommes ; il ne s'épate pas d'un rien ; il a la science des plantes (nouveau et jeune bon sauvage) ; il est grand, aussi, costaud (« *Un jour, chez Mermilliod, il a permis à Pictet de lui tâter ses biceps et ses cuisses. Pictet m'a dit que c'était dur comme à Fontanez, mais en plus gros* »<sup>371</sup>), a fort grand appétit (et raffole du pain : rusticité de bon aloi), il trafique un peu et commerce (petite touche de marginalité) ; mais il est franc, généreux, loyal, décidé, juste, il a le sens du commandement; ce n'est pas un « classique », ou un « secondaire », enfin, mais un « moderne » issu du rang, un jeune de son temps avec qui on irait « jusqu'au bout du monde » (« *Quand il me passe le bras autour du cou et que nous allons ensemble sur la route, j'irais jusqu'au bout du monde, tant je suis bien.* »<sup>372</sup> Qualités positives, centrées sur l'affirmation surtout physique, pratique et relationnelle d'une jeune virilité qui fait dire à Bovet qu'au général britannique comme à l'écrivain folkloriste le garçon apparaît sous le même aspect.

Mais si sa norme autant que sa normalité est d'être actif, si, saisissant le trait, on va même l'accuser, permettre son épanouissement, attention, cependant, a déjà lancé Jacques Sevin :

<sup>369</sup> Ibid., p. 26.

<sup>370</sup> Abbé René Marot, *A toi, Scout !*, col. La Croix Potencée, Alsatia, 1938, p. 24.

<sup>371</sup> Philippe Monnier, *Le livre de Blaise* in Pierre Bovet, *Le Génie de Baden-Powell*, Éditions de la Maison des Scouts, Genève, 1922, p. 17.

<sup>372</sup> Ibid.

« Si vous ne développez que le corps, vous ferez un magnifique animal : c'est de l'élevage, non de l'éducation<sup>373</sup> ; et si vous prétendez ne vous adresser qu'à l'âme, les trois quarts du temps les garçons ne viendront pas à vous. Une éducation vraiment scientifique doit donc s'adresser à la fois à l'âme, à l'esprit et au corps. »<sup>374</sup>

Retenons donc l'approche globale, semble-t-il vouloir dire, mais gardons-nous de ne privilégier qu'un aspect : tout est question d'équilibre ou mieux, de rapport harmonieux, surtout dans le cadre néothomiste des deux substances.

Cela dit, représenter le garçon comme l'être actif en devenir est insuffisant pour le pédagogue. Si cela permet de cadrer le terrain d'action et d'éviter l'écueil fondamental : le pédagogisme scolaire (écueil que signale Jacques Sevin, en précisant bien que le Chef doit agir à la façon de Jésus-Christ, et non d'un universitaire), si cela jette donc les bases de la séduction qu'il va falloir exercer (car il s'agit bien de séduire le garçon ou, comme dit Baden-Powell, de « proposer un hameçon au goût du poisson »), on en reste encore à des généralités.

Plus précisément, la psychologie du garçon, qui est censée rendre compte de son point de vue, est conçue sous la forme (en vogue à l'époque où la psychanalyse est encore mal connue ou fort décriée) d'une psychologie d'instincts « nobles ».

Dès le second numéro de *Le Chef*, on fit appel, pour souligner ce point, à l'autorité des pionniers britanniques, en l'occurrence Vera Barclay, dont l'analyse dépasse le seul cadre du Louvetisme. Selon elle l'enfant « a hérité de la race une grande col. d'inclinations : tout garçon est en puissance soldat, marin, pompier, policier, espion, mécanicien de locomotive, explorateur, boutiquier, docteur, inventeur, fermier, ou prêtre. » Notons au passage que le garçon n'a pas, par « nature », la vocation de l'enseignement... « L'instinct d'être toutes ces choses ou l'une d'elles s'agite dans ses veines. »<sup>375</sup> Or cet instinct, né de la « race » ce qui signifie, dans le contexte de l'époque et l'acception du mot, qu'il est un effet de civilisation manifesté comme un trait spontané propre à l'humain, s'étaye sur des instincts plus fondamentaux. Pierre Bovet montre bien comment l'une des idées de Baden-Powell est précisément d'éduquer ces instincts de base que sont « l'instinct combatif » et « l'instinct social ».

Chez les Scouts de France, une telle représentation n'est pleinement développée que chez Pierre Bouchet, encore qu'énoncée de façon partielle. S'il reprend en effet de manière scrupuleuse l'analyse de Bovet en matière d'instinct agonal, il ne traite pas en revanche de l'instinct social : il suit en cela ses prédécesseurs qui ont tous amplement disserté sur l'institution de la Patrouille, mais plus pour en énoncer les fondements socio-culturels et les bienfaits que pour en justifier l'existence par un besoin inhérent au monde de la jeunesse. En outre, il introduit un nouvel instinct, l'instinct religieux, qu'il examine longuement, cherchant à démontrer son caractère « biologique » en se référant aux travaux des neurologues et psycho-pathologistes Nonakow et Mourgue. Pour lui, l'efficacité du Scoutisme repose sur ces deux piliers, exploités l'un par la promesse, qui lie le besoin du divin, transcendant le désir du don de soi, à un code d'honneur précis, et par le jeu, dont je reparlerai plus loin, qui met en œuvre l'instinct de compétition.

Il est sur ce point notable que chez Bovet la conception de l'instinct agonal s'accompagne d'une vision sociale de l'intervention du Scoutisme plus proche de Baden-

<sup>373</sup> On verra que, lorsque l'on voudra se démarquer du fascisme ou du nazisme, on reprendra, chez les S.d.F., cet argument.

<sup>374</sup> H.G. Elwes, cité par Jacques Sevin, *Le Scoutisme....*, op. cit., in Pierre Bouchet, *Le Scoutisme et l'individualité*, op. cit., p. 11.

<sup>375</sup> Vera C. Barclay, *Character-training in the Wolf-Cub pack*, publié dans la revue catholique de pédagogie *The Sower*, traduit par : *Le Louvetisme et la formation du caractère*, in *Le Chef*, avril 1923, n° 2, p. 21.

Powell ou plutôt de certains des Chefs britanniques non conformistes que de ce qu'en feront les Scouts de France. N'écrit-il pas en effet à propos de troupes d'adolescents unies et par le goût du combat et par le sens du groupe :

« *Quelques-unes de ces troupes d'adolescents, Platten viennoises ou gangs américains, donnent fort à faire à la police. Inutile de chercher à les dissoudre, mieux vaut tenter d'en tirer parti.* »<sup>376</sup>

On retrouve ici l'idée que le Scoutisme a la société tout entière comme champ d'action, et que les plus démunis ne sont pas les moins intéressants lorsqu'il s'agit de produire l'armature d'une société solide<sup>377</sup>. Mais le Scoutisme catholique en ses dirigeants

<sup>376</sup> Pierre Bovet, *Le génie de Baden-Powell*, op. cit., p. 22.

<sup>377</sup> On verra cependant, après la guerre, Michel Menu reprendre cette idée, et l'exploiter dans son ouvrage *Le C.P. et son gang*. Par ailleurs, comme d'autres associations, les S.d.F. s'intéressent de plus en plus à l'enfance délinquante après la Seconde Guerre mondiale.

Cela dit, il y aurait quelque injustice à ne pas ici citer le long poème du P. Sevin, *L'appel du gosse* publié sans indication de date dans une plaquette émanant du district de la Bièvre :

« -M'sieur, m'sieur, j'vous d'mande un' fois pardon.

« J'sais bien que j'suis qu'un p'tit garçon,

« Mais j'voudrai tant vous dire que qu'chose,

« C'est sérieux, faudrait que j'vous cause..

« -Z'avez l'air bon, z'avez l'air chic,

« Moi, j'suis qu'un gosse de la laïque,

« Pupill' eud' l'Assistanc' Publique ;

« Mon Père est mort, ma mèr' j'sais pas,

« Et j'ai pu personne ici-bas.

« -Un type qui va au cathéchiss,

« Malgré qu'son pèr' soye socialisse,

« M'raconte les bonis du vicaire.

« Paraîtrait que l'Sauveur Jésus

« Ya dit qu'les hommes étaient tous frères,

« qui d'vaient s'aider dans leurs misères,

« Et qui n'devaient pas s'tirer d'sus :

« Ben vrai, d'pis que j'suis sur la terre,

« Qu'on est tous frères, j'l'ai jamais vu.

« -Mais si c'est vrai c'qu'l'a dit l'bon Maître,

« Pourquoi vous voudriez pas l'être,

« Mon Frèr' ? Ca m'fait du bien, allez,

« D'en avoir un pou' m'consoler ;

« Qui sach'eum'dir'c'qui faut que j'fasse.

« Pour que j'pourrais gagner mon pain,

« Et qui m'aim'rait comme un frangin..

« J'voudrais pas d'venir une canaille,

« Mais j'ai personne pou'm'piloter..

« -Par là qu'c'est qui faut qu'on aille ?

« Le vie honnêt', c'est d'quel côté ?

« J'en sais rien, j'ai séché l'école ;

« Mais vous, vous avez d'l'instruction.

« Quand z'étiez pus p'tit, ma parole,

« Qu'on a dû vous mett'en pension ?

« Z'avez d'la chance d'êt' fils de riche.

« -Z'êtes pas rich' ? Non ? Z'êt's éduqué,

« Ca vaut 'cor mieux. Mais moi j'm'en fiche,

« Car faut pas longtemps me r'luquer

« Pour voir que j'suis ni l'un ni l'autre..

« Y'est vrai, est-c'pas, qu'c'est pas ma faute ?

« Et pis, savez, j'suis pas jaloux,

« Ya pas qu'l'argent qui compte au monde !

« Si j'voudrais êt' un typ' comme vous

« C'est pas pour que ma bours' soye ronde. »

Le gosse développe sur sa misère, puis en vient progressivement à rêver du scoutisme, des sorties, de l'amitié qui doit y régner, du Christ... Alors tout naturellement, il demande de l'aide...

« -Dans vos yeux j'vois des goutt's qui brillent

ne revendiqua, au moins dans les années vingt, que faiblement cette vision des choses. On comprendra pourquoi en se reportant à l'analyse des représentations de principe : sauf chez le P. Sevin où ce souci ne s'exprime encore que de façon timide, on ne trouve pas chez les dirigeants S.d.F. de l'époque une volonté établie de s'intéresser par priorité aux jeunes en difficulté. Question d'origine sociale et culturelle de ces Chefs et Aumôniers. Question de recherche, aussi, d'une *concordia ordinum* qui laissait en fait la part belle aux élites établies<sup>378</sup>.

Force est finalement de reconnaître la faiblesse de l'approche théorique initiale de l'enfance par les premiers penseurs du Scoutisme catholique. On se méfie des théories, c'est vrai, surtout depuis la crise moderniste. Et puis la psychologie ne fait-elle pas un peu peur? Pis : ne sent-elle pas le soufre ? Bref, on préféra longtemps s'en tenir à une vision émotionnelle voire affective de la jeunesse, en faisant accroire que 1) les garçons se rendraient au séduisant miroir qu'on leur tendait et que, comme Narcisse, ils finiraient par s'absorber dans leur reflet, la seule différence étant que le reflet fut soigneusement, quoique sincèrement sans doute, élaboré par des adultes ; et que 2) les Chefs se satisferaient d'une initiation au garçon exclusivement pragmatique.

### 3.1.2. Idéalisation du garçon

Un jour, en une sublime apparition, le Scout apparut... C'est Jacques, baron de Noirmont, qui tient la plume :

*« Dans un pays où tant d'œuvres de jeunesse étaient déjà florissantes et avaient longuement fait leurs preuves, qui possédait tant de patronages, de sociétés sportives, de cercles d'études, d'associations de toute nature, où prêtres et laïcs expérimentés se dépensaient avec un zèle admirable, qu'avait-on besoin de ce nouveau venu, avec ses habitudes étranges, son costume bizarre, ses noms d'animaux et son bâton ?*

*« Allait-on lui laisser bousculer, à ce sauvage qui prétendait courir les routes comme les bohémiens, coucher sous la tente et faire sa cuisine dans les bois, nos allées bien ratissées et nos plates-bandes bien alignées ?*

*« Mais, bientôt, l'heure ne fut plus aux tergiversations. Impérativement, l'intrus, sans se soucier des on-dit et des critiques, avec son bâton ferré, frappait à l'entrée de la maison et redoublait avec insistance ses coups. Un peu inquiet, on entrebâilla la porte.*

*« Un beau gaillard entra.*

*« Le corps bien pris dans la chemise kakie et la culotte courte qui laissait voir ses genoux nus, la figure encadrée d'un foulard de couleur vive, la tête coiffée d'un chapeau à larges bords, il avait fière allure. La franchise, la droiture se lisaient dans son regard clair, et quand il eut, de sa main gauche, serré les mains timidement tendues, on sentit que, dans cette étreinte, il y avait force, loyauté et sincérité.*

---

*« Quoi qu'vous pleurez ? Z'êtes pas un' fille !*

*« Z'êtes là tout drôle à m'regarder.*

*« Vous viendrez, hein ? Qu'est-c'z'attendez ?*

*« Ça s'ra perdu si vous r'tardez..*

*« Nous faut un chef, nous l'faut tout d'suite*

*« Dit' don oui, pisqu'on vous invite !*

*« -Comment c'est qu'vous dit's ? On verra ?*

*« (Découragé) Si c'est pas vous, qui c'est qu'ça s'ra ? »*

<sup>378</sup> D'ailleurs, ne fut-ce pas la conquête de celles-ci par le chanoine Cornette, les généraux de Maud'huy et de Salins et Edouard de Macédo qui assura le succès des S.d.F. au moins autant sinon plus que l'appétence naturelle des jeunes ? Sans doute ceux-ci se fussent-ils portés chez les E.d.F., si le scoutisme catholique avait échoué, du moins une partie d'entre eux, en fin de compte.

« On l'interrogea.

« Alors on s'aperçut que cet hérétique savait très bien son catéchisme, et qu'aux dix commandements il en avait même ajouté dix autres, qu'il pratiquait, comme les premiers, avec amour. Il appelait cela sa Loi, et, dans cette Loi, il n'était question que de foi en Dieu, de service du prochain, d'obéissance à ses parents et à ses chefs, de courtoisie et de pureté.

« Parce qu'il étouffait dans l'air confiné des cités, il avait dormi dehors et un peu de mousse, en brindilles légères, flottait dans l'or de sa chevelure ; de toute sa personne émanait une senteur fraîche de fleur sauvage, et ce qui tachait ses chaussures, ce n'était pas la boue noirâtre des villes, mais la bonne terre rapportée de sa course à travers la campagne.

« De sa poche, où il voisinait avec un bout de ficelle et un couteau suisse, il avait tiré un chapelet, et à ce chapelet se trouvait suspendue une médaille qu'il baisait pieusement, disant que c'était le Pape qui la lui avait donnée à Rome.

« Alors les yeux s'ouvrirent.

« Entre les murs de l'auberge d'Emmaüs, les disciples, naguère avaient reconnu le Maître : cette fois, c'étaient les Maîtres qui reconnaissaient le disciple. Et à ce disciple retrouvé, tendrement ils ouvrirent les bras.

« Sur son front incliné, paternellement, une main se posa pour le bénir, celle d'un Prince de l'Église de son pays, de l'Archevêque de Paris.

« Joyeux, l'enfant se leva.

« Jeté à tous les échos, appelant à lui ses frères innombrables, qui, déjà, accourraient de toutes parts, un grand cri jaillit de sa poitrine : 'Notre-Dame Montjoie l'<sup>379</sup> C'était en l'an du Seigneur 1920. Les Scouts de France commençaient à vivre. »<sup>380</sup>

Si j'ai longuement cité ce texte, c'est qu'il constitue à plus d'un titre un acte de naissance. Au premier degré, quoique de façon métaphorique, il rappelle les conditions de la naissance du Mouvement. Mais on voit bien que c'est secondaire. Jacques de Noirmont témoigne de manière lyrique de la naissance d'un nouveau type de garçon, remarquable immédiatement à cette absence de réserve, à cette transparence de l'âme que ne voile pas mais révèle le regard, à ce singulier mélange de puissance physique, d'une claire conscience de soi et de religiosité inattendue. Or ce type de garçon, qu'on ne s'y trompe pas, va bientôt s'épanouir en représentation graphique sous le crayon de Pierre Joubert, et entrer en littérature par la grâce d'un Scout encore étudiant en 1930 : Serge Dalens, ci-devant Yves de Verdilhac. Jacques de Noirmont annonce la naissance d'Eric Jansen, Prince de Swedenborg, le premier archétype du blond Scoutissime de la collection Signe de Piste. Cependant le texte du baron de Noirmont n'est pas une exception, tout au contraire : le problème serait plutôt de choisir parmi la masse des textes analogues ceux dont les nuances, ou la notoriété de leur auteur, enrichiraient le sujet.

En 1926, c'est précisément le père des Cadets, Paul Doncœur, qui transforme sa plume en pinceau :

« Faut-il (...) esquisser la silhouette ?

« Ce svelte jeune homme qui, après avoir salué le grand blessé votre ami, lui a cédé le portillon du métro, vous a paru si étrange au milieu du sans-gêne universel

<sup>379</sup> Le cri de ralliement évoqué ici ne devint officiel à la demande de l'évêque de Dijon que lors du rassemblement de 1925 (selon Paul Doncœur, *La reconstruction...*, op. cit., p. 6.).

<sup>380</sup> Jacques, Baron de Noirmont, *Le Scoutisme catholique français*, extrait du *Correspondant* du 10 juillet 1930, édité par la Librairie La Hutte, 1930, p. 7-8.

*que vous l'avez suivi du regard. Tout de suite, la race vous a frappé en ce garçon bien pris dans sa taille, net des pieds à la tête, et dont les forts genoux et les mains dorées par le soleil vous disent déjà la robuste audace (...). Au milieu de vos voisins renfrognés et bougons, entassés sur la plate-forme, et qui éclatent si d'aventure un cahot vous fait heurter leurs pieds sensibles et mal faits, ce garçon aux lèvres fraîches rayonne la joie et la santé. A Réaumur, un appel sur le quai et deux camarades l'ont rejoint (...). Mais quand vous allez les interroger, ils ont déjà disparu, et la tache de couleur qu'ils faisaient dans la voiture s'étant éteinte, la vulgarité de l'endroit vous semble plus accablante. »*

Et, ayant évoqué les ouvriers fatigués des « *laideurs de l'usine* », las des « *horreurs du taudis* » ; les « *petites femmes au visage mat et violacé de poudre* » ; les jeunes gens « *au parler gras et traînant des faubourgs* » que nous avons déjà rencontrés, Paul Doncœur conclut :

*« Si ce ne sont pas deux races qui s'affrontent, ce sont deux styles qui s'opposent ; en face du Petit Vieux dont une cigarette achève le masque d'ennui, c'est la fraîcheur, la joie et la force qui font éclater leur juvénile éducation. »<sup>381</sup>*

Svelte et courtois à l'égard de l'ancien combattant sur contrechamp de laxisme ; « *race* », belles proportions corporelles, propreté, hâle face à une humanité sombre et contrefaite : « *joie* », « *santé* » et « *lèvres fraîches* » (presque sensuelles) contre la « *vulgarité de l'endroit* » : choc de deux styles, en effet, soigneusement caricaturés l'un et l'autre, symbolisant l'un et l'autre deux mondes antagonistes. Paul Doncœur n'a pas voulu parler de l'affrontement de deux races, et pourtant la formule est présente, même négative. Il rôde autour de tout cela d'inquiétants fantasmes. Or, on peut d'ores et déjà le dire, ceux-ci ne seront jamais tout à fait dissipés. Au contraire, même, aura-t-on tendance à en jouer de plus en plus sans rejeter pour autant, on le verra, une démarche plus rigoureuse. Il faudra de plus en plus chercher dans le domaine des représentations esthétiques, qu'elles soient littéraires, graphiques ou théoriques, l'expression d'objectifs ou d'inclinations qu'il était devenu dangereux dans les années trente de manifester ouvertement. Le reflet proposé aux garçons pour qu'ils s'y mirent sera de plus en plus riche, complexe, ombré. Ses apparitions seront de plus en plus nombreuses, et l'on ne peut s'étonner que son pouvoir de séduction ait crû à l'instar de son pouvoir déceptif, car à trop faire miroiter l'idéal on finit par dévitaliser le réel.

Il arrive même parfois que le lyrisme sentimental de l'« *appel au gosse* », pour paraphraser Jacques Sevin, prenne des accents mal maîtrisés :

*« Scout de France,  
C'est pour toi que j'écris ces pages.  
Je te connais : près de toi, avec toi, j'ai vécu des heures très douces, inoubliables. Les forêts d'Eu, les crêtes des Vosges, les rivages de la Manche, les plaines de Flandre, Chamarande, enfin, et tant d'autres lieux nous avons vu passer ; leur solitude ont retenti de nos chants et de nos prières ; elles ont été le témoin de nos causeries ; et parce que je te connais, je t'aime : j'aime ton âme éprise de beauté, de dévouement et d'héroïsme, ton âme de chrétien qui croit, qui espère et qui t'aime, ton âme de chevalier qui vibre au souffle de l'Esprit Divin et qui rêve de servir la France et Dieu.  
J'ai vécu beaucoup parmi les jeunes : je les ai tous aimés, mais ton âme à toi m'a séduit ».*<sup>382</sup>

<sup>381</sup> R.P. Paul Doncœur, s.j., *La reconstruction spirituelle du Pays : les Scouts de France*, Éditions La Hutte, 1926, p. 10.

<sup>382</sup> R.P. Léon Derville, s.j., *Va ! Scout de France, Eclaireur de Dieu*, Spes 1928, p. 13

Amour de l'âme, bien sûr, qu'exacerbe sans doute la lointaine Madagascar d'où, ce 3 novembre 1926, « *en la fête de Saint Stanislas Kostka* », Léon Derville, jésuite missionnaire chez les Betsiléos de Madagascar, rédige cette vibrante introduction, mise en condition aux dix « veillées » nécessaires à l'apologie de la mission coloniale « *sans littérature, sans phrases : avons-nous besoin de cela entre nous, et le Scout missionnaire a-t-il le temps de remettre une seconde fois sa parole sur le métier ?* »<sup>383</sup> Et sans doute encore est-ce l'éloignement sous le tropique austral qui inspire à l'auteur sa vision, consciencieusement rapportée :

« *Le feu ! Une lampe de fortune au verre cassé, à la mèche fumante. La veillée ! La veillée... seul ! Où sont donc les joyeux petits frères au rire frais et jeune, à l'ardeur endiablée ?*

« *Isolé ! Scout isolé ! Chante seul la 'berceuse des Scouts au bois dormant' et que l'écho des montagnes te donne l'illusion cruelle d'avoir autour de toi les patrouilles... absentes...*

« *Mais non, non, ce n'est pas un rêve. Voici que je vous vois, accroupis en rond comme autrefois, les genoux nus tressant autour de moi dans la nuit noire comme une couronne blanche, vos yeux cherchant mes yeux, votre cœur battant à l'unisson du mien. O mes Scouts, mes Scouts, vous, les Vaillants Compagnons de Saint-Michel, Troupe de l'Élan Fougueux, Patrouilles du Maréchal Lyautey (...) vous m'écoutez.*

« *Oui, écoute, petit frère, les paroles de la Veillée.* »<sup>384</sup>

L'appréciation en ces domaines est absolument subjective, mais mon sentiment est que le climat de Fianarantsoa devait être malsain et que quelque chose en passa dans la prose du P. Derville. N'est-il pas en effet un peu malsain, et ce pour des motifs éducatifs, de jouer ainsi avec des souvenirs rappelés sur le mode le plus émotionnel ?

Ce jeu avec les émotions adolescentes, cet ancien Aumônier scout ne fut pas seul à le mener. Le chanoine Cornette lui-même, quoique dans un registre beaucoup moins intimiste et beaucoup plus césarien, glorifiera à usage du garçon sa propre image, mêlant physique et mystique :

« *Dans ce corps robuste et vigoureux, servi par des sens justes, prompts et avisés, la pureté, don de Notre-Dame, l'obéissance, don du Christ, modèlent une âme propre à recevoir toutes les grâces du Saint-Esprit : Force, Conseil, Sagesse, Prudence, Piété, Enthousiasme, Charité. Toute la vie, divine et magnifique, germe et grandit comme l'arbre des cieux !*

« *Serviteur du bien, missionnaire du vrai, admirateur du beau, notre garçon va par le monde tout petit, tout enfant, tout humble, parce qu'il ne veut être qu'un serviteur... mais précisément parce qu'il ne veut être qu'un serviteur, grand, puissant, audacieux jusqu'à entreprendre de faire crouler l'empire du mal.*

« *Temple du Saint-Esprit, Chevalier du Christ par Notre-Dame, Fils de l'homme par nature, Fils de Dieu par adoption, le voilà propre à sauver sa Patrie, à sauver ses Frères, réalisant son Rédempteur, dans sa mission la plus moderne, comme chacun des chrétiens doit tendre à la réaliser en soi (le Scout est fait pour servir et sauver son prochain).*

« *Voilà notre garçon !*

---

<sup>383</sup> Ibid. p. 79

<sup>384</sup> Ibid., p. 14

« *Beauté humaine dans la splendeur divine, race nouvelle qui a surgi pour conquérir le monde redevenu païen.* »<sup>385</sup>

Quelle description, quels qualificatifs, quel programme ! N'y a-t-il pas en effet de quoi se laisser griser ? Beaucoup, la majorité des jeunes, sans doute même, y cédèrent. En vérité, et Henri Van Effenterre tout comme de vieux Scouts qui connurent les années vingt et trente le confirmèrent, le Scoutisme catholique ne devait pas seulement son attrait à des activités offrant ni plus ni moins que les autres associations l'opportunité d'aller camper. L'attraction qu'il exerça tint aussi à la représentation, fleuretant avec la démesure, que l'on élaborait à usage du garçon, et dans laquelle on se reconnaissait en effet. Du reste, une fois écartés la pompe d'un style daté, ses fioritures, ses sonneries, sonnailles et autres ronflements lyriques, on peut se demander, en observant le portrait qui demeure, s'il ne correspondit pas très souvent à la réalité au moins apparente. Un Guy de Larigaudie, ce « *Routier de légende* », ce précurseur des grands rallies automobiles, écrivain de l'enfance qui alla très lucidement mourir sur les champs de bataille en 1940, devait être de ceux à croire en son image...



La traduction amplificatrice de l'être par le paraître exaspère aujourd'hui certains dirigeants Scouts de France qui ont connu la période charnière des années cinquante. Et de fait, cela a peut-être tendance à sembler vain à un moment où l'individualisme triomphant<sup>386</sup>, la manifestation de son appartenance à un groupe et la symbolisation de l'identité ne passent plus tout à fait par les mêmes repères. A-t-on pour autant raison de dire que l'on privilégie davantage, de nos jours, l'être sans le paraître ?

Quoi qu'il en soit, l'élaboration d'une représentation idéale du garçon, qui spécifiait quand même des attitudes, des comportements, un « style »<sup>387</sup> bien particuliers, peut être

<sup>385</sup> Chanoine Antoine Cornette, *Pour refaire la santé d'une race, ou quinze ans de Scoutisme catholique*, in *Le Chef*, mars 1936, n° 131, pp. 152-153.

<sup>386</sup> C'est en tout cas un lieu commun de la sociologie triviale.

<sup>387</sup> « Style », mot fort à la mode dans les années trente et quarante.

rattachée à l'univers mental que l'on a déjà abordé, où connaître c'est situer et se connaître, c'est se situer, dans le droit fil d'une conception néo-médiévale. Cela implique nécessairement une « lisibilité » de l'être qui va des petits détails manifestant l'Ordre (éléments de l'uniforme), jusqu'à la beauté physique, signe de santé juvénile et de force, preuve de la réussite de l'œuvre formatrice, manifestation qu'une « race régénérée » est en marche, témoignage spontané, aussi, du fait que l'on s'identifie, jeune, à l'image, aux images, aux modèles et autres traits représentatifs qui ont été proposés. Se couler le plus parfaitement au moule est une acte d'adhésion, l'expression d'une promesse tenue le mieux possible. Que cela heurte les esprits contemporains pour lesquels il faut tenter de partir du garçon pour le porter à un plein épanouissement de lui-même au lieu de le tirer par un modèle pré-établi mesure le déplacement qui s'est opéré.

Jusqu'ici, je n'ai évoqué des représentations que le versant « littéraire » regroupant quelques exemples de ce qui a pu être écrit sur le sujet. Or l'arrivée au journal *Le Scout de France* du dessinateur Pierre Joubert va y ajouter un versant graphique dont on peut penser qu'il a amplifié de façon très sensible leur impact.

La biographie de Pierre Joubert au moment où il entame une longue carrière au journal est des plus exemplaires, et l'on peut, en s'appuyant sur divers recoupements, avancer l'hypothèse qu'il représente assez bien le Scout parisien moyen<sup>388</sup>. Né en 1910 rue Saint-André des Arts, Joubert est issu d'une petite bourgeoisie artisanale et commerçante que l'on assimile alors, dans le flou du terme, aux classes populaires. Son arrière grand-père maternel était gardien à la Bibliothèque nationale, ce qui lui permit de faire entrer sa fille au vestiaire de cette honorable institution. Cette fille épousa un installateur en imprimerie, employé des fonderies Derrier, qui voyagea beaucoup à l'étranger dans le cadre de son travail. La mère de Pierre s'orienta vers la pharmacie et devint herboriste. De ce côté là, aisance moyenne mais une notable ouverture d'esprit. Du côté paternel, c'est semble-t-il moins brillant. Arrière grand-père fils naturel, grand-père ouvrier agricole. Quant au père, il est préparateur en pharmacie, ce qui facilite les rapports avec une herboriste...

Pierre a quatre ans lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Presque aussitôt il est envoyé à Dieppe chez un oncle cordonnier. Forte personnalité que cet oncle qui, après avoir mangé la fortune héritée de ses parents, s'est fait marchand de frites avant de faire son tour de France de cordonnier. Très anticlérical et d'obédience radicale-socialiste, il a fait de son échoppe un mini-club politique où l'on débat ardemment des grandes questions de l'heure

Pierre, quant à lui, fréquente le collège Jean Angot où il fait ses débuts dans la carrière scolaire. Débuts qui lui laissèrent moins de souvenirs que les virées avec les gosses du port et les tirades de l'oncle.

La guerre finie, Pierre rentre à Paris et du même coup à l'école paroissiale Saint-Séverin, où il obtient son certificat d'études en 1922. Là encore, il conserve plus le souvenir des sorties et des jeux avec les copains dans les maisons en ruine sur lesquelles s'élèvera le lycée Fénelon que des cours de l'école de la rue Gît-le-Cœur, à l'exception de ceux de M. Vaucresson, le directeur qui assure aussi l'enseignement de l'Histoire de France et qui éveille chez le jeune Pierre un intérêt certain. Entré l'année suivante au cours primaire supérieur de l'École Saint-Sulpice, il obtient son brevet en 1924.

Au vu de ses résultats, il n'est pas question de poursuivre. D'ailleurs, il est depuis toujours passionné par le dessin. Après quelques hésitations, ses parents acceptent de l'inscrire à l'École des Arts appliqués, rue Dupetit-Thouars près du Carreau du Temple, où il

---

<sup>388</sup> Rappelons une fois encore que la Province d'Île-de-France est de très loin la plus puissante en effectifs, en cadres et... en notabilités.

se spécialise bientôt dans le dessin de publicité. Rien ne le prédispose alors à devenir Scout, d'autant que ses « collègues » ont déjà de la chose des idées très... arrêtées.

C'est d'ailleurs en voulant vérifier pour ceux-ci une vérité si bien exprimée par l'aphorisme maoïste : « *Pour connaître le Tigre il faut entrer dans sa tanière* », qu'il convainc un des rares élèves, « Petit-Beurre », à être lui-même « boy-Scout » comme on dit alors, et qu'il l'accompagne une première fois le 12 novembre 1924 à une réunion de la Troupe Charles de Foucauld, local sis rue de Grenelle, District de Paris-Centre. Le premier contact renforce ses préjugés : la réunion est d'un ennui mortel, mais poussant le souci d'information fort loin, le jeune Pierre participe à une sortie, et là... c'est l'enthousiasme. Comme quoi la tanière du tigre a parfois des attraits.

1925 : promesse ; 1926 : Pierre est C.P. (il ne perd pas de temps. Il a, il est vrai, seize ans) ; 1927 : il fait le camp-école de Chamarande. Date importante, car il y rencontre Paul Coze, figure mythique qui, entre autres responsabilités, assure (vaille que vaille) les illustrations (maigres) du Scout de France. Coze remarque le talent naissant du jeune Joubert qui, à partir de cette date, signera quelques planches. Par ailleurs, ayant terminé son cycle de formation aux A.A., il entre à *L'Illustration* où il peut rêver, entre deux tâches subalternes, de se hisser au niveau des « Grands » : Marty ou René Vincent qui signent de somptueuses publicités très marquées par la stylisation qui annonce déjà les années trente.

1928, Joubert est Assistant Chef de Troupe et l'année suivante, il participera au Jamboree de Birkenhead. La crise éclate, mais Joubert poursuit sa route, au sens propre et figuré, car il est entré en 1928 au Clan Péguy, alors très actif, et a fait la connaissance de Léon Chancerel, l'initiateur et le directeur des Comédiens-Routiers, disciples de Jacques Copeau. Pour lui il dessinera des maquettes de costumes, et son esthétique sera très marquée par la volonté du dépouillement et l'expressionnisme que Chancerel n'a aucune peine à faire prévaloir auprès de ses élèves.

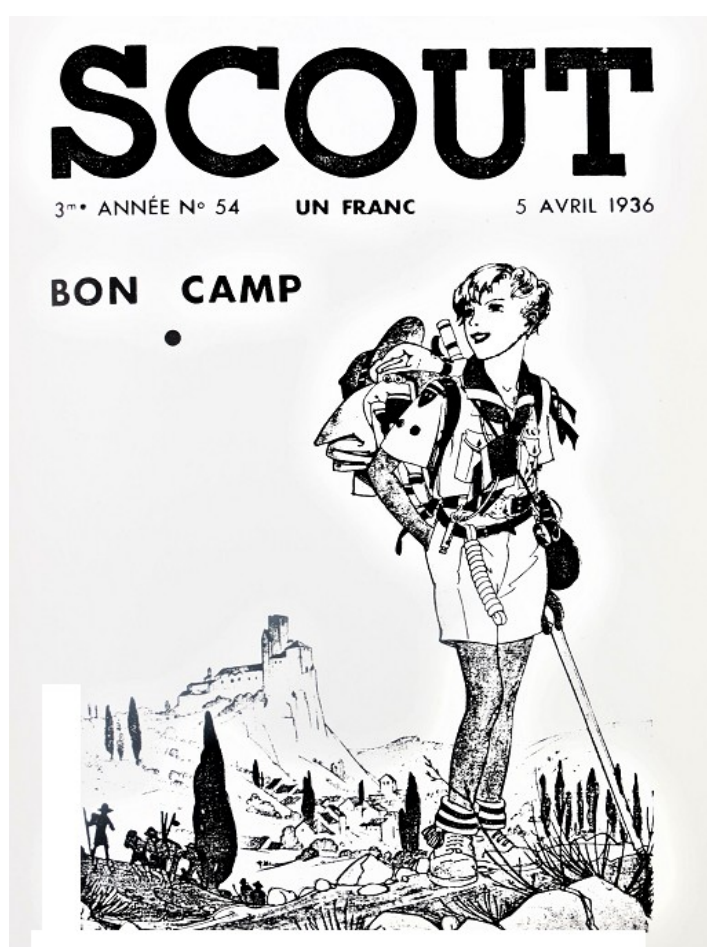
De retour du service militaire, Pierre Joubert quittera *L'Illustration*. La revue *Le Scout de France* s'est séparée depuis peu de son éditeur-imprimeur, Alexis Rédier, et cherche à voler de ses propres ailes. Joubert, qui avait déjà un pied dans la place, est engagé comme imagier, avant de devenir commissaire détaché à la branche Scoute. Il restera le principal illustrateur S.d.F. jusque dans les années cinquante. C'est dire s'il a une bonne connaissance du Mouvement en général et du Q.G. en particulier, où il côtoie tous les dirigeants de l'époque, Salins et Lafont, Cornette et Forestier, L'hospital et Gasnier, Coze et Blanchon, Goutet, Delsuc, La Porte du Theil, etc. Mais il ne se contentera pas d'être un témoin. Il poursuit son action sur le terrain, noue de nouvelles amitiés et participe à quelques aventures qui sont, pour mon propos, de première importance. Mais n'anticipons pas.

Ce petit détour par la vie du jeune Joubert d'alors n'a eu qu'un seul but : convaincre de sa parfaite « orthodoxie », au moins en tant qu'illustrateur. C'est que sa tâche est importante. Il est le porte-pinceau officiel du Mouvement...

On a déjà croisé, au détour des pages précédentes, quelques-unes de ses « couvertures » du *Scout* nouvelle manière, sorti de la grisaille rébarbative en grande partie grâce à lui. Peut-être faudrait-il à présent s'arrêter un peu sur l'une d'elle, celle d'avril 1936 par exemple, puisqu'elle représente tout à fait le Scout idéal tel que Doncœur, Cornette, Noirmont et tant d'autres l'ont dépeint. Ici le trait est net, parfaitement maîtrisé. L'enfant au premier plan est blond, bouclé. Lors du premier entretien que j'eus avec lui en février 1980, Joubert dira des types d'enfants qu'il dessine qu'« *ils ont l'air de gosses de riches mal élevés* ». Celui-ci, s'il fait gosse de riche, a certainement reçu une fort bonne

éducation. Rien n'évoque d'ailleurs le robuste baroudeur. Les lèvres trop sombres et trop dessinées, le visage d'un ovale trop parfait, l'inclinaison de la tête, le dégagement du cou donne au garçon un air gracile, un peu mièvre peut-être, qui répond au maniérisme paradoxal (parce que visant au dépouillement) de l'époque et à l'effort d'idéalisation.

Car Joubert n'hésite pas à reconnaître qu'il veut dessiner beau et idéal. Aussi y a-t-il une étroite correspondance entre le portrait conceptuel et le portrait graphique du garçon : l'expression du visage, sereine, exprime un bonheur rêveur, ou peut-être contemplatif car les yeux fixent le ciel, et, en une prière muette, cherchent peut-être Dieu. Pourrait-on douter, malgré une grâce quelque peu féminine et sensuelle, de la pureté du sujet, et de sa faculté d'obéir à son Chef de Troupe, qualités glorifiées par le chanoine Cornette ?



Mais observons-le mieux, ce garçon : ce n'est pas un simple patrouillard, c'est un C.P., un jeune C.P. de quatorze ans, comme l'indiquent les étoiles d'ancienneté, et même un C.P. d'Île-de-France, comme on peut le supposer aux trois lys du blason provincial d'épaule (que l'on soupçonne). Or ce C.P. angélique et enthousiaste, qui arbore fièrement tous les attributs de sa fonction (sur lesquels Joubert insiste un peu : il y a du baroque maîtrisé, chez lui qui aime manifestement beaucoup, comme on le verra encore, écussons, blasons, décorations, ceinturons, foulards, cordelières, au point qu'il a toujours tendance à en rajouter), ce C.P. angélique et enthousiaste, donc, n'est-il pas plus haut, devant, et ne semble-t-il pas voir plus loin tandis que ses patrouillards s'échinent à hisser la charrette, cet indispensable et pesant instrument de camp sur un impossible (voire improbable) chemin ? Jeune perfection promise à un grand avenir chrétien, il est le pendant symbolique moderne

de l'antique gardien qui, en arrière-plan, surplombe un paisible village, château-fort qui est aux habitants du lieu, symboliquement, ce que cette représentation du Chef est aux Scouts de sa Patrouille... Tout y est !

L'enquête la plus approfondie (et de toute façon impossible) ne rendra jamais compte de ce qu'éprouvèrent les lecteurs de la revue le 6 avril 1936, en la recevant. S'arrêtèrent-ils seulement à cette couverture qui variait un thème déjà fort bien connu ? Comment savoir ? Reste le dessin. Lui témoigne de l'intention, même implicite. Mais avec l'arrivée de ce jeune talent, il témoigne aussi de l'ouverture d'un champ d'action autrement plus vaste et puissant que le simple écrit. Car à présent, le « reflet » proposé aux jeunes membres du Mouvement n'est plus seulement un reflet à construire à partir de mots : la représentation que l'écrit implique est, d'une certaine manière, médiata ; elle réclame de la part du lecteur une transcription, elle laisse une part de jeu que ne permet pas la représentation graphique. Grâce au dessin, c'est une distance, même minime, de la part du « récepteur » qui s'abolit. Avec une telle représentation, à ce degré de qualité, les moyens d'une forte emprise s'accroissent : ils agissent sur une information plus complète de l'imaginaire. Encore n'est-ce là qu'un des aspects, et pas le plus important, d'un problème autrement plus vaste, que l'on ne va pas tarder à aborder de front.

Quoi qu'il en soit, on a pu remarquer à travers des exemples choisis que le processus d'idéalisation semble avoir joué un rôle beaucoup plus important dans l'élaboration de la représentation du et des garçons qu'une démarche plus théorique permettant de le mieux connaître, dans la mesure où le Mouvement paraît s'être contenté, au moins dans ses débuts, d'une démarcation des conceptions britanniques en matière de psychologie de l'enfant.

En réalité, avec le temps, on va s'attacher à mieux comprendre comment fonctionnent non seulement le garçon, mais les garçons. Est-ce à dire qu'à terme réflexion théorique et idéalisation « tactique » (davantage liée à une connaissance pragmatique) vont se heurter ? Tout au contraire : la réflexion menée va permettre d'affiner les modèles proposés, de les intégrer aussi dans de véritables *scenari* et d'épanouir une pédagogie du « fictionnel » qui va de très loin dépasser la pédagogie du jeu chère à Baden-Powell. Du coup, les ambitions pédagogiques vont changer d'ampleur.

### 3.1.3. Deux approches plus approfondies de la psychologie du garçon

Pierre Delsuc est incontestablement celui qui, par la publication de son livre de pédagogie, *Plein Jeu*, marquera le plus nettement le tournant des années trente.

Il était né à Paris, en 1902 ; son père, Jean-Baptiste Delsuc, était ingénieur. Après des études sans histoires, il entra à la Faculté de Droit (chemin que suivirent de nombreux dirigeants Scouts de l'époque) et devint avocat à la Cour d'Appel de Paris en 1929.

Sa carrière Scoute, il la doit à Marc Sangnier<sup>389</sup> qui l'introduisit au Q.G. en 1921. Il devint aussitôt Chef de Troupe à Saint-Étienne du Mont, mais n'y resta pas. Manquait-il, à cette date, de la formation nécessaire ? En tout cas, parallèlement à ses études de droit, il parfait celle-ci, obtient la badge de bois, et devient le second assistant du P. Sevin à Chamaranche. Les deux hommes conçurent l'un pour l'autre une profonde estime qui ne se démentira pas. Lorsque Sevin dut se retirer, Delsuc prit sa succession et se considéra comme son héritier. Entre temps, il avait pris la direction de la V<sup>e</sup> Paris, une des

---

<sup>389</sup> Témoignage de son fils Benoît dans le *Bulletin des Amis du Signe de Piste*, ronéotypé, automne 1986.

prestigieuses Troupes de Saint-Honoré d'Eylau, en 1925. Trois ans plus tard, il devenait Chef de Groupe toujours à la V<sup>e</sup>, Commissaire du District Paris-Ouest, Commissaire-adjoint de la Province d'Île-de-France (l'un des collègues du général de la Porte du Theil) et enfin Commissaire national-adjoint de la branche Scoutisme en 1934 puis Assistant du Chef-Scout Lafont en 1938.

Charles Celier qui, la même année, devenait Assistant du Commissaire national Scoutisme (Michel Blanchon), et qui avait rencontré Pierre Delsuc à l'École des Officiers de Réserve de Saint-Cyr, se souvient d'un homme « *trop juridique et militaire* », non exempt d'une certaine raideur, ne laissant « *pas assez à l'initiative, à l'épanouissement, aux erreurs.* »<sup>390</sup> Le jugement paraît trop sévère, d'abord parce que Charles Celier dénonce là ce qui dut être largement un trait d'époque, partagé en cela par beaucoup. En outre, dans ses écrits « théoriques », Pierre Delsuc sut faire preuve d'une grande attention envers les garçons et, comme on va le voir, d'une grande perspicacité. De plus, il n'hésitera pas à faire son autocritique lorsqu'il le jugera nécessaire. Enfin, le romancier qu'il fut (il écrivit le premier roman Scout de France : *La rude nuit de Kervizel*, qui fut couronné par l'Académie Française) ne montre rien de la rigidité de l'homme que connut Charles Celier. Peut-être, enfin, fut-ce la sensibilité politique de Pierre Delsuc qui froissa les options libérales du Conseiller d'État qu'agaçait aussi la « réunionite » du Commissaire de District. Nul doute en tout cas qu'entre les deux hommes il y eut des frictions.

S'il faut donc prêter à Pierre Delsuc une personnalité très accusée, on est d'autant plus surpris de la subtilité avec laquelle ce juriste sans formation psychologique particulière va analyser le garçon dans *Plein jeu*.

Son point de départ est d'une orthodoxie badenpowellienne sans faille :

« *Nous noterons que le Scoutisme ne peut imposer sa méthode au garçon qu'en se l'attachant étroitement. Dans ce but, il satisfait ses aspirations intimes en identifiant sa propre organisation avec un cadre idéal intérieurement souhaité par le garçon. De la sorte, il fait passer dans la réalité tangible la vie secrète jusqu'alors purement imaginaire.* »<sup>391</sup>

Bref, Delsuc reprend l'idée du général britannique qu'il faut tendre un hameçon au goût du poisson. Mais, ne se contentant pas de cette intuition, il va au contraire essayer de comprendre pourquoi l'enfant va être sensible à telle ou telle proposition. Il y a, selon lui, une très importante partie à jouer de la part de l'éducateur dont le projet est clairement énoncé :

« *Le moyen de gagner sûrement cette partie mouvementée consistera à s'emparer sans coup férir de ce cercle intime du garçon où il se réfugie si volontiers. Comment procéder ? (...) Proposons lui un cadre de vie qui lui plaise tellement qu'il l'identifie à sa vie secrète. Du coup la source de ses enthousiasmes sera à notre disposition.* »<sup>392</sup>

S'il y avait quelque naïve hypocrisie ou de la fausse conviction de la part des Aumôniers et des chefs S.d.F. des années vingt à se rallier au système britannique de la coéducation qui n'entraîne pas dans les traditions nationales tout en étant incompatibles avec un projet et des représentations aussi élaborés que ceux des S.d.F., au moins celles-ci, dans cette déclaration d'intention de Delsuc, sont-elles totalement balayées ! A la volonté initiale de former **tout** le garçon, c'est-à-dire de ne rien négliger de l'aspect physique ou de l'aspect

<sup>390</sup> Entretien de février 1986.

<sup>391</sup> Pierre Delsuc, *Plein Jeu*, Édition de l'Association des Scouts de France-Alexis Rédiér, 1930, p. 24.

<sup>392</sup> Ibid., pp. 36-37.

spirituel, va se substituer progressivement l'aspiration à l'imprégnation **totale** du garçon par le Scoutisme. La nuance est de taille, et réclamera non un changement, mais une diversification et une complication de la pédagogie...

Or pour bien la concevoir, il faut approfondir ces « *aspirations intimes* » du garçon, que celui-ci ne dévoile pas « *parce qu'une trop forte disproportion existe entre celles-ci et les satisfactions que peut lui donner le monde qui l'environne (...). Il oscille entre deux ordres de grandeur totalement différents. Ses désirs sont trop souvent chose folle qui ne s'accommodent pas d'un niveau odieusement raisonnable à son gré. Il craint de les extérioriser car ils font scandale.*

« *Convaincu de l'inutilité de toute tentative destinée à satisfaire des aspirations d'une autre nature que celle du monde où il vit, il les renferme en lui-même et n'a plus d'espoir qu'en un monde nouveau qu'il organisera à sa taille, pour leur trouver des débouchés, comme le prisonnier dans son cachot, privé de tout contact avec l'extérieur, s'évade en esprit et se promène en liberté dans les délicieux jardins du rêve.* »<sup>393</sup>

Delsuc avait-il lu Freud ? Impossible de le savoir. Néanmoins le parallèle entre la formulation de ce qui doit avoir été maintes fois expérimenté sur le terrain et les théories métapsychologiques du médecin viennois est assez frappant. Que dit en effet Pierre Delsuc ? Que le garçon est aussi un être de désirs. Que ces désirs, lorsqu'ils se manifestent, heurtent de front les codes adultes et « *font scandale* ». Qu'en conséquence le garçon dérive ses désirs d'une réalisation effective et les satisfait en fantasmes, « *comme le prisonnier dans son cachot* » :

« *En sus de désirs et d'appétits exigeants, poursuit Delsuc, le garçon possède (...) une imagination pleine de ressource. (...) C'est elle qui fournit les matériaux nécessaires à la construction de cet univers si commode puisque débarrassé des contingences des grandes personnes.* »<sup>394</sup>

C'est ainsi qu'apparaîtront divers récits, autant « *merveilleux* » qu'intimes... « *Chacun d'eux constitue un ensemble de circonstances où le héros s'affirme dans l'attitude la plus avantageuse.* »<sup>395</sup> Or quelle définition Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis donne-t-il du fantasme ? :

« *Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient.* »<sup>396</sup>

Quoi qu'on en pense, force est de constater la modernité et la profondeur de l'intuition de Pierre Delsuc qui conclura cette partie de son livre, secondaire par son volume mais très dense et en fait capitale, par cette remarque éclairante :

« *S'il lui demeure totalement étranger, on peut craindre que le garçon n'accorde à son Chef qu'une indifférence polie (Dieu veuille qu'elle soit toujours polie !). Si cette action du Chef contrecarre notamment son besoin d'expansion, de liberté, d'épanouissement du moi, le garçon retournera à son monde personnel où tout est beaucoup plus commode.* »<sup>397</sup>

---

<sup>393</sup> Ibid., pp. 30-31.

<sup>394</sup> Ibid., p. 31.

<sup>395</sup> Ibid., p. 33.

<sup>396</sup> Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Presses Universitaires de France, 1967, p. 152.

<sup>397</sup> Pierre Delsuc, op. cit., p. 36.

D'où un retour, en apparence, à une démarche typiquement badenpowellienne : le Scoutmestre est là pour susciter et encadrer l'autoéducation des jeunes, c'est-à-dire pour satisfaire leur besoin d'expansion, d'épanouissement, de liberté. En fait, sans la nier, on la dépassera en une démarche particulièrement retorse.

A côté de l'analyse de Pierre Delsuc, celle du jésuite Jean Rimaud, si elle est très approfondie, apparaît moins pénétrante. En fait, elle ne poursuit pas les mêmes objectifs ni ne s'intéresse aux mêmes domaines : pour emprunter une fois encore au vocabulaire métapsychologique<sup>398</sup>, Delsuc analyse le garçon d'un point de vue dynamique, tandis que le P. Rimaud observe plutôt le phénomène de la maturation psychologique. Dans *Le Chef*, il produira de janvier 1933 à juin 1934, sur une cinquantaine de pages, une longue étude à des fins pratiques : *Notes sur la direction des adolescents* qu'il résumera dans *Le Scout ou l'adolescent* (*Études* de janvier 1939, t. 238 p. 74 et sq.) et *L'âge Scout*, qui en est la simple reproduction, paru dans *Le Chef* n° 159.

Sa réflexion embrasse, en fait, l'ensemble des processus psychophysiologiques qui travaillent le garçon de douze-treize ans à dix-sept/dix-huit ans, et son but est de les faire comprendre aux Chefs qui ne réagissaient pas toujours au mieux devant des comportements singuliers, faute d'information. De telle sorte que, moins aiguë que celle de Delsuc, cette réflexion est aussi plus large, ce qui fait apparaître, avec le recul, les deux démarches comme tout à fait complémentaires.

Selon le P. Rimaud, qui n'hésite pas à parler d'adolescent, la caractéristique de cet âge de passage entre l'enfance et l'âge adulte est l'existence d'une crise « *entre deux équilibres* ». Crise d'instabilité, par conséquent : instabilité physiologique, née d'une forte croissance ; instabilité psychologique, issue d'un tiraillement entre des aspirations contraires manifestées par l'« *effervescence du sentiment où l'on découvre sans cesse des amis et des ennemis ; c'est l'âge où les groupes, jalousement fermés, se font, se défont et se refont, celui des brouilles et des réconciliations qui se croient définitives.* »<sup>399</sup> ; instabilité de la conscience enfin, c'est-à-dire du jugement. L'instabilité de la volonté s'affirme comme une résultante des trois précédentes, ce qui rend l'adolescent mobile.

Le deuxième trait qui caractérise cet âge est « *l'affirmation de la personnalité* » : « *l'adolescent s'affirme en s'opposant* », écrit Rimaud, reprenant un aphorisme célèbre. D'où l'indépendance du garçon, qui a de lourdes conséquences dans le fonctionnement de la Troupe ; son amour-propre chatouilleux qui mène à cette remarque, confortant une précédente analyse du poids de l'observation psychologique : « *pour être, l'adolescent doit paraître.* »<sup>400</sup> Son « *sens de l'honneur* », sa « *générosité* » propre vont tout à fait dans le même sens.

Troisième grand trait : le « *besoin d'aimer* », non réductible à « *l'appétit sexuel naissant* », considéré malgré tout comme « *un fait central* »<sup>401</sup>.

<sup>398</sup> Le choix de ce terme n'est pas une coquetterie. Freud avait souhaité qu'il remplaçât le mot psychanalyse dès lors que, ne parlant plus du domaine pratique relevant de la **technique** psychanalytique, on passait au plan théorique.

<sup>399</sup> R.P. Jean Rimaud, *Notes sur la direction des adolescents ; II - Les conditions psychologiques : ce qu'est un adolescent*, in *Le Chef*, mars 1933, n° 101, p. 219.

<sup>400</sup> Si cette observation, que tout éducateur peut en effet vérifier, était fondée en théorie, on comprendrait mieux pourquoi les périodes particulièrement ostentatoires et riches en symbolisation, chargées de rendre l'être manifeste dans le paraître, le Moyen Âge notamment, exercent une profonde séduction sur cet âge (à preuve le grand succès des néo-barbares Conan ou Mad Max au tournant des années soixante-dix et quatre-vingts).

<sup>401</sup> Jean Rimaud est un des tout premiers Aumôniers à avoir appelé un chat un chat. Là où d'ordinaire on ne parle que de mauvaises influences, mauvaises pensées, police des tentes, etc., Jean Rimaud aborde le problème de front.

# SCOUT

2<sup>me</sup> ANNÉE N° 37 UN FRANC 20 JUILLET 1935



# SCOUT

3<sup>me</sup> ANNÉE N° 52 UN FRANC 5 MARS 1936



Exaltation de l'amitié

Pour l'appréhender, Jean Rimaud va d'abord se livrer à une analyse assez poussée des relations sensuelles garçon-garçon et de la question du rapport garçon-fille, pour souligner que la liaison sentiment de l'amour/actes périsexuels n'est pas encore explicite et que « *devenir un homme, ce n'est pas simplement devenir un mâle.* »<sup>402</sup> Ce qui est donc fort intéressant c'est que des préceptes qui jusque-là ne reposaient que sur des préjugés moraux vont tenter de s'appuyer sur une franche considération, même subjective, de la réalité.

Enchaînant sur la spécificité du sentiment de l'amour chez l'adolescent, Jean Rimaud va montrer comment celui-ci se vit (dans la volonté d'émancipation) par des affections de libre choix, amitiés entre adolescents « *qui ressemblent à l'amour* », mais qui ne le sont pas « *quoi qu'il en soit de certains cas, réels, et qui ne sont ni anormaux ni exceptionnels.* »<sup>403</sup> C'est que l'amitié, dans une certaine mesure, est une « *répétition générale* » de l'amour, le sexe en moins, répétition propre à toutes les sublimations. C'est pourquoi « *l'amitié est la carrière du dévouement* ». D'où le rôle central de « *ce jeune homme [qu'] est le Chef, le grand frère par choix et par don qui le traite et lui parle droit, en homme, et l'idéal scout, vivant, celui qui ne commande que pour servir.* »<sup>404</sup> Si donc le Chef, comme l'Aumônier, sont dignes de leur rôle, ils seront là pour diriger, canaliser, éduquer, impliquer ce « *besoin de dévouement* » adolescent vers la reconstruction de la Cité chrétienne, le don de soi, etc., (cet « *art de la direction* » fera l'objet de la troisième partie, plus particulièrement adressée aux adultes, et d'une grande rigueur déontologie, réclamant par exemple la fondation du sentiment et du jugement par raison et par foi). On constate cependant que le P. Rimaud rejoint en partie Pierre Delsuc par d'autres voies, ou plutôt que l'interprétation de son étude peut conduire à des conclusions similaires à celle du Commissaire national : il est en effet tentant de chercher à capter ce « *besoin de dévouement* » comme il est tentant de s'emparer de l'imaginaire du garçon en jouant avec

<sup>402</sup> R.P. Jean Rimaud, op. cit., p. 227.

<sup>403</sup> Ibid., p. 228. On reste surpris d'un tel libéralisme qui n'est, en fait, que l'absence de toute hypocrisie.

<sup>404</sup> Ibid., p. 229.

la dynamique très particulière des désirs conscients ou latents de cet âge, A.M.D.G., cela va de soi. En dépit de ses mises en garde de 1933, Jean Rimaud écrira, six ans plus tard :

« Dans cet état pénible et durable de fatigue, de conscience incertaine et troublée, de résistance, de défiance, le garçon est mal à l'aise. De là sort UN BESOIN DE S'ÉVADER (...). De l'évasion qui est une défaite, le Scoutisme doit faire une méthode de conquête de soi. »<sup>405</sup>

Or en ce domaine, c'est M<sup>gr</sup> de Solages, Recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, qui, lors des Journées nationales 1934, dans sa conférence : *Philosophie du Scoutisme*, donnera son aval à une telle démarche :

« C'est un fait primordial dans la science de l'homme : nous vivons deux vies, la vie réelle et la vie de nos rêves : mais la vie de nos rêves est aussi une réalité.

« Si Peau d'Âne m'était conté

« J'y prendrais un plaisir extrême.

« Si cela est plus ou moins vrai à tout âge, combien cela est-il plus vrai encore, d'une vérité presque exclusive, au temps de la jeunesse, pour les enfants. Dans sa perspective intérieure, la vie que produit l'imagination de l'enfant est plus importante que l'autre, elle n'est pas une vie à côté de la vie réelle, c'est elle qui est pour lui la réalité (...).

« Le négliger ? Abandonner en ce domaine l'enfant à lui-même et à ses instincts ? Mais vous renoncez alors à vous intéresser à la part de sa vie qui est à ses yeux la plus importante. Pour un éducateur, quelle méprise et quelle abdication ! La plus grande part de la vie de cette jeunesse qu'il prétend éduquer échappera à son emprise (...). De ce point de vue, j'oserai définir le Scoutisme (qui est avant tout une pédagogie) une entreprise de captation et d'éducation des forces de rêve qui bouillonnent dans l'enfant.

« Comment s'y prend-il ? conclut le prélat. Quel est le secret de sa pédagogie ? »<sup>406</sup>

En effet, quel est-il, ce secret ?



<sup>405</sup> R.P. Jean Rimaud, *L'âge Scout*, in *Le Chef*, janvier 1939, n° 159, p. 8.

<sup>406</sup> R.P. Paul Doncoeur, *La reconstruction...*, op. cit., p. 7.

## 3.2. Une pédagogie de l'imaginaire

Il faut captiver le garçon ; le jeu captive le garçon parce que le jeu est la vie du garçon ; faisons jouer le garçon. Telle est, résumée de façon lapidaire, la tactique que Baden-Powell choisit d'appliquer pour atteindre les buts qu'il poursuivait. Car il ne faut pas s'y tromper : il n'y a aucune naïveté philanthropique dans cette démarche, et s'il y a philanthropie, celle-ci est soutenue par un ferme calcul. Comme le fait remarquer le P. Doncœur à propos de lord Baden-Powell :

« *Quand il parle aux garçons, ce merveilleux manieur d'hommes ne leur raconte que des histoires, ou, plus intelligemment encore, les fait vivre par le jeu ; mais par devers lui, il possède tout un système de principes et d'objectifs sur lequel nous ne pouvons nous méprendre.* »<sup>407</sup>

### 3.2.1. De divers usages du jeu

Comme pour la représentation du garçon, les Scouts de France mirent un certain temps à élaborer une conception du jeu qui, sans être en rupture avec l'inspiration britannique, leur fût propre.

Dans l'essai de Vera Barclay déjà mentionné *Character-Training in the Wolf-Cub Pack* publié sous le titre *Le Louvetisme et la formation du caractère* dans le numéro deux du *Chef*, l'accent porte sur l'importance primordiale du jeu :

« *Le jeu, écrit miss Barclay, n'est pas une certaine activité à laquelle les enfants se livrent par intervalles ; il est le produit visible et concret de leur état d'esprit constant. (...) L'enfant ne joue pas pour se divertir, ou pour 'tuer le temps', ou pour faire montre de son adresse, ou pour entretenir sa santé, ou conserver son entrain : ainsi fait l'adulte. L'enfant, lui, joue parce que le jeu est sa façon de vivre* ».

Et, un peu plus loin, elle ajoute :

« *Quand il arrive à l'âge d'environ neuf ans, 'jouer à', pour le plaisir, ne lui suffit pas tout à fait. Il faut qu'il y ait dans son jeu un élément d'émotion, un concours, une difficulté à vaincre, il faut aussi que d'autres garçons jouent avec lui, et qu'ils jouent 'bien', c'est-à-dire qu'ils obéissent à certaines règles, à des précédents établis, et qu'ils soient constants et persévérants.* »<sup>408</sup>

Cette mutation dans le désir du jeu, sans nier le premier caractère instinctif de celui-ci, manifeste cependant une nouvelle étape dans la maturation du garçon qui s'ouvre davantage à la socialisation. Ce qui est alors vrai vers dix ans le devient davantage encore deux ou trois ans plus tard, quoique la compulsion du jeu décline au profit d'une demande de mieux en mieux raisonnée.

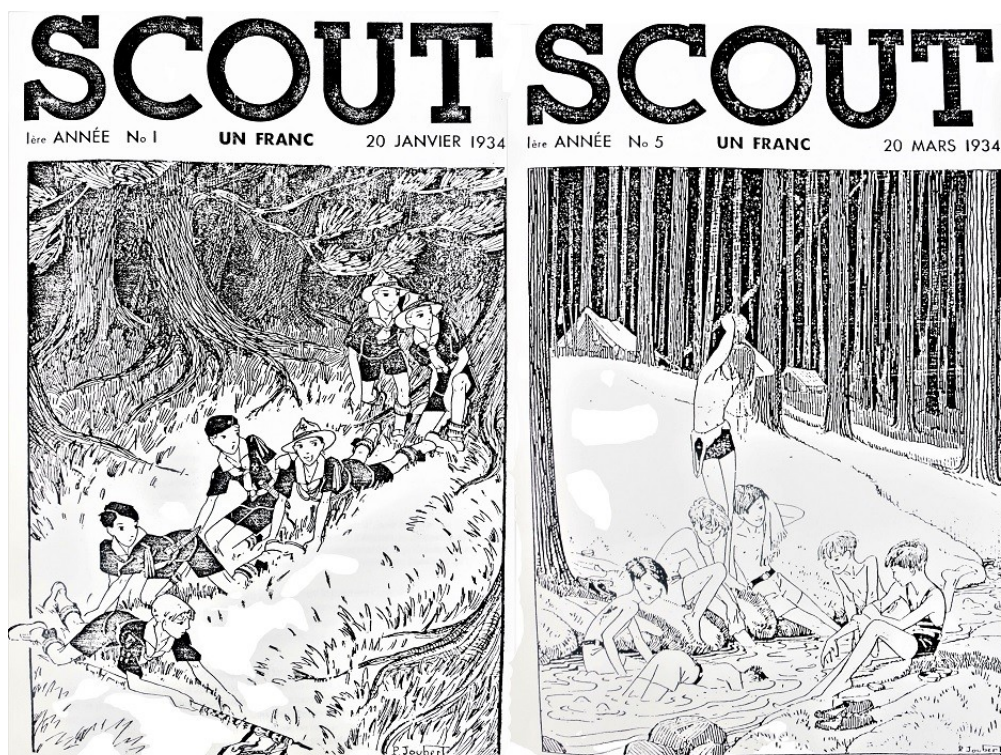
Lord Baden-Powell semble avoir tiré de cette analyse deux applications distinctes: en premier lieu, des jeux d'apprentissage proprement dit, dont on a vu dans *Scouting for Boys* qu'ils poursuivaient le développement et l'entraînement de la mémoire, de l'aptitude à parler en public, de l'habileté gestuelle, du sens de l'observation, etc ; en second lieu, l'insertion dans la nature, par des sorties de fin de semaine ou les camps d'été. Mais si les premiers sont clairement appelés jeux, la seconde, qui peut être considérée comme une

<sup>407</sup> R.P. Paul Doncœur, *La reconstruction...* op. cit. p. 7

<sup>408</sup> Vera Barclay, *Le Louvetisme...*, op. cit., p. 21.

activité ludique, au moins si l'on s'en tient à la lettre du livre fondateur, à une occupation strictement cernée, avec une règle précise et sans appel important à l'imaginaire.

Il semble ainsi qu'il y ait eu une certaine méfiance du Scoutisme britannique (et qu'elle existe encore) à l'égard d'une implication trop massive de l'imaginaire. Certes, lord Robert ne répugne pas à indiquer que les garçons peuvent se comporter **comme** le feraient indiens, trappeurs ou explorateurs. Mais à aucun moment il n'invite à une **identification**, même de courte durée, sauf dans le jeu théâtral.



Magnifier le jeu de plein air...

Jacques Sevin paraît avoir surtout retenu cette fonction d'apprentissage du jeu scout, chargé de promouvoir à la fois les aptitudes physiques et mentales. À côté de l'aspect strictement technique de l'apprentissage (former des nœuds, apprendre le morse, les signaux au drapeau, etc.), à côté de toutes ces choses, note-t-il, « il y en a d'autres d'apparence irréalisables, extraordinaires et sans utilité : poursuite d'un voleur ou du gros gibier (étrange amalgame !), exercices de nuit, etc. C'est elles précisément qui introduisent dans le Scoutisme l'élément fictif et romanesque qui séduit l'imagination, l'élément « jeu ».

« Ainsi, même en jouant, on apprend quelque chose, et il ne serait pas sans exemple que, au cours d'une partie bien organisée de 'gendarmes et voleurs', une Troupe de Scouts ne capture par dessus le marché un braconnier authentique. »<sup>409</sup> Élément fictif, romanesque, imagination interviennent, certes ; mais dans le cadre de jeux quasiment « institutionnels » dans les cours de récréation et de patronage (la seule différence étant l'ouverture de l'espace naturel, réclamant paradoxalement moins d'effort imaginatif que trois à quatre cent mètres carrés de pavés entre quatre murs de briques ou de meulière) ; en outre, la relation du jeu au réel reste toujours plausible (capture d'un braconnier ; service de l'ordre légal). Bref, chez le P. Sevin les vannes de l'imaginaire sont loin d'être grandes ouvertes. Il est du reste possible que le simple attrait du campisme ou de la sortie

<sup>409</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit., p. 13.

(une nouveauté dans les années vingt) ait suffi, dans son esprit comme en réalité, à séduire les garçons sans qu'il soit nécessaire d'en trop « rajouter ».

Une dizaine d'années plus tard, l'abbé André Sevin, l'homonyme, dans sa brochure *Réflexions sur le Scoutisme : vers une éducation nouvelle* ne tient pas un autre discours :

*« Vu du dehors, le Scoutisme apparaît comme un grand jeu. De fait, il est cela d'abord. S'adressant à des enfants qui n'ont pas seulement le désir, mais le besoin de jouer, il se présente à eux sous la forme d'un jeu passionnant (...). Il faut même y regarder d'assez près pour s'apercevoir qu'il est autre chose : une incomparable méthode de formation physique, intellectuelle et morale. C'est en effet le jeu lui-même qui sert de véhicule à l'enseignement, et c'est là l'originalité de cette méthode d'éducation. »<sup>410</sup>*

Et, après avoir évoqué, en passant par l'inévitable citation de M. Casson<sup>411</sup>, son besoin de mouvement, l'abbé Sevin ajoute :

*« L'enfant raffole de jeu, déteste ou n'aime que médiocrement l'enseignement livresque. (...) Le jeu exige (...) la mise en œuvre de certaines qualités physiques et intellectuelles, la possession de certaines connaissances qui, servies sous la forme du livre ou de l'enseignement en classe, l'auraient peut-être fait bâiller. »<sup>412</sup>*

Pour avoir parlé de méthode d'**éducation**, l'abbé Sevin n'en met pas moins l'accent sur la fonction « enseignante » du jeu. Il s'agit encore pour l'enfant de mieux développer ses aptitudes et d'apprendre. On ne quitte pas l'idée d'une « éducation scientifique » retenue par Jacques Sevin. Il y a un certain positivisme dans cette démarche qui tend à opposer au système scolaire ennuyeux et anémiant une pédagogie active mieux adaptée au monde moderne parce qu'elle en pallie mieux les défauts. Bien sûr, on n'oublie pas les valeurs que l'on entend transmettre, le but vers lequel on veut orienter le garçon. Mais il s'agit de l'y gagner en lui exposant ou mieux, en lui faisant découvrir les raisons d'y adhérer. Il y a là un Scoutisme « puéril et honnête »<sup>413</sup> qui place haut ses objectifs mais limite ses ambitions et entend participer, aux côtés de la famille et même des maîtres chrétiens (car si les maîtres sont critiqués, leur rôle n'est jamais foncièrement remis en cause) à l'œuvre commune d'édification de la Cité.

Dans sa thèse, Pierre Bouchet ira dans le même sens en étayant cette conception du jeu de considérations beaucoup plus théoriques :

*« C'est, en effet l'instinct du jeu, ou plutôt les instincts juvéniles se manifestant sous la forme du jeu, qui forment la base de l'éducation Scoute : il n'est pas une technique qui ne puisse s'enseigner sous cette forme : jeux de 'secourisme', pour apprendre le transport d'un blessé fictif. (...) Jeux d'alpinisme et d'escalade, pour apprendre à nouer des nœuds à la fois sûrs et faciles à défaire. Jeux de transmission de message par morse et par fanions (...). Jeu des contraires et jeux de Jacques dit (...). Jeu du serpent aveugle (...). Concours de montage de tente, de cuisine, pour devenir débrouillards. Jeu de Kim ou de Morgan. »<sup>414</sup>*

Or :

<sup>410</sup> André, abbé Sevin, *Réflexions sur le Scoutisme*, Librairie Gabriel Enault, 1938, p. 28.

<sup>411</sup> Cf. le chapitre précédent.

<sup>412</sup> André, abbé Sevin, *ibid.*, p. 29.

<sup>413</sup> Formule de Philippe Missotte, membre de l'équipe nationale S.d.F. des années 60-90.

<sup>414</sup> Pierre Bouchet, *Le Scoutisme et l'individualité*, op. cit., p. 44.

« Il faut noter ici que le Scoutisme n'a fait qu'utiliser, pour son propre compte, la grande idée de l'Éducation nouvelle relative à l'emploi du jeu pour la formation des enfants. »<sup>415</sup>

Et d'évoquer la théorie de Groos sur le jeu comme **exercice** des aptitudes nécessaires à la vie adulte ; la conception génético-fonctionnelle de Claparède<sup>416</sup> où « la fonction « cardinale » du jeu est de réaliser en quelque sorte la synthèse du présent de l'enfant, et de son avenir », le jeu soudant la finalité actuelle à la finalité fonctionnelle<sup>417</sup> ; la théorie de Garr selon laquelle le jeu est un stimulant de croissance... Bref, pour suivre Claparède : « le jeu est le paradis du « 'comme si' formateur »<sup>418</sup>. Conclusion de Bouchet :

« Cette utilité souveraine du jeu, bien comprise pourtant par l'École active (...) a reçu dans le Scoutisme une pleine application. Tous les recoins du Moi adolescent y sont exploités pour construire sa personnalité intégrale : éducation sensorielle, formation technique, instinct du groupement organisé, instinct du commandement, de l'obéissance à un chef librement (?) reconnu, instinct coopérateur, enfin. »<sup>419</sup>

D'une façon moins théorique, le P. Héret dira pratiquement la même chose :

« La vie Scoute n'est qu'un grand jeu, une fête, une joie perpétuelle.

« Rechercher avec audace, avec courage les occasions d'effort pour tirer de soi-même, de sa vie, tout ce qu'on peut en tirer. La difficulté, les choses qui craquent, les obstacles, c'est un besoin pour une âme noble. Alors on donne sa mesure.

« Se sentir grandir, c'est la meilleure des joies. On se purifie aux rudes besognes, à l'action virile, aux généreux sacrifices. Qui ne connaît pas cette haute jouissance ne sait pas ce que c'est que vivre. »<sup>420</sup>

Or dans le désir d'atteindre « tous les recoins du **moi** adolescent » de Pierre Bouchet ; dans cette ivresse du grandissement permis par le jeu étendue à toute la vie Scoute, qui est une fête pour le P. Héret ; dans cette notion même de Grand Jeu qui apparaît chez l'abbé Sevin, se profile une conception de l'activité ludique qui ne remet pas en cause sa dimension d'apprentissage et d'exercice, mais paraît plus compréhensive et témoigne peut-être de la mesure qu'ont faite les dirigeants du potentiel d'un outil pédagogique qu'ils maîtrisent de mieux en mieux.

Cette mesure dut se faire progressivement, et peut-être, en partie, sous la pression des garçons eux-mêmes. Le jeu scout en effet, malgré les intentions, fut mené dans les années vingt par des Aumôniers pleins de bonne volonté mais venus souvent d'autres œuvres et encore peu ou mal préparés au Scoutisme ; par des Chefs ou trop jeunes ou trop vieux (et parmi ces derniers nombreux étaient les anciens militaires). Enfin la paroisse pesait d'un poids sensible sur la Troupe dont le développement a dû compter avec l'accord au moins tacite du curé qui espérait bien profiter de cette jeune avant-garde fort présentable pour étoffer les rangs des fidèles du Salut ou des Vêpres, pour faire haie d'honneur ou service d'ordre lors des processions, et parfois pour encadrer telle ou telle œuvre en perte de vitesse. Les quelques vétérans parisiens rencontrés attestent de cela autant que *Le Scout de France* de l'époque, qui se fait l'écho de toutes les cérémonies auxquelles les Troupes

<sup>415</sup> Ibid., p. 45.

<sup>416</sup> Prolongée et amplifiée par son disciple Jean Piaget.

<sup>417</sup> Pierre Bouchet, *ibid.*, p. 46.

<sup>418</sup> Ibid.

<sup>419</sup> Ibid., p. 47.

<sup>420</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi Scoute...*, op. cit., p. 74.

participaient. Et il y a fort à parier que dans les grandes comme dans les petites villes de Province, la tendance ait été la même.

Le résultat fut que l'on devait, par exemple, interrompre la sortie du Dimanche de très bonne heure et rentrer à temps pour les vêpres. Parfois, la présence à la grand-messe était impérative, le curé attendant de toute la Troupe qu'elle communiât pour initier le renouveau liturgique et de la pratique. Dans bien des cas, même, le programme d'année de la Troupe, théoriquement élaboré par ce parlement « géronto-aristocratique »<sup>421</sup> qu'est la Cour d'Honneur, dut tenir compte en priorité des exigences paroissiales.

De surcroît, la vie interne des Troupes tendit à se résumer à de véritables courses d'obstacles extrêmement contraignantes pour les Scouts, à cause d'épreuves de classe si dures qu'il fallut, en pratique, les assouplir sous peine de provoquer une hémorragie des effectifs : on a toujours placé, dans ce domaine, la barre trop haut. Enfin les « rallies » qui fleurirent dans les années vingt, rallies de district ou interprovinciaux, prenaient bien souvent l'aspect de vraies olympiades ou de parades du style « bataillons scolaires ». On peut ainsi parler d'une certaine raideur pédagogique qui donne à l'ensemble, avec le recul, un aspect quelque peu étouffant, probablement un fruit de l'inexpérience. Mais l'enthousiasme des premiers Chefs, l'ambiance de croisade, la nouveauté, les camps (eux surtout) et même cette rigueur surent plaire malgré tous les défauts à des garçons de plus en plus nombreux et qui découvraient un monde où plus souvent qu'ailleurs on les prenait au sérieux.

Cependant la première génération à avoir entièrement accompli sa carrière Scoute arriva à des postes de responsabilité locale ou régionale vers 1930. Nombre d'entre ces jeunes chefs souhaitèrent pallier les défauts les plus flagrants, alléger les pesanteurs, rendre le jeu plus exaltant, déboucher sur l'aventure, moins alourdis qu'ils étaient par un projet éducatif qu'ils n'avaient pas eu à élaborer et qui vivait en eux. Ils surent se faire entendre.

On peut penser que le *Plein Jeu* de Pierre Delsuc répondit à leur attente. Le livre plaça le jeu dans une perspective plus vaste, dont le but avoué était de capter les attentes du garçon et de s'emparer de son « cercle intime », l'imaginaire. Pour ce faire, le camp fut le moment privilégié :

*« Nous allons donc organiser un grand jeu, le jeu scout (...). Ce jeu n'aura pas de fin. Il durera sans arrêt, avec seulement des moments plus ou moins animés. Chaque joueur participera à la direction du camp et y tiendra un grand rôle. Puis chaque camp s'affrontera amicalement avec les autres ou bien partira en expédition en pleine campagne pour mener la bonne vie dans la brousse. »*<sup>422</sup>

Le Grand Jeu s'étend donc en durée. Un thème global va bientôt lui être donné, thème historique dans bien des cas, et l'ensemble sera expérimenté sur une large échelle par de jeunes Chefs de Paris-Centre au premier rang desquels ... Pierre Joubert.

Or en 1934, dans la conférence dont l'importance a déjà été signalée, M<sup>gr</sup> Bruno de Solages donnait à l'affaire une éminente caution, d'ailleurs non exempte de prudentes réserves :

*« Parmi les forces mystérieuses, diverses et complexes qui bouillonnent si puissamment au temps de la jeunesse, le Scoutisme commence par choisir celle qu'il prendra comme point d'appui et qu'il développera au détriment des autres. C'est, en*

<sup>421</sup> Parce que composé, outre le S.M., l'A.S.M. et l'Aumônier, des C.P. et des seconds de Patrouille, considérés comme les meilleurs et presque toujours des « anciens » de quinze ou seize ans.

<sup>422</sup> Pierre Delsuc, *Plein Jeu*, op. cit., p. 39-40.

*effet, une vieille vérité psychologique que notre vitalité intérieure n'est pas assez riche pour croître à la fois en tout sens (...). Or, au fond du cœur de l'adolescent, le foisonnement romanesque tend à pousser surtout dans deux directions : il y a le roman sentimental et il y a le roman d'aventures. Le premier, qui se repaît d'émotions, court au théâtre, au cinéma ; et le second, qui a besoin d'exploser en activité cherche quelque chose à entreprendre. Quoique n'étant pas sans danger, le second est incontestablement plus sain que le premier. Aussi, aidé par la complicité de la nature qui fait, d'ordinaire, le goût de l'aventure plus précoce chez l'enfant que l'amour de la rêverie, le Scoutisme prend-il tout d'abord le parti du roman d'aventure au détriment du roman sentimental, le parti du jeu au détriment du rêve, car le rêve est déprimant et le jeu peut être formateur. »<sup>423</sup>*

Quoiqu'en contradiction avec ce qu'il disait du rêve quelques lignes auparavant, et quoiqu'on puisse ne pas le suivre lorsqu'il oppose émotionnalité et activité dans la mesure où le romanesque d'aventure fait autant appel à l'émotion que le romanesque sentimental, cette analyse de M<sup>gr</sup> de Solages est des plus intéressantes puisqu'elle conforte l'usage du romanesque et tend à élargir la compréhension jusque-là quelque peu étriquée du rôle de l'imaginaire.

### 3.2.2. Retombées de l'élargissement de la pédagogie

*« Quand un Scoutmestre veut faire jouer sa Troupe, écrit Pierre Delsuc, il la rassemble et expose d'abord une situation fictive qui servira de thème général. C'est une aventure qui emprunte son attrait et sa couleur aux circonstances qui lui servent de cadre (...). Puis il explique la règle précise. Il fait passer dans la réalité tangible l'épisode qu'il vient d'évoquer. Cette réalisation, tributaire de bien faibles moyens, n'a aucun éclat réel. Mais les garçons lui attribuent celui qui paraît l'aventure de rêve ; et ils se préparent à être des héros (...). Et, après le jeu, aux garçons haletants, assis en cercle, le Chef commente la façon dont ils se sont comportés et explique ce qu'ils auraient dû faire.*

*« Pour nous, la Troupe est un grand jeu, qui ressemble à tous les autres. »<sup>424</sup>*

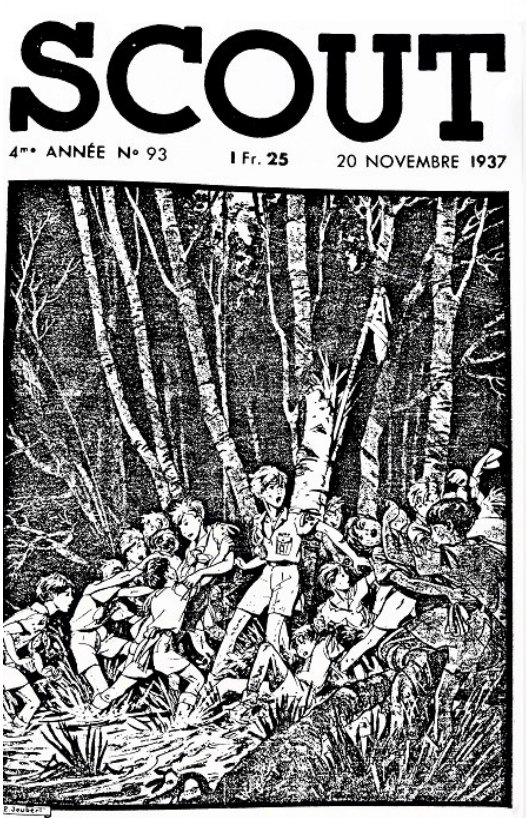
C'est en effet à présent que la pédagogie Scoute va pouvoir jouer à plein et permettre la mise en œuvre de l'ensemble des représentations étudiées. Introduit dans ce bain d'imaginaire dans lequel il conserve presque toutes ses capacités d'enfant à s'absorber, le garçon n'est pas seul ; il est pris dans deux communautés d'ordre différent, la Patrouille et la Troupe; encadré intimement par la Loi et extérieurement par le Chef.

La Patrouille est, pour le garçon, la seule communauté qui compte immédiatement et qui, dans le jeu, ne subit que l'influence indirecte du Chef (ordonnatrice et prospective) mais se trouve hors de la présence de l'adulte. Cette Patrouille est d'abord une hiérarchie de jeunes, avec son C.P., son second, troisième, quatrième de Patrouille, etc. Chacun s'y trouve classé selon l'ordre double de l'ancienneté et de la compétence. Or c'est cette compétence qui s'expérimente sur le terrain, et en cela le jeu demeure un jeu d'exercice et d'apprentissage classique : il faudra au garçon faire preuve d'adresse, de ruse, de force, de bravoure, de vitesse, mobiliser selon le cas sa science des bois, de la communication, etc., pour faire triompher sa Patrouille ou participer activement à la victoire. Il se trouve du coup inéluctablement solidaire de sa cohésion, du bon ou du mauvais fonctionnement des

<sup>423</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, *Philosophie du Scoutisme*, op. cit., p. 5.

<sup>424</sup> Pierre Delsuc, *ibid.*, p. 19.

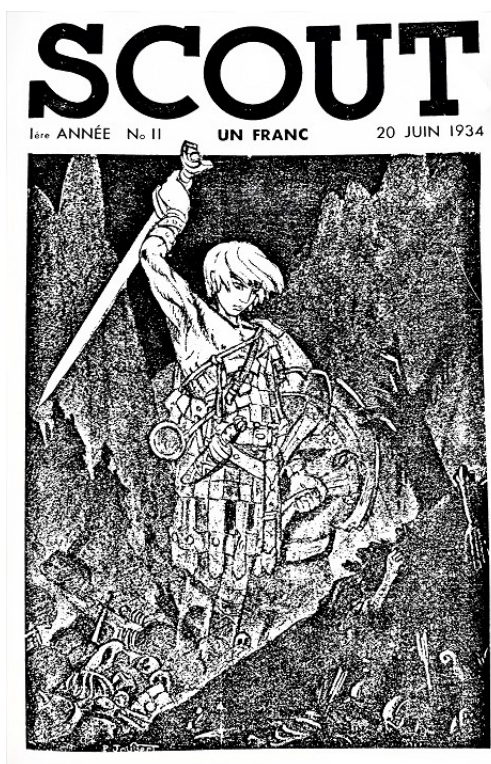
relations qui y règnent et, si la dynamique y est positive, il sera tout naturellement amené à se conformer aux attentes qui se feront jour et qui, selon le cas, exigeront le sacrifice, le dévouement ou, au contraire, l'affirmation de l'autorité, de l'initiative, etc. Mais, bien mené, un tel jeu va plus loin, particulièrement dans le cas du Grand Jeu à thème.



Toute une palette de jeux et activités de Patrouille...

Imaginons (« paradis du comme si » ... dont le but sera d'abolir temporairement les frontières du réel) que nous sommes sur les hauts de la vallée de Luz-Saint-Sauveur, qui mène au cirque de Gavarnie, et que le Chef, suivant en cela les conseils de Delsuc, rassemble sa Troupe et commence à parler :

« *Le comte Rollanz est monté sur un mont.*  
« *Revêt son haubert, jamais meilleurs ne vit,*  
« *Lace son heaume qui fut fait pour baron,*  
« *Ceint Durendal, d'or en est le pommeau,*  
« *Au cou se met un écu peint à fleurs.*  
« *Ne veut monter sinon sur Veillantif.*  
« *Tient son espiet, blanc est son gonfanon,*  
« *Les franges d'or battent jusqu'au pommeau.*  
« *Or verra-t-on qui l'aimera ou non.*  
« *Disent Français : 'Et nous vous y suivrons'.* »<sup>425</sup>



(Pardonnons les archaïsmes d'ailleurs scrupuleusement respectés de notre Chef : on aime le moyenâgeux dans son district...). Bref, L'infâme Ganelon a suggéré à l'Empereur Charles d'envoyer son Beau Neveu à l'arrière-garde et celui-ci vient d'en recevoir l'ordre : il s'équipe et rassemble ses Compagnons. Partant de là, les Lynx vont être les Maures avec les Hiboux tandis que les Renards feront Roland et ses équipiers... Bref, chaque Patrouille va non seulement se voir attribuer un objectif mais aussi, sur les lieux mêmes où est censé se dérouler le drame, en vue de la Brèche de Roland, **va devoir tenir un rôle**. Pendant plusieurs heures, dans un site exceptionnel, les membres de la Patrouille, si tout va bien, s'identifieront **vraiment** à Roland, Olivier, Turpin, etc. Pendant tout ce temps, la fiction informera le présent aussi puissamment que la Loi. La Patrouille connaîtra le souffle de

<sup>425</sup> Transcription de la strophe LXVIII de *La chanson de Roland* ; texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire, par Léon Gautier, membre de l'Institut, Alfred Mame et Fils, 1897, p. 78.

l'épique, la peur et l'ivresse du combat. Et qu'importe alors que la garuche ou des bouses de vaches sèches remplacent les épées. Il y a, en fait, psychodrame. Mais un psychodrame un peu particulier qui, au lieu de son effet cathartique de déliaison des inhibitions, lie au contraire les représentations et les règles aux violentes émotions éprouvées, portées par un puissant besoin d'identification. Comme je le remarquais déjà il y a quelques années :

« *Le JEU SCOUT est le lieu de déploiement d'une fiction totalisante, (...) cadre où se joue la réalisation des désirs, où l'éventail des associations et des conflits s'ouvre et se referme et s'ouvre de façon symbolique. Lieu de satisfaction, le jeu est aussi lieu d'intériorisation d'objectifs et de valeurs, le moment de la 'fixation' de l'énergie désirante engagée par le processus sur ces derniers. 'Fixation', au sens métapsychologique du terme :*

« *On peut le considérer comme désignant le mode d'inscription de certains contenus représentatifs (expériences, imagos, fantasmes) qui persistent dans l'inconscient de façon inaltérée et auxquels la pulsion reste liée.* »<sup>426</sup>

De sorte que :

« *Ainsi mobilisé par ce qu'il a de plus intense en lui, sans moyen de se démarquer du processus, prisonnier d'un monde qui informe absolument la satisfaction de ses désirs les plus profonds dans un cadre symbolique (...) l'enfant sera porté à étendre les représentations Scoutes du monde (...) à l'ensemble de sa vie.* »<sup>427</sup>

Peut-être un peu trop péremptoire, l'analyse me paraît toujours valide quant au fond. Il faudrait y ajouter une remarque sur l'intensité des liens d'amitié (ou d'inimitié parfois) qu'une telle « fraternité d'armes » suscite. Ce n'est pas rien, car c'est ainsi que tout ce qui a été expérimenté par ailleurs de l'Ordre, du Chef et de son rôle, de son caractère exemplaire et de son autorité, mais aussi de l'idéal et de la culture chevaleresques (avec esthétique et valeurs), de la société hiérarchique et de son bien fondé, va trouver une consécration parfois flamboyante. De tout cela la Patrouille **en jeu** sera le cadre privilégié :

« *Nous devons concevoir, écrit Pierre Delsuc, la Patrouille comme une société organisée, mais libre, laissée, dans toute la mesure du possible, aux garçons qui la composent. Le rôle du Scoutmestre, aidé en cela par le Chef de Patrouille, consiste surtout à amener ses membres à vouloir le bien.* »<sup>428</sup>

Cette Patrouille répondra à l'attente du garçon déjà énoncée :

« *Offrons-lui, ajoute Delsuc, ce monde dont il rêve. Donnons-lui cet univers à sa taille où il se mouvra en liberté. L'opération présentera d'autant moins de risques que nous nous arrangerons pour le contrôler invisiblement. Ou mieux : ayons des moyens de contrôle, mais n'en usons que le moins possible ; faisons confiance au garçon.* »<sup>429</sup>

On aura compris que ce discret filet qui maintient dans le droit chemin est un imaginaire déjà bien contrôlé. La Loi Scoute renforce ce contrôle :

« *Le Scoutisme, pour être une éducation par le jeu, devait être tout d'abord une éducation du jeu, rappelle M<sup>gr</sup> de Solages. Il fallait organiser cette vie des bois, lui donner un code, un idéal. C'est un peu à l'exemple de ce que fit au Moyen Age l'Église pour ce terrible jeu de la guerre entre seigneurs de ce temps-là, en instituant la*

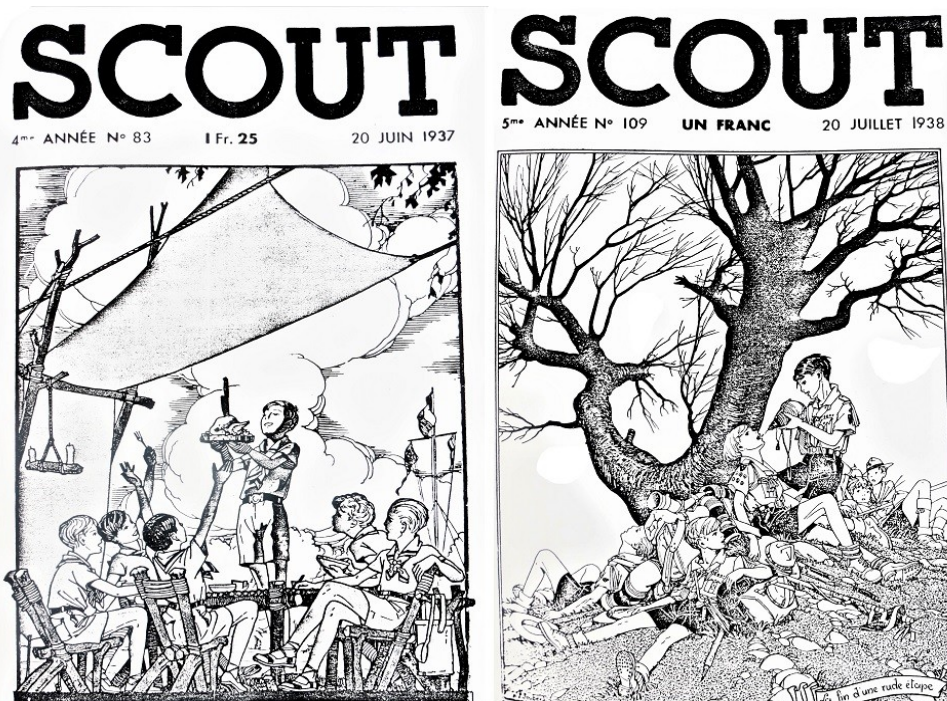
<sup>426</sup> Jean Laplace et Jean-Baptiste Pontalis, *Vocabulaire....*, op. cit., p. 160.

<sup>427</sup> Christian Guérin, *Le scoutisme : une expérience pédagogique parallèle* in *The Making of Frenchmen : Current Directions in the History of Education in France, 1679-1979*, Historical Reflexions/Réflexions historiques, Historical Reflexions Press, Waterloo Ontario, T.7 n° 2 et 3, Été-automne 1980, p. 594.

<sup>428</sup> Pierre Delsuc, *Plein Jeu*, op. cit., p. 38.

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. 37.

*chevalerie, qu'a procédé le Scoutisme. Il n'a été constitué que le jour où cette vie de parouille a reçu sa loi et les Scouts ne naissent qu'avec la promesse qu'ils font de l'observer. C'est cette loi idéale imposée au jeu mais si connaturelle à ses besoins mêmes, qui rend le jeu éducateur. »<sup>430</sup>*



Autonomie et plaisirs partagés

Et il ajoute :

*« La pédagogie Scoute jouera donc comme en trois temps : premier temps : obtenir que la Loi Scoute soit vraiment la loi du jeu, deuxième temps : la faire étendre au reste de la vie de l'enfant ; troisième temps : souligner le changement de perspective et de valeur –le réel familial et professionnel prend le pas sur le jeu. C'est là surtout qu'il faut servir. »<sup>431</sup>*

Or ces trois temps ne sont-ils pas comparables à ceux respectés par le Chef mis en scène par Delsuc sur le terrain : introduction, intériorisation, distance ? Si en effet le réel est l'objectif visé en dernière instance, il ne l'est qu'après que la loi ait été étendue à l'ensemble de la vie du garçon et comprise comme règle du jeu supérieure :

*« Au cœur du véritable Scout de France, bon joueur, vous trouverez donc par dessus tout le culte de l'ordre et de la hiérarchie. Respectueux des règles, fidèle au poste, docile aux avertissements de l'Arbitre : voilà ce qu'il est. »*

Et le P. Maréchal ajoute : *« Ainsi entre-t-on dans le grand jeu scout et chrétien. »<sup>432</sup>* qu'est « le Grand Jeu de la Vie », expression maintes et maintes fois utilisée au sein du Mouvement.

Il faut par conséquent consolider la Loi Scoute comme ce gardien intérieur (et secret) des frontières, qui oriente de même intimement vers le bien. Le Chef pourra d'autant mieux

<sup>430</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, op. cit., p. 7.

<sup>431</sup> Ibid., p. 9.

<sup>432</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Scouts de France et ordre Chrétien*, op. cit., p. 126.

faire confiance au garçon, laisser « libres » ses patrouilles de jouer à l'intérieur du cadre qu'il a proposé, qu'il saura la Loi enracinée profondément au cœur des joueurs. Ainsi, toujours mieux assimilée à mesure qu'elle est vécue par le jeu, la Loi Scoute, dans l'idéal, finira par devenir une seconde nature, sans résistances car sans contraintes visibles. D'où l'extraordinaire emprise du Scoutisme :

*« Car c'est un fait indéniable que l'emprise durable qu'il exerce sur les jeunes quand il les a vraiment conquis. Que non seulement des hommes entrés dans la vie, mais des séminaristes après s'être donnés à Dieu, des religieux après leurs vœux, des prêtres après leur sacerdoce trouvent encore, pour leur vie personnelle, un soutien dans cette promesse du temps de leur adolescence, c'est pour moi la preuve saisissante que le Scoutisme a trouvé le secret de saisir par ses tréfonds l'âme de l'enfant, la preuve qu'il y a en lui une force éducatrice incomparable. De cette force j'ai plus d'une fois été le confident ou le témoin. »<sup>433</sup>*

Dans ce rappel de la promesse initiale, c'est le serment du jeune joueur de respecter la règle que l'on doit voir. Promesse déjà intégrée dans tout un appareil de symboles qui introduisent à l'Ordre et « esthétisent » la Loi ; promesse dont se souvient Anne-Marie Martinet qui, ayant endossé à des fins pédagogiques, dans *Le livre des Cinq*, le personnage d'Anne-Marie Loisellec, veuve de guerre, rapporte à son « frère » l'émotion ressentie lorsqu'elle vit s'engager son « fils » :

*« Lorsque je le vis fléchir le genou devant l'Aumônier Général, qui lui donna sa bénédiction, puis, reculant de deux pas, mettre sa main droite au salut, la main gauche posée sur la hampe de l'étendard incliné devant lui ; lorsque, toute la Troupe saluant, j'entendis mon Jean, d'une voix ferme où perçait quand même son émotion, prononcer cette admirable Promesse Scoute (...) ah ! mon cher frère, je n'ai pu retenir mes larmes, c'était si beau !*

*« L'Aumônier (...) commenta la prière Scoute appliquée à leur Promesse : le mot GÉNÉREUX y palpait comme un cœur, le cœur français, la Loi Scoute était diffusée sur tous les visages. »<sup>434</sup>*

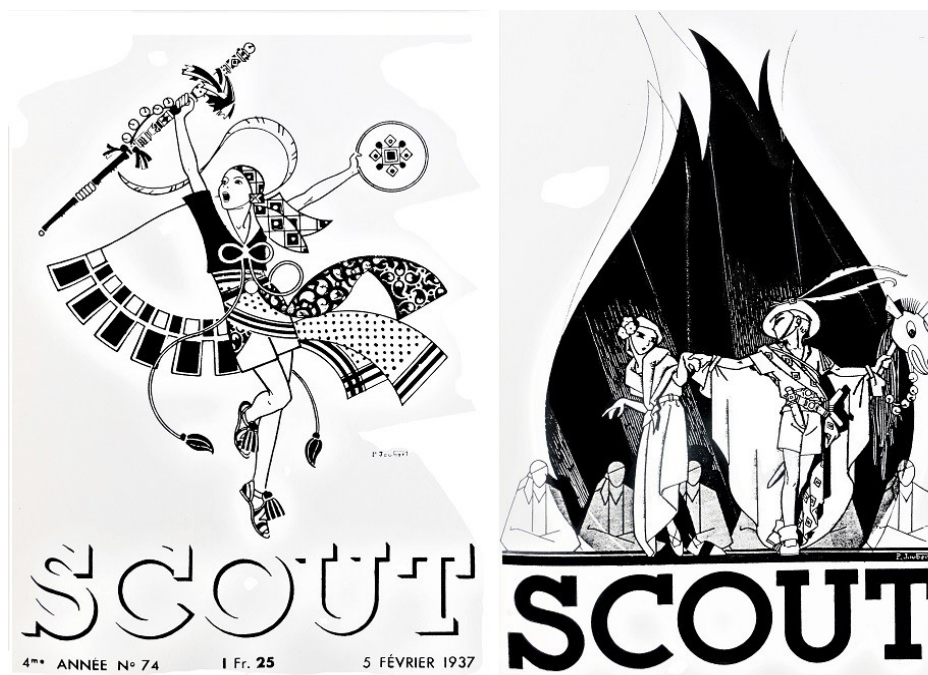
L'évocation de cette Promesse est particulièrement révélatrice : elle énonce tout d'abord cette **lisibilité** de la Loi et de l'Ordre sur les visages : on assiste grâce à elle à une transfiguration qui dut être fréquemment vécue comme telle (où représentations et réel se confondent ...) ; elle souligne encore deux points très importants : la beauté et l'émotion. Il y a jouissance esthétique de la « mère » (et sans doute du « fils ») devant ce spectacle (ou au cœur de celui-ci). Et elle est double : le site, souvent choisi solennel, l'assemblée, son ordre, son harmonie (par les uniformes, les étendards et fanions), tout cela forme un tableau auquel les années trente, en France comme en Allemagne ou en Italie, furent sensibles. Tableau de force, de discipline, tableau sécurisant qui, en France en tout cas, amena l'opinion publique à trop souvent prendre les parades militaires pour l'état réel des armées et à voir dans les défilés l'affirmation d'une force absente. Mais ce plaisir immédiat est doublé d'un autre beaucoup plus subtil, qui consiste précisément à savourer l'étroite correspondance entre le paraître et l'être supposé, le réel et les représentations. Pour le garçon, la Promesse devient adoubement et, à moins que la cérémonie ne soit ratée, il est

<sup>433</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, op. cit. p. 11.

<sup>434</sup> Anne-Marie Martinet, Gustave Daumas, Maurice de Lansaye Jacques de Noirmont, R.P. Maurice Rigaux, *Le livre des cinq*, Spes, 1933, p. 43-44. Ce roman pédagogique destiné aux parents tient à présenter, au travers de l'arrivée difficile au scoutisme d'un orphelin et de sa mère, veuve d'un officier mort pendant la Première Guerre mondiale, tous les cas de figure possibles. En fait, l'« excellence » du scoutisme catholique permet de surmonter les difficultés exemplaires. Chacun des cinq auteurs joue un peu son rôle : il y a la mère, évidemment ; l'oncle (frère aîné de la mère) ; l'Aumônier ; le Chef et, bien sûr ; le garçon lui-même. Le résultat est fort intéressant.

comme François I<sup>er</sup> fait chevalier par Bayard, ou mieux, il est le jeune et royal écuyer prêtant serment sur le champ de bataille. Dans cette identification première, qui met en jeu la personnalité entière du garçon, se reconnaît le passage d'un temps de l'enfance au temps de la jeunesse et l'introduction dans un monde où Promesse, Loi et Jeu sont en synergie dans le cadre d'un système de Patrouille dont le mouvement constant s'alimente du recours à l'imaginaire.

Or dès les premiers temps, on a compris que l'utilisation d'autres ressorts que le jeu était possible et fructueuse.



Théâtre de feux de camp et de veillées ; mise en images : Joubert

*Le Scout de France* puis *Le Chef* se firent dès leur apparition l'écho de « chefs-d'œuvre » théâtraux commis par des Aumôniers Scouts : *La conversion de Jean-Pierre* (1923), *Le nœud de foulard* (1924), *Vision marocaine* qui traite la même année de la conversion de deux jeunes voleurs maghrébins, et, toujours en 1924 (fécond millésime décidément) **l'inusable** *Jésus chez les Scouts* qui fit le tour de toutes les fêtes de groupe de France et de Navarre, sont quelques-uns des plus connus parmi les « joyaux » scéniques de cette époque. D'une effrayante platitude la plupart du temps, ces saynètes ajoutaient sans cesse à ce premier travers une édifiante mièvrerie. Mais enfin le fait était là : non seulement on mettait la vie d'une Patrouille, et le sacrifice (à moins que ce ne fût le repentir) d'un patrouillard (forcément le plus humble et parfois le plus jeune) en représentation, mais on allait faire naître des vocations de saltimbanques qui ne s'épanouirent véritablement qu'après la naissance des Comédiens-Routiers, sous la houlette de Léon Chancerel.

Ce furent du reste des émules des Comédiens-Routiers qui prirent le relais du R.P. Rouillon et d'autres immortels théâtraux, pour produire de courts canevas scéniques encore nommés : « jeux ». C'est ainsi que du clan Pégy de Paris-Centre sortaient quelques jeunes talents : P.L. Gérin et Pierre Lamoureux<sup>435</sup> écrivaient *Le jeu d'Escarnador* pour lequel

<sup>435</sup> Qui prendra le pseudonyme de Jean-Louis Foncine, deviendra l'un des piliers de la collection Signe de Piste, et sur lequel on aura l'occasion de revenir très longuement.

Joubert fit des masques et des maquettes de costume<sup>436</sup>, ou *Le jeu des Corsaires*<sup>437</sup> pour lequel le même fit des schémas de mise en scène. Lamoureux par la suite écrivit seul, et donna naissance au *Royaume de la jeunesse*, joué à la Salle de la Chimie à la demande de Chancerel ainsi qu'au *Jeu des Ayacks* qui fut mis au répertoire des Comédiens-Routiers, lequel comptait en outre des mystères médiévaux, des chants mimés, etc. Dans le même ordre d'idées on peut signaler *Prologue pour une fête de Troupe* toujours splendidement illustré par Joubert ou *Le génie de la forêt ; un acte pour feu de camp et fête de Troupe* signés d'un nom que l'on aura l'occasion de rencontrer souvent : Serge Dalens. Si ces saynètes sont sans prétentions (ce qui est déjà vertu !) elles ont le mérite de faire passer un courant d'air frais et d'introduire l'humour, quoiqu'à doses homéopathiques.

Les Scouts de France ne s'en tinrent pas là : ils s'attaquèrent également au cinéma !

Publicité dans *Le Scout de France* pour "Coeurs héroïques"



Le Scout Paul Dupuis va défendre le fanion... Belle silhouette d'un scout « prêt »

En 1927, sortit un film de fiction, scénario de Paul Coze, réalisation de Georges Pallu : *Cœurs héroïques*. Ce monument du septième art, qui devait faire une carrière déclinante jusqu'à sombrer au bout d'une dizaine d'années dans un oubli certainement immérité, fit courir tout Paris. La première, salle du Trocadéro, vit le maréchal Lyautey, président d'Honneur de l'Association, entouré d'une brochette de généraux, colonels et autres militaires, de quelques grands noms et d'hommes politiques de bonne compagnie, sans oublier bien sûr les dignitaires de l'Église et le Q.G. au grand complet. Dans la foulée, Maurice de Lansaye écrivit une nouvelle radiophonique, tandis que le Mouvement cherchait à assurer, sur les ondes et dans la presse, la périodicité de ses chroniques. Mais sans doute dépasse-t-on ici la simple préoccupation pédagogique pour aborder le souci de « propagande », comme on dit à l'époque.

Il est en revanche un domaine où la préoccupation pédagogique fut prépondérante (encore que le souci de faire connaître de façon non didactique la vie des S.d.F. et le désir d'attirer de nouveaux adhérents n'en furent pas exclus) : c'est celui du roman. Dans ce domaine, Pierre Delsuc fut un pionnier incontesté chez les S.d.F.<sup>438</sup>. A l'instigation du chanoine Cornette, Delsuc écrivit *La rude nuit de Kérvizel* qu'il fit publier dans une toute jeune collection de la maison Spes Des fleurs et des fruits, collection destinée à la jeunesse et dirigée par l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris. Elle

<sup>436</sup> Créé salle Saint-Léon en mars 1936.

<sup>437</sup> Créé en 1935.

<sup>438</sup> Même si, en 1924, le P. Sevin, déjà, semble favorable à un « renfort » romanesque en tout bien tout honneur, du reste : *La pratique répond à la théorie. Les romans d'aventures et les nouvelles publiés dans le journal officiel des scouts sont irréprochables et souvent ne contiennent même pas d'héroïnes.* R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 45.

n'était point Scoute, mais le roman, lui, l'était. Delsuc y mettait en scène, sur les côtes de Bretagne qu'il connaissait bien, une Troupe de Scouts parisiens qui découvrent par hasard et délivrent au prix des pires dangers un ingénieur russe, enfermé dans un château abandonné par de mystérieux ravisseurs cherchant à lui arracher les secrets d'une invention révolutionnaire. La chose pourra paraître puérile : elle fut néanmoins jugée suffisamment importante pour que le chanoine Cornette en assurât lui-même la publicité dans *Le Scout de France* et que Maurice de Lansaye lui emboîtât le pas dans *Le Chef*. Le roman ne fut pas immédiatement suivi par d'autres, mais il suscita plusieurs vocations.

Le tournant fut pris dans *Le Scout de France* en 1930, avec la parution en feuilleton de *L'aventure du roi de Torla* signée Jacques Michel (pseudonyme de Maurice de Lansaye) récit mettant en scène, dans une petite monarchie archaïque, un jeune roi, un enchanteur, de méchants ambitieux et une Troupe Scoute<sup>439</sup>.



Il semble qu'à ce moment se soit constitué de façon informelle un petit groupe uni par le désir de travailler dans le domaine du fictif entendu au sens large : Maurice de Lansaye était en effet le frère d'Albert, Chef de Troupe de Pierre Joubert qui était déjà lié avec Pierre Lamoureux et n'allait pas tarder à entrer comme illustrateur au *Scout de France* nouvelle formule, à rencontrer Pierre-Louis Gérin puis Yves de Verdilhac... Or il convient de constater que tous ces jeunes gens ne se heurtèrent à aucun obstacle, tout au contraire.

L'élan était en tout cas donné. En avril 1930, une formule originale fut lancée : le roman collectif intitulé *Le Pampold*. Un canevas lâche était tramé : le premier épisode mettait aux prises, avec une invention supérieure pour enjeu, des personnages appartenant tous à une superbe galerie de stéréotypes : Jean-Marie, le costaud positif mais peu imaginaire (l'aîné) ; Claude, le cadet souple, nerveux, cultivé, d'une intelligence aiguë ; Henri, le benjamin, quelconque sauf dans les sciences dites exactes et qui cache sous sa banalité une froide résolution ; Roger Beauval, officier du service de renseignements du

<sup>439</sup> J'aurai l'occasion de revenir sur tous ces points dans la partie de ce travail, exclusivement consacrée à la collection Signe de Piste, ou j'analyserai ces antécédents.

ministère de la guerre –« *Une âme de fer dans une enveloppe d'acier* » ; Guy, comte de la Blotière –« *Le type élégant du Français de grande lignée pour qui la Patrie est tout, l'argent rien, et l'héroïsme une habitude* », explorateur anglophobe infiniment riche (ce qui explique peut-être son dédain de l'argent ?) ; Popol Biquet, gamin de Paris –« *hilare et courageux* », roublard, énergique, mi-agent secret mi-journaliste ; Franz Spieldent et Petrus Kropp, tudesques courageux, brutaux –« *intelligents mais trop méthodiques* » ; Joë Qouip –« *appointé par le roi des pétroles* », et Charlie Sommer, par le roi des aciers, solides buveurs du Nouveau Monde, et compétiteurs infatigables aux fonds... aussi inépuisables que leur soif ; William Schmitt, long flegmatique et Harry John, rond jovial et timide, sujets, on l'aura deviné, de S.T.G.M. le roi d'Angleterre (c'est Oxford contre Cambridge...) ; Beppo Baldi, excessivement nerveux, et sentimental ; Carrero de Trinquatorre qui « *ne va pas à la messe mais il implore la Madone toutes les trois minutes* » et joue au matamore ; Ali ben Mactoub –« *officier de Spahis, indigène. Type de parfait gentilhomme musulman : de l'allure, de la prudence, du coup d'œil, de la loyauté et du cran* » (on sent que la France est passée par là) ; enfin, *last but not least*, Vera Popof, cosmopolite (quoiqu'avec un nom pareil...) et mystérieuse ; et Anne-Marie de Haut-Jacques –« *jeune fille sportive, courageuse, décidée. Un détail la peindra tout entière : pendant la guerre, non contente d'être infirmière au front, elle conduisait sa torpédo jusqu'à la ligne des tranchées et ramenait elle-même les blessés. Elle aurait toutes les qualités pour être une excellente Cheftaine* ».

Il va de soi que tout ce petit monde maîtrise parfaitement le volant, le manche à balai (d'un aéroplane), est à l'aise aux commandes d'un sous-marin ou d'une locomotive (ne manque que l'éléphant de Malaisie). Mais on s'y connaît également en « art d'agrément », et celui du déguisement est sans secret quoique l'on conservât toujours « *les caractères intellectuels et moraux de [la] race.* »<sup>440</sup>

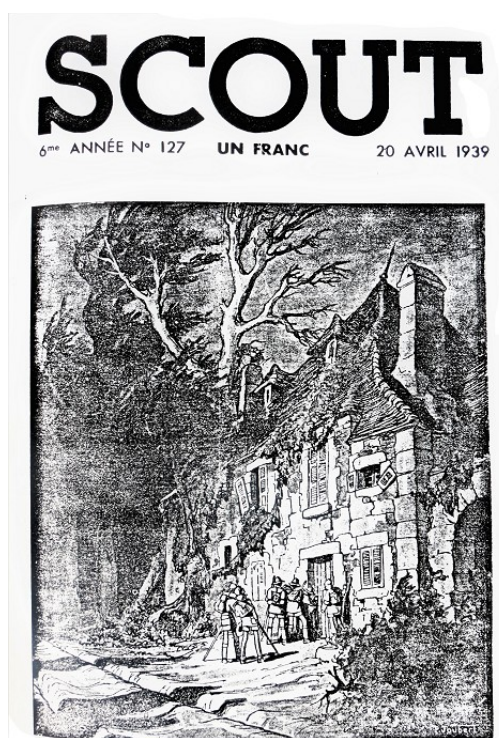
Prenons un zeste de Jules Verne, un dé à coudre de Maurice Leblanc, quelques cuillerées à café de Gaston Leroux, un trait de Kipling, une dose de feuilletonnistes divers (d'Ivoy, Danrit, etc.) et l'on obtiendra, je pense, les composantes de cette distribution aussi nationaliste que stéréotypée, qui équilibre l'aristocrate d'un gavroche de type Passepartout et fait « une tête » aux représentants de nos voisins proches et lointains, en accordant un strapontin doré à un éminent membre de l'empire colonial.

Persiflage mis à part, le succès fut réel et de nombreuses Troupes entrèrent dans le jeu, de telle sorte que l'on finit par ne plus s'y retrouver dans l'enchevêtrement sans fin d'in vraisemblables péripéties. C'est *Bons baisers de partout*, cet inénarrable pastiche feuilletonnesque de Pierre Dac, trente ans avant la lettre, et chez les Scouts !

En 1931, Jacques Michel assura la relève avec le *Puits de Jumièges*, qui pour la première fois d'une façon « sérieuse », alliait Scoutisme au présent et mystère historique, bientôt suivi de *Les trois pierres de Verez*, plus spécifiquement historique, qui couvre l'année 1932. Mais en juillet 1933, Jacques Michel fonde avec André Noël la collection Feu de camp chez l'éditeur De Gigord. C'est une première tentative de collection Scoute. Maurice de Lansaye y publiera ses romans parus en feuilleton. Mais d'autres, au *Scout*, prennent le relais, toujours illustrés par Joubert : Jacques de Noirmont offre ainsi un conte, *Le Signe de Piste* (sic), en août 1933, Guy de Larigaudie propose *Une aventure de Yug dont on n'a pas encore parlé* en 1934, et la même année, Roland de la Villesbrunne écrit *Giuseppe*, tandis qu'une Patrouille (?), Les Gerfaux, est censée avoir composé *Une ténébreuse affaire* ayant pour cadre la Bretagne, et qu'est publié sans nom d'auteur *Le*

<sup>440</sup> *Le Scout de France*, avril 1930, p. 13.

*chevalier d'émeraude*, *La légende de la Table ronde*, en n'oubliant pas *La légende de Ragnar-Cotte-d'Airain*, signée Wébé. 1935 : *Robert le Diable* de Pierre Coumely ; 1936 : *L'îlot du Grand Étang* de Larigaudie, qui met en scène un garçon solitaire et *Noël Rouge*, sans nom d'auteur mais dédié « *A mon ami Henri d'Amfreville* » qui ridiculise les communistes ; 1937 voit se multiplier contes et légendes, tandis que Joubert se surpasse dans les tableaux d'époque : *Comment Bels-Atsar trouve la vie* par Wébé (légende assyro-babylonienne), *Les lépreux de la Basilique* de Marie-Madeleine Isquin, *La légende du Roi qui perdit l'Amour*, par Wébé ; 1938 : Larigaudie revient au roman-feuilleton avec *Le Messenger de Clotilde* ; enfin, en 1939, Jean-Louis Foncine (dont un extrait de *La bande des Ayacks*, roman tiré du jeu scénique qui avait failli entre temps devenir un film, a été publié en 1936 sous le titre *Le trésor de Malaïac*) fait paraître le début du *Relais de la Chance au Roy* introduit par une couverture romantique de Joubert.



N'ont été retenus ici, cela va de soi, que les textes jugés les plus représentatifs : la liste n'est pas exhaustive. C'est dire assez la floraison sans précédent de la fiction chez les S.d.F. D'ailleurs porté par le courant, Guy de Larigaudie organisera au cours de l'été 1935 un **Grand Jeu** à l'échelle nationale, où fiction et réalité se mêlent encore plus étroitement et qui mobilise la plupart des Troupes de France autour d'une histoire d'espionnage. Larigaudie jugera ainsi son entreprise :

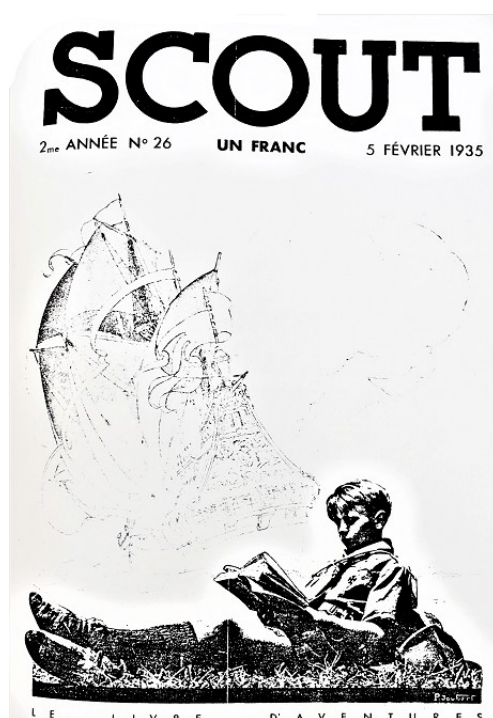
« *On a déjà dit la belle aventure que ce jeu faisait vivre à tous les garçons – aventure merveilleuse parce que ce jeu est juste à la limite du rêve et de la réalité, moitié roman moitié réalisation, si bien que le garçon ne voyant plus la démarcation exacte du réel et du fictif se trouve plongé en pleine aventure.* »<sup>441</sup>

Qu'importe alors que le but principal ait été de renforcer la solidarité du « corps scout » en lui faisant prendre conscience de l'inter-dépendance de tous ses membres ? Ce qui importe au contraire c'est l'affirmation presque circulaire que « l'aventure, c'est

<sup>441</sup> Guy de Larigaudie, *Le Grand Jeu des Scouts de France*, in *Le Chef*, juin 1935, n° 124, p. 455.

l'aventure », et qu'elle se situe quelque part à la lisière de l'imaginaire et du réel : il y a une inflexion très nette du discours tenu, ici. Mais Larigaudie, comme Joubert et ses amis Chefs de Paris-Centre, si passionnés par un « Scoutisme d'aventure », comme ils disent, ne sont pas des Aumôniers... Ils ne baignent pas dans l'univers spiritualiste néo-médiéval des prêtres, et s'ils se conçoivent comme des chevaliers, c'est moins en croisés de la rechristianisation dans les banlieues rouges (certains avoueront leur désintérêt) qu'en « paladins des essarts », pour reprendre le titre d'un roman de la collection Signe de Piste, qu'en « preux des broussailles », en d'autres termes, enivrés de grand air, de soleil, de jeunesse et de mystification à défaut de mystique. Le refus du matérialisme urbain, industriel et athée des premiers pionniers n'a-t-il pas, en fin de compte, produit une génération de jeunes (largement aidés en cela par leur milieu et leur époque) chez qui la nostalgie archaïsante est devenue chair de leur chair ?

Bien sûr, Larigaudie lorsqu'il vante l'Aventure et termine son texte en lui souhaitant longue vie, n'oublie pas, il est trop scout pour cela, sa portée pédagogique.



En outre, il ne faut pas prendre une poignée de Chefs parisiens pour l'ensemble des Chefs du Mouvement. Mais si, à la sortie de *La bande des Ayacks* de Foncine, des voix se firent entendre pour s'élever contre son paganisme foncier et son anarchisme, (surtout parce que les Ayacks ne sont pas des Scouts mais des « enfants sauvages »), aucune voix, tout au contraire, ne s'éleva contre l'invasion de la fiction, les dessins de Joubert et les Grands Jeux à thème. Dans l'ensemble, l'équipe du *Scout* trouvait une audience. C'est aussi qu'au Quartier Général, on avait saisi la balle au bond.

### 3.2.3. Pédagogie « totalitaire »

L'expression n'a rien de provocateur. J'ai déjà remarqué que dès les débuts du Mouvement, dans la lignée de Baden-Powell, le Scoutisme a revendiqué l'éducation totale

du garçon. « *Nous avons ainsi formé, Dieu aidant, l'homme complet.* »<sup>442</sup>, remarque Jacques Sevin en prenant à son compte une phrase de Baden-Powell. Dix ans plus tard, après tant d'autres, Bouchet parle, dans sa thèse, d'éducation intégrale. Il s'agissait alors de manifester une réaction contre la tendance qu'avait eue jusque là l'Église à ne privilégier que l'éducation spirituelle.

Justifiée au début des années vingt, alors que le Scoutisme ouvrait une voie inexplorée conduisant les jeunes hors des enclos paroissiaux, la position se défendait moins en 1930. Les mouvements catholiques de jeunes se sont multipliés, se sont diversifiés, et même ceux qui se donnent la formation spirituelle comme objectif prioritaire en viennent à ne plus négliger celle, parallèle, du corps. La revendication d'une éducation intégrale c'est-à-dire, au fond, complète, semble moins impérative, et l'on pourrait s'attendre à ce qu'elle s'affichât moins. On pourrait d'autant plus s'y attendre qu'en 1928, le P. Jacques Sevin s'est livré à une mise au point vigoureuse qui ne laisse planer aucun doute quant à ses conceptions dans ce domaine :

*« Il est des mots qu'il faut qu'on tue, et des revenants qu'il faudrait décidément empêcher de revenir. Le cliché 'éducation intégrale' ou 'système d'éducation complet' employé à propos du Scoutisme est de ceux-là. Après avoir dit comment le Scoutisme, fondé sur la religion, contribue à la formation du caractère, j'ai écrit ailleurs : 'Nous avons ainsi formé, Dieu aidant, l'HOMME COMPLET'..., tel est le langage du fondateur du Scoutisme en Angleterre. C'est peut-être cette phrase qui a donné naissance aux expressions ci-dessus et que l'on rencontre parfois encore chez des conférenciers ou des écrivains, Scouts ou favorables au Scoutisme. En ce cas, MEA CULPA, et j'écrirais actuellement : 'Nous avons ainsi CONTRIBUÉ à former l'homme complet'. Je crois que ce serait une vue plus approchée de la réalité et de la pensée du fondateur. Complément de l'éducation, adjuvant de l'éducation –oui. 'Éducation intégrale', 'système complet'. Si l'on veut dire par là que le Scoutisme s'intéresse à TOUT le garçon (...), ainsi étendue l'expression est discutable, mais acceptable. Ou si l'on veut dire encore que la MÉTHODE Scoute, c'est-à-dire les procédés spécifiquement Scouts, oui, encore, ceci nous paraît exact, et l'on pourrait Scoutiser de la sorte bien des enseignements et bien des milieux. C'est ainsi que l'on peut concevoir par exemple une école Scoute, mais cela ne veut pas dire que la Troupe remplacera l'école –mais par les expressions 'éducation intégrale' ou 'système complet' entendue (sic) que le Scoutisme se suffit à lui-même et donne au garçon tout, rigoureusement tout ce qui lui est nécessaire pour être un homme parfaitement formé, je ne crois pas que nous puissions avoir cette prétention, d'ailleurs irréalisable. D'autres influences s'exercent sur l'enfant bien avant qu'il soit d'âge scout, et une fois entré à la Troupe, il ne vit pas dans le Scoutisme comme dans une île déserte, heureusement. De sorte que nous pouvons assez difficilement imaginer ce que serait un garçon qui ne serait QUE SCOUT, chose pratiquement chimérique.*

*« (...)*

*« Notre rôle est déjà assez beau d'être des AUXILIAIRES, serviteurs et troupes de renfort de l'Église, de la famille et de la grande maison française, et d'avoir notre rang parmi les différents moyens de produire de meilleurs chrétiens, de meilleurs fils, de meilleurs citoyens (...). Parler autrement ce serait revendiquer un monopole immérité, nous exposer à des critiques très justes et assumer des responsabilités*

<sup>442</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit, p. 10.

*singulièrement lourdes - le Scoutisme n'y a jamais songé, et les Scouts de France moins que tous autres.* »<sup>443</sup>

Malheureusement, cette magistrale autocritique prouvait qu'au contraire, chez les S.d.F., on y avait déjà songé. Machiavélisme ? Pas du tout : effet de tout un ensemble, de tout un système de représentations. Jacques Sevin lui-même n'a-t-il pas créé l'essentiel de l'« Ordre » avec l'uniforme, la Promesse, la Loi catholicisées ? Ne fut-ce pas lui qui dans *Le Scoutisme* avoua que l'élément fictif et romanesque était ce qui séduisait les imaginations ? Le P. Sevin voulut un Scoutisme ouvert, nul n'en disconvient. Mais vit-il qu'il existait une contradiction entre le désir d'ouverture d'une part, la méthode et la spécificité de l'apport catholique, de l'autre ? C'est qu'il y a une limite à une formation **pour** : si l'adolescent se trouve bien du monde qui l'a formé, pourquoi irait-il forcément s'employer ailleurs ? Certains Scouts, rares, s'engagèrent, surtout dans la voie du sacerdoce. D'autres « lâchèrent prise », mais on peut supposer que les qualités acquises les servirent dans leur vie ultérieure. D'autres encore, et ils ne furent pas parmi les plus médiocres, considérèrent que la meilleure façon de servir était encore de s'employer auprès de ce qu'on leur avait pendant plusieurs années présenté comme « la fraternité Scoute ». Tout organisme de formation tend par nature à se reproduire lui-même ; l'institution scolaire en est un exemple. A leur niveau les S.d.F. eurent à connaître ce phénomène, encore amplifié par une vision organiciste, solidariste, hiérarchisante des choses.

Cela peut expliquer en partie que le P. Sevin ne fut pas entendu. Tout au contraire on approfondit cette tendance consistant à considérer le Scoutisme comme un « système complet », avec d'autant moins de scrupules que, quoi que fort détaillée, l'analyse du jésuite fondateur n'était pas exempte d'ambiguïté. Car en fait, que dénonce-t-il surtout ? L'exclusivisme vis-à-vis des autres institutions que sont la famille, la Patrie, l'Église. Or il suffisait de dire que l'on reconnaissait à ces institutions leur place (mais que le mieux serait de les « Scoutiser », ce qui demeura l'objectif), comme on le fit lors des Journées nationales des années Trente, pour que l'écueil fût évité.

La démarche de Pierre Delsuc, ambitionnant de s'emparer du « cercle intime du garçon », et celle de Pierre Bouchet, quoique moins audacieuse, cherchant à embrasser « tous les recoins du **moi** adolescent », correspondirent à ce mouvement de fond tendant à clore le Scoutisme sur ses propres absolus. Cela se manifesta jusque dans les détails de l'aménagement du « local » dans le cadre duquel se pratiquaient, chaque semaine, les activités des Patrouilles lorsqu'elles ne sortaient pas : il fallait inscrire le Scout dans un cadre homothétique des autres éléments du système représentationnel...

La pédagogie de l'Aventure ou du « fictionnel », qui découlait tout naturellement de ce désir de séduction totale et totalisante, travaillait dans le même sens, en surmontant un obstacle réel que Jacques Sevin, dans sa dénonciation, avait mis en évidence, et que tous les Chefs Scouts connaissaient bien : le garçon n'est pas « physiquement » dans le cadre scout vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dès lors la question est, si l'on veut renforcer « l'emprise » du Scoutisme sur le garçon, de parvenir à le maintenir dans le « bain scout » quand bien même serait-il sur la berge. Qui ne voit pas que le romanesque, l'impression profonde de l'imaginaire par le jeu romanesque, est un premier et puissant moyen ? Le garçon aspirera d'autant plus à revenir ou à rester en Scoutisme que celui-ci l'aura ravi, au propre comme au figuré, et que sorti de cet élément auquel il s'est accoutumé, il s'ennuiera. Le roman est un autre moyen, aux côtés des revues, des films ou des émissions de radio, de

<sup>443</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Éducation intégrale*, in *Le Chef*, janvier 1928, n° 49, p. 52-53. Or en août 1922 (*Le Chef* n° 6, p. 91) il affirmait abruptement au début de l'article *Scoutisme et vie sociale*: « *Le scoutisme est une éducation totale du garçon.* »

l'y entretenir : les représentations ainsi véhiculées redoubleront, réanimeront, actualiseront les meilleurs souvenirs, renforceront la fixation des valeurs et des règles, conforteront l'**attachement**.

Il va de soi qu'il s'agit d'une vision tout à fait théorique des choses. Personne chez les Scouts de France ne fit aussi froidement un tel calcul. De plus, l'effet ne se révéla vraiment que lorsque le Scout eut d'excellents souvenirs à faire revivre. Tous ne les eurent pas.

La question n'est cependant pas là. Toute démarche de ce type, même la plus absolue, va vers un optimum. Aucune ne l'a jamais atteint : les éducateurs autant que les éduqués sont trop divers, l'énormité du nombre de paramètres qui entrent dans une éducation est telle qu'un semblable objectif est illusoire. Ce qui importe, ce n'est pas cette constatation c'est le désir ou la volonté qui mobilise une organisation pour ce but.

Or une telle volonté, un tel désir se firent jour chez les Scouts de France : en 1934, par deux fois, le P. Forestier, qui n'est certes pas encore Aumônier général, parlera d'éducation « totalitaire » :

*« Le Scoutisme doit constituer une élite. Mais il ne s'adresse pas une élite toute faite, écrit-il tout d'abord. Système d'éducation totalitaire, il veut susciter, de la masse, une élite. Moyen de formation, il pourra descendre très bas chercher ses adeptes, mais ce sera pour les faire monter très haut. »<sup>444</sup>*

Et encore :

*« Par ce parti-pris de faire collaborer, de faire assimiler par des actes, de faire incarner et non seulement dissenter, de créer des habitudes en faisant agir délibérément, le Scoutisme s'insère dans le grand courant des MÉTHODES ACTIVES.*

*« Il a encore de commun avec elles sa préoccupation d'une éducation TOTALITAIRE, qui s'adresse à tout l'homme et non pas seulement à son esprit. »<sup>445</sup>*

Il serait malhonnête, par exemple, de considérer le P. Forestier comme un partisan du fascisme parce que voici soudain sous sa plume le mot « totalitaire », qui n'avait pas encore tout à fait toute la charge qu'il prendra par la suite. Pour autant, on ne peut considérer cette apparition comme fortuite dans le contexte de 1934. Si ce mot apparaît brusquement, c'est bien qu'« éducation totale » et « méthode complète » paraissent trop faibles, c'est bien que l'on veut donner à ce que l'on désigne plus de force, une force que, lucidement ou non, l'on reconnaît aux régimes qui relèvent de cette appellation. Dans ces deux cas, une fois de plus, l'éducation est dite totalitaire parce qu'elle entend bien embrasser **radicalement** tous les aspects de la personne. Forestier use de ce mot comme d'une surenchère. Mais ce radicalisme, ce totalitarisme de la pédagogie ne viennent-ils pas aussi de ce que, s'étant dégagé des pesanteurs didactiques précédentes, on a affiné l'emprise sur l'imaginaire, qui commande aussi bien l'affectivité ? Nul doute en tout cas que la réflexion de Pierre Delsuc mit en perspective une prise de conscience profonde de même qu'une secrète ambition.

Or la même année, M<sup>gr</sup> de Solages, dans sa fameuse conférence, reprenant les réserves de Jacques Sevin, déclarait :

*« L'effort éducateur du Scoutisme doit, en effet, appuyer les autres efforts éducateurs auxquels est soumise la vie de l'enfant. Ces efforts sont COMPLÉMENTAIRES, bien que chacun, sous l'angle qui lui est propre, s'applique à*

<sup>444</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme est-il fait pour tous ?*, in *La Revue des jeunes*, 15 décembre 1934, extrait p. 3.

<sup>445</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme, pédagogie active*, in *La Revue des jeunes*, 15 décembre 1934, extrait p. 10.

*toute la vie de l'enfant. Le mot 'totalitaire' que tant de mouvements aiment à employer de nos jours, est dangereux parce qu'équivoque et donnant à penser qu'on veut tout absorber en soi. Aucune organisation, pas même l'Église, n'est totalitaire. Elle ne l'est pas, en tout cas, à tous les points de vue. »<sup>446</sup>*

Mise en garde, donc, mais mise en garde somme toute ambiguë elle aussi, car enfin : tous les efforts éducateurs sont complémentaires mais concernent toute la vie du garçon ... l'Église n'est pas totalitaire, « en tout cas à tous les points de vue » ... Cela manque quelque peu de clarté : parle-t-on de la réalité quotidienne ? Parle-t-on du sens de l'être au monde ? Parle-t-on des intentions ? Le fait est, en tout cas, que M<sup>gr</sup> de Solages appelait à la prudence. Or quelques lignes plus loin, dans un développement lié au précédent qui avait valu cette note, S. Em. redoublait à nouveau, au sujet de la relation jeu/réel, sa mise en garde :

*« Quand la réalité se fait grande*

*« Le rêve, au regard, est petit.*

*« Cette évolution naturelle des perspectives de l'adolescence qui peu à peu ramène le jeu à une place secondaire, c'est incontestablement le danger du Scoutisme de risquer de la freiner alors que le devoir de l'éducateur est de la préparer et, pour une part même, de la provoquer. Mais le meilleur moyen d'éviter un danger est de le bien connaître et d'être prêt à y parer. »<sup>447</sup>*

Soit : encore faut-il le vouloir. Or la question qu'il faut poser est la suivante : ceux qui rêvent de rebâtir une chrétienté hiérarchisée et organique où la suprême liberté, selon Thomas d'Aquin, consiste à choisir sa propre adhésion au Plan divin ; ceux qui rêvent ordre de rebâtitseurs croisés ayant pour but, comme Jehanne, de régénérer le pays en boutant hors les laïcards jouisseurs et laxistes<sup>448</sup>) ; ceux qui, de moins en moins incidemment, rêvent belles joutes (mêmes oratoires), bannières au vent (même symboliques), parades et combats, communion à Dieu en la Nature, relations d'hommes à hommes sous sceau de serment ; ceux-là, qui rêvent ainsi, vont-ils finalement accepter de partager leur œuvre formatrice avec des familles pas toujours à la hauteur (cf. Bouchet), des enseignants douteux, des influences perverses (cinéma, débauche, bistrot, la trilogie de l'horreur) ? Ceux qui rêvent ainsi vont-ils quitter leur univers en effet pur, exaltant (et exalté), épique et sain pour des banlieues enfumées et noires où il faudra rechristianiser des indifférents « laids », « grossiers », « avinés », pour lesquels on a l'amour abstrait des discours ? Qu'on le veuille ou non, les représentations, si on les bâtit (et si on les adapte), réclament certains comportements en accord ... Le vœu de M<sup>gr</sup> de Solages n'est-il pas qu'un vœu pieux dès lors que, sur le terrain, de jeunes Scouts, réellement « emballés » par les Grands jeux en pleine nature, pensaient vraiment à tout autre chose ? Ce n'est certes pas juger de qui avait raison ou tort que s'interroger à ce propos....

<sup>446</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, *La philosophie....*, op. cit., p. 9, note 2.

<sup>447</sup> Ibid., p. 10.

<sup>448</sup> Il n'est, pour se convaincre que je ne caricature pas, que d'entendre le chanoine Cornette aux journées anniversaires d'Orléans (8, 9 et 10 mai) :

*« La France Chrétienne, la France Catholique, la France de Jeanne ne veut pas mourir : et pourtant, plus encore qu'en 1429, elle est en péril de mort !*

*« La déchristianisation ou le paganisme, comme une marée montante, menace de la submerger.*

*« Un nouvel ennemi, plus redoutable que celui du XV<sup>e</sup> siècle, s'attaque à son âme, aux sources de sa vie spirituelle : il s'appelle la déloyauté, l'égoïsme, le besoin effréné de jouissance, l'immoralité !*

*« t c'est à bouter dehors cet ennemi redoutable que, de par le Roy du Ciel, Jeanne convia à Orléans vos phalanges. » in Le Chef, juin 1929, n° 64, p. 243.*

D'ailleurs, le recteur toulousain semble avoir été fort peu entendu : en 1938, le P. Marot reprit tranquillement le terme, pour dire alors le contraire<sup>449</sup> :

*« On parle beaucoup à notre époque de 'totalitarisme'. Si on peut craindre avec raison de ceux qui emploient terme et système qu'ils ne prennent la partie pour le tout et le relatif pour l'absolu, on ne peut méconnaître qu'ils exploitent merveilleusement le désir d'infini et de sacrifice qui est au fond de tous les cœurs humains.*

*« Le Scoutisme peut légitimement demander tout au garçon, car par la volonté de son fondateur, il a une base religieuse. Il ne prendra tout le garçon que s'il est religieux. »<sup>450</sup>*

Voici en tout cas une réponse : les régimes totalitaires sont des simili-totalitarismes parce qu'ils sont du siècle et que l'Absolu n'en est pas. Et la dernière phrase boucle parfaitement la boucle d'une implacable logique...

En 1940, les éditions du Cerf publièrent l'article du P. Forestier qui traitait de la Pédagogie active. Le mot « totalitarisme » y subsistait.

Au terme de ce parcours à travers les représentations Scoutes et les méthodes que l'on envisagea pour les faire triompher, un sentiment s'affirme : que deux sensibilités, peut-être et même sûrement d'accord sur l'essentiel (à moins d'un départ...), se polarisèrent peu à peu dans les vingt années qui s'écoulèrent de la fondation par les S.d.F. à l'invasion du pays. Sensibilité plus apostolique, plus souple, plus humble, mais aussi et paradoxalement plus exigeante, moralement rigide d'un côté, plus grave sinon plus sombre ; sensibilité plus césarienne, agressive, orgueilleuse, mais aussi (et paradoxalement) moins vétilleuse, plus joueuse mais plus forte en gueule, de l'autre. C'est une vision très schématique : bien des positions issues d'une même plume se contredisent parfois à quelques lignes d'intervalle. Les éléments qui les constituent sont pourtant là, comme en suspension dans les esprits, alors que la seconde sensibilité prend le pas sur la première dans les années trente, et affirme ses liens avec des opinions politiques ayant pignon sur rue, quoique dans l'opposition au régime en place.

Comment un Mouvement qui maintint jusqu'au bout une farouche volonté d'apolitisme se trouva-t-il, de fait, en situation de rencontrer ces courants de pensée fortement politisés ?



<sup>449</sup> Rappelons que toute publication engageant le Mouvement devait obtenir, suivant le règlement religieux des S.d.F., l'aval de l'Aumônier général.

<sup>450</sup> R.P. René Marot, *A toi, Scout !*, op. cit. p. 43-44.

### 3.3. Les Scouts de France face à la politique

Chez les Scouts de France, on est statutairement apolitique. L'article V des Statuts de la Fédération nationale catholique, qui subsistera inchangé lorsque celle-ci se transformera en Association centralisée, est sans ambiguïté :

- « a) La fédération ne se rattache à aucun parti ni à aucune conception politique.
- « b) Les membres, de quelque grade qu'ils soient, doivent s'abstenir de paraître en uniforme à des réunions ou manifestations politiques.
- « c) Les discussions politiques sont interdites dans les réunions et les camps.
- « d) Tout membre faisant dans la Fédération de la propagande politique peut être déféré par le Commissaire de Province au Comité Directeur, qui prononce la radiation s'il y a lieu. »

Face à cette pétition de principe, deux questions ne peuvent manquer de se poser. L'une est provoquée par une mise au point du Chef-Scout, le général de Salins :

- « Le Scoutisme catholique a la noble ambition de former des Chefs pour la cité, la France, l'Église ; un tel objectif ne peut être atteint qu'en développant chez nos Scouts leurs qualités d'énergie, de dévouement et de civisme.
- « Ce serait aller à l'encontre du but poursuivi que de recommander à nos jeunes gens à l'âge où se forme leur personnalité de se réfugier dans un indifférentisme regrettable. »<sup>451</sup>

Comment, par conséquent, parvint-on à concilier ce souci pédagogique avec l'apolitisme statutaire ?

La seconde question est liée à la première : comment des représentations qui fai-saient du Scoutisme catholique un Ordre chevaleresque étaient-elles compatibles avec cet apolitisme, dans le contexte français de l'Entre-deux-guerres ? N'y a-t-il pas contradiction dans les termes ?

Ces deux questions furent sensibles pour les dirigeants de l'époque. Mais tandis qu'on affronta ouvertement la première, on ne posa jamais clairement la seconde, parce que l'on voulut croire que les réponses apportées à la première valaient pour tous les cas de figure. Cette conception entretint une ambiguïté lourde de conséquences.

#### 3.3.1. Apolitiques ?

J'ai déjà parlé de l'hostilité viscérale que les pionniers du Scoutisme catholique portaient à la République parlementaire. Par amalgame, elle finit par s'étendre (avec des nuances) au parlementarisme qui, à tort ou à raison, semblait en être l'émanation, et aux politiciens en général. Dès 1921, au XII<sup>e</sup> couplet de ce véritable chant programmatique qu'est *Ce qu'il faut aux boys-Scouts* Jacques Sevin s'en fit l'écho dans *Les chants de la Route et du Camp*, avec la complicité de Théodore Botrel, écrit :

- « Pas besoin d'grands politiques
- « Pour venir nous haranguer,
- « Qu'ils demeurent dans leurs boutiques.
- « Le Chef Scout est bien plus gai »

<sup>451</sup> Arthur Guyot d'Asnières de Salins, *Note du Chef-Scout* in *Le Chef*, septembre-octobre 1926, n° 37, p. 3.

Faire entonner cela aux garçons sillonnant les routes de France n'était pas indifférent... C'était au contraire les faire adhérer, sans qu'ils s'en rendissent probablement compte, à une véritable profession de foi où perce moins une défiance qu'un vrai mépris pour les « officines politiciennes »... Mais dans l'euphorie de cette première année de croisade, on pouvait bien se laisser aller à la seule ivresse du grand air...

Les revues, tout entières consacrées au travail de synthèse entre Scoutisme britannique et catholicisme, se firent d'abord discrètes sur les grands problèmes de l'heure. C'est à peine si l'on remarque tel ou tel entrefilet, comme cette note du Comité directeur qui, en juillet 1925, rappelle « *qu'il est formellement interdit de porter **simultanément** quand ils [les Scouts] sont en civil, les insignes de la Fédération, en même temps que ceux d'un parti politique quelconque* », preuve que ce devait être une pratique assez courante pour justifier une mise au point. Mais on ne peut croire que les Chefs Scouts furent indifférents à la création de la F.N.C. et à « l'Herriotique » que Paul Doncœur lança à l'encontre du Président du Conseil du Cartel des Gauches.

Il fallut pourtant bien sortir de sa réserve et préciser ce que signifiait concrètement l'apolitisme statutaire. En 1926, en effet, l'A.C.J.F. et Marc Sangnier, inspiré par Briand, organisèrent à Bierville une rencontre internationale de jeunes pacifistes. Or on encourageait, chez les S.d.F., les relations avec l'Association catholique ; Marc Sangnier était une grande figure du catholicisme social, dont les S.d.F. faisaient leur doctrine<sup>452</sup> ; enfin le pacifisme n'était-il pas la traduction de la fraternité internationale des jeunes prônée par Baden-Powell ? De surcroît, Pie XI s'était montré favorable à la manifestation et plusieurs évêques avaient promis leur concours. Bien des Chefs pouvaient songer à faire participer leur Troupe au congrès. Le Q.G. s'en émut. Dans le numéro de mars-avril 1926 du *Chef*, le général de Salins opposa son veto, arguant que ce rassemblement « *rentre dans la catégorie des manifestations politiques.* » Ce qui l'amena à repréciser la position du Mouvement :

« *Une institution d'éducation comme la nôtre, qui est capable de refaire l'union nationale par les jeunes, ne peut être compromise par des influences nécessairement contraires* ».<sup>453</sup>

Or, on y reviendra, les S.d.F. participaient à la célébration de la fête de Jeanne d'Arc, qui avait déjà à l'époque une forte connotation politique. N'y avait-il pas là deux poids deux mesures, et d'autant plus que parler d'union nationale en 1926 n'est pas indifférent ?

Mais Guyot de Salins poursuit :

« *Il est certain que ce serait entrer parfaitement dans l'esprit du règlement et du Scoutisme que de s'abstenir d'adhérer à aucun groupement politique, afin de ne pas s'exposer à compromettre la neutralité politique de notre œuvre ou à se trouver un jour dans la nécessité d'opter entre les ordres de ce groupement et le devoir de Scout et de Chef* ».<sup>454</sup>

Que voilà une étrange déclaration ! Car enfin, si les S.d.F. sont aussi neutres qu'ils le disent, comment concevoir qu'un ordre politique soit un jour en contradiction avec le devoir scout, sauf à reconnaître que cette neutralité n'est qu'illusoire ? Bien plus, Salins laisse ainsi entendre que le devoir scout peut avoir des implications politiques... Dans tous les cas, quid de la neutralité ?

<sup>452</sup> A ceci près qu'entre le catholicisme social libéral, à cette époque très minoritaire aux seins des élites catholiques, et le catholicisme social traditionaliste voire réactionnaire (corporatiste), l'écart était notable...

<sup>453</sup> Arthur Guyot d'Asnières de Salins, *À propos du congrès pacifiste de Bierville* in *Le Chef*, mars-avril 1926, n° 34, p. 2.

<sup>454</sup> Ibid.

La conclusion que le général apporta à sa mise au point ne levait pas l'équivoque :

« *Faire de la politique, écrit-il, de la bonne politique, est assurément un de moyens de remplir son devoir de citoyen français et de venir en aide au pays, ce qui est l'objet même de nos promesses. Mais concourir à l'éducation des jeunes Français est assurément un moyen, un moyen éminent de SERVIR LA PATRIE. Nous estimons qu'il y a incompatibilité entre les deux. Préférer l'un, c'est renoncer à l'autre et, Scouts de France, nous avons choisi le SCOUTISME.* »<sup>455</sup>

Pirouette n'est pas argument. En fait le général dit ici une chose très simple : faire de la politique et former des jeunes est incompatible. Ne pouvant être au four et au moulin, les S.d.F. choisissent de former des jeunes (sous-entendu : à charge pour eux de mettre ultérieurement leur formation au service de la politique). Cependant, comment imaginer qu'un jeune issu d'un Mouvement neutre sera à même de s'engager politiquement sans une initiation minimale ? Il y a, de nouveau, contradiction. À moins, une fois de plus, que sous couvert de neutralité il ait reçu, déjà, une telle initiation ; non pas une initiation strictement partisane, mais de nature à lui faire ultérieurement choisir le **bon** parti, celui qui fera, par exemple, toute sa place à une Chrétienté d'ordre et de hiérarchie au sein de laquelle règnera, loin de la lutte des classes, la **concordia ordinum** ; bref, le parti dont les représentations du monde seront les plus proches de celles du Mouvement...

On ne peut à cet égard qu'être frappé par la similitude de la position du général de Salins vis-à-vis de la politique et de celle du P. Forestier vis-à-vis de l'Action catholique. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de former des jeunes **pour** l'action, mais dans le cadre d'un système de représentation sans rapport **explicite** ou mieux, **organique** avec elle. Peut-on cependant concevoir un organisme aspirant à faire de ses jeunes des cadres sociaux (c'est le cas des S.d.F.) qui n'aurait aucune opinion sur la société (ce qui, on l'a vu, n'est pas le cas des S.d.F.) ?

En fait, le général de Salins s'en tire bel et bien par une pirouette, mais celle-ci est riche d'enseignements. Ne fait-il pas en effet une discrète mais réelle distinction entre le **Pays**, que sert le citoyen en faisant de la politique, et la **Patrie**, que sert le Scoutisme en formant des jeunes ? Une distinction semblable n'est pas sans rappeler celle qui sépare le pays légal et pays réel... Au pays légal, la politique. Au pays réel, terre des Pères, matrice de la Tradition catholique (c'est-à-dire universelle) et française, la formation des jeunes. Et pour-quoi, sinon pour un au-delà de la politique ? Voilà qui paraît bien résoudre la contradiction précédente : oui, les S.d.F. ont une opinion sur la société française ; oui, ils ont une position politique. Mais celle-ci transcende les démarcations partisans. Elle affirme que la Civitas Dei Francorum que l'on rêve surclasse les modèles du présent en enracinant l'avenir dans le passé. Elle revendique l'**utopie** au sens propre comme au figuré. Elle croit ainsi échapper aux débats et aux impératifs de l'heure. Mais qu'est-ce qu'une politique sans **lieu**, celui, d'abord, du temps et de l'espace où l'on se meut, où l'on doit produire et se battre pour vivre ? **Rien**. Il faut bien se ranger, se mettre sous les ordres, sauf à être radicalement marginalisé... Or il y eut, chez les S.d.F., une tentation de l'échappée vers le rêve, surtout lorsqu'on mesura la prodigieuse puissance pédagogique du « *ludus* », que l'on n'avait plus qu'à baptiser, comme le fit le P. Maréchal, « *Ludus pro Patria* » pour retomber sur ses pieds.

La déclaration du général de Salins à propos de Bierville ne fut pas sans effet : « *un certain nombre de nos Chefs* » s'en émurent, ce qui contraignit le Chef-Scout à une seconde mise au point dans le numéro du Chef de septembre-octobre, où il se défendit

<sup>455</sup> Ibid.

d'avoir jamais voulu « *recommander à nos membres, Chefs ou Scouts, l'indifférentisme dans l'ordre des préoccupations sociales et politiques* », et « *imposer l'apathie comme caractéristique du Scout 'non-citoyen'* ». Mais faute d'avoir clairement conçu les implications de sa position, ou n'ayant pas voulu les expliciter, car elles étaient lourdes de conséquences, il ne put que se répéter, et la question n'eut pas de suites apparentes.

Or simultanément, le P. Sevin, quant à lui, traçait son petit sillon. Dans son « *Message 1926* », il déclarait trois mois avant la première intervention du Chef-Scout :

« *À part quelques articles retentissants dus aux plumes amies de M. Georges Goyau, de M. Henry Bordeaux, de M<sup>me</sup> Léontine Zanta, qu'avons-nous tenté pour éduquer le public, pour lui faire comprendre que le Scoutisme est quelque chose de sérieux, quelque chose qui intéresse au plus haut point l'avenir de la race et du pays, dont ailleurs les hommes d'État et les sociologues se préoccupent, et que la Société des Nations, du travail de qui nous sommes, avec tant d'injustice, si ignorants, a pris la peine d'étudier et de recommander aux gouvernements ? Avec Baden-Powell, nous croyons, nous, que le Scoutisme renferme des possibilités énormes pour l'instauration de la Société d'après-guerre et pour la paix du monde.* »<sup>456</sup>

On comprendra que quelques Chefs, lecteurs attentifs et convaincus par les arguments du jésuite, durent se sentir pris à contre-pied par l'intervention de Guyot de Salins quoique celui-ci, littéralement, n'ait rien dit qui s'opposât à sa déclaration d'intention. Ils durent être néanmoins particulièrement surpris de constater que lorsqu'il s'agissait de passer à la pratique, le Mouvement manquait pour le moins d'enthousiasme... Il est vrai qu'entre bâtir la Fraternité Scoute internationale et participer à un congrès de jeunes pacifistes d'inspiration catholique « un peu suspecte », il y avait, pour le Q.G. d'alors, tout un monde.

Sur le terrain politique également, Jacques Sevin traça son sillon. Après avoir une nouvelle fois rappelé que : « *FORMER DES ÉLITES N'EST PAS LA MÊME CHOSE QU'ÊTRE RÉSERVÉ À DES ÉLITES DÉJÀ CONSTITUÉES* » ; que : « *le concept d'élite est essentiellement relatif, et depuis la vocation des Apôtres, on a généralement recruté des élites dans la masse, comme l'armée dans le civil.* »<sup>457</sup> ; et avant de conclure : « *Disons-nous bien, serviteurs dévoués mais inutiles, que rien n'est fait et tout reste à faire tant qu'il y a dans les bouges de la Cité ou dans les étables des fermes un petit Français qui ne connaît pas la Croix de potence.* »<sup>458</sup>, le jésuite aborda la question du service de la Cité, donc du service politique, étymologiquement parlant :

« *Catholiques, nous avons si bien pris l'habitude d'être tenus à l'écart de la vie publique, que nous avons inconsciemment laissé s'établir dans notre esprit une opposition a priori entre catholique et officiel. Scouts qui n'avons pas fait la guerre, mais qui sommes les fils de ceux qui l'ont gagnée, nous ne pouvons admettre qu'on nous traite en parents pauvres dans la famille française, et nous devons revendiquer sans crainte notre place dans la vie municipale et nationale. Encore faut-il la prendre. Nous avons pénétré les cathédrales, et les Scouts à qui naguère certaines préventions refusaient les sacrements sous prétexte d'indécence dans leur costume (!) réglementent les processions romaines et assurent le service d'ordre à Saint-Pierre du Vatican comme à Notre-Dame de Paris. C'est fort bien, et il fallait sans doute commencer par là. Mais les mairies et les préfectures nous connaissent-elles ? Combien de conseils municipaux nous subventionnent ? Et avant de chercher à tirer*

<sup>456</sup> R.P. Jacques Sevin, 'Servis inutilis' ; message 1926 in *Le Chef*, janvier 1926, n° 33, p. 9.

<sup>457</sup> Ibid., p. 4.

<sup>458</sup> Ibid., p. 9.

*profit de l'État, combien de fois et sous quelle forme avons-nous été offrir nos services ? »<sup>459</sup>*

Une telle liberté de ton dut provoquer quelques vagues. D'autant que sur le fond le message du P. Sevin prenait le Q.G. à rebrousse poil. Tandis que dans l'apparent embar-ras de son propos, le général de Salins témoignait de cette lente tentation de clôture sur soi quand bien même fût-ce au nom d'une ouverture ultérieure plus complète et mieux maîtrisée, Jacques Sevin, de son fief charmandais, plaidait avec talent (porté par une fierté retrouvée, grâce au P. Donœur, d'être aussi un citoyen) pour l'insertion municipale et la reconnaissance officielle.

Pourtant, malgré les apparences, il était une convergence secrète entre les deux hommes : Sevin ne dit mot d'un « ralliement » aux tourments et délices de la vie « politicienne ». On l'a vu même exprimer un franc mépris pédagogique pour l'homme de la « *boutique* » partisane. Jamais un tel ralliement n'eut lieu de sa part. On peut d'ailleurs se poser la question de savoir si cette notion de ralliement eut quelque réalité pour les dirigeants S.d.F., qui se contentaient de rendre à César... mais avec quelles réserves ! Cela dit, il n'est pas indifférent qu'il ait choisi de louer l'accueil que fit Gaston Gérard, maire de Dijon, aux participants du rassemblement de 1925, pour donner un exemple des bonnes relations devant exister entre l'élu local et le Mouvement. N'oublions pas la faible « politisation » des scrutins locaux de l'époque. Et puis la commune n'est-elle pas l'un de ces organismes « naturels » préservés par la tradition ? Le maire se trouve au contact direct de la ville dont il est, en somme, le chef. Il en connaît les attentes, il est censé en respecter les diversités, il est le défenseur des intérêts locaux... À bien des égards, son élection n'introduit pas de démarcation partisane : il est un des rares magistrats de l'époque à être élu au suffrage universel. C'est donc tout un ensemble de représentations qui pare, aux yeux du jésuite lillois, la vie municipale d'une honorabilité autrement supérieure à la politique « parisienne ». Or voici la secrète convergence entre lui et le Chef-Scout : on retrouve la même phobie qui conduit à distinguer le pays légal du pays réel en ses corps intermédiaires et à privilégier ce dernier.

Est-ce à dire pour autant que les S.d.F. inclinaient vers un rejet plus affirmé des institutions ? Il faut répondre évidemment par la négative. La représentation de l'Ordre comme préfiguration de l'ordre social à venir (avec ce qu'elle porte en elle de respect de l'autorité et la hiérarchie) jointe à la prudence la plus élémentaire, fruit des expériences douloureuses d'avant 1914 qui conduisirent à l'apolitisme statutaire, ne pouvaient pousser le Mouvement vers l'aventure. Une fois encore, ce sont des errements que l'on déplore, mais l'on se garde bien, en général d'attaquer frontalement des institutions qui sont, espère-t-on, la forme transitoire que revêt l'État. Au-delà, on distingue bien le principe : « *L'État, écrit le Commissaire Tisserand en citant le code social de Malines, n'est pas seulement le pouvoir central, le gouvernement, mais la nation organisée, avec toutes les forces vives qui la constituent.* »<sup>460</sup>, ce qui permet un loyalisme à toute épreuve lorsqu'il s'agit par exemple de prôner la prise de responsabilité par les Routiers au cours de leur service militaire.

Car on est ardemment patriote, chez les S.d.F., et même nationaliste. Cela se comprend : la Nation n'est-elle pas l'héritière du grand passé français ? Fille aînée de l'Église, la France en tant que Nation est investie collectivement d'une mission civilisatrice au nom même de ce passé, mission à laquelle on adhère sans réserve. Aussi peut-on, comme Hubert Verley, Commissaire du district Paris-Nord, rendre un vibrant hommage à

<sup>459</sup> Ibid., p. 7.

<sup>460</sup> Georges Tisserand, *Le service du soldat*, Spes, 1931, p. 29.

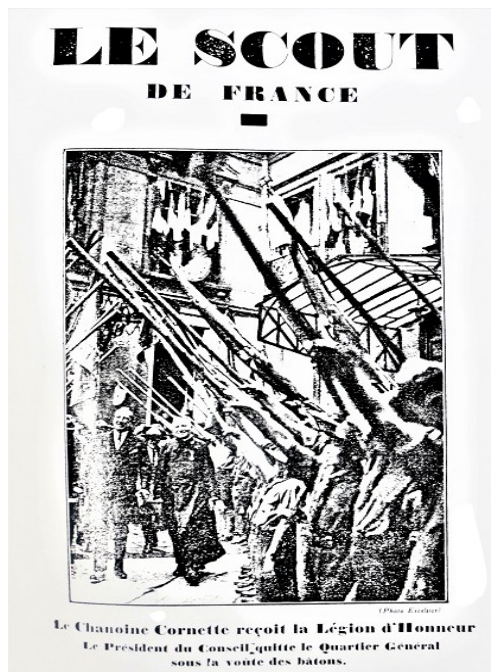
Maurice Barrès dans le cadre de la **formation civique** dispensée aux jeunes Chefs, car ce n'est pas, croit-on, entrer dans le cadre de la politique partisane que d'évoquer le chantre de la grandeur française.

L'hommage, pourtant, fleurette avec des positions plus engagées :

« Maurice Barrès, écrit Verley, arrivait à une époque où plus que le doute régnait la dénégation, mieux le néant même senti et vécu. Ceci était la suite logique des grossièretés de Zola, et l'accord inévitable de la déchéance intellectuelle et du désordre des institutions et des mœurs. »<sup>461</sup>

C'est l'affaire Dreyfus qui rôde encore, et la référence aux « grossièretés de Zola » n'est pas innocente.

Certes, Verley n'est pas un incondicional à tout crin. Barrès, note Verley, fut victime de son temps, il n'alla pas toujours assez loin, et puis il ne fut pas catholique. Mais enfin : « Il les [les lettres françaises] arrachait aux décadences honteuses. »<sup>462</sup>, et puis il faut reconnaître sa stature : « À côté du philosophe et de l'écrivain, nous saluerons avec reconnaissance le Grand Patriote, le Français de la frontière ou l'Homme du rempart (le mot est de M. Maurras). »<sup>463</sup> En outre, comme le note Léon Daudet, cité concurremment avec Maurras, il y a en Barrès le barde inspiré. Enfin, quoique non catholique, « il fut l'un des plus ardents défenseurs de l'Église et de la religion, moins par raison que par cœur et par probité. »<sup>464</sup> Pouvait-on, vraiment, écrire ces lignes sans se rendre compte que l'on se plaçait du coup dans un camp partisan ? L'argument selon lequel ce camp, à cause de sa défense et illustration de la grandeur de la France chrétienne, transcendait les médiocrités politiciennes, apparaîtrait bien spécieux.



Au demeurant on s'interdit chez les S.d.F. de jeter le bébé avec l'eau du bain partisan. Certains hommes politiques surent trouver grâce aux yeux des dirigeants S.d.F. André

<sup>461</sup> Hubert Verley : *Réflexions sur un français : Maurice Barrès*, in *Le Chef*, annexe 1923, classement : *Formation civique*, p. 2.

<sup>462</sup> Ibid., p. 2.

<sup>463</sup> Ibid.

<sup>464</sup> Ibid., p. 3.

Tardieu, par exemple, bien que Président du Conseil (nul n'est parfait), fut celui qui remit au chanoine Cornette la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Un tel homme ne pouvait pas être mis au rang des « boutiquiers » de la Chambre. Et puis on pouvait ne pas trop apprécier la République tout en ne refusant pas ses honneurs...

Paul Doumer, également, fut distingué des qualificatifs flatteurs de « *magnifique vieillard* » et de « *grand Français* » dans l'éloge funèbre que *Le Scout de France* lui rendit peu après son assassinat. Il est vrai qu'il avait été en Indochine le supérieur hiérarchique du général de Salins, qu'il entretenait avec le Mouvement d'excellents rapports (ne dédicacat-il pas sa photographie dans le *Scout* de juillet 1931 aux Scouts de France ?), et que, de surcroît, Paul Coze fut présent lors de l'attentat de l'Hôtel Rothschild (il en rapporta et en croqua les circonstances pour *L'Illustration*). Il est inutile, d'autre part, de rappeler que les S.d.F. placèrent au panthéon de leurs modèles les maréchaux de la République Foch et Lyautey. Reconnaissons néanmoins que l'octroi des lauriers était sélectif, et que les particularités de chacun de ceux qui furent « élus » permettaient d'oublier que ces hommes appartenaient à des courants politiques fort peu indifférenciés.

Même les appels à la prudence ne furent pas exempts d'équivoque. Dans ses *Réflexions sur le Scoutisme*, l'abbé André Sevin, avec une certaine sagesse, remarquait par exemple :

*« Nous avons trop souffert, ces derniers temps, de ces alliances entre des domaines qui gagneraient à rester indépendants, pour recommencer de gaieté de cœur une collusion nouvelle. Les exemples du Sillon et de l'ACTION FRANÇAISE nous incitent à la prudence. Il y a des idées ou des méthodes qui débordent singulièrement le cercle, toujours étroit, d'une politique de parti. En voulant les y enfermer, on ne les diminue pas seulement, on risque de les étouffer. »*<sup>465</sup>

En un sens, l'abbé Sevin clarifiait à nouveau le débat. Ce qu'il dénonce, dans le droit fil de l'apolitisme statutaire, est la liaison trop étroite non seulement de l'Association mais encore de l'Église tout entière avec des organisations partisans. Le risque est en effet évident : que celles-ci aillent trop loin, qu'elles basculent dans l'erreur, et l'Église ou le Scoutisme sont compromis. Pourtant, à propos de quoi cette expresse réserve ? De la possible confusion entre Scoutisme et pacifisme, on y revient, qui est « *quoi qu'on en dise, une conception politique.* »<sup>466</sup> Or on ne comprend plus : André Sevin, en effet, a laissé clairement entendre qu'il ne faut pas enfermer les idées (que l'on défend) dans le cercle étroit des partis. Pourtant le pacifisme n'est pas un parti politicien : c'est d'abord une conception. Si l'on rejette le pacifisme chez les S.d.F., ce n'est donc point parce que c'est un parti, c'est parce qu'on ne partage pas cette idée. L'argumentation est donc faussée par une confusion des plans que l'on pourrait prendre pour une habileté... maladroite, dont on comprend qu'elle masque quelque chose : car rejeter une idée (sans dire pourquoi) ne revient-il pas à se montrer partisan ? Mieux vaut envelopper le tout sous le fallacieux prétexte que l'on craint la collusion avec ceux qui défendent l'idée. Le procédé est d'autant plus flagrant qu'André Sevin affirme :

*« Lier le sort du Scoutisme à celui du pacifisme, c'est le soumettre aux mille fluctuations, aux mille avatars de la politique. C'est tout au moins lui aliéner les sympathies et le dévouement de tous ceux qui ne sont point pacifistes. »*<sup>467</sup>

---

<sup>465</sup> André, abbé Sevin, *Réflexions sur le Scoutisme*, op. cit., p. 21.

<sup>466</sup> Ibid.

<sup>467</sup> Ibid.

Etrange naïveté, car enfin: rejeter le pacifisme, c'est s'aliéner les sympathies et le dévouement de tous ceux qui y adhèrent. Or André Sevin ne redoute visiblement pas leur désaffection. Pourquoi, sinon parce que les sympathies et le dévouement des pacifistes ne sont pas de ceux que les Scouts de France souhaitent s'attacher ? Aveu *mezzo voce*...

Toutefois, cette sensibilité politique que l'on a bien senti frémir a su conserver une certaine discrétion pendant les premières années du Mouvement. La montée des tensions, l'affirmation des totalitarismes, les débats et les troubles intérieurs amenèrent un certain nombre de dirigeants à prendre position de manière plus tranchée, tandis que *Le Scout de France* connaissait, dans la première moitié des années trente, une nette coloration partisane sous l'impulsion de Maurice de Lansaye.

### 3.3.2. Face aux défis politiques de l'époque

On a pu dire que les S.d.F. avaient abordé les vives turbulences des années trente avec la plus complète inconscience politique, et que si certains commirent des imprudences, ce fut la conséquence de leur naïveté. Comme cette analyse émane de Chefs qui, après la guerre de quarante, cherchèrent à transformer le Mouvement en profondeur, on comprendra qu'elle excuse un peu facilement (en infantilisant) leurs « frères » d'avant-guerre. Or ceux-ci n'étaient pas tous des naïfs politiques, loin de là. Au contraire même, d'une façon générale et à travers leurs prises de position, le Q.G., certains Commissaires provinciaux et une bonne partie de l'encadrement de la province d'Île-de-France semblent très politisés, même si, sur le terrain et face aux garçons, la pratique pédagogique, le jeu au service du catholicisme et des représentations propres au Mouvement refoulèrent d'éventuels désirs de prosélytisme militant.

Le 6 février 1934 fut le premier événement à susciter une réaction unanime et sans ambages dans les deux revues *Le Chef* et du *Scout*.

Maurice de Lansaye dégaina le premier dans *Scout* de février sous le titre : *La nuit tragique de Paris* :

« Tu n'ignores pas (car tu ne dois pas l'ignorer, petit frère Scout) que le plus pur sang français a coulé ce mois-ci au cœur même de Paris.

« Nous avons une consigne : 'pas de politique', et nous la respectons. Mais il est des événements qui la dépassent. Aussi bien, puisque tu es trop jeune encore pour faire de la politique, nous ne voulons qu'attirer ton attention, en cette occasion tragique, sur tes devoirs de BON CITOYEN, auxquels, dès maintenant, le second principe te fait une obligation de te préparer.

« (...)

« Demain tu seras Routier. On te parlera d'ACTION SOCIALE, sache que celle-ci comprend également l'ACTION CIVIQUE. C'est pour cela que beaucoup de tes aînés étaient fiers hier, dans la rue sanglante. Nous en avons vu tomber sous nos yeux<sup>468</sup> frappés parce que, 'fils de France', ils étaient de 'bons citoyens'<sup>469</sup> ! Les balles d'un fusil-mitrailleur ont sifflé à nos oreilles : peut-on croire que ces balles étaient françaises !

« Certes, nous n'oublierons pas qu'il y a d'autres pages sanglantes dans notre Histoire. Nous n'oublierons pas les horreurs de la Révolution. Mais nous nous

<sup>468</sup> Lansaye était à la Concorde avec l'A.F. dont il était (il n'est que de lire ce texte pour s'en rendre compte) un militant actif. Mais parmi les manifestants qui défilèrent les jours précédents étaient aussi de jeunes Chefs (qui vécurent avec une certaine ivresse leur mai 68, à rebours et plus sanglant), parmi lesquels Joubert, Camelot du Roy, et Pierre Lamoureux (J.-L. Foncine).

<sup>469</sup> Curieuse acception du terme concernant des séditieux...

*souviendrons aussi qu'au 10 août 1792, devant les furieux EN ARMES, Louis XVI se voua au martyre et à la mort plutôt que de tirer sur le peuple.*

*« Frère Scout, nous ne pouvons en dire plus<sup>470</sup>). Tu prieras de tout ton cœur pour les morts du 6 février, et tu te promettras d'être vraiment prêt lorsque, dans quelques années ta génération aura son rôle à jouer. »<sup>471</sup>*

Cet article valait déclaration d'appartenance, même si une fois de plus, c'était au nom du « dépassement » de la politique que l'on intervenait. Avouons qu'il y a quelque désinvolture à y avoir eu recours, même si celui qui tenait la plume était intimement convaincu de ce qu'il écrivait. Et il n'était pas le seul.

La revue *Le Chef* se donna le temps de la réflexion, n'offrant un long article du Commissaire général qu'en mai. Présentant la journée du 6 février comme un jalon, comme un rappel à l'ordre, René-Michel Lhopital préféra citer, pour en invoquer l'aspect événementiel, la description qu'en donna Robert Garric dans *La Revue des Jeunes* dirigée par le P. Forestier :

*« Il y avait dans ce tableau grandiose d'une foule en marche, dans le Mouvement puissant de cette foule, dans les chants qui montaient des lèvres, dans la résolution que disaient les regards, dans la gravité de ces pensées, dans la solennité de ce soir-là, tout ce qui forme un grand ensemble irréductible et poignant, tout ce qui s'inscrit dans l'histoire, porté par la volonté des milliers d'âmes résolues.*

*« L'histoire se fait avec des actes, elle s'écrit avec des sacrifices, le 6 février 1934 des Français se sont volontairement sacrifiés. Pour la première fois depuis la Commune, des Français sont tombés à Paris, pour la première fois depuis 1914 des Français sont tombés pour défendre la France, parce qu'ils pensaient que quelque chose était compromis de sa noblesse historique et parce qu'effectivement quelque chose était compromis. Qu'on ne nous parle point d'une manifestation de classe ; employés, ouvriers fraternisaient avec les étudiants, les bourgeois ; c'est la Ville qui était debout, et tout d'un coup on reconnaissait son grand visage de passion et de révolte, celui qu'ont aimé Michelet et Péguy. »<sup>472</sup>*

Saisissante représentation que celle-ci, qui de Michelet à Péguy, des Communards aux Anciens Combattants, rassemble le Peuple au nom de la Patrie et le dresse contre ce qui se profile en arrière plan, dans l'ombre, un régime résumé à un palais encerclé protégé par un mince rideau de gardes mobiles et d'agents de police ! Habile procédé de militant, ou sentiment sincère d'un homme ne pouvant voir les principes derrière la corruption de quelques obscurs parlementaires impliqués dans les scandales récents ? Garric en tout cas voit juste lorsqu'il précise :

*« Que l'on comprenne bien toute ma pensée ; cette journée du 6 février 1934 a en elle quelque chose de net, d'arrêté, qui commande l'avenir. C'est comme une ligne de partage des eaux. Les choses, les hommes ne sont plus le lendemain ce qu'ils étaient la veille. Quelque chose a changé en France... »<sup>473</sup>*

Simplement on entend bien que pour lui l'événement a commandé le choix, et qu'il y a désormais, face aux défenseurs d'un régime vermoulu, les tenants d'une France « régénérée ».

---

<sup>470</sup> Mais que dire de plus ?

<sup>471</sup> Maurice de Lansaye, *La nuit tragique de Paris* in *Scout*, février 1934, n° 3, p. 47.

<sup>472</sup> Robert Garric cité par René Michel Lhopital in *Politique*, *Le Chef*, mai 1934, n° 113, p. 276.

<sup>473</sup> Ibid.

Le commandant Lhopital se réserva de tirer de ce témoignage les enseignements les plus larges. Mais au fond il ne dit pas autre chose, allant même, en un certain sens, plus loin :

« *Ce n'est pas, et ceci est essentiel, vers un ravalement superficiel de l'édifice qu'il nous faut tendre, il ne saurait être que temporaire, l'expérience nous l'a prouvé.*

« *C'est essentiellement à un regroupement sur d'autres signes que nous devons avoir le courage d'arriver, et ceci sur le plan national. Regroupement sur d'autres signes que ceux de discorde sur lesquels au lieu de se grouper l'on se divisait.*

« *Que sont ces innombrables partis qui ne cachent souvent que de viles ambitions personnelles ?*

« *Que sont ces vocables de 'droite' et de 'gauche', comme si, de part et d'autre, il n'y avait pas des fils de France ?*

« *On en arriverait à ne plus oser parler de paix sans être classé de gauche et de Patrie sans être classe de droite.*<sup>474</sup>

« *Il en est de même pour le mot 'politique', en lui-même de si noble étymologie et qui maintenant ne signifie plus que la basse cuisine électorale.*

« *Construction de la Cité-souci des intérêts de la Cité, voilà le sens qu'il appartient de lui rendre, et c'est dans ce sens qu'il faut que les jeunes fassent de la politique ; et je parle ici des jeunes hommes et des jeunes gens qui, dès 18 ans doivent regarder la vie, la voir, l'étudier, pour se préparer à agir.*

« *Donc plus de ces idées de division, plus de ces vocables périmés. On est pour l'ordre ou on n'est pas pour l'ordre, et l'ordre est quelque chose de grand, car ce n'est pas, et nous l'entendions bien ainsi, seulement l'ordre matériel, mais l'ordre matériel dans le grand ordre spirituel des choses et ceci fut de tout temps la loi suprême.* »<sup>475</sup>

Force est de trouver dans ce développement du commandant Lhopital l'expression d'un sentiment profond partagé par maints Français. Sentiment d'inquiétude devant la crise qu'un gouvernement toujours fragile, otage d'un jeu parlementaire souvent stérile, ne faisait pas grand-chose pour surmonter ; sentiment de frustration devant l'absence de grandes ambitions nationales ; sentiment d'impuissance devant la montée des périls. Et c'est vrai que peu d'hommes politiques de l'époque avaient une envergure suffisante pour proposer un projet cohérent. Pour autant, les factieux du 6 février étaient-ils porteurs de visions d'espoir? Combien parmi les conseillers municipaux de Paris qui appelèrent à manifester pouvaient prétendre répondre aux aspirations du Pays ? Quelle ligue, unie pour un soir aux ligues adverses, était en mesure de réaliser le dépassement des combinaisons politiciennes que l'on dénonçait ? Était-ce par le désordre de la rue qu'il fallait passer pour y parvenir, si tant est que ce fût réaliste ? N'y avait-il pas enfin, pour le Commissaire général des Scouts de France, un bien grave danger à courir en posant les questions qu'il posait (et qui pouvaient en effet se poser) à propos d'un événement propre à aggraver encore la division du pays ? À travers lui, le Q.G. et donc le Mouvement tout entier prirent un risque, et certainement en toute connaissance de cause ; la convergence des prises de position **officielles** et le temps de réflexion que le Commissaire général se donna en témoignent. Il est vrai que deux ans plus tard, ni Maurice de Lansaye ni René-Michel Lhopital n'étaient en fonction, et qu'à l'avenir le Mouvement n'intervint plus de façon si tranchée. On ne changea pas d'avis pour autant: la réaction au 6 février était trop portée par des options représentatives fondamentales.

<sup>474</sup> Simplification fort abusive, car les pacifistes n'étaient pas tous à gauche, et les partis qui s'y trouvaient comptaient patriotes et Anciens Combattants non moins ardents qu'à droite.

<sup>475</sup> René-Michel Lhopital, *ibid.*, p. 277.

À propos de ces journées, de nombreux historiens, René Rémond et Serge Berstein en particulier, se sont interrogés pour savoir si les événements de la place de la Concorde répondaient à une poussée de fièvre pré-fasciste. Au vu du parti pris par le Mouvement à cette occasion, on peut se poser parallèlement la question de savoir quelle était l'attitude face au fascisme d'une Association qui avait, sans sourciller, accepté sa part de la dotation d'un million de francs que le parfumeur d'extrême droite François Coty avait fait au Scoutisme français à condition que cette somme fût placée et que ses revenus servissent « à l'intensification de notre propagande selon la volonté expresse du donateur. »<sup>476</sup>

Les jugements portés à l'encontre du fascisme<sup>477</sup> varièrent suivant les intervenants. Dans l'ensemble, ils établissaient une discrimination assez soigneuse entre une forme qui fut rejetée et certains pans de l'inspiration, à l'égard desquels on ne put s'empêcher de manifester de l'admiration.

En 1923 (l'expérience fasciste est encore bien jeune), *Le Scout de France* se fit l'écho d'une telle attitude chez le P. Héret :

« Dans *L'écho du patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre* (1<sup>er</sup> novembre), notre grand et cher ami le P. Héret cite quelques extraits bien curieux du règlement de la Milice fasciste d'Italie et en tire pour nous une belle leçon d'ENTHOUSIASME :

« Je le sais, il y a des points discutables et bien des excès possibles ; mais, tout de même, ces règles si sévères ont transformé tout un peuple. Elles ont été et sont encore acceptées avec joie et scrupuleusement observées par des milliers d'hommes jeunes et ardents. Et la confiance renaît, et la vie reprend, et la vertu nationale est plus grande que jamais ...

« Je voudrais que leur exemple nous excitât, nous aussi, à une 'mâle vigueur nouvelle'. Notre France vaut bien leur Italie ; notre patrie vaut d'être aimée autant que la leur. Que nous devions la servir comme le font Mussolini et les fascistes, ce n'est pas ce que je veux dire ici. Mais ce que je veux dire, c'est que nous devons être capables D'AIMER AUTANT QU'ILS AIMENT ET DE NOUS DÉVOUER AUTANT QU'ILS SE DÉVOUENT. »<sup>478</sup>

Or cinq mois plus tôt, le Commissaire général qu'était encore le P. Sevin avait mis, une fois de plus, les points sur les i à propos du statut Scout :

« Les Scouts de France, de Paris et de banlieue défilant le 13 mai, au nombre de 700 environ, devant la statue de Jeanne d'Arc, ont salué la Sainte, les Petits Loups en levant le bras, les Scouts en brandissant leur bâton. Il paraît que ce geste a fait sensation. Tous les journaux sans exception depuis *La Croix* jusqu'à *Bonsoir* ont signalé avec des commentaires plus ou moins heureux ce salut que tous ont étiqueté SALUT FASCISTE !

« Qui fut bien surpris ? Les Scouts de France. Leurs chemises kaki n'ont rien de commun avec les chemises noires.

« (...)

« Si ce salut fait en brandissant les bâtons évoque un souvenir historique, c'est celui des gladiateurs passant au pied de la loge de César Auguste. Le geste est loyal et beau. Il nous a plu, nous l'avons pris. À ce moment là, il n'était pas question de

<sup>476</sup> *Le Chef*, juin 1929, n° 64, p. 268.

<sup>477</sup> Considéré sous sa forme spécifiquement italienne.

<sup>478</sup> R.P. Réginald Héret, *L'écho du patronage Saint Thomas d'Aquin*, novembre 1929, in *Le Scout de France*, décembre 1929, n° 12, p. 251.

*fascisme ni de fasciste, et si quelqu'un a copié l'autre, c'est plutôt le fascisme qui a emprunté le salut des Scouts, et non le contraire.*<sup>479</sup>

« (...) »

« *Les Scouts de France qui seuls (avec les Éclaireurs de France et les Éclaireurs Unionistes) de toutes les associations Scoutes d'Europe n'ont pas adopté comme insigne la fleur de lis, parce qu'elle a en notre pays une signification politique, n'auraient pas eu la naïveté d'adopter un salut qui risquerait de les faire prendre pour ce qu'ils ne sont pas.* »<sup>480</sup>

Après ces deux articles, le silence se fit sur le sujet, sauf erreur, jusqu'en 1933. À cette date fut publié : *Scouts de France et ordre chrétien* où le P. Maréchal ne s'intéressa qu'à l'organisation de jeunesse fasciste, pour la condamner comme réduite à la seule dimension temporelle :

« *Voyez encore le Jeune Balilla qui devient, à 14 ans, Avant-guardiste. Voici en quels termes il jure fidélité et à quel idéal : 'je jure de suivre, sans discuter, les ordres du Duce et de servir la cause de la révolution fasciste de toutes mes forces et, si cela est nécessaire, avec mon sang.'*

« *Les Scouts de France, par contre, laissent là les hommes et les horizons rétrécis pour ne se vouer qu'à l'ordre intégral : la foi catholique, la Patrie, la Famille.* »<sup>481</sup>

Le même, l'année suivante, cita B.P. à ce propos :

« *Entre autres, j'expliquais la différence entre les Scouts et les Balillas ; les seconds plus spécialisés dans la préparation militaire, les premiers unis, malgré la différence de religion, par une amitié qui dépasse les frontières.* »<sup>482</sup>

La dénonciation est donc effective, mais pas globale. Lord Robert déplore le nationalisme et le militarisme et Hyacinthe Maréchal, s'appuyant sur cette déclaration, la fait sienne. Par ailleurs ce dernier ne critique pas le serment *balilla* en tant que tel, mais comme le P. Marot qui trouvait réducteur les totalitarismes politiques, parce qu'il n'est pas **intégral**, c'est-à-dire catholique. Si Jacques Sevin, en outre, refuse l'assimilation Scoutisme = fascisme par souci d'apolitisme et claire conscience que ce sont deux ordres différents, en revanche le P. Héret retient bien l'élan national, et l'esprit de sacrifice du totalitarisme italien.

Cette condamnation nuancée se retrouve portée à l'encontre du nazisme. Lors des Journées nationales de 1933, Paul Donceur développa longuement les raisons d'admettre ou pas un parallèle entre Scoutisme et nazisme.

« *Nous avons aussi vécu, sans l'avoir voulu, sur le Rhin la journée du 12 novembre, de ce 12 novembre tandis que dans un immense Empire s'accomplit le plus formidable rassemblement tenté depuis la guerre. Au mot d'ordre EIN VOLK, EIN FÜHRER, EIN JA, le peuple allemand se lève derrière son chef, unanime à dire sa volonté de redressement. Force pacifique ? Il l'affirme. Mais force géante, il ne peut le nier.*

« *Or, tandis que venant de Paris, je lisais dans Le Temps d'hier, un article bourré de précisions sur les forces militaires du Reich hitlérien, (...) je tombais tout à coup*

<sup>479</sup> Le scoutisme connut un problème de ce genre, avec l'adoption du svastika comme emblème nazi. Svastika qui, qualifié de croix celtique, était chez les Scouts une décoration internationale.

<sup>480</sup> R.P. Jacques Sevin, *Scoutisme et fascisme* in *Le Chef*, juin-juillet 1923, n° 16-17, p. 213.

<sup>481</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 46-47.

<sup>482</sup> Robert Baden-Powell in *Le Jamboree : journal scout international*, juillet 1933 cité par R.P. Hyacinthe Maréchal, *Figure du Scoutisme en France*, Presses d'Île-de-France, 1934, p. 78.

*sur une phrase que je ne m'attendais, certes pas, à voir en ce rapport. Au reproche de réarmement, le Chancelier Hitler aurait répondu, et M. Lloyd George aurait fait sienne cette exclamation : toute cette colossale organisation n'aurait pas d'autre gravité, ne serait pas d'autre nature que celle de Troupes de Scouts commandées par leurs "CHIEFTAINS".*

*« Prononcée par deux hommes d'État aussi considérables, cette parole paraîtra à beaucoup, une amusante excuse. (...)*

*« Ou bien nous acceptons cette dérision et tous ici, hommes, Chefs et Aumôniers, nous consentons à être rangés dans la catégorie innocente de jeunes garçons s'amusant à des parades que personne ne prend au sérieux. J'admire en ce cas votre candeur, mais je me demande alors pourquoi tant de grands Chefs, depuis l'Évêque de Strasbourg, jusqu'au Recteur de son Université, depuis le Préfet du Bas-Rhin jusqu'au Maréchal Lyautey ont présidé vos assemblées. Et pourquoi nous-mêmes, nous sommes dérangés pour cette puérile et prétentieuse mobilisation.*

*« Ou bien, prenant au sérieux une parole qu'énonce une partie, nous acceptons froidement la mise en parallèle. Nous n'avons certes, ni camions, ni mitrailleuses comme les troupes nazies. Mais puisque ces troupes nazies se rassemblent avec le sentiment d'une grande tâche de résurrection nationale avec la volonté de tous les sacrifices pour la mener à terme ; et puisque, ce faisant, on affirme qu'elles ne font pas autre chose que ce que font 'les Troupes Scoutes autour de leur Chieftains', nous lisons l'équation en un sens inverse et nous comprenons que réunis autour de nos Chefs spirituels et temporels, nous ne ferons pas moins que ce que les troupes nazies ont décidé de faire pour leur pays. Nous leur devons cet honneur.*

*« Nous ne ferons pas moins ai-je dit. Nous ferons mieux, parce que, Dieu merci, nous avons d'autres doctrines et d'autres ambitions. »<sup>483</sup>*

Certes, là aussi, le pouvoir nazi est encore jeune. Mais l'incendie du Reichstag de février, le vote de la Loi d'habilitation de mars et la *Gleichschaltung* ou « mise au pas » qui débute alors, la disparition des partis consacrée par l'autodissolution du Zentrum en juillet, la suppression des syndicats, la nazification de l'administration et de la culture accélérée à l'automne, tout cela n'avait pu échapper au lecteur attentif du *Temps* que semble être le P. Doncœur. Mieux eût valu qu'il s'en tînt à l'interprétation la moins « flatteuse » pour le Scoutisme de la boutade cynique d'Adolf Hitler et qu'ils s'interrogeât en effet sur la signification des puériles parades. Certes, in extremis, il affirme la différence de doctrine et d'ambitions. Dire pourtant que l'on ne souhaite pas faire moins mais mieux que les troupes nazies est malheureux. Derrière l'imprudencence, on retrouve néanmoins l'idée que le projet nourri par les S.d.F. dépasse les totalitarismes du fait que, de par ses fondements catholiques, il est intégral. Malheureusement, dépassement ne signifie pas négation, du moins pas forcément, et peut vouloir dire en partie absorption : on intègre les principes fonciers tout en allant plus loin. La formulation fait en tout cas planer le doute. Deux interprétations de cette ambiguïté sont alors possibles : ou bien on la laisse subsister par manque d'information ou candeur ; ou bien on la maintient à dessein... ; et alors elle trahit une fascination mal maîtrisée.

Même le chanoine Terrier qui, dans une conférence retentissante faite lors des Journées nationales de Marseille tenues en décembre 1936, cherche à placer le Scoutisme catholique dans le cadre plus vaste de la démarche de l'Église en adoptant un point de vue extérieur, ne se démarque pas nettement de la dialectique précédente. Son exposé porte sur trois points : « *faire des hommes* », et ici ni massification ni surélévation de l'individu, ni

<sup>483</sup> R.P. Paul Doncœur, s.j., *Orientation....* in *Le Chef*, décembre 1933, n° 108, p. 786-787.

communisme ni fascisme (acception large) mais humanisme personnaliste et communautaire dans la lignée de Maritain ; « *faire le Chrétien* », et là prôner l'humanisme chrétien qui « *s'achève* » et devient « *intégral* » contre l'athéisme paranoïaque à la Nietzsche, l'athéisme prométhéen du Raskolnikov de Dostoïevski, l'athéisme métaphysique de Kirilov, du même, et enfin l'athéisme radical soviétique ; « *faire le Chrétien de la Chrétienté nouvelle* », enfin, ce qui nécessite la cristallisation autour d'impératifs fondamentaux : 1) que la vie soit intimement imprégnée de religion ; 2) que l'on aille vers la sincérité et la vérité ; 3) qu'on ait le goût de la vie totale ; 4) que l'on tende à l'héroïsme ; 5) que l'on se rapproche de la nature ; 6) que l'on se sente solidaire ; 7) que l'on veuille christianiser le « social-temporel ». Or pour définir sa tendance à l'héroïsme, le chanoine n'hésite pas à citer longuement le chancelier nazi :

« *Il est intéressant d'entendre le langage que tenait, en 1935, Hitler, devant 50.000 jeunes Allemands. L'importance de ce que vous représentez ici chaque année a toujours augmenté. Non seulement par le nombre, mais, nous le constatons, par la valeur. Je discerne une évolution que nous pouvons observer dans toute l'Allemagne. Notre peuple devient visiblement plus dur, plus énergique, et la jeunesse donne l'exemple. L'idéal de l'homme dans notre peuple n'a pas toujours été le même. Il y eut un temps –il paraît lointain, et vous ne le comprenez déjà presque plus– où l'idéal du jeune homme allemand consistait à pouvoir absorber sans dommage de la bière et de l'alcool. Avec joie nous constatons que cet idéal n'est plus, qu'il a fait place à celui de la jeunesse endurcie par les temps, à celui de l'homme énergique et alerte. Il importe peu de savoir combien de verres de bière un garçon peut boire, mais combien de coups il peut encaisser. Peu importe de savoir le nombre de nuits de fête qu'il peut supporter, mais combien de kilomètres il peut marcher. L'idéal n'est plus représenté par le petit bourgeois qui fait l'important derrière sa table chargée de canettes de bière, mais par le jeune homme et la jeune fille sains et disciplinés. Nous désirons faire autre chose de notre jeunesse que ce que faisait d'elle le passé. Le garçon allemand de l'avenir doit être vif et habile, rapide comme le lévrier, résistant comme le cuir, dur comme l'acier de Krupp. Pour que notre peuple ne disparaisse pas sous les symptômes de dégénérescence de notre temps, nous devons élever des hommes nouveaux.* »<sup>484</sup>

Cette longue citation venait en commentaire, sans jugement ni mise en garde, du paragraphe D :

« *Une certaine tendance à l'héroïsme : elle se manifeste par une horreur marquée pour ce qui est plat, terre-à-terre, bourgeois, confort. Tendance qui, d'ailleurs, cohabite avec de singulières lâchetés. Mais l'éducateur devra connaître et cultiver cette tendance dynamiste, favoriser son déploiement dans et par le christianisme. N'est-ce pas là l'amorce de la sainteté ?* »<sup>485</sup>

À l'évidence, le contexte relativise la référence à Hitler. Jusqu'à un certain point malgré tout. On a ici l'illustration de l'aphorisme : il ne faut pas déjeuner avec le diable, même avec une longue cuiller ; on a aussi l'illustration renouvelée de l'idée que le totalitarisme répond, au fond, à une aspiration profonde des peuples de l'Europe, mais qu'il y répond mal parce que très imparfaitement. Il y a encore autre chose : une réelle et trouble envie face au processus engagé en Allemagne, dont témoignent aussi bien Jean Daric dans

<sup>484</sup> Adolf Hitler, *Principes d'action*, p.103, in chanoine Terrier, *Humanisme, éducation et Scoutisme*, *Le Chef*, février 1937, n° 140, p. 84-85, note 1.

<sup>485</sup> Chanoine Terrier, op. cit., p. 85.

*Le Chef* de 1939 que le P. Doncoeur. Oubliés les brutalités, les crimes des milices nazies ; oubliés le racisme monstrueux, l'exaltation paranoïaque du nationalisme, les bruits de bottes : on ne veut voir que le « miracle » du redressement économique allemand, que la « race » (et hélas quelle fatale inflexion du sens de ce terme) régénérée telle qu'incarnée par les blonds éphèbes athlétiques de la propagande des H.J. de Baldur v. Schirach...

François Mauriac, seul, dont on reprit un article paru dans *Gringoire*, condamna sans appel les totalitarismes au nom du refus de la massification, dans un beau texte lyrique :

*« À cette heure où, partout à la fois, à Moscou, à Berlin, sinon à Rome, la matière écrase l'esprit, partout aussi une guerre ouverte ou sournoise est faite contre la seule puissance qui sauvegarde la vie spirituelle, qui maintient l'intégrité de l'être humain, qui lutte contre la désagrégation de la personne, le christianisme.*

*« Il demeure bien la dernière défense de l'esprit. Ne comptons pas sur les intellectuels pour sauver ce qui peut être sauvé encore : déjà, en France la plupart brûlent d'imiter les camarades russes, allemands et italiens. Beaucoup n'écrivent plus qu'en service commandé. Ce sont des préposés à la propagande. La littérature européenne, cette vieille Kundry, ne sait plus que répéter dans toutes les langues du continent : 'servir ! servir !'.*

*« Sans doute la société bourgeoise asservissait-elle les esprits et le capitalisme avait ses défenseurs patentés ; du moins laissait-il aux autres le champ libre. Nous savons ce qu'il en coûte, aujourd'hui, dans les Etats totalitaires, de défendre l'indépendance de la pensée. Mais ni l'exil, ni la mort ne peuvent rien contre le refus chrétien de se soumettre à l'état grégaire. Aucune persécution n'empêchera cette petite part de l'humanité, qui est le sel de la terre, qui est le secret levain de ces masses manœuvrées par les politiciens, rien ne l'empêchera de préserver en elle et dans les autres cet amour, ce souci de pureté et de perfection, cet effort humble et sublime de la créature pour se conformer à son Créateur.*

*« (...)*

*« Il reste que la disproportion des forces en présence est saisissante ; trois idoles colossales étendent sur le monde leurs ombres : partout la Classe, la Race, l'Etat attirent à eux et absorbent les masses humaines. Les minotaures ont toujours été friands de jeunes garçons ; aujourd'hui encore, c'est surtout de jeunesse qu'ils se nourrissent. La cause de la liberté spirituelle nous paraîtrait bien perdue si, dans le camp le plus faible en apparence et le plus désarmé, il n'y avait Dieu. »<sup>486</sup>*

En dépit de la tirade contre les intellectuels, seul point sur lequel maints dirigeants S.d.F. pouvaient tomber d'accord sans discussion avec lui, Mauriac dut ici faire sursauter plus d'un par les implications de son jugement sans appel. Mais sa voix semble bien solitaire au milieu d'échos sensiblement différents. La publication de cet article, quoique assez unique en son genre, sauf erreur, paraît en tout cas montrer que l'unanimité n'était pas totale au sein du Q.G. Au moins voulut-on laisser s'exprimer une autre sensibilité.

L'arrivée au pouvoir du Front Populaire fut un autre événement qui provoqua la réaction officielle du Q.G. Mais à la différence de ce qui se passa en 1934, elle fut d'une extrême pondération et répondit plus exactement à l'apolitisme statutaire du Mouvement. Dans le même numéro de juillet 1936 où Mauriac élevait la voix, en effet, sous le titre *Les Scouts de France et les événements actuels*, le Q.G., collectivement, répondit à ceux qui lui demandaient « de les aider à fixer leur attitude en face des événements de l'heure

<sup>486</sup> François Mauriac in *Le 'Chef' et son temps : François Mauriac dit l'essentiel du drame actuel*, *Le Chef*, juillet 1936, n° 135, p. 545-546.

présente », et ce en quatre points : premièrement on rappela la vocation éducative et apolitique de l'Association ; deuxièmement, on souligna qu'en tant que Mouvement éducatif, les S.d.F. se devaient « *d'apporter à [leurs] membres une doctrine sociale et des consignes d'ordre social* » qui étaient celles de l'Église catholique ; troisièmement on affirma que le Mouvement avait pour but d'aider ses membres à vivre cette doctrine et leur donnait « *le sens du sacrifice, du service et de la fraternité* » ; quatrièmement, furent précisés les devoirs de tous les Scouts envers « *la Patrie et le Drapeau* » : « *Ils se sont engagés, par une promesse sur l'honneur et avec la grâce de Dieu, à servir leur Patrie (...). Ils savent que le drapeau national n'est pas l'insigne d'un parti politique et veulent que ce drapeau flotte haut, libre et respecté. Français ils sont et resteront.* »<sup>487</sup> Il faut croire qu'avec la gauche au pouvoir certains nourrirent des doutes tels que cette mise au point fut jugée nécessaire... Suivait un *Appel du cardinal-archevêque de Paris*, qui constatait que :

« 'Si cet enseignement [*de Léon XIII*] avait été mieux compris, bien des maux dont nous souffrons eussent été évités', *rappelait cet enseignement réclamant la concorde et le sacrifice, et concluait* : 'tout demande au chrétien, au Français digne de ce nom, à l'homme qui aime vraiment son frère, DE RAMENER PARMI NOUS LA PAIX, LA CONCORDE, LA VÉRITABLE FRATERNITÉ, ET DE S'APPLIQUER SANS RETARD ET COURAGEUSEMENT À LA CONSTITUTION DE CET ORDRE NOUVEAU QUE TOUS APPELLENT'. »<sup>488</sup>

Condamnation en termes voilés de l'expérience en cours, ce texte énonçait cependant assez de généralités déjà fort connues pour ne pas heurter de front le pouvoir en place. Il n'en espérait pas moins ce « dépassement » des clivages politiques déjà évoqué.

Pour ce qui était des S.d.F., toutefois, leur opposition farouche à tout ce qui était à gauche, socialisme, communisme, bolchevisme (on emploie les termes indifféremment) avait été maintes fois exposée et ne pouvait surprendre.

Dès le départ, le Scoutisme fut pensé comme un rempart contre ce qui est d'abord considéré comme l'expression d'un athéisme militant et comme un ferment dissolvant la *concordia ordinum* : le Scoutisme, en effet : « *oppose aux forces destructrices actuelles [le bolchevisme sous toutes ses formes], ses forces constructives, qui étayent les trois grands principes fondamentaux sans lesquels nulle société ne prospérera : Dieu, la Famille et la Patrie.* »<sup>489</sup> proclame le chanoine Cornette. Pour le P. Sevin :

« *Le Scout accepte et reconnaît tout ce qui EST : Dieu, la religion, la société, les maîtres EXISTENT : on ne discute pas leurs titres (...). Donc, pour agir, il n'y a pas à changer les cadres sociaux ; le Scout, s'il est fidèle, ne peut devenir socialiste, il se tient à sa place, et à son rang, ni mécontent ni déclassé.* »<sup>490</sup>

Une telle école de soumission à l'ordre des choses était évidemment incompatible avec l'idée que l'on se faisait, fort approximative au demeurant, de la théorie marxiste de lutte de classes.

En 1932, dans *Le Scout de France*, Loïc-Paul de Rauglaudre publia, sur un ton apocalyptique *Que les nuits bleues s'allument*, article où il dénonçait le « *conditionnement* » des « *jeunes sans-Dieu* ».

<sup>487</sup> *Les Scouts de France et les événements actuels*, in *Le Chef*, juillet 1936, n° 135, p. 513.

<sup>488</sup> Jean, cardinal Verdier, *Appel du cardinal-archevêque de Paris*, in *Le Chef*, juillet 1936, n° 135, p. 514.

<sup>489</sup> Antoine, chanoine Cornette in *Le Chef*, octobre-décembre 1923, n° 18-20, p. 255.

<sup>490</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme*, op. cit., p. 215.

« Vous a-t-on dit, frères Scouts, qu'en Russie soviétique on assassine des âmes d'enfants? Par un dessein abominable, qu'on fanatise contre Dieu les tout petits ? Qu'on leur enseigne l'inexistence de Dieu... Qu'on les exerce à combattre Dieu ? ... »<sup>491</sup>

Pourtant, charitable, il concluait :

« Je ne rapporte pas ces faits pour vous impressionner<sup>492</sup>. Simplement, en ces mois de reprise de camp et de vie Scoute intense, je voudrais demander pour ces malheureux enfants de 6 à 14 ans, ces futurs sans-Dieu militants de la Jeunesse Communiste, demander pour eux l'aumône de vos prières. Frères Scouts, ayez pitié, et, remerciant Dieu qui vous garde pour lui, demandez au ciel la conversion de la Russie. »<sup>493</sup>

Dans sa conférence de 1937, le chanoine Terrier revint sur ce problème, assez brièvement d'ailleurs, et surtout du point de vue de la philosophie sociale : l'homme communiste est pris dans la massification pour n'être plus que la chose du Parti.

Force destructrice de l'ordre et de l'harmonie sociale, osant s'attaquer non seulement à la religion mais à Dieu lui-même, dépersonnalisant, le marxisme, sous sa forme socialiste ou bolchevique est en tout cas plus que l'adversaire, c'est l'ennemi avec lequel on ne peut composer.

En définitive, si on fait le compte des doctrines politiques que la vision Scoute du monde présent et à venir excluait, il ne restait guère qu'une frange bien réduite, et bien caractérisée, pour laquelle on pouvait éprouver quelque sympathie : le bolchevisme et le socialisme, c'est le diable ; le radicalisme en est une manifestation mineure mais non moins haïssable ; le libéralisme a suscité le « bourgeoisisme » (égoïsme plus matérialisme) et la solution des valeurs, c'est détestable ; on n'aime guère le pacifisme au nom des Anciens Combattants... ; on est, enfin, hostile à cette démocratie parlementaire coupable des crimes de 1901 et de 1905, et d'avoir laissé prospérer cette ivraie.

Mais si l'on rêve dépassement de ces redoutables idées partisans et refonte de l'institution politique (sans trop le dire), propose-t-on une représentation de l'organisation nouvelle ?

### 3.3.3. Quel régime ?

C'est une question à laquelle il est bien délicat de répondre, car les dirigeants Scouts n'ont jamais abordé ce point de manière explicite. Une chose en tout cas est certaine : à la quasi unanimité on condamna la Révolution française. Reprenons cependant quelques exemples significatifs.

Évoquant la science héraldique, Jacques de Noirmont, dans *Le Chef* de mars 1932, attaque :

« Est-il besoin de rappeler les proscriptions incroyables dont furent victimes, à cette époque de sottise exaspérée, les écussons et les blasons qu'on trouvait partout dans la vieille France ? Ce sont les fleurs de lys qu'on martèle et qu'on gratte, les 'emblèmes de la féodalité', qu'avec ceux de la 'superstition' –lisez tout signe chrétien–,

<sup>491</sup> Loïc-Paul de Rauglaudre, *Que les nuits bleues s'allument* in *Le Chef*, mai 1932, n° 154, p. 165.

<sup>492</sup> Le lecteur en est convaincu....

<sup>493</sup> Ibid., p. 166.

*il faut bien vite faire disparaître. Nos pauvres églises, nos châteaux, nos monuments, et bien d'autres objets d'art portent encore la trace déplorable de ces mutilations. »<sup>494</sup>*

Iconoclaste, la Révolution n'est pas loin d'être, dans son symbolique 14 juillet, une sinistre bouffonnerie pour Maurice de Lansaye qui, s'adressant dans *Le Scout de France* à son jeune lecteur, note :

*« Il n'est pas sans intérêt de voir à quoi se réduit, en fait, cette fameuse 'prise' dont on a tant parlé : l'héroïsme en couleurs des belles images, hélas ! en était bien absent. »<sup>495</sup>*

Il se livre alors à une enquête bien documentée montrant que la forteresse n'était plus qu'un vieux bastion médiéval mal défendu par des invalides et une poignée de gardes suisses, à peine une prison pour sept prisonniers bien peu considérables<sup>496</sup>. Et Lansaye de conclure :

*« Pour beaucoup, la prise de la Bastille restera ce qu'elle n'a pas été : un héroïque triomphe populaire. Ce n'est pourtant qu'une mauvaise légende, altération de l'histoire, et qu'il faut détruire.*

*« Quoiqu'il en soit, jeune Scout, Fils de France et bon citoyen, n'oublie pas que la fête du 14 juillet est officiellement une fête nationale –dépouillée de toute la valeur symbolique, c'est certain, qu'ont celles de Jeanne d'Arc et du 11 novembre– mais fête nationale tout de même. »<sup>497</sup>*

Concession in extremis et bien à contrecœur... On imagine avec quel enthousiasme le jeune Scout put après cela participer aux réjouissances patriotiques ! Privée de sa dimension symbolique, la prise de la Bastille n'est plus, en effet, qu'une péripétie sinistrement illustrée.



Et la priver précisément de sa dimension symbolique, c'est ne rien y comprendre. Ajoutons à cela l'illustration de Joubert faisant des Parisiens révoltés des soiffards vulgaires

<sup>494</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Scoutisme et science héraldique* in *Le Chef*, mars 1932, n° 91, p. 239.

<sup>495</sup> Maurice de Lansaye, *Comment fut prise la Bastille*, *Le Scout de France*, juillet 1934 n° 12, p. 261.

<sup>496</sup> Parmi ceux-ci, petite anecdote, le comte de Solages, meurtrier condamné puis gracié, lointain parent du recteur de l'Institut catholique de Toulouse, Bruno de Solages.

<sup>497</sup> Maurice de Lansaye, op. cit. p. 263.

et sanguinaires, et l'on comprendra que le « jeune Scout » n'ait plus éprouvé beaucoup de respect pour la célébration majeure de la République !

Il n'est pas jusqu'à André Fayol, dans un intéressant article de 1937 tiré du *Goût des idées : Le Scoutisme et les doctrines de la Cité*, qui ne renchérisse à l'occasion :

« Dans la société politique, le problème à résoudre est un peu le même<sup>498</sup> : éviter la foule impersonnelle des régimes autoritaires ou les foules inorganisées des démocraties qui, comme celle que la Révolution a instauré en France, ont précisément horreur de toute collectivité vivante intermédiaire entre l'individu et l'État. »<sup>499</sup>

Là est bien le nœud de l'affaire et critiques laïques comme critiques ecclésiastiques de la Révolution tombent d'accord : celle-ci a détruit l'unité organique de la chrétienté, dimension spirituelle et corps social. Pourtant, à partir de là, deux sensibilités vont diverger.

L'une est précisément illustrée par André Fayol, qui ouvre sa réflexion sur un double constat : 1) « *Le berceau du Scoutisme est la terre d'élection de la démocratie, le seul grand pays d'Europe, pourrait-on dire, où la démocratie se maintienne et fonctionne de manière satisfaisante.* » ; 2) « *Les régimes totalitaires ont aboli le Scoutisme, en sorte que la présence ou l'absence du Scoutisme est une manière de critérium de la liberté des peuples.* » Reconnaissons que ce critère est un peu léger. Suit en tout cas un aveu fort intéressant :

« *Ceux qui ont assisté à la naissance du Scoutisme catholique français (...) savent que ses premiers Chefs (ceux-là seulement ?) ne se sont ni uniquement, ni principalement recrutés dans les milieux favorables à la démocratie : bien au contraire, beaucoup d'entre eux étaient surtout vivement (et justement) hostiles aux abus d'un individualisme excessif et dissolvant.* »<sup>500</sup>

Idée qu'illustrera aussi Pierre Delsuc un peu plus tard :

« *La démocratie est bonne ou mauvaise selon que les citoyens écoutent leurs devoirs ou leurs prétendus droits.* »<sup>501</sup>

Finalement, l'équation démocratie = individualisme se retrouve bien. C'est du reste ce qu'explique Fayol en montrant que le Scoutisme a su retenir de la démocratie ce qui était bon, tout en écartant les aspects négatifs. En rétablissant le « sens social » par son système de Patrouille, le Scoutisme se découvre de la sorte en accord avec le personnalisme communautaire qui s'oppose, selon un compte rendu des Journées nationales 1936 paru dans *L'Aube* du 29 décembre de cette année-là, « *aux conceptions nietzschéennes et collectivistes.* »

Bien qu'avec maintes et maintes réserves, l'option démocratique est quand même préférée nettement, ici, à l'option totalitaire, et se trouve légitimée par le personnalisme communautaire, proposition de nature à réconcilier l'Église et la République. Cette réconciliation est pourtant loin d'être opérée, au moins au sein de cette fraction d'Église que sont les Scouts de France. Mais le grain est semé, que les quatre années d'occupation et de désillusion devant la Révolution nationale feront germer.

<sup>498</sup> Que dans une Troupe où l'on doit concilier discipline et liberté.

<sup>499</sup> André Fayol, *Le Scoutisme et les doctrines de la Cité*, *Le Goût des Idées*, février 1937, in *Le Chef*, octobre 1937, n° 146, p. 557.

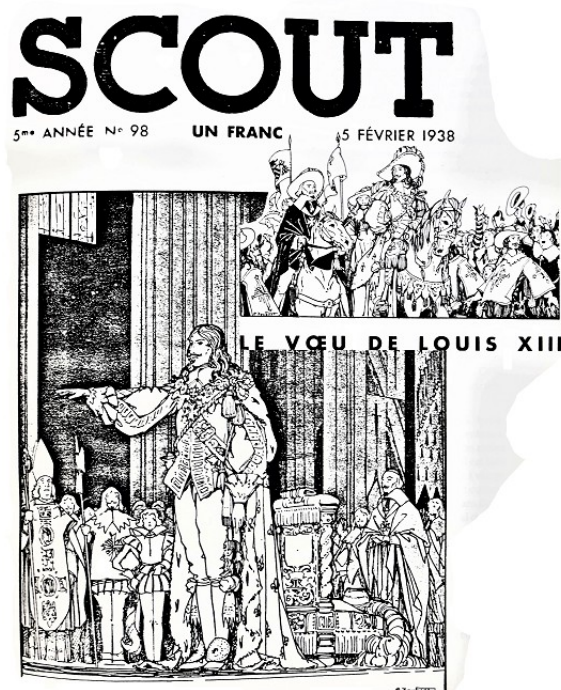
<sup>500</sup> Ibid., p. 554-555.

<sup>501</sup> Pierre Delsuc, *Patrouilles en action*, op. cit., p. 11.

À la charnière de cette vision des choses et de son « opposé », le baron de Noirmont, en évoquant le fonctionnement du Q.G., cherche à réaliser la quadrature du cercle : « *pouvoir à forme monarchique, tempéré d'aristocratie et de démocratie, qui, au dire de Saint Thomas d'Aquin, représente l'idéal du gouvernement* »<sup>502</sup>, telle apparaît l'instance dirigeante du Scoutisme catholique. Je n'ai pas retrouvé d'autres traces d'une telle opinion. Mais l'on peut penser, à cause de la référence à Thomas d'Aquin et de sa convergence avec l'ensemble des représentations S.d.F. qu'elle fut partagée par beaucoup, le chanoine Cornette en particulier, qui, en termes lyriques, chante en Jeanne d'Arc « *l'héroïne, la sainte, notre 'Cheftaine'* », ou René-Michel Lhopital qui exalte :

« *La résurrection d'une Chevalerie faisant revivre dans notre Société contemporaine, un idéal très chrétien et très français, par où la France, reprenant ses traditions puisées au baptistère de Reims, réaliserait, selon le vœu du Saint Père : 'LES GESTES DE DIEU DANS LE MONDE'*. »<sup>503</sup>

Au baptistère de Reims... union du temporel et du spirituel ... qui prend fin avec la Révolution, et qu'il faut faire renaître dans un régime à « *forme monarchique* », régime autoritaire et paternaliste cristallisé autour de la personne d'un vieux chef prestigieux, mâtiné de la « démocratie » des corps intermédiaires et de l'aristocratie d'une élite retrouvée... Ce ne peut être une reconstruction a posteriori que de voir en Vichy l'accomplissement d'une telle représentation que manifeste aussi le renouvellement, en 1938, du vœu de Louis XIII plaçant la personne royale et le royaume sous la protection de Notre-Dame lors d'un congrès marial à Boulogne-sur-Mer...



Nostalgie du lien consubstantiel Eglise-Etat

Toutefois, même si Pierre Joubert reconnut, lors d'un entretien, que le Q.G. éprouvait en majorité des sympathies pour l'Action française, et qu'ils durent être assez nombreux, les

<sup>502</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Le Scoutisme catholique français*, op. cit., p. 18.

<sup>503</sup> René-Michel Lhopital, *Les Journées nationales de Lyon* in *Le Chef*, avril 1933, n° 102, p. 255. Il reprend ici à la lettre une formule chère au chanoine Cornette. La vraie citation de Pie XI est : « *Gesta Dei per Francos* ».

jeunes Chefs de Paris proches des milieux dirigeants des S.d.F., à militer plus ou moins activement (leurs loisirs devaient être rares) en tant que Camelot du Roi ou J.P., il est bien rare qu'un royaliste aussi engagé que Maurice de Lansaye ait pu s'exprimer presque à visage découvert dans les revues. Il n'est du reste pas impossible que son remplacement comme rédacteur en chef de *Scout* en 1935 ait été en partie motivé par ses excès de zèle. Sans doute ne devait-on pas s'opposer **foncièrement** à sa vision des choses. Le style seul dut être en cause.

Il faut ici s'arrêter un instant : nul doute que la condamnation de Charles Maurras par le Saint-Siège en décembre 1929<sup>504</sup> dût être un moment difficile pour bien des dirigeants S.d.F. Ils obéissent, par discipline. Mais comment croire qu'une condamnation, fût-elle pontificale, ait pu remettre fondamentalement en cause des opinions viscérales ? Peut-être s'éloigna-t-on de l'homme et de sa revue, sans doute même fut-on enclin à plus de modération et de prudence. Mais chez des hommes pour qui « politique d'abord » s'entendait par « Chrétienté » ou mieux « Église d'abord », cette condamnation ne put que les enraciner davantage dans leur interprétation du maurrassisme tout en laissant intacte, au fond, l'armature conceptuelle.

À la veille du grand bouleversement de juin 1940, la parole, pour finir, doit être laissée au P. Forestier car, dans le texte qu'il rédige aux lendemains de Munich : *Consignes d'alertes* se rencontrent bien des accents prophétiques :

« Il faut à ce pays une transformation morale... La paix sauvée ne saurait être le signal de l'abandon ; elle doit au contraire marquer un sursaut des énergies de la nation.' *Ces paroles de M. le Président du Conseil sont trop dans la ligne de notre effort pour que nous ne les transcrivions pas.*<sup>505</sup>

« *Chefs, ce n'est plus l'heure de s'amuser. C'est vraiment le moment d'être sérieux. Nous sommes en péril de mort. Il faut vous en persuader et peu à peu, en persuader vos garçons.*

« *Êtes-vous de ceux qui veulent sauver le pays quoi qu'il leur en dût coûter ? C'est le moment de se compter.*

« *D'urgence il faut que nous alertions le pays, et d'abord les Scouts, et que nous y réintroduisions :*

« *LE SENS DE LA DISCIPLINE ;*

« *LE COURAGE DE COMMANDER, de se compromettre, de prendre ses responsabilités ;*

« *LE SENS DU SACRIFICE : tout peuple qui bêle à la paix et qui n'est pas prêt à mourir pour assurer sa liberté n'est pas digne de vivre.*

« *La seule paix digne de ce nom n'est pas l'abandon, l'acceptation du désordre, voire du déshonneur. Elle est la tranquillité de l'ordre ; et l'ordre se crée par l'effort, le travail, le courage et le sacrifice. Ce qui n'exclut pas, bien au contraire, que l'on ait l'esprit de justice et que l'on soit décidé à respecter les aspirations légitimes et les besoins vitaux des autres peuples.*

« *Les garçons sont très capables de comprendre la gravité de l'heure et ce que l'on attend d'eux. À vous, Chefs, d'exiger d'eux beaucoup et de leur donner l'exemple.*

« *Refaire un pays, DANS SON CORPS, par l'hygiène, la tempérance, les exercices durs ; DANS SON ÂME, par le risque, la fidélité à la Loi et aux engagements pris : telle est la mystique qui doit, dès maintenant, inspirer le moindre de nos actes.*

<sup>504</sup> D'ailleurs levée dix ans plus tard par Pie XII dès son élection.

<sup>505</sup> Notons l'hommage discret à Edouard Daladier... Hommage à sa déclaration, en fait, plus qu'à l'homme de parti ou qu'au bénéficiaire du vote de la Chambre. La suite du texte amène à se demander si cette déférente référence n'est pas... ironique.

« (...) »

« Peut-être sommes-nous à l'orée d'un nouvel ordre européen. Persuadons-nous que pour travailler à cette pacification, il faut que nous soyons unis, laborieux et forts. »

« Pour pouvoir dire des paroles de calme et de collaboration, il faut que l'on sente, prêtes à les appuyer, une force redoutable, une volonté de fer, et que l'on ne puisse supposer que nos démarches de collaboration soient inspirées par la crainte. »

« À la tâche donc, pour faire de notre Scoutisme, un grand mouvement national de rénovation française et chrétienne. »<sup>506</sup>

Comment tous ceux, au sein de l'Association, qui reçurent cet appel avec une foi sincère, pétris qu'ils étaient de la mystique du Chef, véritables Chevaliers de la Chrétienté nouvelle aspirant au dépassement de la politique traditionnelle par la suppression d'un régime et de tout ce qui le corrompait (syndicats facteurs de désordre et d'égoïsmes, bistrot, etc.) ; comment tous ceux qui attendaient, chez les S.d.F., le « *grand mouvement national de rénovation française et chrétienne* » vecteur du « *sens de la discipline* », du « *courage de commander* », du « *sens du sacrifice* » ; oui, comment tous ceux là allaient-ils pouvoir résister, alors que la France qui s'effondrait rendait enfin raison au pire Cassandre, à l'attrait de l'image du maréchal de France, vainqueur de Verdun et... des mutineries de 1917, beau vieillard dont l'âge était le meilleur gage de l'enracinement du futur dans le passé<sup>507</sup> et qui, fantasmatiquement debout face à l'envahisseur, faisait don de sa personne au Pays tout en appelant sur lui le jugement de l'Histoire<sup>508</sup> ?

Fondement et justification de l'action, les représentations constituent les interfaces vivantes des individus et du réel dans et sur lequel ces derniers interviennent. D'une certaine manière, donc, les représentations contribuent à informer le réel par l'action qu'elles génèrent. Mais elles sont également informées par lui : le réel en mouvement perpétuel contraint sans cesse ceux dont elles émanent à les remodeler. Jeu d'action et de réaction.

Prises dans cette dialectique sans arrêt, les représentations sont ainsi les témoins les plus authentiques (et les plus retors) des tensions et de leurs solutions, bref des relations êtres/monde. Concernant les Scouts de France de 1920 à 1940, elles permettent de dégager quelques grands traits :

-quelle que fût sa volonté affichée de fidélité, le Scoutisme catholique revisita profondément le Scoutisme de Baden-Powell pour se l'approprier de façon à ce qu'il répondît à la situation particulière de l'Église de France, aux exigences dogmatiques de celle-ci et à ses objectifs propres. De telle sorte que l'on peut conclure à une forte originalité du Scoutisme S.d.F. et même à une réelle autonomie de celui-ci, manifestée par le développement spécifique de la pédagogie du jeu et de la fiction.

-dans l'histoire de l'Église de France, le Scoutisme catholique tient une place importante : par le rôle novateur qu'il concéda aux laïques ; par l'utilisation qui y fut faite de tout un héritage spirituel, culturel, historique ; par sa fidélité, sans cesse réaffirmée, à la Hiérarchie et à ses grandes orientations ; par son projet propre, qui cherchait à être le fer de lance d'une véritable restauration de la France chrétienne, tant spirituelle que temporelle. Mais l'on peut avancer qu'il fut à la fois victime de la coupure qui était apparue entre la société civile et l'Église, et des développements

<sup>506</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, o.p., *Consignes d'alertes* in *Le Chef*, octobre 1938, n° 157, p. 613-614.

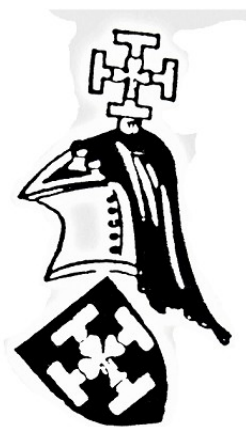
<sup>507</sup> « *Nous pourrions être ainsi à la fois traditionnels et modernes.* » écrivait R.-M. Lhopital en 1934, en évoquant la nécessaire régénération en cours chez les S.d.F. in *Le Chef*, mai 1934, n° 113, p. 278.

<sup>508</sup> Qui ne déçut pas son attente.

originaux de sa pédagogie qui retinrent presque exclusivement l'hypothèse d'une réussite de la restauration envisagée, concoururent à former des garçons en fonction de cette projection en partie imaginaire<sup>509</sup> et accentuèrent le fossé entre la société réelle et la micro-société Scoute conçue comme Ordre.

-considérant comme inacceptable le mode d'organisation de la société française, la démocratie parlementaire dominée par le fractionnement partisan et fondée sur des principes, un passé et une pratique peu, voire pas du tout acceptés, niant la politique, désirant la dépasser, se vouant au politique pour se consacrer à son projet de restauration, le Scoutisme catholique se trouva du même coup rencontrer des mouvements d'opinion allant dans le même sens pour des raisons parfois semblables, parfois différentes<sup>510</sup>. Faute de s'en démarquer, cédant ici ou là à des sympathies aux conséquences mal mesurées, il donna ainsi des armes à ses détracteurs qui eurent tôt fait de désigner le camp dans lequel il se rangeait objectivement. En outre le Scoutisme catholique, par son positionnement global dans le grand débat politique de l'avant-guerre (même s'il n'y prit pas part explicitement et ès qualités), contribua à saper des institutions dont il n'y a pas ici à discuter la valeur. En cela, il prépara pour sa part l'effondrement de 1940 au moment même où il cherchait à « régénérer » le pays.

-indiscutablement, le Scoutisme catholique créa une dynamique. Dynamique de foi indissociée encore d'une dynamique socio-politique au sens entendu plus haut, dynamique portée par son système représentationnel. Lorsque quatre années de vichysme et d'occupation eurent ébranlé l'édifice globalisant des représentations et fracturé son unité organique, les deux dynamiques ainsi obtenues par scissiparité commencèrent à évoluer de façon autonome. La représentation de la France en Chrétienté, celles de l'Ordre, du Chef, de l'élite, de l'obéissance, etc., se décomposèrent à l'épreuve des faits tandis que la dynamique de foi poursuivait son mouvement ; aussi l'Association courut-elle sur son erre, jusqu'à ce que la contradiction interne entre cette dynamique de foi et des représentations socio-politiques obsolètes, ayant perdu toute synergie significative avec le monde (contradiction manifestée de façon de plus en plus nette par l'opposition des deux branches, Éclaireurs et Route) atteignit un degré tel qu'elle fut contrainte de trancher.



<sup>509</sup> Le scoutisme catholique dépassa en cela la simple « formation du caractère ». Car il suffit de poser la question : former quel caractère et pour quoi ? et ce paravent derrière lequel on voulut s'abriter tombe. Une formation, mieux, une éducation est nécessairement consubstantielle à son projet !

<sup>510</sup> Voir les convergences et les oppositions que des non-scouts notèrent à l'époque.